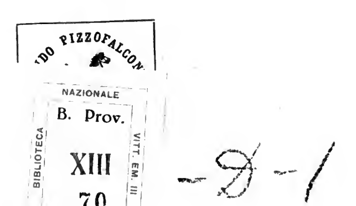
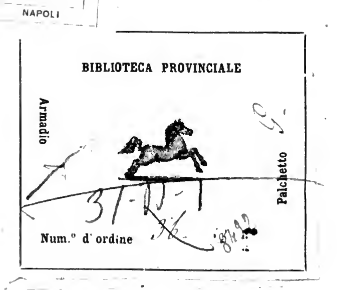
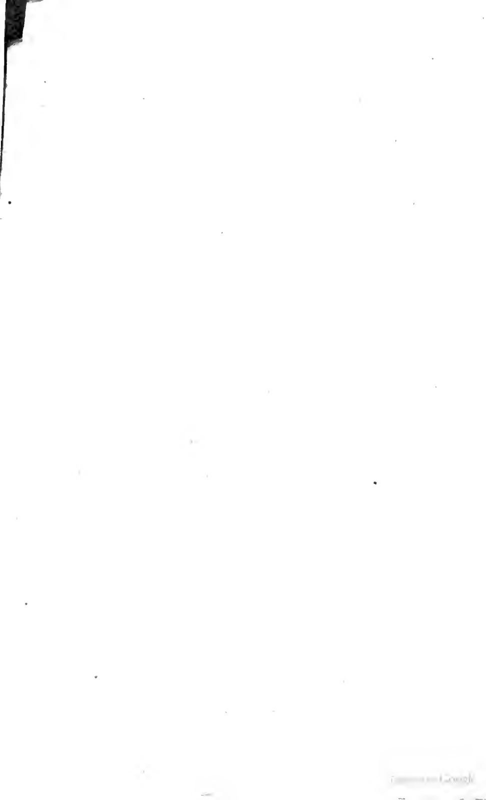



DO PIZZOFALCON
NAZIONALE
B. Prov.
XIII
70
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine



HISTOIRE

DE

LA MAISON D'AUTRICHE.

I.

DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON,
RUE DES NOYERS, N.° 49.

HISTOIRE
DE
LA MAISON D'AUTRICHE,

DEPUIS RODOLPHE DE HAPSBOURG, JUSQU'A LA MORT DE LÉOPOLD II.

(1218 — 1792.)

PAR WILLIAM COXE,

Archidiacre de Wiltz, recteur de Bemerton, auteur de divers voyages, en Suisse et dans les royaumes du Nord, et éditeur des Mémoires des deux Walpole;

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR P. F. HENRY.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ H. NICOLLE, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucault.

M. DCCC. X.

AU RÉVÉREND

WILLIAM DOUGLAS,

CHANCELIER DU DIOCÈSE,

ET PRÉCENTEUR * DE L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE SARUM,
ETC., ETC.

MONSIEUR,

Je m'étois proposé de dédier cet Ouvrage à votre respectable Père, le feu Evêque de Salisbury, qui, par ses grands travaux apostoliques et littéraires, s'est rendu si recommandable auprès de ses Contemporains, et qui a étendu sur moi, sans que je l'aie sollicitée, une protection, à laquelle je dois beaucoup plus qu'il ne m'est possible d'exprimer. Vous, qui le représentez si dignement,

* Chantre, *ou* Grand-Chantre.

recevez ce tribut de respect et de reconnoissance que je paie à la mémoire de mon Bienfaiteur, et agréez, comme ami, ce témoignage public de ma haute considération pour vous.

WILLIAM COXE.

Salisbury, le 1.er Juin 1807.

PRÉFACE.

Aucune histoire générale de la Maison d'Autriche n'ayant encore paru en aucune langue, celle que je mets au jour en cet instant aura du moins le mérite de la nouveauté. Quoique j'aie consacré plus de temps, que j'aie mis plus de soin à cet ouvrage qu'à tout autre, et que j'aie eu presque toujours à ma disposition plus de matériaux que les historiens n'en ont ordinairement, je ressens, lorsque je songe à la vaste étendue, à l'importance et à l'intérêt du sujet, plus d'inquiétude que je n'en ai jamais ressenti en pareille conjoncture, et je réclame cette même indulgence dont un public généreux a déjà daigné me faire éprouver les effets.

J'ai, avant de l'entreprendre, médité long-temps sur la composition de l'Histoire de la Maison d'Autriche. Le caractère et les exploits de Rodolphe de Hapsbourg et de ses premiers descendants, ont naturellement attiré mon attention, lorsque je voyageois en Suisse; (*) et j'ai ensuite

(*) *Voyez* mon Voyage en Suisse.

assemblé, dans la riche bibliothèque impériale de Vienne, ville que j'ai visitée trois fois, une grande partie des matériaux nécessaires pour la construction de l'édifice que je me proposois d'élever. D'autres travaux n'ont fait que suspendre l'exécution de mon dessein; et même il en est qui l'ont favorisée, les papiers que j'ai eu la permission d'examiner, lorsque je m'occupois de la rédaction des Mémoires de sir Robert Walpole, m'ayant procuré les moyens de présenter sous un nouveau jour les règnes de Charles VI, de Marie-Thérèse, de Joseph II et de Léopold II.

On verra, dans l'Histoire de la Maison d'Autriche, une famille, dont les possessions étoient si peu étendues qu'on auroit eu de la peine à les distinguer sur la carte, s'élever rapidement à un degré de puissance égal, sinon supérieur, à celui où soit parvenue toute autre dynastie: ainsi le Danube, foible ruisseau d'abord, serpente humblement entre les rochers voisins de sa source, puis s'enfle en recevant le tribut que lui portent un grand nombre de rivières, et, après avoir répandu l'abondance dans les vastes contrées qu'il arrose, verse, par cent embouchures, dans le Pont-Euxin, le prodigieux volume de ses eaux.

L'espace de temps où se sont passés les événements dont se compose l'Histoire de la Maison d'Autriche, est de près de six siècles. A l'époque où elle commence, les sciences

et les arts, qui brillent aujourd'hui d'un si vif éclat, jetoient à peine une foible lueur au milieu des ténèbres de l'ignorance; et le barbare système féodal, qui est si éloigné de l'état de perfection où nous voyons la société civile en Europe, subsistoit dans toute sa force. Dans le cours de cet Ouvrage, nous ferons passer sous les yeux du lecteur une foule de personnages que distinguent l'extrême variété de leurs caractères, et la diversité de leur mérite ou de leurs talents : ce sont des princes qui ont protégé ou cultivé les lettres et les sciences, qui ont signalé leur héroïsme et les qualités qui constituent l'homme d'état; ce sont enfin, presque dans tous les temps, des ministres et des guerriers qui se sont montrés dignes de l'admiration de leurs contemporains et de l'estime de la postérité.

L'Europe doit le maintien de son indépendance à la MAISON D'AUTRICHE, que la Providence a opposée comme une barrière aux hordes ottomanes; c'est cette Maison qui a empêché la bannière du croissant de flotter sur tous les temples du monde chrétien. (*) Unis à l'Eglise catholique

(*) S'il est vrai de dire que la Maison d'Autriche a mis obstacle aux progrès des Turcs en Europe, il est permis de croire aussi que la France auroit empêché que la chrétienté ne fût entièrement soumise par leurs armes. (*Note du traducteur.*)

par l'intérêt, non moins que par les préjugés, ses chefs ont opprimé long-temps, il est vrai, la liberté civile et religieuse; mais l'adversité leur a enseigné la tolérance. Enfin, la MAISON D'AUTRICHE s'est montrée constamment, soit dans la paix, soit dans la guerre, au premier rang des puissances; et la cour de Vienne a été, durant des siècles, le centre de la politique européenne.

Je passe de ces observations au plan de mon Ouvrage, et aux autorités qui ont servi de base à mes récits. Je crois pouvoir assurer d'abord, qu'exempt de tout esprit de parti, j'ai pesé avec scrupule les divers témoignages; et je me suis efforcé, au moyen des recherches les plus pénibles, de présenter un tableau fidèle et suivi des hommes et des choses, sans lasser la patience du lecteur par des discussions sur les contradictions sans nombre qui m'ont arrêté à chaque pas.

Malheureusement pour l'homme, c'est l'épée qui décide du sort des nations, qui maintient leur repos et opère leur agrandissement; c'est l'épée seule qui conserve l'honneur national, et assure la félicité publique. Le commerce peut enrichir, les arts peuvent civiliser, et les sciences éclairer les peuples; mais ces bienfaits, on n'en doit la durée qu'aux armes. En conséquence, la guerre, quoique l'humanité en gémisse, n'est pas une des choses qui doivent occuper le moins la plume de l'historien. J'ai, par cette

raison, donné beaucoup d'attention aux opérations militaires; et je crois avoir traité ce sujet d'une manière différente de celle dont l'ont traité les écrivains qui m'ont précédé.

Je ne me suis point astreint à la méthode des divisions et des subdivisions. Je me suis laissé entraîner par le cours du temps; mais j'ai tâché d'éviter la confusion; et lorsque l'occasion s'en est présentée, j'ai entrecoupé ma narration principale de tableaux, où j'ai retracé la situation politique des diverses puissances de l'Europe, afin que le lecteur pût former un jugement exact de l'accroissement progressif, des relations étendues, et de la grandeur comparative de la monarchie autrichienne.

Comme à la mort de Maximilien I.er, la Maison d'Autriche s'est partagée en branche allemande et en branche espagnole, je m'étois proposé d'écrire l'histoire de l'une et de l'autre. Après un examen plus approfondi, ce sujet m'a paru trop vaste, et je l'ai restreint à l'histoire de la première, qui comprend un espace de temps plus long, et des événements d'un intérêt plus puissant. Cependant, j'ai donné au règne de Charles-Quint toute l'étendue nécessaire pour conserver la liaison des faits.

J'ai dû naturellement terminer mon travail par le règne de Léopold II. Il seroit impossible, à tout auteur qui esti-

meroit la réputation d'exactitude et de véracité, de tirer, de renseignements imparfaits, et de rapports dictés par les passions et les préjugés, un récit fidèle des révolutions surprenantes qui ont changé totalement les relations politiques de l'Autriche, et bouleversé l'ancien système de l'Europe. (*)

Mes autorités sont ou imprimées, ou manuscrites, ou verbales.

Ayant cité dans tout le cours de cette Histoire, et particulièrement à la fin de chaque règne, les Ouvrages que j'ai consultés et comparés, je crois qu'il est inutile d'en rappeler ici les titres.

Mes autorités manuscrites commencent à l'avénement de Charles VI. Comme pour les indiquer toutes, je serois forcé de remplir un grand nombre de pages, je me bornerai à faire connoître les principales.

Par un bonheur singulier, il m'a été permis de consulter les papiers et dépêches de la plupart des ministres de la cour de Londres près de la cour de Vienne, depuis 1714 jusqu'à 1792; ce sont:

1.° Les Lettres du général Stanhope, du lord Cobham,

(*) Il y a plus de deux ans que ceci est écrit. (*Trad.*)

du général Cadogan et de sir Lake Schaub, qui ont été chargés de négocier le traité de la Barrière. — *Walpole Papers.*

2.° Les Dépêches de Saint-Saphorin, Suisse de naissance, qui a été, à Vienne, agent du cabinet britannique, depuis 1720 jusqu'à 1728. — *Walpole, Townshend, Hardwicke* et *Waldegrave Papers.*

3.° Les Dépêches du lord Waldegrave, pendant son ambassade à Vienne, ou de 1728 à 1730. — *Waldegrave Papers.*

4.° La Correspondance diplomatique de sir Thomas Robinson, qui a été ensuite connu sous le nom de lord Grantham, qui a résidé à Vienne depuis 1730 jusqu'à 1748, et qui a été plénipotentiaire au congrès d'Aix-la-Chapelle. — *Grantham Papers.*

5.° Les Dépêches de M. Keith, depuis 1747 jusqu'à 1758. M. Keith a vu rompre cette alliance avec l'Angleterre, que la nature des choses, que la reconnoissance et la politique avoient cimentée; il a vu se former, avec la France, cette union si vantée, qui, bien que les commencements en aient été heureux, a été l'héritage le plus funeste que jamais souverain ait transmis à son successeur, et la cause première de l'abaisse-

ment actuel de l'Autriche et de l'ascendant prodigieux de la France. (*)

6.° Les Dépêches de sir Robert Murray Keith, fils du précédent, dépêches qui datent de 1772, vont jusqu'en 1791, et comprennent la fin du règne de Marie-Thérèse, et les règnes de Joseph II et de Léopold II. Ce sont les plus importantes de celles que j'ai consultées; et si je n'en avois eu communication, il m'auroit été impossible de donner complétement la dernière partie de l'Histoire de la MAISON D'AUTRICHE. C'est à la recommandation de mon noble ami le comte de Hardwicke, à qui je ne puis exprimer, aussi vivement que je la ressens, la reconnoissance que m'inspirent ses constantes bontés pour moi, que je dois d'avoir obtenu de mistress Murray Keith, la seule des sœurs de sir Robert Keith qui lui ait survécu, la permission d'examiner ces recueils si précieux.

7.° La correspondance de divers secrétaires d'état avec nos ambassadeurs dans les cours étrangères, correspondance qui est contenue dans les recueils d'Oxford, de Walpole, de Townshend, de Hardwicke, de Keene, de

(*) Cette opinion, que nous ne discuterons point, pourra paroître étrange à ceux qui persistent à croire que le traité de 1756 a été funeste à la France. (*Note du traducteur.*)

Harrington, et d'autres que j'ai indiqués dans les préfaces des Mémoires de sir Robert et du lord Walpole.

8.° Des renseignemens manuscrits, d'une date plus récente, et que la délicatesse me défend de spécifier.

Il ne m'est pas possible non plus de faire connoître tous ceux d'entre les ambassadeurs étrangers, et les ministres des cours diverses que j'ai visitées, de qui j'ai obtenu plusieurs informations verbales. Il m'est permis cependant de nommer le comte de Hertzberg, ministre de S. M. P., et de dire que j'ai tiré aussi beaucoup de renseignements de quelques intimes amis du prince de Kaunitz. Un grand nombre de gens en place, soit en Angleterre, soit dans les cours étrangères, m'ont aussi fourni d'utiles matériaux pour les opérations principales des règnes de Marie-Thérèse et de ses deux successeurs, opérations auxquelles eux-mêmes ont eu part.

Les personnes qui connoissent et la Correspondance diplomatique, et l'Histoire secrète de l'espace de temps auquel se rapportent mes renseignements, soit manuscrits, soit verbaux, jugeront sans peine quelle en est l'étendue, et combien ils sont exacts. Quant à ceux des Lecteurs à qui je ne puis citer toutes mes autorités, j'espère qu'ils m'accorderont cette confiance que je me suis toujours efforcé de mériter.

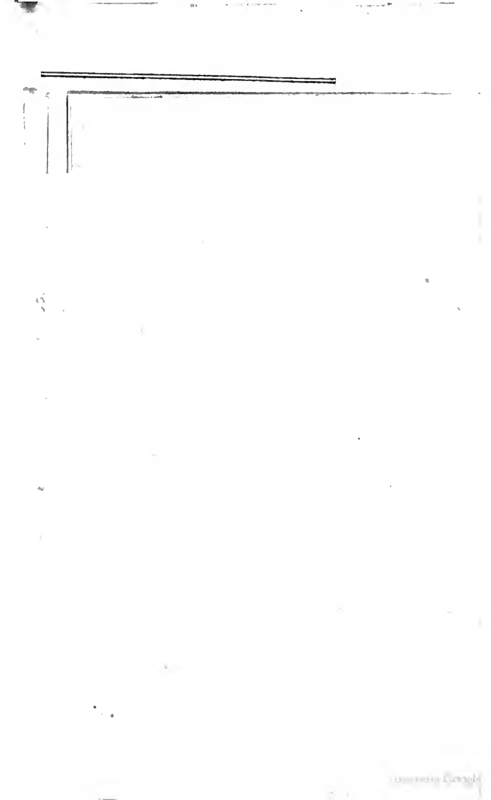
Je serois coupable d'ingratitude, si je ne renouvelois ici, tant à toutes les personnes dont la bienveillance m'a valu la communication des manuscrits que j'ai désignés, qu'à celles dont le nom est un secret que je ne puis divulguer, l'hommage de ma vive et profonde reconnoissance.

J'ai joint à cet Ouvrage les TABLES GÉNÉALOGIQUES des branches diverses de la MAISON D'AUTRICHE, et je l'ai terminé par des TABLES STATISTIQUES, qui font voir quelles étoient, à la mort de Léopold II, les possessions et la puissance de cette Maison.

LISTE ET RENVOIS

Des Tables Généalogiques et Statistiques qui accompagnent cet Ouvrage.

HISTOIRE



rienne

e de la

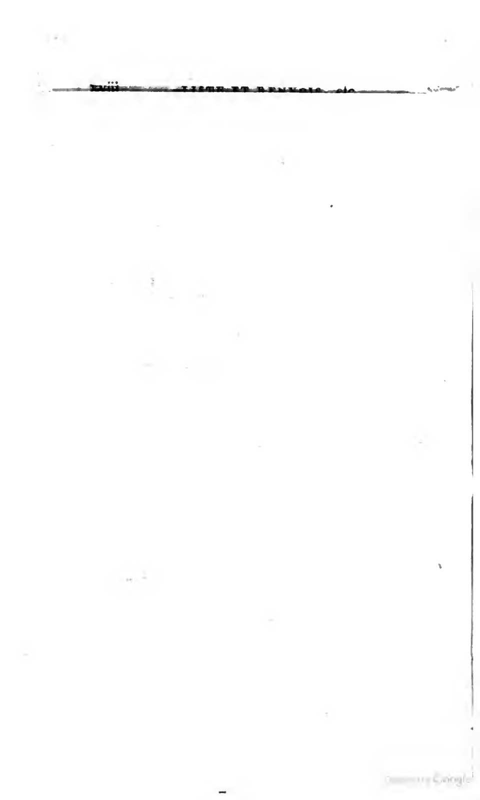
rt en 1711.

I, mort en

, mort en 17

FRÉDÉR ELISABETH,
ar. à Hugues, c.
e Werdenberg.

(*Voy.* 3e.



HISTOIRE

DE

LA MAISON D'AUTRICHE.

RODOLPHE DE HAPSBOURG.

CHAPITRE PREMIER.

1218 — 1273.

Origine et descendance de la maison de Hapsbourg. — Naissance et caractère de RODOLPHE, *fondateur de la maison d'Autriche. — Ce prince succède aux états de la maison de Kibourg. — Guerres de Suisse. — Défaite qu'essuie le comte de Regensberg. — Guerre contre l'évêque de Bâle.*

LA Maison d'Autriche doit son origine et sa puissance à Rodolphe de Hapsbourg, fils d'Albert IV, comte de Hapsbourg. Chap. I. 1218—1273.

Les généalogistes autrichiens, qui se sont inutilement efforcés de faire descendre des anciens

Chap. I. 1218—1273.

Romains cette famille illustre, la font remonter, avec beaucoup de vraisemblance, jusqu'à Etichon, duc d'Alsace, qui vivoit dans le septième siècle, et avec certitude, jusqu'à Gontran-le-Riche, comte d'Alsace et Brisgaw, qui florissoit dans le dixième siècle.

Les histoires contemporaines sont trop obscures, et les mutations de propriétés ont été trop fréquentes, pour qu'il soit facile de décrire les possessions, et de rapporter les titres des descendants immédiats de Gontran. Il paroît que Kanzeline, son fils, fut comte d'Altenbourg, et qu'il résidoit au centre de ses domaines, non loin de Windisch, chef-lieu de la colonie romaine de Vindonisse. Radebot, fils de Kanzeline, eut le comté de Cleggow, et épousa Ide, fille de Gérard, troisième comte d'Alsace et duc de Lorraine. Werner, autre fils de Kanzeline, fut évêque de Strasbourg, et bâtit, sur une éminence située au-dessus de Windisch, le château de Hapsbourg, qui devint la résidence des comtes de ce nom, et procura un nouveau titre aux descendants de Gontran. (1) Othon, fils aîné de Radebot, étant mort sans postérité, en 1046,

(1) On a avancé plusieurs opinions erronées sur l'origine de ce château célèbre; mais les archives de l'abbaye de Muri prouvent invinciblement qu'il a été bâti par Werner. On lit, dans les lettres données pour la



UE

BOURG.

684.

ÉT

efroi de Stauffen.

PHE II, LE SILENCIEUX, tige de la
e de Lauffenbourg, mort en 1249.

PHE, évê- de Constance et Ro	EBERHARD, mar. à Anne, comtesse de Kibourg, et tige de la branche de Lauf- fenbourg-Kibourg.

Werner, son puîné, est le premier que les actes anciens désignent sous le titre de *Comte de Hapsbourg*. (1) Chap. I. 1218—1273.

Les successeurs de Werner accrurent leur patrimoine par des mariages, par des donations que leur firent les empereurs, et en se chargeant d'être, en qualité d'avoués, les protecteurs des abbayes, des bourgades et des cantons voisins. (2) Albert III, arrière-petit-fils de ce sei-

fondation de cette abbaye par ce même prélat, les mots suivants : « Moi, Werner, évêque de Strasbourg, et » fondateur du château de Hapsbourg. » *Hergott.* — *Tschudi.* — *Caccia.* — *Voyez*, pour la description des ruines de ce berceau des princes de la maison d'Autriche, mes *Voyages en Suisse*, lettre 13.e

(1) *Acta Fundationis Murensis Monasterii, Hergott, T. I.*, p. 308. — *Caccia, Compendio Genealogico delle Case d'Austria e di Lorena*, p. 68. — *Guillelmannus Hapsburgiacum*, c 3. — *Schœpflin, Alsatia Illustrata et Historia Zoeringo Badensis. Zurlauben*, Tables Généalogiques des Maisons d'Autriche et de Lorraine.

(2) Le terme dont les anciens auteurs allemands se sont servi pour désigner la personne qui étoit revêtue de cet office ou de cette dignité, est *voght* ou *landvoght*, ce qui, littéralement, signifie administrateur ou bailli. Les chartres, écrites en latin, portent *Advocatus*, pour exprimer la même chose. Il paroît que, dans l'origine, les fonctions de l'avoué et du préfet consis-

Chap. I. 1218–1273.

gneur, eut des possessions très-vastes en Souabe, en Alsace, ainsi que dans cette partie de la Suisse, qu'on appelle l'Argow; et il tenoit le landgraviat de la Haute-Alsace. (1)

Rodolphe, fils d'Albert III, reçut de l'empereur, par supplément à son héritage paternel,

---

toient à appaiser les dissensions intestines, et à présider les cours de justice criminelle, soit en personne, soit par un délégué, à pourvoir à la sûreté des grands chemins, à diriger toutes les affaires extérieures, et à comparoître devant les cours impériales. L'avoué ou le préfet devoit protéger aussi, contre les barons voisins, la ville ou le canton commis à ses soins. Les amendes, les péages et différents droits lui procuroient des sommes considérables, et il pouvoit rassembler tous les habitants sous son étendard. Dans la suite des temps, l'office d'avoué, qui d'abord étoit électif et temporaire, fut donné à vie. Souvent il fut héréditaire, et même il a conduit à la dignité souveraine.

(1) Selon l'histoire, Albert III est le premier prince de la maison de Hapsbourg, qui ait pris le titre de landgrave d'Alsace, que tous ses descendants, tant de la ligne de Hapsbourg que de la ligne d'Autriche, ont porté. Il paroît que le titre de landgrave ne fut pas en usage avant le dixième siècle. L'Alsace, à cette époque, étoit divisée en deux landgraviats, le haut et le bas, dont le premier étoit quelquefois appelé *Sundgaw*, et l'autre *Nordgaw*. Les comtes de Hapsbourg étoient landgraves du Sundgaw ou de la Haute-Alsace. Les possessions, l'autorité et les revenus que l'office de landgrave don-

la ville impériale de Lauffenbourg, qui est située sur le Rhin. Il se procura aussi un accroissement considérable de territoire, en devenant avoué d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, dont les habitants ont posé les fondements de la confédération helvétique, en se réunissant pour secouer le joug de la tyrannie féodale. Une querelle, pour la possession de quelques forêts et de quelques pâturages sur les montagnes des Alpes, s'étant élevée entre les habitants de Schwitz et l'abbé d'Einsiedel, ces hardis montagnards renouvelèrent leur alliance avec Uri et Underwald, et résistèrent aux ordres de l'empereur Henri V, qui les mit au ban de l'empire. Ils ne méprisèrent pas moins les excommunications que l'évêque de Constance fulmina contre eux. Le comte Ulric de Lentzbourg, qu'ils avoient choisi pour préfet, parvint à les réconcilier avec l'empereur Frédéric I.er, fondateur d'une nouvelle dynastie dans la maison de Souabe. Les guerriers de Schwitz s'étant rangés en grand nombre sous l'étendard impérial, rendirent des services signalés dans les guerres que ce prince et ses suc-

Chap. I. 1218—1273.

noit dans ces temps reculés, étoient peu considérables, quoique dans la suite la maison d'Autriche ait, en vertu d'acquisitions, de mariages et de concessions, possédé presque toute l'Alsace. *Schœpflin, Alsatia Illustrata.*

Chap. I.
1218—1273.

cesseurs eurent à soutenir contre les papes et les adhérents de l'église de Rome.

Après la mort d'Ulric, les trois cantons, que nous venons de nommer, se confédérèrent de nouveau, et les habitants d'Underwald choisirent Rodolphe pour leur avoué. Le comte de Hapsbourg, dans la vue d'agrandir ses possessions, entreprit d'étendre son autorité et son influence sur Uri et sur Schwitz. Il fut secondé dans l'exécution de ce dessein, par Othon de Brunswick, qui venoit d'être porté sur le trône impérial, au préjudice de la maison de Souabe, et qui, pour se procurer l'appui des trois cantons, en nomma Rodolphe avoué. Les habitants ne voulurent le reconnoître en cette qualité que lorsqu'il se fut engagé solennellement à maintenir leurs droits et à respecter leur indépendance; et quand la maison de Souabe reprit son ascendant, Frédéric II, en reconnoissance de leur attachement et de leur fidélité pour sa famille, engagea Rodolphe, en lui donnant le comté de Rhinfeld en échange, à renoncer au titre de leur avoué. (1)

Rodolphe mourut en 1232; et ses deux fils, Albert et Rodolphe, partagèrent ses domaines entre eux. Albert eut, avec le château de Haps-

(1) *Tschudi, Eidgenosschische Geschichte, vol. I, p.* 106. — *Watteville, L. I.* — *Planta, vol. I, p.* 89, 93.

bourg, des possessions dans l'Argow et en Alsace. Le comté de Cleggow, des terres dans le Brisgaw, et les comtés de Rhinfeld et Lauffenbourg, formèrent la part de Rodolphe. Ce prince, qui fixa sa résidence en cette dernière ville, fut chef de la ligne de Hapsbourg-Lauffenbourg. Albert et Rodolphe portèrent toute leur vie le titre de landgraves d'Alsaçe, titre qui, à la mort du second, devint le partage exclusif des descendants du premier. (1)

Chap. I.
1218–1273.

Albert IV, comte de Hapsbourg, épousa Hedwige, fille d'Ulric, comte de Kibourg, de Lentzbourg et de Baden, qui descendoit des ducs de Zoeringen, et étoit parent de l'empereur Frédéric II. Ce prince n'étoit dépourvu ni de valeur ni de talents pour la guerre; il en fit preuve: d'abord, contre les barons, ses voisins; puis il suivit, en Italie, les drapeaux de Frédéric. De ce théâtre de gloire, il passa en des contrées lointaines, où il devoit être exposé à de plus grands dangers. L'enthousiasme qui porta les

(1) *Voyez*, pour l'acte de partage, *Hergott*, *T. II*: *n.*° 31. Quelques auteurs disent, mal à propos, que Rodolphe eut, pour sa part, les quatre villes forestières de Lauffenbourg, de Waldshut, de Rhinfeld et de Seckingen; mais Rhinfeld étoit une ville forestière à cette époque, et celle de Seckingen appartenoit à l'abbaye du même nom, quoique ensuite elle ait fait partie des possessions autrichiennes.

Chap. I. 1218—1273.

souverains de France et d'Italie à se croiser contre les Sarrasins, se répandit en Allemagne, et un grand nombre de princes de l'Empire rassemblèrent leurs vassaux et se réunirent pour aller arracher la Terre-Sainte des mains des Infidèles. Albert de Hapsbourg ne fut pas un de ceux qui signalèrent le moins leur zèle. Ayant fait sa paix avec ses voisins, il convoqua les membres de sa famille et ses vassaux au monastère de Muri. Il recommanda aux premiers de conserver pour ses fils la fidélité qu'ils lui avoient témoignée. Se tournant ensuite vers Albert et Rodolphe, il les exhorta à pratiquer constamment les devoirs de la religion, à suivre les sentiers de la justice, à ne jamais prêter l'oreille à de mauvais conseils, et à n'entreprendre aucune guerre sans nécessité, mais à agir avec promptitude et vigueur, s'ils étoient forcés d'avoir recours aux armes. « Rappelez-vous toujours, » leur dit-il aussi, « que ce n'est point » par la fraude, par l'insolence et par l'égoïsme, » mais par leur courage et leur dévouement à » l'intérêt public, que les comtes de Hapsbourg » sont parvenus à ce haut degré de gloire où » ils sont placés. Tant que vous suivrez leurs » traces, vous conserverez et vous augmenterez » même les possessions et les dignités que vous » ont transmises vos illustres ancêtres. » Albert, ayant donné Rodolphe, son frère, pour tuteur

à ses fils, durant son absence, prit congé de sa famille en pleurs, et, suivi de trente barons, il marcha vers Marseille où il s'embarqua. Il prit terre à Ptolemaïs; mais les champs de la Palestine ne lui offrirent point l'occasion de déployer le courage et les talents qu'il avoit signalés dans les guerres d'Italie. Une trêve venoit d'être conclue avec les Sarrasins, lorsqu'il arriva. Bientôt après, étant à Ascalon, il périt victime de l'insalubrité du climat (1), et il fut inhumé dans la Terre-Sainte.

Chap. I.
1218—1273.
1240.

(1) Ces détails sur la généalogie de la maison de Hapsbourg sont extraits d'anciens titres et actes de donation, et particulièrement des célèbres *Acta Fundationis Murensis Monasterii*, ou des archives de la célèbre abbaye de Muri, qui est située dans l'Argow, près des bords de la Reuss, et qui a été fondée en 1207, par Werner, évêque de Strasbourg. Ces archives renferment les actes de différentes fondations, et une généalogie des princes de la maison de Hapsbourg. Guillelmannus, dans son *Hapsburgiacum*, ou le *Traité sur l'origine de la Maison d'Autriche*, qu'il a publié en 1605, a cité le premier ces actes comme ayant été écrits, par un auteur anonyme, dans le douzième siècle. Ils ont été donnés, d'une manière plus complète, par Peireskius, en 1618, et enfin, par Hergott, cet infatigable généalogiste de la maison d'Autriche. Ce dernier auteur ne les a considérés, cependant, que comme ayant été faits dans le treizième siècle, et il y a découvert plusieurs erreurs; mais il est loin d'en révoquer en doute l'authenticité. Ses remarques ont

Chap. I. 1218—1273.

Albert IV laissa trois fils que lui avoit donnés Hedwige, son épouse. Ce furent Rodolphe, l'illustre fondateur de la Maison d'Autriche, Albert, chanoine de Bâle, et Hartman, qui moururent

occasionné une discussion savante, d'où il semble résulter que les actes dont il s'agit ici ont été rédigés à la fin du douzième siècle, et que la généalogie a été composée dans le milieu du treizième.

Ceux qui se plaisent aux recherches de ce genre, peuvent consulter *Eccardus, Origines Familiæ Hapsburgo-Austriacæ*, in-fol. — *Leip.* 1721. — *Lazius, Comment. in Genealogiam Austriacam*, in-fol. *Basil*, 1564. — *Pez, Scriptores Rerum Austriacarum veteres*, in-fol. *Lipsiæ*, 1721—1723, 2 vol. — *Schœpflin, Alsatia Illustrata*, in-fol. — *Colmar*, 1751—1761. — *Gerard de Roo, Annales Rerum belli domique, Austriacis Hapsburgicæ gentis principibus gestarum*, 2 vol. in-4.°, *Halæ Magdeburgicæ*, 1709. — *Gebhardi, Genealogische Geschichte der Erblichen Reichlaende in Deutschland*, in-4.°, Halle, 1776, 3 vol. — *Vignier*, la Véritable Origine des Maisons d'Alsace, de Lorraine, d'Autriche et de Bade, 2 v., Paris, 1648, 1649, in-fol. — *Schonleben, de Prima Origine Aug. Domus Hapsburgo-Austriacæ*, in-fol. *Labaci*, 1680. — *Tschudi, Origo et Genealogia Comitum de Hapsburgh*, in-8.°, *Vratil.* 1715. — *Caccia, Compendio Genealogico Storico delle Auguste Case d'Austria e di Lorena*, in-4.°, *Cremona*, 1778. — *Fugger, Spiegel der Ehren des Hauses Oesterrich*, in-fol., *Neuremburgh*, 1668. — *Struvius, Corpus Historiæ Germanicæ, periodus* 9, *sect.* 1, *de Rudolpho Hapsburgico.*

l'un et l'autre avant que leur frère eût été élevé sur le trône impérial. Rodolphe naquit en 1218, et, selon toute apparence, dans l'ancien château de Limbourg ou de Limper, dans le Brisgaw, et sur les confins de l'Alsace. Il fut tenu sur les fonts par l'empereur Frédéric II, dont son père était parent éloigné (1). Rodolphe passa sa jeunesse à la cour et dans les camps de cet empereur, et fut instruit de bonne heure au maniement des armes. On le fit exercer à la course, à la lutte, à l'équitation. Il excellait à lancer le javelot, et étant doué d'une grande force de corps, il montra beaucoup de supériorité sur ses compagnons dans les exercices militaires.

Chap. I.

1218—1273.

Rodolphe, à la mort de son père, hérita seul du landgraviat de la Haute-Alsace, ainsi que du bourgraviat de Rhinfeld, et, concurremment avec ses frères (2), de quelques domaines épars

(1) *Gerbert, Fasti Rudolphini.*

(2) Malgré les grands efforts que Fugger et Hergott ont faits, il est impossible de déterminer avec précision quelles étoient les bornes du comté de Hapsbourg, lorsque Rodolphe en hérita; car on a compris ensuite, sous le nom de ce comté, toutes les possessions de la maison d'Autriche en Suisse; mais il est certain qu'il ne comprenoit qu'une partie du pays qu'on nomme l'*Argow*. Les principales villes du comté de Hapsbourg étoient Bruck, Windisch et Arau. Voyez *Hergott, de Chorographia Hapsburgica, T. I, c.* 1. — *Fugger, L. I.*

Chap. I. 1218–1273. en Souabe et dans le Brisgaw, du titre d'avoué de plusieurs villes ou cantons voisins, et du comté de Hapsbourg, dont les habitants, étant libres, ne pouvoient être soumis à des taxes arbitraires. Malgré le peu d'étendue de ses possessions, il suivit l'exemple de la plupart des princes allemands qui considéroient l'état de paix comme peu honorable, et qui s'efforçoient d'accroître leur fortune par des conquêtes ou par le pillage. Rodolphe entretint une maison magnifique, forma un corps d'élite, rassembla un grand nombre d'aventuriers de toutes les nations, ce qui entraîna des dépenses supérieures à ses modiques revenus; et, brûlant de se signaler par les armes, il donna carrière à son génie entreprenant. Durant quelque temps, il fut occupé constamment soit à protéger, contre les incursions des barons ou contre celles des bandits, les états adjacents; soit, sous divers prétextes, à envahir les possessions d'autrui, et à défendre les siennes

1242. propres contre des voisins ambitieux. Celui contre qui fut dirigé le premier effort de ses armes dans son pays natal, fut Hugues de Tuffenstein, jeune baron qui l'avoit offensé par ses discours. Rodolphe investit une place extrêmement forte qui appartenoit à son ennemi. Après avoir été repoussé dans un assaut, il corrompit une sentinelle, et s'introduisit ainsi dans la forteresse. Hugues, qui fit des

prodiges de valeur, fut tué en la défendant.

Chap I. 1218—1273.

Rodolphe tourna ensuite ses armes contre son oncle et son tuteur, Rodolphe de Lauffenbourg, qu'il accusa d'avoir diverti une partie de son patrimoine, et dans le fils duquel il trouva un adversaire intrépide et actif. Celui-ci se nommoit Godefroy. Les deux parents, après avoir porté respectivement le ravage sur leurs terres, se réconcilièrent, et Rodolphe obtint un dédommagement. Cet accommodement unit par les nœuds d'une intime amitié les deux jeunes héros, qui, dans cette lutte peu longue, avoient appris à concevoir réciproquement de l'estime l'un pour l'autre.

L'histoire nous montre ensuite Rodolphe engagé dans une guerre contre Hartman, comte de Kibourg, son oncle. Les domaines de la maison de Kibourg étoient alors possédés, conjointement, par le second fils d'Ulric, c'est-à-dire par Hartman l'aîné, et par Hartman le jeune, son neveu (1). Rodolphe, pour payer ses troupes, avoit tiré de son oncle une somme d'argent qui lui étoit due pour la dot de sa mère. Encouragé par la facilité avec laquelle la demande qu'il avoit faite lui avoit été accordée, et pressé par la nécessité, il finit par réclamer une partie considérable du territoire qui appartenoit aux deux

(1) *Voyez* au bas de la page suivante.

Chap. I.
1218—1273.

Hartman. N'ayant pas réussi dans cette prétention, il envahit sur-le-champ les possessions de Hartman l'aîné, occupa Baden, Winterthur et Mersbourg, se fit donner une grosse somme pour la restitution de ces places, et arracha la promesse que si son oncle et son cousin mouroient sans postérité masculine, toutes les possessions de la maison de Kibourg lui appartiendroient par droit de réversion. Au moyen de cette violence, il pourvut à ses besoins les plus pressants; mais il s'aliéna l'affection de son oncle, et faillit à perdre les terres dont il devait hériter; car Hartman

---

ULRIC. — ANNE, sœur et cohéritière de Bertrand V, duc de Zoeringen.

WERNER. | HARTMAN, l'aîné, mort en 1264. | HEDWIGE, femme d'Albert de Hapsbourg, père de Rodolphe.

HARTMAN, le jeune, mort en 1263. — ÉLISABETH, fille de Hugues, comte de Werdenberg.

ANNE, femme d'Eberhard, fils de Rodolphe de Hapsbourg-Lauffenbourg.

Pour la généalogie de la maison de Kibourg, voyez *Hergott, vol. I; ou Fuesselin, Erdbeschreibung; des Schweitz Edgenosch, vol. I, p.* 183-90.

transféra à l'évêché de Strasbourg les comtés de Baden, de Lentzbourg et de Kibourg, qui lui furent ensuite rendus comme fiefs de cette église, et pour en jouir conjointement son neveu et lui.

L'année suivante, Rodolphe épousa Gertrude Anne, qui étoit fille de Burcard, comte de Hohenbourg et de Hagenlock, et eut pour dot le château d'Œttingen, la vallée de Weile et quelques autres domaines en Alsace. 1245.

Les auteurs contemporains ne disent rien de Rodolphe durant quelques années après son mariage. Cependant il n'est pas probable qu'un homme aussi entreprenant soit demeuré longtemps inactif. Les chroniques, qui rapportent jusqu'à ses moindres actions, ne font donc aucune mention de lui jusqu'à l'année 1253, que, concurremment avec les autres seigneurs du parti impérial, ou de la faction des Gibelins, il attaqua Berthold, évêque de Bâle, pénétra de nuit dans les faubourgs de cette ville et y brûla un monastère de filles, délit pour lequel il fut excommunié par Innocent IV. Ce fut probablement pour faire révoquer la sentence d'excommunication, qu'il servit sous Ottocare, roi de Bohême, contre les Prussiens. Ce peuple qui étoit encore plongé dans les ténèbres du paganisme, et contre qui les Papes avoient formé une croisade, défendoit sa liberté attaquée par les chevaliers de l'ordre teutonique. Rodolphe

Chap. I. 1218–1273.

seconda ensuite Ottocare dans la guerre que ce monarque entreprit contre Béla, roi de Hongrie. Il est possible aussi qu'il ait assisté à la bataille de Cressenbrun, et qu'il ait eu part à la victoire complète qui assura au roi de Bohême la possession de l'Autriche et de la Stirie, et qui confina Béla entre les limites de la Hongrie (1).

Rodolphe, de retour dans ses domaines, soutint plusieurs guerres en Suisse et en Alsace. Il secourut l'évêque de Strasbourg, contre qui les bourgeois s'étoient armés; et par sa valeur

(1) Quelques auteurs font Rodolphe grand-écuyer du roi de Bohême, et disent qu'il passa plusieurs années à la cour de ce monarque. Il m'a paru, après avoir fait les recherches les plus scrupuleuses sur ce sujet, et pesé et comparé les unes avec les autres, les opinions qu'on a exprimées pour et contre dans cette question, que Rodolphe avoit servi sous Ottocare, tant contre les Prussiens qu'en Hongrie; mais en même temps, il m'a semblé très-peu probable qu'il ait été grand-écuyer de ce roi, et qu'il ait passé plusieurs années à la cour de Bohême. Détailler tous les motifs qui m'ont fait adopter cette opinion, ce seroit composer un mémoire, et non une histoire. Je renverrai donc le lecteur aux écrivains qui ont traité méthodiquement ce sujet obscur, et en particulier à *Calles, Annal. Aust.*, *p.* 408; à *Gerbert, Fasti Rudolphini*, p. 29; à *Gerard de Roo*; à *Froelich, Dialogus quo disceptatur an ne Rudolphus Hapsburgicus regi Bohemiæ Ottocaro ab obsequiis fuerit; etc.*

et son activité, il les contraignit à conclure une trève. Vers le même temps il se réconcilia avec Hartman, son oncle, qui, charmé de son changement de conduite, et flatté de la réputation qu'il commençoit à se faire, tenta de retirer d'entre les mains de l'évêque de Strasbourg l'acte de la donation qu'il lui avoit faite de ses terres. Rodolphe, promettant de nouveaux secours à ce prélat, lui fit la même demande pendant la trève. Ayant essuyé un refus, il lui répondit : « Puisque vous n'avez aucun souvenir des services les plus signalés, et que vous paroissez plus disposé à vous aliéner les cœurs de vos amis, qu'à vous concilier leur affection, Rodolphe de Hapsbourg devient dès aujourd'hui votre plus grand ennemi. » Portant ensuite la main à son épée, il continua ainsi : « Tant que je pourrai tenir cette arme, ni vous, ni personne, ne parviendra à me dépouiller des domaines qui doivent m'appartenir comme étant mon héritage maternel; et puisque, contre tout principe de justice, vous vous emparez des possessions d'autrui, sachez que vous perdrez bientôt les vôtres. » La menace ne fut point vaine. A la faveur de la trève, les citoyens de Strasbourg prièrent Rodolphe d'accepter l'autorité suprême dans leur ville, et le commandement de leurs troupes. Cette offre le combla de joie, et lorsqu'il alla prendre possession de sa

Chap. I.
1218—1273.
1259.

Chap. I. 1218—1273.

nouvelle dignité, les Strasbourgeois sortirent en foule de leurs murs pour saluer leur libérateur; ils le considérèrent comme un envoyé du ciel, et sa présence leur parut un présage assuré de la victoire. Rodolphe répondit à l'attente qu'on avoit de lui. Incontinent, il se met en campagne; il surprend Colmar, emporte d'assaut Mulhausen, place qui étoit très-forte, occupe la Basse-Alsace, et fait un grand carnage des troupes épiscopales. Le chagrin que des pertes si multipliées causèrent à l'évêque le conduisit au tombeau. Henri de Geroldseck, son successeur, écoutant les conseils de la prudence, proposa d'acheter la paix en renonçant à tout droit sur les domaines de Hartman, et en payant une grosse somme pour la restitution des places qui dépendoient de son siége. Rodolphe accepta l'acte de donation; mais il eut la générosité de refuser l'argent, et rendit Colmar, Mulhausen et la Basse-Alsace. Les citoyens de Strasbourg lui élevèrent, en reconnoissance des services qu'il leur avoit rendus, une statue, dont on conserve encore des restes (1).

Hartman le jeune, qui mourut en 1263, laissa une fille unique, qu'il avoit eue de son épouse, Elisabeth, fille de Hugues, comte de

(1) Voy. *Pinacotheca Principum Austriacæ. T. II, p. 2, pl. 14, n.° 1.*

Werdenberg, et à laquelle il légua les comtés de Burgdorf et de Thun, ainsi que la ville de Fribourg. L'année suivante, Hartman l'aîné descendit aussi au tombeau; et Rodolphe, tant en son propre nom, qu'en sa qualité de tuteur d'Anne, prit possession des comtés de Kibourg, de Lentzbourg et de Baden, et de tous les autres domaines de la maison de Kibourg. Par cette extension de territoire, il maintint et accrut en Alsace, en Suisse, et dans le cercle du bas Rhin, l'influence que ses talents lui avoient acquise, à l'époque même où il ne jouissoit encore que du foible patrimoine que son père lui avoit laissé.

L'inaction ne s'accordoit point avec le caractère de Rodolphe, ni avec sa position; et la défense de ses nouvelles possessions le força d'avoir, presque sans interruption, les armes à la main. Mais, quoique la guerre paroisse avoir été son occupation favorite en ce temps, il ne suivit point l'exemple que lui donnoient plusieurs barons qui tourmentoient les habitants des campagnes, et dépouilloient les voyageurs hors d'état de leur opposer de la résistance. Au contraire, il tint, dans ce siècle d'anarchie, une conduite qui lui fit un honneur extrême. Il purgea les grands chemins des nombreux bandits qui les infestoient, et défendit, contre la tyrannie des nobles, les citoyens des

Chap. I. 1218—1273.

villes et les hommes libres. Il attaqua surtout les barons turbulents et les prélats orgueilleux qui couvroient leur ambition du voile de la religion. Telle étoit l'opinion qu'on avoit de sa justice et de sa valeur, qu'il acquit la confiance des républiques dont ses domaines étoient voisins. Plusieurs le prirent pour arbitre dans leurs troubles intestins; quelques-unes lui conférèrent le commandement de leurs troupes, et d'autres le choisirent pour avoué.

Rodolphe fit voir autant de jugement que d'équité, en épousant la cause des citoyens. Ceux-ci, accoutumés à défendre leur liberté contre la noblesse, ou contre les barons du voisinage, étoient presque tous soldats. Ils avoient un esprit indomptable. Par la nature de leur gouvernement, ils étoient plus soumis à la discipline militaire que ces brigands qui marchoient à la suite des seigneurs. Leur industrie et leur commerce leur assuroient les moyens de fournir aux dépenses de la guerre. L'instruction qu'ils puisoient dans les écoles publiques et la force de l'exemple, éclairoient leur esprit et rendoient leur conception plus forte. Ils étoient parfaitement propres à dresser des embuscades et à trouver des stratagèmes; c'étoit principalement en quoi l'art de la guerre consistoit alors. Rodolphe, en remplissant les fonctions de leur capitaine ou de leur avoué,

acquit leur confiance et se concilia leur estime. A l'aide de leur courage et de leurs richesses, il parvint à humilier l'orgueil de ses ennemis. Les belliqueux montagnards d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, qui avoient opposé tant de résistance à Rodolphe son aïeul, le choisirent librement pour protecteur et pour chef. Plus d'une fois il appaisa leurs dissensions intestines; il réprima les excès de leurs seigneurs, et repoussa les bandits italiens qui faisoient des incursions dans le territoire des trois cantons. Attachés à lui par devoir et par affection, ils le servirent avec le plus grand zèle, et il les trouva toujours disposés à descendre de leurs montagnes et à le suivre aux combats. En 1265, 1265.
les citoyens de Zurich le nommèrent leur préfet, et lui confièrent le commandement de leurs troupes. Ce choix l'engagea dans une guerre contre le comte de Regensberg, et fit former contre lui une formidable confédération de barons, confédération qui cependant concourut extrêmement à son élévation.

Les bourgeois de Zurich, qui étoit alors une ville impériale, avoient, durant les troubles qu'occasionna l'interrègne dans l'Empire germanique, acquis de grands priviléges; et ils commencèrent à diriger eux-mêmes l'administration de leurs propres affaires. Pour résister avec plus de succès à la noblesse, ils contrac-

Chap. I. 1218—1273.

tèrent des alliances avec les républiques qui les environnoient, et cherchèrent un protecteur parmi les princes voisins. En conséquence, ils envoyèrent une ambassade à Lutold, baron de Regensberg, seigneur dont les domaines entouroient presque entièrement Zurich, et s'étendoient le long de la rive orientale du lac jusqu'à Rapcrswil. Lutold répondit aux ambassadeurs avec mépris : « Que vos concitoyens apprennent, » leur dit-il, « que Zurich est enveloppée dans mes possessions, » comme le poisson l'est dans le filet. Qu'ils se » soumettent à moi, et je les gouvernerai avec » douceur ». En cette conjoncture critique, les Zurichois eurent recours à Rodolphe de Hapsbourg qui, acceptant leurs offres, se rendit à Zurich et prit le commandement de leurs troupes. Il ne se laissa pas abattre par la ligue que Lutold avoit formée avec le comte de Tockenbourg et les autres barons du voisinage, et il fonda ses espérances sur sa promptitude et sa fermeté. Ayant rassemblé ses propres troupes et celles de Zurich, ayant tiré des secours des villes d'Alsace et du cercle du bas Rhin, et réuni sous ses drapeaux les montagnards d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, il marcha contre l'ennemi.

Rodolphe montra dans cette petite guerre la valeur et l'habileté qu'il déploya ensuite sur

un théâtre plus vaste. Les armées ennemies se trouvèrent en présence dans les environs de Zurich. Le comte de Hapsbourg, après avoir rangé ses troupes en bataille, les conduisit à l'attaque, avec son ardeur accoutumée. Il avoit pénétré au plus épais des bataillons ennemis, lorsqu'il tomba de cheval. Il fut étourdi par la violence de la chute. Muller, de Zurich, homme très-fort, vole à son secours, le couvre de son bouclier, le relève et le place sur son propre cheval. Rodolphe, à qui le péril imminent où il avoit été exposé parut avoir donné un nouveau courage, rallia ses troupes, les conduisit de rechef à l'attaque, et remporta une victoire complète (1).

Les confédérés changèrent de plan après cette défaite, et tentèrent de tirer la guerre en longueur, en distribuant leurs troupes dans leurs nombreuses forteresses, en inquiétant continuellement la ville de Zurich, et en ravageant les domaines du comte de Hapsbourg. Quelque judicieux que fût ce plan, Rodolphe le fit échouer par sa vigilance et son activité, et il ne montra pas moins de talent en investissant et en surprenant les places fortes de l'ennemi, qu'il n'avoit montré de courage en rase campagne. Il s'empara des châteaux de Glan-

(1) *Vitodurani Chronicon*, p. 8.

Chap. I. 1218—1273.

zenberg, de Balder et d'Utleberg, postes très-importants en ce qu'ils commandoient les environs de Zurich. Il fit descendre à un corps de troupes d'élite, la Limmat, rivière sur le bord de laquelle le château de Glanzenberg étoit situé. Arrivés à ce point, les bateliers jettent leurs habits dans l'eau, et poussent de grands cris, comme s'ils avoient fait naufrage. La garnison étant sortie de la place pour piller le navire, le corps de troupes, qui avoit été mis en embuscade, pénétra dans le château et s'en empara sans éprouver aucune résistance.

Le comte de Hapsbourg ne réussit pas moins dans l'attaque du château de Balder, qui étoit situé sur l'Albis. Il fit choix de trente cavaliers et d'autant de fantassins, auxquels il représenta le danger et la gloire de l'entreprise, et demanda s'ils étoient assez déterminés pour le suivre. Ils répondent tous qu'ils sont prêts à vaincre ou à mourir avec lui. Il ordonne aux cavaliers de prendre les fantassins en croupe, et longe l'Albis avec cette troupe. Arrivé à peu de distance de la forteresse, il cache ses gens de pied dans un hallier, puis il s'approche des murs avec ses cavaliers, et insulte la garnison, qui, ne voyant que trente hommes, fait feu et sort précipitamment pour venger cette injure. Rodolphe, feignant de faire retraite, est poursuivi au-delà du hallier où il avoit dressé son em-

buscade. Parvenus à ce point, ses cavaliers se rallient, les fantassins se montrent, et toute cette troupe, poussant de grands cris, charge l'ennemi, qui, épouvanté et mis en désordre, est battu complétement. Les vainqueurs se saisissent des portes, tuent ou font prisonniers les soldats demeurés dans la place, et rasent la forteresse sur-le-champ.

Chap. I. 1218—1273.

Rodolphe employa la même adresse à s'emparer d'Utleberg. Ayant appris qu'un corps de cavalerie qui avoit des chevaux gris, sortoit tous les jours du château, soit pour aller à la chasse, soit pour piller, il fit monter un pareil nombre d'hommes sur des chevaux du même poil. Sur le soir, cette troupe courut vers le château, comme si elle étoit poursuivie par un corps de Zurichois. La garnison, abusée par cette ruse, ouvrit les portes, croyant recevoir des amis. Le château fut pris et rasé. « De telles » actions, » dit avec raison l'historien de la Suisse, « sont plus propres à faire connoître » le caractère d'un homme, que ne le seroient » un grand nombre de pages consacrées à dé» crire ses qualités (1) ».

Après une suite de stratagèmes de ce genre, après divers siéges et plusieurs combats, les armes du comte de Hapsbourg furent couron-

(1) *Planta, vol. I, p.* 115.

Chap. I. 1218—1273.

nées d'un plein succès. Les barons confédérés, frappés de terreur, s'écrièrent : « Toute résis- » tance est vaine, Rodolphe est invincible ! » Ils rompirent la ligue qu'ils avoient faite avec le comte de Regensberg, et obtinrent la paix à des conditions modérées. Lutold, abandonné, fut réduit à supplier ceux qu'il avoit insultés; mais il ne put arrêter le cours des hostilités, qu'en cédant à Zurich une grande partie des domaines qui lui restoient. Il fut inscrit au nombre des citoyens de cette ville, dont il reçut une pension annuelle, et il finit ses jours, comme un simple particulier, au sein d'une république dont il avoit refusé d'être le chef.

Le comte de Hapsbourg, avant d'être parvenu à dissoudre cette confédération, avoit été sur le point d'entrer en guerre contre Bertold de Falkenstein, abbé de St.-Gall, prélat qui étoit aussi puissant qu'ambitieux. Rodolphe ne s'étoit pas plutôt mis en possession de l'héritage de la maison de Kibourg, que l'abbé l'avoit sommé de faire hommage de certains fiefs qui relevoient de son abbaye. Le comte de Hapsbourg ayant ou refusé ou négligé d'obéir à cette
1272. sommation, Bertold indigné conduisit à Wyl, sur les confins du pays de Tockenbourg, un corps de troupes considérable, dans le dessein d'envahir les possessions de Rodolphe. Ce dernier se préparoit à repousser l'aggression, lors-

qu'il apprit que les citoyens de Bâle, excités par leur évêque, s'étoient soulevés à la suite d'un tournois donné par le comte de Lauffenbourg, et avoient massacré plusieurs seigneurs de sa famille et de son parti. Rodolphe fut indigné de cet acte de perfidie. Cependant, comme il étoit encore en guerre contre deux barons puissants, et menacé par l'abbé de St.-Gall, il ne put voler à Bâle pour y venger ce meurtre sur-le-champ. Mais il avoit appris à maîtriser son caractère entreprenant, et à se plier aux circonstances. Il convoqua ses conseillers les plus intimes, et leur dit : « D'un côté je suis » retenu par mon intérêt, et de l'autre je suis » appelé par les instantes sollicitations de mes » amis. Jusqu'à présent j'ai refusé l'hommage » pour les fiefs que possédoit Hartman, mon » oncle, et qui, à juste titre, font partie de mon » héritage ; mais celui qui a sur les bras deux » ennemis puissants doit se réconcilier avec » l'un d'eux. Si, comme moi, vous trouvez qu'il » est plus noble de venger ses amis que de ne » consulter que ses propres intérêts, faisons la » paix avec Bertold. » Ses conseillers ayant approuvé son dessein, proposèrent de remettre à un tiers la décision du différent. « Il n'est pas » besoin d'arbitre, » répond Rodolphe ; « l'affaire doit être réglée sur-le-champ, et je serai » moi-même le médiateur. » Avec cette con-

Chap. I.
1218—1273.

fiance que donne un grand cœur, il part, accompagné de six personnes seulement, et arrive à Wyl, où l'abbé étoit à table avec un grand nombre de seigneurs et de chevaliers. Il se présente aussitôt à la porte de la salle, et demande audience. Bertold, lorsqu'on lui annonça Rodolphe, comte de Hapsbourg, crut qu'il y avoit erreur, ou que c'étoit une plaisanterie que faisoit quelqu'un de ses convives; mais il fut promptement détrompé et surpris au dernier point, en voyant paroître Rodolphe lui-même, sans armes et presque seul, au milieu d'un corps de guerriers rassemblés pour le combattre. « Je » viens, » dit le vaillant comte de Hapsbourg, » terminer notre querelle. Vous êtes mon suzerain, et je suis votre vassal. Vous connoissez » les motifs qui m'ont empêché de consentir à » tenir mes fiefs de vous. C'est assez nous combattre. Je suis prêt à reconnoître vos droits, » et à déclarer qu'il n'y aura plus de guerre » entre l'abbé de St.-Gall et Rodolphe, comte » de Hapsbourg. » Bertold, touché de sa franchise, le reçoit à bras ouverts et l'invite à prendre place à table. Rodolphe, durant le repas, raconte la fin déplorable du tournois de Bâle, et peint la fureur du peuple et l'arrogance de l'évêque, avec des traits si frappants, qu'il enflamme de courroux tous ceux qui l'écoutent. S'apercevant de l'effet qu'il a produit, il conti-

nue ainsi : « Les lois de la chevalerie m'obligent » de tout mépriser, de tout braver pour tirer » vengeance du peuple de Bâle et de l'Italien » qui en est évêque. » On lui répond d'une voix unanime : « C'est la cause de toute la noblesse ! » et l'abbé de St.-Gall et ses vassaux offrent leurs secours à Rodolphe, qui parvint de la sorte à se faire un ami d'un ennemi. Il les conduit, ainsi que les citoyens de Zurich, les montagnards suisses et ses fidèles serviteurs, jusque sous les murs de Bâle, et bientôt il en contraint les citoyens à lui donner satisfaction, et à lui livrer des ôtages. Le comte de Hapsbourg tourna ensuite ses armes contre l'évêque lui-même, qui, considérant le Rhin comme une barrière que ne pouvoit franchir son ennemi, en méprisoit les efforts. Mais Rodolphe (1) ayant passé ce fleuve, large et rapide, sur un pont de bateaux, invention des anciens qu'il paroît avoir renouvelée le premier, enleva au prélat tous les domaines qu'il possédoit au-delà des murs

(1) « Eodem tempore comes Rudolfus ut infestaret » dominum Basiliensem, Rhenum transire non poterat : » unde naves quas in curru ducere poterat fabricari fecit. Et quando voluit, cum ipsis Rhenum transivit, et » in hominibus episcopi superveniens improvisè eos sæpius graviter infestavit : et post in eisdem navibus per » Rhenum rediens, eas ad tutiora loca in curribus perducebat. » *Chronicon Colmariensis et pars altera in*

Chap. I. 1218—1273.

de Bâle ; il en mit en fuite ou en extermina les paysans ; il lui brûla ses maisons, ses villages, ses moissons, et dévasta ses forêts. Réduit à cette extrémité, l'évêque sollicita et obtint une trève de vingt-quatre jours, durant laquelle le différent devoit être accommodé par arbitrage (1).

Germanicæ Historicorum qui post Henrici IV, Imp. ætatem trecentis annis scripserunt, p. 39. — *Tschudi, Chronicon Helveticum.*

(1) On a consulté, pour ceux des événements de la vie de Rodolphe de Hapsbourg, qui sont décrits dans ce chapitre, *Martini Minoritæ flores temporum ab initio seculi usque ad an.* 1290. — *Henrici Steronis Chronicon*, 1266-1300. — *Dominicanorum Colmariensium Fasti.* — *Joannis Vitodurani Chronicon.* — *Alberti Argentinensis Annales.* — *Guillelmanni Hapsburgiacum.* — *Gerberti Fasti Rudolphini.* — *Gerard de Roo.* — *Fugger.* — *Leu Helvetisches Lexicon*, *art. Rodolph.*

CHAPITRE II.

1273 — 1275.

Rodolphe de Hapsbourg est élu roi des Romains. — Causes de son élection. — Le Pape la confirme. — Opposition qu'y fait Ottocare, roi de Bohême.

Rodolphe attendoit, campé sous les murs de Bâle, l'expiration de la trève. Étant dans sa tente, à minuit, il fut réveillé par son neveu, Frédéric de Hohenzollern (1), bourgrave de Nuremberg, qui vint lui annoncer que les électeurs de l'Empire germanique l'avoient, à l'unanimité des suffrages, élu roi des Romains. Dans le premier moment de sa surprise, le comte de Hapsbourg ne put croire cette nouvelle, et même il exprima de l'indignation contre le bourgrave qu'il supposoit vouloir l'insulter. Convaincu cependant, par les protestations de Frédéric, et par les lettres des électeurs, il accepta avec joie la dignité qui lui étoit offerte. La nouvelle de son élection s'étant répandue promptement, les citoyens de

Chap. II. 1273—1275.

(1) Frédéric étoit fils de Conrad II, bourgrave de Nuremberg, et de Clémence, sœur de Rodolphe.

Chap. II.
1273—1275.

Bâle lui ouvrirent leurs portes, malgré les représentations de leur évêque. « Nous avons pris » les armes contre Rodolphe, comte de Haps- » bourg, et non contre le roi des Romains », répondirent-ils au prélat, qui fit la paix. Les prisonniers furent mis en liberté de part et d'autre, et les troupes de Rodolphe entrèrent dans Bâle en triomphe. Le nouveau souverain fut reçu dans cette ville, aux acclamations générales; les citoyens lui prêtèrent serment de fidélité, et lui firent présent d'une grosse somme, pour les frais de son couronnement. L'évêque de Bâle, affligé de l'élévation de son ennemi, se frappa le front, et s'écria : « Grand Dieu, hâte- » toi de t'asseoir, si tu ne veux que Rodolphe se » place sur ton trône (1) » !

Considérons, avant d'aller plus loin, la situation où se trouvoit l'Allemagne, à l'époque où Rodolphe fut élevé sur le trône impérial, et les causes qui l'y portèrent à son insçu. En plusieurs parties de l'Europe, le pouvoir des barons avoit été contenu en de certaines bornes; l'autorité royale s'étoit accrue, et la tranquillité intérieure s'étoit établie; mais il n'en avoit pas été ainsi en Allemagne. Cette contrée étoit presque toujours en proie à la discorde, agitée par des trou-

(1) « Sede fortiter, Domine Deus, vel locum Ru- » dolfus occupabit tuum! » *Albert. Argent. p.* 100.

bles, et désolée par des excès de tout genre; les monarques les plus puissants étoient hors d'état de modérer l'esprit licencieux des barons; ils n'avoient aucune influence dans les provinces éloignées, et ce vaste pays, étant divisé en un grand nombre de souverainetés indépendantes, ne formoit plus un empire qui pût agir selon un système général. Les principaux chefs étoient très-puissants, et d'un caractère entreprenant; continuellement ils étoient occupés à attaquer les possessions de leurs voisins ou à défendre les leurs. Les états moins considérables, et les seigneurs qui avoient moins de puissance, s'attachoient à la fortune des autres, selon que l'exigeoient leurs talents ou leur sûreté.

Chap. II.
1273—1275.

Les contestations qui divisèrent long-temps les papes et les empereurs de la maison de Souabe, occasionnèrent, ainsi que le déclin graduel de la puissance impériale, qui étoit presque entièrement anéantie à la mort de Conrad IV, et qui ne put être relevée par des princes tels que Guillaume de Hollande, et Richard, comte de Cornouailles(1), cette déplorable anarchie. C'étoit par la corrup-

(1) Richard étoit frère de Henri III, roi d'Angleterre. Voyez le *Gebauer's Leben und Thaten Richard Ehrwalten Romischem Kaysers*, qui est un morceau curieux et authentique sur la vie et le règne de Richard de Cornouailles.

Chap. II. 1273—1275.

tion, et non par son influence personnelle, que Richard avoit obtenu la couronne impériale. Son pouvoir, foible en lui-même, s'étoit encore affoibli par ses absences presque continuelles, et par l'élection contraire d'Alfonse, roi de Castille. Quoiqu'il soit incontestable que Richard ait fait plusieurs actes de souveraineté et qu'il ait été reconnu, par la plupart des princes et états, chef suprême de l'Empire, il n'avoit guère été empereur que de nom; et durant tout son règne, l'Allemagne avoit souffert des maux pour ainsi dire aussi grands que ceux auxquels elle étoit exposée pendant la vacance du trône impérial.

La mort de Richard qui arriva en 1271, fut suivie d'un véritable interrègne de deux ans, durant lesquels l'anarchie fut extrême. Les historiens contemporains, pour exprimer les malheurs qui signalèrent cet espace de temps, s'écrient, dans le langage de l'Écriture : « Il n'y » avoit point de roi en Israël, et chacun n'y » faisoit que ce qui paroissoit juste à ses propres » yeux. » Puisant aussi à la même source, l'archevêque de Cologne décrivit, dans une lettre qu'il adressa au pape, la désolation de l'Allemagne, par cette image sublime : « La terre pleure » et languit, le Mont-Liban est ébranlé jusqu'en » ses fondements, et la lune paroît teinte de » sang. » Ce prince comparoit l'état où se trou-

voit ce pays avant l'élection de Rodolphe, à une nuit d'hiver, et le commencement du règne de cet empereur lui semblait le retour du printemps (1).

Grégoire X, par une politique bien différente de celle des autres papes, qui desiroient de perpétuer les troubles de l'Allemagne, refusa de reconnoître Alfonse roi de Castille, et menaça de nommer lui-même un roi des Romains, si les électeurs ne faisoient cesser l'interrègne. Les villes impériales, afin de prévenir les inconvénients d'une double élection, se confédérèrent, et convinrent de ne reconnoître pour souverain qu'un prince qui auroit été nommé à l'unanimité des suffrages. Ces dispositions, jointes aux intérêts opposés des électeurs, contribuèrent à rendre plus difficile le choix d'un empereur.

En ce fâcheux état des choses, les électeurs se rassemblèrent à Francfort (au mois de septembre 1273). Deux candidats, Alfonse, roi de Castille, et Ottocare, roi de Bohême, sollicitèrent la couronne impériale; mais, contre toute attente, les suffrages tombèrent sur Rodolphe de Hapsbourg. Plusieurs causes concoururent à le faire élire. Ce qui y contribua le plus, ce furent les intérêts des sept électeurs à qui le droit

(1) *Gerberti Fasti Rudolf.* p. xxiv, et *Codex Epist.* p. 5.

Chap. II.
1273—1275.

d'élection appartenoit alors, c'est-à-dire, des archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, du roi de Bohême, d'Othon, margrave de Brandebourg, d'Albert, duc de Saxe, et de Louis de Bavière, comte palatin, qui paroît avoir eu le droit de suffrage en commun avec Henri son frère. Celui qui appuya le plus fortement Rodolphe, fut Werner d'Eppenstein, électeur de Mayence. Ce prélat, après son élection, s'étoit rendu à Rome, pour y obtenir la bulle de confirmation du pape, et y recevoir le pallium des mains de sa sainteté. Les chemins étant infestés de bandits, Rodolphe, lui-même, l'avoit accompagné dans le passage des Alpes; et au retour, il l'avoit reçu avec magnificence. Werner, flatté de ces témoignages de considération, et charmé du caractère et des talents du comte de Hapsbourg, lui exprima le desir qu'il avoit de reconnoître le service qu'il lui avoit rendu. L'occasion s'étant présentée, il employa toute son influence pour assurer l'élection de Rodolphe. Il gagna en secret les électeurs de Cologne et de Trèves, et fit entrevoir aux autres électeurs une étroite alliance avec celui qu'il leur proposait pour chef, et qui avoit six filles à marier. Il fut secondé très-efficacement par Frédéric de Hohenzollern, qui étoit uni à Rodolphe par les liens du sang et par ceux de l'amitié, et qui ayant beaucoup de crédit parmi les princes

séculiers, concourut à lever tous les obstacles.

Louis-le-Sévère, duc de Bavière, avait, sur un léger soupçon d'infidélité, mis à mort Marie de Brabant, son épouse. Le pape Alexandre IV lui avoit donné l'absolution de ce crime, à condition qu'il fonderoit un couvent de Chartreux; mais Louis n'avoit pu faire cesser le mécontentement des seigneurs bavarois, qui étoient convaincus de l'innocence de Marie. Redoutant l'intervention d'un nouvel empereur, il reçut avec joie la proposition d'épouser Mathilde fille aînée de Rodolphe, et consentit à favoriser la nomination d'un prince dont les intérêts seroient si étroitement unis aux siens. Deux des autres électeurs séculiers, Albert, duc de Saxe, et Othon, margrave de Brandebourg, furent également gagnés par l'espoir d'épouser, le premier, Agnès, et le second, Hedwige, filles du comte de Hapsbourg.

Chap. II. 1273—1275.

Tout en Rodolphe répondoit parfaitement aux vues des électeurs qui desiroient un chef, et qui craignoient de se donner un maître. Ses grands talents le rendoient propre à tenir les rênes du Gouvernement; et le peu d'étendue de ses états particuliers faisoit espérer aux princes du corps germanique qu'il lui seroit impossible de leur enlever les fiefs dont ils s'étoient emparés durant les troubles de l'Empire, et de gouverner l'Allemagne avec le même despotisme que les puis-

Chap. II. sants monarques des maisons de Franconie et de Souabe.

1273—1275. Werner s'étant assuré de six suffrages, on proposa de s'en rapporter à Louis de Bavière, pour la nomination d'un roi des Romains. On obtint le consentement des ambassadeurs du roi de Bohême, en leur persuadant que le choix tomberoit sur leur maître; et l'on engagea les autres électeurs à conférer deux voix à la maison de Bavière. Le comte de Hapsbourg fut élu. On n'eut aucun égard aux représentations des ministres d'Ottocare, et l'élection de Rodolphe fut déclarée faite à l'unanimité des suffrages et par le concours des sept électeurs (1). La couronne de

(1) Rodolphe, tant dans ses lettres au pape que dans ses décrets et ses actes publics, déclare que son élection a été unanime. Ce fait a été reconnu par le Saint-Père et par tous les auteurs, soit contemporains, soit postérieurs. Il y a eu cependant une grande diversité d'opinions sur la manière dont on a obtenu cette unanimité. On est d'accord que sept électeurs seulement possédoient le droit de suffrage. Quelques-uns disent que, comme grand-échanson, Ottocare avoit une voix; d'autres prétendent qu'il n'en avoit point, parce qu'il n'étoit pas Allemand. Ceux-ci soutiennent qu'il n'avoit droit de voter que lorsqu'il y avoit partage entre les six électeurs; et ceux-là, qu'il consentit à l'arrangement, et qu'ensuite on n'eut aucun égard à sa protestation. Les auteurs, qui ne veulent aucunement qu'Ottocare ait donné son suffrage, assurent que Louis, comte palatin,

Charlemagne fut posée, à Aix-la-Chapelle, sur la tête du nouveau roi des Romains; et cette

et son frère Henri, duc de la Basse-Bavière, avoient chacun une voix.

En un des deux cas, les Electeurs ont été,	Dans l'autre cas, ce furent,
1. L'électeur de Mayence.	1. L'électeur de Mayence.
2. L'électeur de Cologne.	2. L'électeur de Cologne.
3. L'électeur de Trèves.	3. L'électeur de Trèves.
4. Le roi de Bohême.	4. Louis, comte palatin.
5. { Louis } comme { comte palatin. { Henri } { duc de Bavière.	5. { Louis } comme ducs { Henri } de Bavière.
6. L'électeur de Saxe.	6. L'électeur de Saxe.
7. L'électeur de Brandebourg.	7. L'élect. de Brandebourg.

Rodolphe a publié, à la diète d'Augsbourg, en 1275, un décret pour décider une contestation qui s'étoit élevée entre Ottocare et Henri, au sujet du droit de voter dans l'élection d'un roi des Romains; mais ce décret est conçu si obscurément, qu'il est toujours douteux si les deux princes de Bavière avoient une ou deux voix. Néanmoins, le droit fut réglé définitivement en 1290, où Rodolphe confirma, dans la possession de l'électorat et de l'office de grand-échanson, Venceslas, fils du roi de Bohême. Il est à remarquer toutefois qu'il ne considéra ce droit que comme ayant appartenu aux ancêtres d'Ottocare, et non à ce prince. Voici ses expressions: « Hæc vero jura pincernatus et electoratus nedum dicto » regi et *suis hæredibus* dedicimus competere sed etiam » suis *progenitoribus abavis, atavis, proavis, avis*, » purè plenissimè competebant. » *Goldastus, de Regno*

Chap. II. 1273—1275. cérémonie fut suivie du mariage de ses deux filles, Mathilde et Agnès, avec Louis de Bavière et Albert duc de Saxe, ce qui accrut l'influence du monarque, et lui assura l'appui de ces deux princes puissants.

Rodolphe qui étoit âgé de cinquante-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône impérial, prouva, par un grand nombre d'actions d'éclat, qu'il étoit digne de l'occuper. Le changement arrivé dans sa fortune, n'en produisit aucun dans ses sentiments. Il le porta seulement à développer plus amplement ces rares qualités qu'il avoit

Bohemiæ append. p. 39. La bulle d'or de l'empereur Charles IV n'attribue qu'un seul suffrage électoral à la branche palatine.

Ceux qui desireront examiner ce point d'histoire obscur, pourront consulter *Goldastus, de juribus et privilegiis regni Bohemiæ.* — Les anciens chroniqueurs et historiens, *Martinus Polonus.* — *Albertus Stadensis.* — *Albertus Argentinensis.* — *Ottocar Horneck's, Chronicle.* — *Fugger's Oesterreich.* — *Gerbert, Codex Diplomaticus et Fasti Rudolphini.* — *Pseffinger's Vitriarius illustratus.* — *Halwachsius, Dissertatio Historica de Rudolpho Imperatore.* — *Beulwix, de Memorabilibus in Electione Rudolphi I.* — *Pez, Scriptores Rerum Austriacarum.* — *Calles, Annales Austriæ.* — *Struvius, Corpus Historiæ Germanicæ.* — *Falkenstein's Geschichte der Deutschen.* — Barre, Histoire d'Allemagne. — *Puetter's, Historical development.* — Pfeffel, Histoire abrégée de l'Allemagne. — Etc., etc.

montrées sur un théâtre moins vaste. Cependant sa situation devint extrêmement difficile. Ottocare, son concurrent, le menaça de toute sa vengeance, et il eut à combattre l'opposition de l'anti-César Alfonse, roi de Castille. Tous les deux refusèrent d'approuver son élection; et desirant d'obtenir l'appui du pape, ils lui envoyèrent des ambassadeurs chargés de riches présents. Rodolphe, reconnoissant toute l'étendue des dangers dont il étoit environné, s'empressa de demander au souverain pontife la confirmation des droits qui lui avoient été conférés par son élection et son couronnement. Il adressa à Grégoire X une lettre où il lui dit: «L'Empire » ayant été quelque temps vacant, les électeurs » qui ont le droit d'élire un roi des Romains, se » sont réunis, et quoiqu'il y eût des concurrents » d'un plus haut rang, et d'un plus grand mé- » rite, ils m'ont, après de mûres délibérations, » élevé à la dignité impériale. Certain de mon » insuffisance, et saisi d'étonnement et de crainte, » j'ai long-temps hésité sur ce que je devois » faire. A la fin, me confiant en celui qui change » à son gré la condition des mortels, en celui » qui fortifie les foibles et donne de l'éloquence » aux simples d'esprit, j'ai senti le courage né- » cessaire pour me charger d'un si pesant far- » deau, espérant que ni la grâce de Dieu, ni les » secours de la Sainte-Église, ni votre affection

Chap. II.
1273—1275.

» paternelle ne me manqueront point. Je tombe » donc aux pieds de votre sainteté, et je la sup- » plie de daigner, par sa médiation près du Très- » Haut, soutenir ma cause, que je puis dire la » cause de tout l'Empire germanique. Puissé-je » obtenir, par votre intercession, que Dieu dirige » mes pas dans la voie de ses commandements! Je » desire, pour me mettre en état d'exécuter ce » qui peut lui être le plus agréable, ainsi qu'à » sa Sainte-Église, que votre sainteté daigne me » poser sur la tête la couronne impériale; car » je me sens capable, et j'ai la volonté d'entre- » prendre et d'accomplir tout ce que vous et la » Sainte-Église jugerez à propos de m'ordon- » ner (1). »

Heureusement, pour Rodolphe et pour la tranquillité de l'Allemagne, Grégoire X étoit un souverain pontife humain, généreux et prudent, à qui une longue expérience des affaires avait donné une profonde connoissance des hommes et des choses. Un zèle ardent pour la propagation de la foi formoit le trait le plus saillant de son caractère; sa plus grande ambition étoit de conduire une armée de Croisés contre les Infidèles, et il dirigea constamment tous ses ef-

(1) Une copie de cette lettre, que Gerbert a publiée dans son *Codex Epist. Rudolph. I*, *p.* 1, se conserve, en manuscrit, dans la Bibliothèque Impériale de Vienne.

forts vers l'accomplissement de cet objet. En véritable père des Chrétiens, il tâcha d'appaiser les troubles de l'Empire, loin de les fomenter, et il tenta de faire régner la paix entre les états d'Allemagne, quoique la politique de ses prédécesseurs se fût constamment occupée à les diviser. Il possédoit au plus haut degré l'art de se concilier l'affection de ceux qui l'approchoient, et d'amener à son but les hommes qui en étoient le plus éloignés. Enfin, il chercha, par son extrême affabilité et sa douceur, à gagner ce que ces prédécesseurs avoient arraché par les prétentions les plus extravagantes.

Les ambassadeurs de Rodolphe furent favorablement reçus par le pape, et en obtinrent la sanction, en souscrivant, au nom de leur maître, aux conditions qu'Othon IV et Frédéric II avoient juré d'observer; en confirmant toutes les donations que les empereurs avoient faites au Saint-Siége; en promettant que Rodolphe n'accepteroit dans les états de l'Église aucun office ni aucune dignité, sans le consentement de sa sainteté, et qu'il ne troubleroit, ni ne laisseroit troubler, la maison d'Anjou dans la jouissance des royaumes de Naples et de Sicile, qu'elle possédoit à titre de fiefs de l'Église; et en s'engageant enfin à entreprendre, en personne, une croisade contre les Infidèles. En conséquence, sa sainteté prêta au nouveau roi

Chap. II. 1273—1275. des Romains son appui. Elle refusa d'écouter les propositions d'Ottocare, et, après beaucoup de difficultés, elle parvint à persuader Alfonse de renoncer à la couronne impériale.

Oct. 1275. Grégoire X et Rodolphe eurent, à Lausanne, une entrevue où ils terminèrent la négociation; et dans laquelle le chef de l'Église et le chef de l'Empire, que distinguoient également leur franchise et leurs autres qualités aimables, se lièrent par les nœuds de l'amitié. Rodolphe ratifia publiquement les articles que ses ambassadeurs avoient conclus en son nom. Les électeurs et les princes qui étoient présents, suivirent son exemple, et le pape confirma de nouveau l'élection du roi des Romains, à condition que l'année suivante il se rendroit à Rome pour y recevoir la couronne impériale (1). A la fin de l'entrevue, Rodolphe et les princes de l'Empire prirent la croix, et s'engagèrent à combattre les Infidèles.

Ottocare s'efforça, durant la négociation du roi des Romains avec Grégoire X, d'ébranler l'autorité du nouveau chef du corps germanique,

---

(1) Quoique Rodolphe n'ait point été couronné à Rome, et que par conséquent il n'ait jamais pris d'autre titre que celui de *roi des Romains*, je suivrai l'exemple des autres historiens, en lui donnant quelquefois, ainsi qu'à ses successeurs, le titre d'*empereur*.

Chap. II.
1273—1275.

et de former une ligue avec les princes allemands. Non-seulement il rejeta toute proposition d'accommodement que le souverain pontife lui fit, à la demande de Rodolphe, mais il empêcha le clergé de Bohême de payer la dîme et de prêcher la croisade. Il tenta même d'effrayer les princes de l'Empire, en publiant que le nouveau souverain se proposoit de réunir à la couronne les fiefs impériaux qui en avoient été détachés durant l'interrègne, et il parvint par ses intrigues et ses promesses à gagner le margrave de Bade et les comtes de Fribourg, de Neubourg et de Montfort. Il se procura un plus solide appui en la personne de Henri, duc de la Basse-Bavière, en lui cédant Scharding, et d'autres places dont les ducs d'Autriche s'étoient emparés, et en fomentant des divisions entre ce prince et le comte palatin, son frère. Sommé par Rodolphe de faire hommage pour ses fiefs, selon l'ancien usage de l'Empire, Ottocare lui répondit avec dédain, et le traitant simplement de comte de Hapsbourg. Une seconde sommation qui lui fut faite, demeura sans réponse. A la troisième, le roi de Bohême envoya l'évêque de Seccau, en qualité d'ambassadeur, à la diète d'Augsbourg, et cet exemple fut suivi par le duc de Bavière. Les ministres de ces princes n'y comparurent toutefois que pour élever une contestation simulée au sujet du droit de suffrage de

Chap. II.
1273—1275.

Henri, et pour protester contre l'élection de Rodolphe. L'envoyé du duc se conduisit d'une manière respectueuse; mais l'évêque de Seccau, conformément au caractère de son puissant souverain, harangua avec violence contre le chef de l'Empire. Il dit que l'assemblée où l'on avoit élu Rodolphe était illégale; que l'arbitrage conféré à Louis de Bavière étoit une chose sans exemple; qu'un homme qui avoit été excommunié par le pape, pour avoir pillé des églises et des monastères, ne pouvoit être porté sur le trône impérial, et que le roi de Bohême qui possédoit ses états en vertu d'un titre incontestable, ne devoit aucun hommage au comte de Hapsbourg. Comme l'ambassadeur s'exprimoit en latin, Rodolphe, l'interrompant, lui dit avec beaucoup de dignité : « Évêque, si vous haranguiez dans un consistoire, vous pourriez employer la langue latine, mais, en discourant sur mes droits, et sur ceux des princes de l'Empire, vous ne devez pas vous servir d'un langage que ne comprennent point la plupart de ceux qui vous entendent. » Les membres de la diète témoignèrent aussi leur indignation au prélat. Les princes, et en particulier l'électeur palatin, se levèrent de leurs siéges, et le roi des Romains eut de la peine à les empêcher d'employer la violence. Les ambassadeurs en quittant l'assemblée sortirent d'Augsbourg.

La diète, irritée de l'insulte qu'on lui avoit faite, rendit un décret par lequel elle rappela l'unanimité des suffrages qui avoit signalé l'élection de Rodolphe. Elle somma Ottocare de restituer l'Autriche, la Carinthie et la Carniole, qu'il avoit usurpées, et de faire hommage pour le reste de ses Etats; et elle le menaça d'être mis au ban de l'Empire, en cas de refus. Le bourgrave de Nuremberg et l'évêque de Bâle allèrent lui demander, de la part de l'assemblée, sa prompte adhésion à l'élection du roi des Romains, et la restitution des provinces que nous venons de nommer. Ces ambassadeurs, arrivés à Prague, s'acquittèrent de leur message. « Dites » à Rodolphe, » leur répondit le monarque indigné, « qu'il peut gouverner les états de l'Em» pire, mais que je ne céderai pas honteusement » ceux que j'ai acquis au prix de tant de trésors » et de sang; ils m'appartiennent, ou comme » étant mon patrimoine, ou par droit de con» quête, ou par l'acquisition que j'en ai faite. » Il s'emporta ensuite en invectives contre l'Empereur; et après avoir témoigné sa surprise de ce qu'un petit comte de Hapsbourg avoit été préféré à des concurrents si recommandables et si puissants, il congédia les ambassadeurs avec mépris. Dans la première chaleur de son ressentiment, il viola même les lois des nations, et fit mettre à mort les héraults qui lui avoient notifié

Chap. II. 1273—1275.

le décret par lequel il avoit été mis au ban de l'Empire (1).

Rodolphe, dans toute cette affaire, agit avec une extrême circonspection. Il s'étoit efforcé de ramener Ottocare par les moyens les plus conciliants. Quoique toutes ses propositions eussent été rejetées, il n'eut recours aux actes d'hostilité, que lorsque le Pape eut confirmé son élec-

(1) La plupart des historiens modernes, outrant les expressions de Gérard de Roo, prétendent qu'Ottocare ajouta cette rodomontade à son discours : « Dites-lui « que je lui ai payé ses gages » ; ce qu'ils considèrent comme une preuve que Rodolphe avoit eu une charge dans la maison du roi de Bohême. Mais je ne trouve point d'expression semblable dans les annalistes Bohémiens, ni dans les autres écrivains anciens, que j'ai principalement consultés, comme devant fournir les renseignements les plus authentiques. Voici le passage de Gérard de Roo : « *Nihil se debere famulo suo neque* » *digno cui reges obsequantur.* » — « Je ne dois rien à » un homme que j'ai compté parmi mes officiers, et qui » n'est pas digne que des rois lui obéissent. » Voyez *Calles*, *Annales Austriæ*, *C.* 1, *p.* 21. — Consultez aussi *Pulkavæ Chronicon*, *p.* 256, et *Jaroslai Chron. p.* 119. — Les Annalistes Bohémiens. — *Chron. Leob. an.* 1276 ; dissertation savante, que *Froelich* a composée sur ce sujet, et sous le titre de : « *Dialogus* » *quo disceptatur anne Rudolphus Hapsburgiensis regi* » *Bohemiæ Ottocaro ab obsequiis fuerit ; eundemque* » *tentorio lapsili deluserit ?* »

tion, et qu'après qu'il eût lui-même rétabli la paix dans les parties de l'Empire voisines de ses Etats. Il commença ses opérations en attaquant le margrave de Bade, et les comtes de Fribourg, de Montfort et de Neubourg, qui avoient épousé les intérêts d'Ottocare. Les ayant contraints à faire hommage, et à restituer les fiefs qu'ils s'étoient appropriés durant les troubles, il se prépara, avec une activité que la puissance et les talents de ce redoutable rival exigeoient, à diriger toutes ses forces contre le roi de Bohême (1).

(1) Pour ce qui est contenu dans ce chapitre, nous avons consulté principalement, outre les auteurs dont les noms se trouvent dans les notes précédentes, *Pez*, *Scriptores Rerum Austriacarum*; les Chroniques de Colmar; et *Albertus Argentinensis.* — *Fugger.* — *Guillelmanni Hapsburgiacum.* — *Gerbert.* — *Struvius.* — Barre, Histoire d'Allemagne. — *Geschichte der Boehmen* — *Pelzel.* — *Schmidt.* — Pfeffel.

CHAPITRE III.

1275. — 1286.

Guerre entre Rodolphe et Ottocare, roi de Bohême. — Etats et puissance d'Ottocare. — Moyens par lesquels ce prince s'étoit mis en possession de l'Autriche, de la Stirie, de la Carinthie et de la Carniole. — Préparatifs que font l'empereur et le roi de Bohême. — Rodolphe soumet Henri de Bavière. — Il pénètre dans l'Autriche, et y fait des progrès rapides. — Succès que Meinhard, comte du Tyrol, obtient dans la Stirie et la Carinthie. — Siége de Vienne. — Consternation et soumission d'Ottocare. — Conditions auxquelles il obtient la paix. — Cession de l'Autriche et de la Stirie à Rodolphe. — Seconde guerre contre Ottocare. — Bataille de Marckfeld. — Défaite et mort d'Ottocare. — Paix avec la Bohême. — Rodolphe confère à ses fils l'Autriche, la Stirie et la Carniole, et à Meinhard, la Carinthie.

Chap. III. 1275—1286.

La guerre où Rodolphe alloit être engagé étoit de nature à exiger l'emploi de toutes ses forces et de tous ses talents. Ottocare étoit un prince d'un grand courage, qui s'étoit signalé par son habileté dans l'art de la guerre, et qui, dès sa

première jeunesse, avoit presque toujours vécu dans les camps. Il avoit hérité de la Bohême et de la Moravie, états auxquels il avoit ajouté de nouvelles possessions par ses croisades contre les Prussiens, par les résultats de ses démêlés avec les rois de Hongrie, et surtout par l'acquisition qu'il avoit faite récemment de l'Autriche, de la Carinthie et de la Carniole.

Dans le dixième siècle, la première et la dernière de ces provinces, à laquelle la Stirie étoit réunie, étoient gouvernées, sous le titre de margraviats, par Léopold Ier, de la maison de Bamberg, dans la famille de qui elles demeurèrent ensuite. En 1156, l'empereur Frédéric II les érigea en duchés, et les conféra, comme formant un fief inaliénable et indivisible, à Henri, prince depuis lequel jusqu'à Léopold, on comptoit cinq générations. En cas d'extinction de la ligne masculine, le fief devoit passer à la ligne féminine; et il fut réglé qu'au défaut de l'une et de l'autre, le titulaire pourroit disposer de ses états par testament (1). En 1245, Frédéric le belliqueux, dernier duc de la maison de Bam-

(1) « Et si dux Austriæ sine hærede filio decederit, idem ducatus ad seniorem filiam quam reliquerit, devolvatur. Inter duces Austriæ, qui senior fuerit dominium habeat dictæ terræ, ad cujus etiam seniorem filium dominium jure hæreditario deducatur, ita tamen,



Chap. III. 1275—1286.

berg, avoit fait confirmer ces dispositions; mais l'année suivante, ce prince étant mort sans postérité, et sans avoir exprimé ses dernières volontés, il s'éleva des querelles au sujet de sa succession. Marguerite, veuve de Henri VII, roi des Romains (1), Constance, femme de Henri l'illustre, margrave de Misnie, et Gertrude, fille de Henri, frère aîné de Frédéric, et femme de Prémislas, fils aîné de Venceslas, roi de Bohême et père d'Ottocare, y prétendirent, les deux premières en qualité de sœurs, et la dernière en qualité de nièce du Duc; mais, sous prétexte qu'aucune d'elles n'étoit fille de ce dernier, l'empereur Frédéric II s'empara du duché, comme d'un fief dévolu à l'Empire; et il en transféra l'administration à Othon, comte de Werdenberg, qui en prit possession et fixa sa résidence à Vienne.

Cet événement s'étant passé durant la querelle qui s'étoit élevée entre le Saint-Siége et la maison de Souabe, Innocent IV, qui avoit lancé l'excommunication contre Frédéric, mit l'Autriche sous l'interdit, et engagea les rois de

quod ab ejusdem sanguinis stipite non recedat. Nec ducatus Austriæ ullo unquam tempore divisionis alicujus recipiat sectionem. » *Lambacher, p. 4, App. n.° 1.*

(1) Henri fut déposé, en 1232, pour s'être révolté contre son père, et mourut en prison, en 1242.

Bohême et de Hongrie, ainsi que le duc de Bavière, à s'emparer de ce duché. Le Pape soutint d'abord les prétentions de Marguerite, et la pressa d'épouser un prince allemand; mais comme elle desiroit de faire passer l'Autriche à l'aîné de ses fils, elle pria l'Empereur de lui en accorder l'investiture. Alors le saint Père irrité prêta son appui à Gertrude, et invita l'anti-César, Guillaume de Hollande, à investir du fief vacant le neveu d'Othon, duc de Bavière, Herman, margrave de Bade, que la princesse avoit épousé après la mort de Prémislas.

Conrad, fils de Frédéric II, fut trop engagé dans les affaires d'Italie, pour qu'il pût suivre celles d'Allemagne lorsqu'il eut perdu son père. En conséquence, les troupes impériales évacuèrent l'Autriche, dont la partie située au-delà de l'Ens fut, Herman étant mort, occupée par Othon, duc de Bavière. Mais Venceslas, roi de Bohême, ayant porté les états de ce duché à choisir pour leur souverain, Ottocare, son fils aîné, à condition que le jeune prince épouserait Marguerite, expulsa les Bavarois, et prit possession de tout le pays. Gertrude se refugia près de Béla, roi de Hongrie. Cette princesse lui céda ses prétentions sur la Stirie, à condition qu'il appuieroit les droits qu'elle avoit sur l'Autriche, et elle épousa Roman, prince russe, qui étoit oncle du monarque hongrois. Il s'en suivit une



Chap. III. 1275—1286.

guerre entre Ottocare et Béla. Le premier ayant été battu, fut contraint de céder la Stirie à Etienne, fils du roi de Hongrie, et une petite partie de cette province fut affectée à l'entretien de Gertrude. Les Gouverneurs hongrois s'étant rendus coupables d'horribles exactions, les Stiriens se soulevèrent. Ils reconnurent pour souverain Ottocare, qui obtint la tranquille possession du pays en battant Béla à Cressenbrun, et en le forçant, par cette victoire, à conclure la paix. A peine Ottocare régna-t-il sur la Stirie, qu'il priva Gertrude de la foible portion qu'on lui avoit laissée, et cette princesse infortunée se vit réduite à chercher un asile dans un couvent de Misnie (1). Ayant de la sorte acquis l'Autriche et la Stirie, et étant monté sur le trône de Bohême, Ottocare fit divorce avec Marguerite, qui étoit beaucoup plus âgée que lui. Pour s'assurer, sur la succession de Frédéric le Belliqueux, les droits qu'il avoit perdus par cette séparation, il obtint de Richard de Cornouailles, en 1262, l'investiture de l'Autriche, de la Sti-

(1) Cette princesse mourut quelque temps après l'exécution de Frédéric son fils, duc titulaire d'Autriche, qui fut décapité à Naples en 1268, et qui laissa ses droits à la seule fille qui lui ait survécu, à Agnès, qui épousa, en premières noces, Ulric, duc de Carinthie, et en secondes noces, Ulric, comte de Hombourg.

rie, et de la Carniole, comme celle d'un fief de l'Empire. Il fit la promesse de donner, ou il donna réellement une compensation à Agnès, fille de Gertrude et d'Herman, margrave de Bade, et à Henri, margrave de Misnie et époux de Constance. Ottocare acheta ensuite d'Ulric, duc de Carinthie et de Carniole, qui n'avoit point d'enfants, le droit de succéder à ses états. Dans l'acte de transfert, qui fut signé au mois de décembre 1268, Ulric dit qu'il n'avoit point d'héritiers (1), quoique Philippe, son frère, qui étoit archevêque de Saltzbourg, fût vivant. A la mort du premier, qui arriva en 1269 ou 1270, le roi de Bohême prit possession de la Carinthie et de la Carniole, battit Philippe qui arma pour soutenir ses droits, et força les habitants de ces duchés à se soumettre à son autorité (2).

Par ces acquisitions diverses, Ottocare devint le prince le plus puissant de l'Europe, et ses états s'étendirent des confins de la Bavière aux bords du Raab en Hongrie, et de la mer Adriatique à la mer Baltique (3). Les états de Rodolphe, peu considérables en eux-mêmes, étoient

(1) « Nos hæredibus careamus. »

(2) *Lambacher, Demonstratio juris seu tituli quo Rudolphus Hapsb. usus est, etc.*, et *Oesterreichisches Interregnum.*

(3) C'est pendant la croisade que le roi de Bohême

Chap. III. 1275—1286.

épars au pied des Alpes et dans les montagnes de la Souabe et de l'Alsace, et par conséquent, ils étoient éloignés des lieux qui devoient être le théâtre de la guerre. Lui-même étoit assis sur un trône chancelant; et les princes allemands qui, en le choisissant pour empereur, n'avoient guère voulu lui en conférer que le titre, ne le soutenoient que foiblement.

Quoique les princes et états de l'Empire eussent voté des secours, un grand nombre d'entre eux ne fournirent point ce qu'ils avoient promis, et si la guerre avoit duré long-temps, ceux qui n'y auroient pas eu un intérêt direct, auroient probablement retiré leur contingent. Les mesures sages, mais sévères, que Rodolphe avoit prises pour chasser les bandits, pour contenir les barons turbulents dont il avoit fait raser les forteresses, et pour recouvrer les fiefs dont divers princes s'étoient injustement emparés, avoient fait beaucoup de mécontents. En cet état des choses, le puissant et orgueilleux Ottocare ne pouvoit paroître téméraire, ni de lutter contre un petit comte de la Suisse, qu'il

entreprit contre les Prussiens, qu'a été fondée, sur le rivage de la mer Baltique, Kœnigsberg, nom qui signifie montagne du roi, et qui a été donné à cette ville en l'honneur d'Ottocare. — *Calles, Annal. Aust. vol. II, p.* 588.

comparoit à Guillaume de Hollande et à Richard de Cornouailles, ces fantômes de souverains, ni de penser qu'un roi de Bohême pouvoit être plus puissant qu'un empereur. L'événement prouva qu'il avoit mal jugé de ses propres forces, et de la foiblesse relative de Rodolphe, et que l'Empire, lorsque les rênes en étoient remises entre des mains habiles, offroit encore de grandes ressources, et pouvoit faire redouter son inimitié.

Rodolphe tira de puissants secours de ses gendres, les électeurs palatin et de Saxe, de l'électeur de Brandebourg, du bourgrave de Nuremberg, de la noblesse d'Alsace et de Souabe, et des citoyens et des montagnards de la Suisse. Ayant fait tous les préparatifs nécessaires, il entama des négociations avec les princes, que la situation de leurs états exposoit à combattre fréquemment le roi de Bohême. Il conclut un traité avec Ladislas, roi de Hongrie, et fortifia cette union politique en donnant sa fille à André, duc d'Esclavonie, et frère de ce monarque. Il fit, avec Meinhard, comte du Tirol, une alliance qu'il cimenta par le mariage d'Albert, son fils aîné, avec Elisabeth, fille du prince tirolien. Mais il fut secondé plus puissamment encore par le mécontentement qui agitoit tous les états autrichiens, et par les anathêmes que lança Philippe, duc titulaire de Carinthie et archevêque de

Chap. III. 1275—1286.

Saltzbourg, qui releva de leur serment de fidélité les peuples de son diocèse, et les exhorta à secouer le joug d'un tyran, et à recevoir en ami le chef de l'Empire. Philippe, en même temps, invita Rodolphe à presser son expédition. Il lui fit un tableau affreux de la tyrannie d'Ottocare. L'archevêque insista sur le mécontentement des peuples et sur leur haine invétérée contre les Bohémiens, et il employa toute son éloquence pour engager le roi des Romains à envahir les états autrichiens. « Je vois, « lui dit-il », vos en-» nemis frappés de terreur; ils ont perdu toute » leur force; votre nom seul suffit pour les faire » trembler : cependant ils ne vous connoissent » point encore. Que feront-ils donc quand ils » entendront gronder la foudre, et qu'ils ver-» ront les aigles impériales fondre sur eux avec » la rapidité de l'éclair (1)? »

Lorsqu'il avoit tracé son plan de campagne, Rodolphe s'étoit proposé de diviser les forces et de détourner l'attention d'Ottocare. Il devoit pénétrer lui-même en Bohême, tandis que son fils attaqueroit l'Autriche, et que Meinhard feroit diversion du côté de la Stirie. Ottocare, pour repousser l'attaque dont il étoit menacé, rassembla une armée formidable, envoya un renfort à Henri, duc de Bavière, augmenta la

(1) *Gerbert, Codex Epist., p.* 132.

garnison de Kloster-Neubourg, place jugée imprenable, fortifia Vienne, et fit marcher une grande partie de ses troupes vers Teppel, pour garantir ses frontières; mais au lieu de calmer les mécontentements de ses peuples, et d'exciter, par sa présence, le courage de ses guerriers, il s'abandonna au plaisir de la chasse et aux divertissements de sa cour (1).

En apprenant ces dispositions, l'empereur changea de plan, et marcha contre Henri de Bavière, qu'il contraignit à renoncer à l'alliance du roi de Bohême. Il ménagea une réconciliation entre le duc et le comte palatin son frère; et, pour s'en procurer la coopération, il donna en mariage à Othon, fils de Henri, Hedwige, sa fille, avec promesse de lui remettre une partie de la Haute-Autriche pour dot (2). Ce succès ouvrit à Rodolphe l'entrée des états autrichiens. Accompagné du duc de Bavière qui étoit à la tête d'un renfort de dix mille chevaux, il traversa la

(1) « Comperiens itaque rex Bohemorum, quod Rudolphus attemptaret ingredi terminos suos, misit » exercitus in occursum ejus versùs Teplum ad repu- » gnandum, ne intraret metas ejus; ipse autem rex » morabatur in venationibus, et deditus ludis et aliis » curiarum delectationibus. » *Continuator Cosmæ Pragensis*, p. 119.

(2) *Falkenstein's*, *Geschichte von Bayern*, p. 191.

Chap. III.
1275—1286.

Basse-Bavière, en prenant par Ratisbonne et Passau. Il soumit, sans qu'on lui eût opposé aucune résistance, cette partie de l'Autriche qui est située au sud du Danube. Il y fut reçu avec allégresse par les habitants, et s'avança à marches forcées contre Vienne.

Cette expédition, parfaitement combinée, eut plutôt l'air d'un voyage que d'une conquête. Ottocare n'en reçut la nouvelle qu'avec surprise et terreur. Dans cette extrémité, il rappelle de Teppel son armée, et traversant les montagnes et les forêts de la Bohême, il s'avance sur les frontières de l'Autriche, dans l'espoir de sauver sa capitale; mais ses troupes étant accablées de fatigue et manquant de vivres, il ne put passer Drosendorf. Rodolphe, au contraire, longeant la rive méridionale du Danube, se rendit maître de Kloster-Neubourg par stratagème, et campa sous les murs de Vienne. Là, il fut joint par le comte du Tirol qui avoit traversé la Stirie et la Carinthie, et en avoit attiré les habitants sous ses drapeaux, et il assiégea la place. La garnison et les citoyens, fortement attachés à Ottocare, et espérant un prompt secours, tinrent cinq semaines. A la fin, la famine et la menace que fit Rodolphe d'arracher toutes les vignes, excitèrent un soulèvement, et le gouverneur offrit de capituler.

Cependant, le mécontentement de l'armée

d'Ottocare augmentoit avec la disette, et les Hongrois menaçoient les frontières de l'Autriche. Rodolphe, après la reddition de Vienne, avoit fait préparer un pont de bateaux pour passer le Danube, et porter la guerre en Bohême (1). Entouré d'ennemis, et abandonné par la noblesse, Ottocare se vit réduit à demander la paix. Les conditions en furent réglées par l'évêque d'Olmutz, par l'électeur palatin et le bourgrave de Nuremberg. Il fut stipulé que la sentence d'excomunication et de déposition portée contre Ottocare et ses adhérents seroit révoquée, que ce prince renonceroit à tout droit sur l'Autriche, sur la Stirie, sur la Carinthie, sur la Carniole et Windischmark, qu'il prêteroit serment de fidélité, qu'il feroit hommage pour le reste de ses états, au chef de l'Empire, et qu'il en recevroit l'investiture pour la Bohême, la Moravie et ses autres fiefs. Ottocare

Chap. III. 1275—1286.

22 Novemb. 1276.

(1) La grande habileté que montra Rodolphe surprit également ses amis et ses ennemis; mais rien ne parut plus étonnant que ses ponts de bateaux pour le passage des rivières, ponts dont il s'étoit déjà servi dans les guerres qu'il avoit soutenues sur les bords du Rhin. L'archevêque de Saltzbourg, dans ses lettres au pape, en parla comme d'une construction surprenante. « Navibus nihilominùs apparatu bellico mirificè ordinatis, » quibus latum flumen Danubii transire disposuit. » *Gerberti Codex Epist.*, *p.* 136.

Chap. III. 1275—1286.

promit aussi de remettre à Ladislas, roi de Hongrie, toutes les places qu'il lui avoit enlevées. Pour cimenter le raccommodement, une alliance de famille devoit se faire entre les deux souverains. Rodolphe s'engagea à donner, avec une dot de quarante mille marcs d'argent, qu'il hypothéqua sur la partie de l'Autriche qui est située au-delà du Danube, sa fille en mariage au fils d'Ottocare. Les choses ainsi réglées, la ville de Vienne ouvrit ses portes à son nouveau souverain.

Ottocare, forcé de se soumettre à ces conditions humiliantes, passa le Danube avec un cortége de noblesse Bohémienne. Rodolphe le reçut
25 Nov. dans son camp, en présence de plusieurs princes de l'Empire. Le cœur et l'esprit du roi de Bohême étoient tellement abattus, qu'il ne put cacher le sentiment pénible qu'il éprouvoit à ceux qui furent témoins de son humiliation. Il renonça formellement à toute prétention sur l'Autriche, sur la Stirie, sur la Carinthie et la Carniole. Ployant ensuite le genou, il fit hommage entre les mains de son ennemi, et reçut, avec les formalités accoutumées, l'investiture de la Bohême et de la Moravie (1)

(1) L'archevêque de Saltzbourg, dans une lettre adressée au pape, a tracé un tableau remarquable des succès de Rodolphe et de l'humiliation d'Ottocare. « Dominus »noster carissimus Rudolphus serenissimus Romanorum

Rodolphe, après avoir pris possession des provinces auxquelles Ottocare avoit renoncé, Chap. III. 1275—1276.

» rex, congregata fortitudine militaris exercitus, ab ultimis Alemanniæ finibus castra movit, longa terrarum spatia, et diversas pertransiens nationes, circa festum Sanctorum omnium, intravit districtus terræ Austriæ, non formidans prærupta cacumina montium, non abhorrens temporis intemperiem hyemalis, non deferens altis nivibus gelidæ regionis. Postquam principatus Austriæ, Styriæ, etc., triumphali gloria triumphavit, civitatem Viennensem, inter alias partium nostrarum optimam, quam adhuc rex Bohemiæ in sua tenuit potestate, copioso cinxit exercitu, navibus nihilominùs apparatu bellico mirificè ordinatis, quibus latum flumen Danubii transire disposuit, ut prædictum regem Bohemiæ jam de fugæ præsidio cogitantem, in corde Bohemiæ velut profugum occuparet. Dictus verò Bohemiæ rex, sano quidem, sed tardo fretus consilio, paucorum dierum treugas petiit, petitas obtinuit, infrà quos ad prædicti nostri Domini venit exercitum, et ibidem nobis præsentibus, fracto quidem animo, et genibus incurvatis, devotè petitam veniam obtinuit, resignatis priùs obsidibus, civitatibus, castris et oppidis universis, quæ dictis principatibus attinebant. » *Gerberti Codex Epistolaris Rudolphi I*, p. 136.

La cérémonie de l'hommage eut probablement lieu dans le camp de Rodolphe, sous les murs de Vienne. Cependant, quelques historiens disent que ce fut dans la petite île de Camberg, qui est située au milieu du Danube. Il importeroit peu de savoir où elle se fit, si

Chap. III.
1275—1286.

créa Louis de Bavière vicaire-général de l'Empire, pour le gouverner dans le cas d'un inter-

---

elle n'étoit pas liée à un fait d'une grande importance, et qu'on rapporté de la manière suivante. Ottocare, pour ne point rendre public l'acte d'humiliation auquel il se soumettoit, demanda, dit-on, que le roi des Romains fût seul dans sa tente, lorsqu'il recevroit l'hommage, et Rodolphe y consentit; mais au milieu de la cérémonie, les rideaux du pavillon se levèrent; et les deux armées, rangées sur les deux rives du Danube, virent le roi de Bohême à genoux, tenant ses mains entre celles de son vainqueur. Cet outrage, à ce que l'on prétend, aigrit le ressentiment de l'infortuné Ottocare, et fut la principale des causes qui le portèrent à violer le traité de paix.

Cette histoire, peu probable, ne mériteroit pas d'être réfutée sérieusement, si la plupart des historiens modernes ne l'avoient adoptée. Froelich, dans un traité composé exprès, en a prouvé la fausseté par les raisonnements suivants. 1.° Elle est contraire au caractère de modération et de prudence, si remarquable dans Rodolphe. 2.° Ni les auteurs contemporains, ni même les historiens Bohémiens, qui ont montré tant d'inimitié contre cet empereur, et tant de partialité pour Ottocare, ni les annalistes Autrichiens et Allemands, quoiqu'ils rapportent minutieusement tous les détails de la cérémonie, n'en parlent point. 3.° Æneas-Sylvius, qui a été pape sous le nom de Pie II, et qui vivoit environ deux cents ans après l'époque où l'on suppose que le fait est arrivé, est le premier qui l'ait raconté; mais on a prouvé que cette partie de son histoire de Bohême

règne (1). En même temps il établit sa maison dans les états autrichiens, en persuadant à l'archevêque de Saltzbourg, et aux évêques de Passau, de Freysingen et de Bamberg, de conférer les fiefs ecclésiastiques qu'ils tenoient des ducs d'Autriche, à ses fils, Albert, Hartman et Rodolphe. Son premier soin fut d'assurer, par de sages réglements, la tranquillité des provinces conquises. Il se concilia l'affection de la noblesse, en confirmant ses priviléges, et en lui promettant de relever les châteaux qu'Ottocare avoit fait raser; enfin, il tint sa cour à Vienne, où l'impératrice son épouse vint, ainsi que ses enfants, résider avec lui. Chap. III. 1275—1286.

est remplie d'erreurs et d'allégations fausses. Gérard de Roo, Fugger, Dubravius, Struvius, Barre, Voltaire, et toute la foule des écrivains modernes, font encore moins autorité. Voy. Froelich, *Dialogus quo disceptatur anne Rudolphus Hapsburgicus regi Bohemiæ Ottocaro ab obsequiis fuerit, eumdemque tentorio lapsili deluserit*, in-4.°

(1) Les auteurs Français et Bavarois ont prétendu, à tort, que Rodolphe conféra le gouvernement des provinces conquises à Louis de Bavière, et qu'il lui en promit l'investiture, tandis qu'au contraire ce prince ne fut désigné que comme administrateur éventuel, durant un interrègne, et en vertu de sa dignité de vicaire-général de l'Empire. *Voyez* le décret original dans l'*Oesterreichisches interregnum* de Lambacher. *App. p.* 120.

Chap. III. 1275—1286.

Rodolphe, pour récompenser ceux qui avoient suivi ses drapeaux, fut obligé d'imposer de fortes contributions sur ses nouveaux sujets, et de demander des dons gratuits au clergé. Ce fut probablement le mécontentement que produisirent ces mesures, qui porta Ottocare à tenter de recouvrer ce qu'il avoit perdu.

Quoique le roi de Bohême n'eût quitté Rodolphe qu'en lui faisant de grandes protestations d'amitié, et qu'à divers intervalles il lui eût renouvelé l'assurance de maintenir entr'eux un accord parfait, les conditions humiliantes qui lui avoient été imposées, et la perte de plusieurs provinces d'une grande importance, lui firent concevoir un vif ressentiment qu'aigrit encore Cunégonde, son épouse, princesse d'un caractère impérieux. En conséquence, il opposa des obstacles à l'exécution du traité, et négligea d'en remplir plusieurs conditions. Rodolphe, desirant d'éviter une rupture, fit partir pour Prague, Albert son fils. Ottocare, dissimulant, reçut le prince honorablement, et s'engagea même par serment à exécuter tous les articles qui avoient été arrêtés. Mais à peine Albert se
Nov 1277. fut-il éloigné, que le roi de Bohême renferma dans un couvent celle de ses filles qu'il avoit promise à un fils de Rodolphe. En même temps il adressa au roi des Romains une lettre où il lui imputoit l'intention perfide de renouveler la

guerre, et lui prodiguoit les outrages les plus sanglants. Rodolphe y fit une réponse remplie de dignité (1), et se prépara à soutenir une lutte qu'il jugeoit inévitable. Sur-le-champ il fit occuper par ses troupes cette partie de l'Autriche qu'il avoit cédée à Ottocare, comme devant répondre de la dot de la princesse. Il tira aussi des secours de l'archevêque de Saltzbourg, des évêques de Passau et de Ratisbonne, et des princes et des prélats voisins, et fit, pour la défense de Vienne, des levées d'hommes dans l'Autriche et dans la Stirie. Il eut à Haimbourg, sur les confins de la première de ces provinces, une entrevue avec Ladislas, roi de Hongrie, qu'il adopta, et avec qui il conclut une alliance offensive et défensive. Toutefois, ne voulant pas confier sa fortune et son espoir à ses nouveaux sujets, dont plusieurs étoient sur le point de déserter sa cause, ni à ses alliés dont l'attachement et la fidélité étoient douteux, il eut recours aux états de l'Empire. Il eut le chagrin d'être trompé dans son attente, et il ne put réunir sous ses drapeaux que quelques petits princes. La plupart de ceux qui n'avoient pris aucune part à la dernière guerre, étoient encore moins disposés à le seconder dans celle qui se préparoit. Plusieurs, gagnés par Ottocare, ou gardèrent la neutralité,

(1) *Voy.* cette réponse dans *Lambacher, App. p.* 141.

Chap. III. 1276—1286.

ou se déclarèrent contre Rodolphe. Les princes qui témoignèrent l'intention de le servir, différèrent de lui envoyer des secours, et même il ne put en tirer aucun de l'électeur palatin, ni de l'électeur de Saxe, ses gendres. Cependant il se voyoit exposé au péril le plus imminent. Ottocare, qui, durant la paix, avoit préparé sa vengeance, s'étoit ligué avec Henri de Bavière, et avoit acheté la neutralité ou l'appui de plusieurs princes allemands. Il avoit obtenu des souverains de la Pologne, de la Bulgarie, de la Poméranie et de Magdebourg, des troupes auxiliaires, et de l'ordre teutonique, des hordes rassemblées sur les rivages de la mer Baltique. Il s'étoit de plus fait un parti dans la noblesse séditieuse de Hongrie, et il fomentoit le mécontentement de ses anciens sujets d'Autriche et de Stirie. Ce prince qui sortit de Prague au mois de juin, fit sa jonction avec ses alliés, dirigea sa marche vers les frontières de l'Autriche, emporta d'assaut Drosendorf, après un siége peu long, et descendant la Teya, il investit la forteresse de Laa.

Persuadé que tout délai nuiroit à sa cause, Rodolphe attendit avec impatience un corps de troupes, qu'Albert son fils devoit lui amener d'Alsace. Ce corps n'étant pas arrivé à point nommé, le roi des Romains fut extrêmement inquiet. Il devint pensif et sombre, et fréquem-

ment il s'écrioit, « qu'il n'existoit pas un homme » sur lequel il pût se reposer ! » Tous ceux qui approchoient de lui, partageoient son abattement; et pour se servir des expressions d'une chronique du temps, « toutes les personnes de » la maison de Rodolphe se présentoient au » tribunal de la pénitence, mettoient ordre à » leurs affaires, pardonnoient à leurs ennemis, » et recevoient la communion; car elles sembloient exposées au péril le plus imminent (1). » Les citoyens de Vienne, que gagna cette contagion, commencèrent à craindre pour leur sûreté. Voyant Rodolphe pour ainsi dire abandonné de ses alliés, et manquant des forces nécessaires pour tenir tête à l'ennemi, ils demandèrent la permission de capituler. Cette demande tira de son abattement le roi des Romains. Il engagea les Viennois à ne pas trahir leur souverain; il confirma leurs priviléges; leur ville fut déclarée impériale; il les anima d'un nouvel esprit, et obtint d'eux qu'ils défendroient la place jusqu'à l'extrémité.

Chap. III.
1275—1286.

Vers ce même temps, Rodolphe fut joint par quelques troupes venues d'Alsace et de Souabe, et par l'évêque de Bâle, qui étoit à la fois son confesseur et son confident, et qui lui amenoit un corps de mille cavaliers d'élite, et un autre

(1) *Chronicon Colmar. pars altera, p.* 45.

Chap. III. 1275—1286.

corps d'archers habiles. Quoique foible en lui-même, ce renfort arrivé si à propros, fit renaître l'espoir dans le sein du roi des Romains qui, bien qu'on l'eût informé en secret qu'Albert son fils ne pourroit plus lui fournir d'autres secours, et qu'on lui eût conseillé de n'engager aucune action avec un ennemi dont les forces étoient si supérieures aux siennes, résolut de s'en rapporter aux armes, de la décision de son sort. Il adressa au corps d'élite, qui venoit de lui arriver, un discours qui ne pouvoit manquer d'enflammer le courage de ces guerriers dont il loua de la manière la plus flatteuse, le zèle et la fidélité. « Demeurez un jour à Vienne, » lui dit-il, « reposez-vous de vos fatigues, puis nous nous » mettrons en campagne. Vous formerez ma » garde, et j'espère que Diéu qui m'a élevé à » une si haute dignité, ne m'abandonnera pas à » l'heure du danger (1). »

Trois jours après l'arrivée de l'évêque de Bâle, Rodolphe sortit de Vienne. Il longea la rive méridionale du Danube jusqu'à Haimbourg, passa ce fleuve, et s'avança jusqu'à Marchegg sur la Marck ou la Morava, et fut joint là par les Stiriens, par les Carinthiens, et par les troupes que lui amena le roi de Hongrie. Sur-le-champ il envoya deux mille Hongrois reconnoître l'ennemi,

(1) *Chronicon Colmar. pars altera, p.* 45.

et en troubler les opérations. Ils exécutèrent ses ordres habilement et avec zèle. Ottocare, irrité Chap. III. de leurs insultes, leva son camp, et s'avança 1275—1286. jusqu'à Jedensberg, point peu distant de Weidendorf, où Rodolphe étoit parvenu.

Les deux armées étoient dans cette position, lorsque des traîtres vinrent proposer l'assassinat d'Ottocare, à Rodolphe qui, avec sa magnanimité accoutumée, rejeta leur offre, instruisit le roi de Bohême du danger qu'il couroit, et lui proposa une réconciliation. Ottocare, plein de confiance en la supériorité de ses forces, se persuada que l'avis étoit une ruse, et la proposition qui lui étoit faite, un signe de foiblesse. En conséquence il refusa dédaigneusement d'entrer en négociation.

Rodolphe, ayant perdu tout espoir de conciliation, se prépara à soutenir une lutte, où, comme César, il devoit combattre pour la victoire et pour la vie. A la pointe du jour il met en ordre de bataille les différentes divisions de 26 Août son armée, puis il passe le ruisseau qui donne 1278. son nom à Weidendorf, et il s'approche du camp d'Ottocare. Il ordonne à ses troupes de s'avancer en formant le croissant, et d'attaquer à la fois le front et les flancs de l'ennemi. Il les exhorte ensuite à punir la violation des traités les plus solennels, et à venger la majesté de l'Empire outragée.



Chap. III. 1275—1286.

A peine Rodolphe a-t-il cessé de parler, que la charge commence, et il s'engage une action, où des deux côtés on combat avec toute la fureur que la présence des deux souverains, et l'importance de la cause, peuvent exciter. A la fin les troupes impériales eurent l'avantage; mais la vie du prince, de l'existence de qui tout dépendoit, fut exposée au plus grand danger.

Plusieurs chevaliers, doués d'une force de corps supérieure et d'un grand courage, et animés par les récompenses et les promesses d'Ottocare, s'étoient engagés à prendre le roi des Romains, mort ou vif. Ils volèrent vers le lieu où Rodolphe exhortoit ses troupes à faire leur devoir. Herbot de Fullenstein, chevalier polonois, donnant de l'éperon, charge le premier l'Empereur, qui, fait à ce genre de combat, évite le coup, et frappant son adversaire au-dessous de la visière, l'étend roide mort. Les autres chevaliers suivent l'exemple du guerrier polonois; mais ils sont tués tous, à l'exception de Valens, chevalier thuringien, d'une taille gigantesque et d'une force proportionnée, et qui, s'approchant de Rodolphe, perce son cheval au poitrail, blesse le monarque et le désarçonne. Le casque de Rodolphe tombe du coup. Le roi des Romains, que le poids de son armure empêche de se relever, se couvre la tête de son bouclier, jusqu'à ce que Berchtold Capillar, qui

commandoit le corps de réserve, et voyoit le danger de son souverain, se soit fait jour à travers les rangs de l'ennemi. Rodolphe étant monté sur un autre cheval, revient à la charge avec une nouvelle ardeur; et ses troupes animées par ses efforts et sa présence, lui assurent la victoire.

Ottocare ne combattit pas avec moins d'intrépidité que son illustre ennemi. Quoiqu'il vit la déroute totale des siens, il ne voulut point faire retraite. Après avoir signalé sa valeur par des faits incroyables, il fut enveloppé, démonté, dépouillé de son armure, et tué à l'instant par quelques seigneurs autrichiens et stiriens, dont il avoit fait mettre à mort les parents. Ceux de ses soldats, qui lui survécurent, furent ou pris, ou taillés en pièces par les vainqueurs, ou bien ils se noyèrent en s'efforçant de passer la Marck; et plus de quatorze mille hommes périrent dans cette action décisive (1).

Rodolphe demeura sur le champ de bataille, jusqu'à ce que la dispersion des troupes ennemies fût complète. Il s'efforça d'arrêter le carnage, et fit porter, par plusieurs officiers, l'ordre

(1) Cette action est ordinairement appelée bataille de Marckfeld, d'après le pays où elle a été livrée. Mais il est incontestable qu'elle eut lieu entre Weidendorf et Jedensberg, et non loin de la Marck ou de la Morava, qui sépare la Hongrie de l'Autriche.

Chap. III. 1275—1286.

de sauver les jours d'Ottocare. Il n'étoit plus temps lorsqu'ils arrivèrent. Le roi des Romains, ayant appris la mort du roi de Bohême, en déplora généreusement le sort. Il adressa au pape une lettre où il retraça les particularités du combat, où il rappela la résolution que des deux côtés on avoit prise de vaincre ou de mourir, et où il rendit entièrement justice à la valeur d'Ottocare. (1) Le corps de ce monarque, percé de dix-sept blessures, fut porté à Vienne, où, après avoir été exposé aux regards du peuple, il fut embaumé, puis couvert d'un poële de pourpre, présent de la reine des Romains, et inhumé dans un couvent de religieux Franciscains. (2)

Le butin que produisit le pillage du camp des vaincus fut immense. Rodolphe, craignant que le partage et l'espoir de s'enrichir par de nouvelles dépouilles, n'excitassent des querelles entre ses troupes et les Hongrois, renvoya ses belliqueux, mais barbares alliés, et continua les hostilités avec ses propres forces. Il prit possession de la Moravie sans éprouver de résistance; puis il pénétra en Bohême jusqu'à Kolin. Les

(1) *Gerbert, Codex Epistolaris Rudolphi I, p.* 161.

(2) Sept mois après, le corps d'Ottocare fut, à la demande des peuples de la Bohême, transféré et inhumé en grande pompe à Prague. *Pelzel.*

guerres récentes que ce pays avoit soutenues, la défaite totale de l'armée d'Ottocare, et la mort de ce prince, avoient fait de ce royaume un théâtre de troubles et de dévastation. Venceslas, fils unique du dernier roi, étoit à peine âgé de huit ans; et Cunégonde, sa mère, princesse étrangère, étoit sans influence et sans autorité. Les seigneurs, que l'administration vigoureuse d'Ottocare avoit contenus, voyant que personne ne pouvoit plus les réprimer, se livroient à toute leur licence. Le peuple étoit séditieux, et dans tout le royaume, il n'y avoit pas un seul homme qui eût assez de force et de crédit pour s'emparer des rênes du gouvernement, et les tenir avec fermeté. Dans cette situation déplorable, Cunégonde eut recours à la générosité de Rodolphe, qu'elle pria de prendre sous sa protection le jeune prince et ses états. Sur ces entrefaites, Othon, margrave de Brandebourg, et neveu d'Ottocare, entra en Bohême, à la tête d'une armée considérable, s'empara des caisses publiques, s'assura de la personne de Venceslas, et marcha contre le roi des Romains.

Rodolphe, affoibli par le départ des Hongrois, et traversé par les princes de l'Empire, avoit trop de prudence pour s'exposer à de nouveaux hasards. Il écouta les propositions de paix qu'on lui adressa, et les conditions en furent réglées par des arbitres. Il fut convenu qu'il conserve-

Chap. III. 1275—1286.

roit à perpétuité les provinces autrichiennes, et qu'il retiendroit, pour s'indemniser des frais de la guerre, la Moravie, pendant cinq ans. Venceslas fut reconnu roi de Bohême, et la régence fut donnée à Othon. Rodolphe, second fils du roi des Romains, devoit épouser Agnès, fille d'Ottocare. Judith et Hedwige, filles de l'empereur, furent promises, l'une au jeune roi de Bohême, et l'autre à Othon-le-Bref, frère du
1279. margrave. (1) Après cet accommodement, Rodolphe retourna à Vienne, et y rentra en triom-
1280. phe. Délivré de ses ennemis les plus formidables, il s'occupa principalement à garantir à sa maison la possession des états autrichiens. Dans cette vue, et sous prétexte de punir de ses dernières liaisons avec Ottocare, Henri, duc de Bavière, il contraignit ce prince à lui céder la partie de l'Autriche qui est située au nord-est de l'Ens, et à recevoir en retour, et comme la dot de la princesse son épouse, Scharding, Neubourg et Fredenstadt, avec les territoires qui en dépendoient.

Quoique maître de toutes les possessions autrichiennes, Rodolphe éprouva beaucoup de

(1) C'est une particularité remarquable que les deux frères aient porté le nom d'Othon. L'aîné étoit appelé Othon-le-Long, et le jeune, Othon-le-Bref. Voyez *Fugger*, *p.* 146 *et* 267.

peine à les assurer à ses enfants. Il existoit encore quelques rejetons de la maison de Bamberg. C'étoient Agnès, fille de Gertrude et épouse d'Ulric de Hombourg, et les deux fils que Constance avoit eus d'Albert de Misnie. Les états Autrichiens étoient aussi convoités par Henri, comte palatin du Rhin, ainsi que par son frère Henri, duc de Bavière, princes dont les ancêtres les avoient possédés, et par Meinhard, comte du Tyrol, de qui le duc avoit, à cause du mariage du comte avec Elisabeth, sœur des princes bavarois et veuve de l'empereur Conrad, tiré des secours si efficaces. Cependant les princes misniens qui avoient reçu un dédommagement d'Ottocare, renonçcèrent à leurs prétentions. Rodolphe acheta, pour une certaine somme, et par la cession d'un petit territoire, l'acquiescement d'Agnès et de son époux (1). Il éluda, en les renvoyant à la diète de l'Empire, les réclamations de Meinhard et celles des princes de Bavière. En même temps il se concilia par sa douceur et sa générosité, l'affection de ses nouveaux sujets; et il obtint des états du duché une déclaration portant que toutes les terres possédées par Frédéric le Belliqueux, devoient appartenir à l'Empereur, ou à quiconque il les confieroit en fief, sauf les

Chap. III.
1275—1286.

(1) *Lambacher, Oest. Inst. App. p.* 178.

Chap. III. 1275—1286.

droits de ceux qui les réclameroient dans un espace de temps fixé. Rodolphe confia l'administration de l'Autriche à Albert son fils. Il tint en personne, à Nuremberg, une diète qui, à sa
9 Août 1281. demande, annulla par un décret, tous les actes de Richard de Cornouailles, et de ses prédécesseurs, depuis la déposition de Frédéric II, à l'exception de ceux qui avoient été approuvés par la pluralité des électeurs. Un autre décret, rendu comme une conséquence du premier, déclara nulle l'investiture des provinces autrichiennes, qu'Ottocare avoit obtenue en 1262.

Nous avons déjà fait observer que le roi de Bohême s'étoit emparé de la Carinthie, malgré les droits légitimes de l'archevêque de Saltzbourg, Philippe frère d'Ulric, dernier duc de cette province. Ces droits avoient été reconnus par Rodolphe, et Philippe avoit pris place comme duc de Carinthie, à la diète tenue à Augsbourg en 1275. Après la conquête de ce duché, il en demanda l'investiture; mais le roi des Romains la différa sous divers prétextes; et l'archevêque étant mort en 1279, la Carinthie fut dévolue à l'Empire comme un fief vacant.

Rodolphe, devenu possesseur paisible des états qu'il avoit conquis, obtint successivement le consentement des électeurs; et, à la diète tenue à Augsbourg en décembre 1282, il conféra à ses
1282. deux fils, Albert et Rodolphe, conjointement,

l'Autriche, la Stirie, la Carinthie et la Carniole. A leur demande même il leur reprit ensuite la Carinthie pour la donner à Meinhard, comte du Tirol, à qui il avoit promis, en secret, de récompenser ses services; et en 1286, il fit confirmer cette donation par les princes de l'Empire. 1286.
Il déclara, à la requête des états d'Autriche, que ce duché et la Stirie ne formoient qu'un seul domaine indivisible et inaliénable. Il en remit l'administration exclusivement à Albert, et assigna à Rodolphe un revenu, qui devoit être perpétuel, si dans l'espace de quatre ans, ce prince n'étoit pas investi d'une autre souveraineté (1).

Le roi des Romains s'étoit d'abord proposé de comprendre Hartman, son second fils, dans l'acte d'investiture, et en conséquence il l'avoit déclaré possesseur, concurremment avec ses deux autres frères, des fiefs que l'archevêque de Saltzbourg et les prélats voisins lui avoient cédés. Mais ses projets d'agrandissement devenant plus vastes et plus assurés, il destina une souveraineté plus considérable à ce fils chéri. Il avoit le dessein de réunir ses possessions en Souabe, en Alsace et en Suisse, et d'y annexer le reste du duché de Souabe, et les parties de l'ancien royaume d'Arles, qu'il lui seroit pos-

(1) *Voyez* l'acte dans *Lambacher, App. p.* 199.

Chap. III.
1275—1286.

sible de recouvrer au nom de l'Empire. Rodolphe devoit conférer tous ces états à Hartman, avec le titre de roi. Il avoit aussi négocié une grande alliance pour ce jeune prince, et l'on faisoit les préparatifs de son mariage avec Jeanne, fille d'Edouard III, roi d'Angleterre, lorsqu'une mort prématurée vint renverser de si belles espérances. Hartman se noya près du monastère de Rheinau, en passant le Rhin, pour se rendre près de sa future épouse. (1)

(1) Outre les auteurs et les chroniques cités dans les chapitres précédents, nous avons examiné les historiens Bohémiens et les chroniques de Bohême, c'est-à-dire, *Cosmo Pragensis*, et son continuateur, *Magni Hellenhardi Chronicon*, publiées par *Pelzel.* Nous avons aussi consulté *Dubravius*, *Goldastus* et *Pelzel.*

CHAPITRE IV.

1276 — 1291.

Affaires d'Italie. — Négociations de Rodolphe avec les papes et le roi de Naples. — Mesures vigoureuses que le roi des Romains prend pour rétablir la paix et recouvrer les fiefs de l'Empire. — Vaine tentative qu'il fait contre Berne. — Affaires de Bohême et de Hongrie. — Rodolphe ne peut procurer la couronne impériale à Albert son fils. — Mort, caractère et postérité de Rodolphe.

Chap. IV. 1276—1291.

Rodolphe, durant cette lutte terrible qu'il soutint contre Ottocare, eut le bonheur de conserver la bienveillance des Papes, et de parvenir à régler les affaires d'Italie.

L'incertitude et l'opposition des droits relativement à quelques parties de cette belle contrée, avoient occasionné, entre les chefs de l'église et ceux de l'Empire, des contestations interminables. Les promesses de renoncer à toute prétention à l'exarchat de Ravenne et aux terres données au St.-Siége, par la comtesse Mathilde, promesses que les Papes avoient arrachées à Othon IV et à Frédéric II, avoient été sans effet, ces princes n'ayant pas eu plutôt reçu à Rome

Chap. IV. 1276–1291.

la couronne impériale, qu'ils en avoient réclamé les droits. Durant ces débats, un grand nombre de villes parvinrent à se soustraire à l'obéissance du gouvernement pontifical. Quelques-unes d'entr'elles feignirent de reconnoître la souveraineté de l'Empire, et d'autres se constituèrent en républiques indépendantes. Les papes avoient, pendant l'interrègne, nommé vicaire impérial de la Toscane, Charles, roi de Naples, qui, malgré l'élection de Rodolphe, refusa de renoncer à cette dignité. Charles avait déjà pris possession des comtés de Provence et de Forcalquier, (1) au nom de Béatrix, son épouse, fille de Raimond Bérenger, qui en étoit le dernier comte; et il n'avoit eu aucun égard aux droits de Marguerite, épouse de Louis IX, roi de France, qui étoit l'aînée, ni aux réclamations du roi des Romains, qui considéroit ces souverainetés comme des fiefs de l'Empire.

Quoique Rodolphe eût promis de ne point s'opposer aux prétentions des Papes, il paroît que la mort de Grégoire X, et la succession rapide de trois souverains pontifes qui moururent dans l'espace de quatorze mois (2), le portèrent à ten-

(1) Généalogie Historique de Bourgogne, p. 490, tab. 99.

(2) Grégoire X mourut le 10 janvier 1276; Innocent V, le 22 juin, Adrien V, le 18 août; et Jean XXI, le 16 mai 1277.

ter de faire revivre l'autorité impériale en Italie. Il envoya des commissaires sommer les villes de la Romagne et de la Toscane de lui faire hommage ; mais peu d'entre elles y consentirent ; et la plupart des dernières refusèrent, à l'instigation du roi de Naples, de donner cette marque d'obéissance.

Dans le temps où Rodolphe s'occupoit de la sorte à relever, en Italie, l'autorité de l'Empire, la chaire de St.-Pierre. étoit remplie par Nicolas III, qui à de grands talents joignoit beaucoup de fermeté et de zèle pour l'extension de l'autorité pontificale. Ce pape accusa le roi des Romains d'avoir, en s'efforçant de recouvrer la Romagne, violé la capitulation impériale, et il le menaça habilement de l'excommunication s'il négligeoit le vœu qu'il avoit fait de prendre la croix pour combattre les infidèles. Rodolphe, qui étoit engagé dans la seconde guerre qu'il soutint contre Ottocare, craignit qu'un refus de sa part ne portât le souverain pontife à favoriser le roi de Bohême, et à fomenter les divisions qui s'étoient mises parmi les membres du corps germanique. Connoissant les funestes effets de la haine de la cour de Rome, qui avoit renversé les puissants monarques de la maison de Souabe, et réfléchissant au caractère hardi et décidé du pape régnant, il désavoua prudemment la conduite de ses propres commissaires, et garantit à

Chap. IV. 1276—1291.

Nicolas III la jouissance des provinces qu'il possédoit. Le roi des Romains promulgua ensuite un décret par lequel il ratifia cette convention; et au lieu de dire, l'exarchat de Ravenne, la pentopole et les terres de la comtesse Mathilde, on avoit inséré dans l'acte de cession les noms de Ravenne, d'Æmilie, de Bobbio, de Cesène, de Forumpopoli, de Forli, de Faenza, d'Imola, de Bologne, de Ferrare, de Commachio, d'Adria, de Rimini, d'Urbin, de Monteferetro et de Bagno, avec toutes leurs dépendances (1). Pour prévenir toute contestation et satisfaire le Pape, l'Empereur obtint aussi le consentement formel et séparé des électeurs.

En reconnoissance de ce prompt acquiescement à ses vœux, Nicolas III négocia un accommodement entre Rodolphe et le roi de Naples. Charles renonça au vicariat de la Toscane, et reçut l'investiture des comtés de Provence et de Forcalquier, comme étant des fiefs de l'Empire, et sans préjudice aux droits de Marguerite. Le roi des Romains consolida cet arrangement, en promettant Clémence, sa fille, en mariage à Charles-Martel, petit-fils du monarque napolitain. En conséquence de cet accommodement,

(1) Quelques-unes de ces places se rendirent au pape incontinent : d'autres résistèrent long-temps ; mais elles finirent toutes par se soumettre au Saint-Siége.

Rodolphe fit de nouveaux efforts pour rendre toute sa force à l'autorité impériale dans la Toscane. Il y envoya un gouverneur, chargé de recevoir l'hommage des villes; mais étant traversé en secret par le roi de Naples, et n'étant pas soutenu par les princes allemands, il ne fut reconnu que par Pise et par Miniato. Dans cet état des choses, il renonça prudemment à une entreprise qui exigeoit l'appui d'une armée formidable, et il s'indemnisa en tirant de Lucques et d'autres villes, de grosses sommes pour la confirmation de leurs priviléges.

Quelques historiens condamnent Rodolphe comme ayant abandonné les droits de l'Empire en Italie, et confirmé en faveur du Saint-Siége, la cession de tant de provinces; mais d'autres, qui ont plus approfondi les affaires du temps, applaudissent, avec raison, à la conduite de ce prince, et la considèrent comme le résultat d'une politique consommée et la preuve d'un jugement exquis. Ils représentent que si Frédéric II, qui possédoit de si vastes domaines, qui étoit à la fois duc de Souabe et de Franconie, maître de la Lombardie, roi de Naples et de Sicile, n'avoit pu soutenir l'effort de la puissance des papes, comment, en des temps si orageux, Rodolphe, qui n'avoit que des états très-circonscrits, qui se voyoit sur les bras un aussi puissant ennemi que le roi de Bohême, auroit-il pu s'exposer à com-

Chap. I.
1276—1291.

battre les prétentions de l'Église. Ils rappellent souvent la remarque suivante de cet Empereur : « Rome est semblable à l'antre du lion de la fa- » ble ; je reconnois les traces des princes qui s'en » sont approchés, et non celles des princes qui » en sont revenus (1). » Ils n'oublient pas non plus de faire sentir qu'en conséquence de l'harmonie que Rodolphe entretint avec le Saint-Siége, l'Allemagne ne fut point agitée par les intrigues des papes, ni par des troubles religieux.

Rodolphe ayant défait Ottocare, ayant assuré dans sa maison la possession des états autrichiens, et s'étant concilié l'affection du souverain pontife, put donner toute son attention aux affaires d'Allemagne et au rétablissement de la tranquillité intérieure de l'Empire. Dans la première année de son règne, il avoit commencé ce grand ouvrage, que la guerre de Bohême, et tout ce qui s'en étoit suivi, l'avoit forcé d'interrompre ; mais il le reprit avec une nouvelle ar-

(1) « Rogatus aliquandò cur in Italiam non iret, hunc » protulisse apologum dicitur : rex animalium leo, » omnes olim feras ad statam diem regiæ suæ adesse » jussit. Obsequentes singulæ ex prescripto conveniunt. » Vulpecula adeuntium vestigia in pulvere contem- » plata ; omnes regiam ingressas, nullam autem rediisse » videns, ait : hæc me vestigia terrent : ego hic ingredi » nolo, ne quoque ex earum sim numero quæ ampliùs » non egrediuntur. » *Gerard de Roo, p. 34.*

deur. Il s'appliqua d'abord à faire renouveler l'acte de paix publique que Frédéric II avoit fait passer à la diète de Mayence. Ce fut dans ce dessein qu'il convoqua les diètes de Mayence et de 1281. Nuremberg, et qu'il engagea, de gré ou de force, les électeurs, les princes et les états à ne pas décider à la pointe de l'épée, leurs différents, mais à s'en rapporter à des arbitres. En conséquence, il rétablit les offices de juges impériaux, qui n'avoient point été exercés sous ses foibles prédécesseurs. Mais, quelque sages qu'ils fussent, ses réglements et ses édits auroient été sans effet, si Rodolphe ne les avoit soutenus par son exemple et sa présence. Il se porta médiateur entre les parties adverses, présida les cours de justice, et fit remarquer l'impartialité et l'équité de ses décisions.

Le point le plus important étoit d'assurer l'exécution des lois qui défendoient d'élever et d'entretenir des forteresses inutiles à la défense de l'Empire. Ces lois étoient tombées en désuétude, et le nombre des places fortes s'étoit accru si considérablement, que non-seulement les princes qui avoient des états très-étendus, mais aussi la plupart des petits seigneurs, possédoient des châteaux-forts, d'où ils faisoient de fréquentes incursions dans le pays d'alentour. Rodolphe ne fut point arrêté par la difficulté de l'entreprise. Sachant que la paix publique ne seroit pas as-

Chap. IV.
1276—1291.

surée s'il n'employoit la plus extrême rigueur, il condamna à mort vingt-neuf seigneurs des plus illustres familles de la Thuringe. En une année, il fit raser soixante-et-dix châteaux ou places fortes, qui étoient ou des repaires de bandits, ou la demeure de barons puissants, plus redoutables encore que des brigands. Il joignit la plus grande impartialité aux actes de rigueur qu'il exerça, et sa réponse aux sollicitations qui lui furent faites en faveur des seigneurs coupables, mérite d'être rapportée. « Ne vous intéressez » point pour des voleurs, dit-il, et ne cherchez » point à les soustraire à la mort qu'ils méritent. » Ce ne sont point des nobles, ce sont vraiment » d'exécrables voleurs, ceux qui oppriment le » pauvre, et qui troublent la paix publique. La » véritable noblesse est loyale et juste; elle n'offense personne et ne fait aucune injure. »

Tout le temps qu'il ne fut point engagé en des hostilités, durant son règne, Rodolphe le passa à visiter les villes impériales; et si le grand nombre de chartres et de décrets qu'il signa en divers lieux, ne prouvoient combien il voyagea dans toute l'Allemagne, il seroit impossible de croire que, dans un âge si avancé, il ait pu expédier tant d'affaires ou supporter tant de fatigues. C'est pourquoi, c'étoit à juste titre qu'un prince contemporain l'appeloit *lex animata*, la loi vivante, et que les historiens l'ont considéré comme le

second fondateur de l'Empire germanique (1). Chap. IV. 1276—1291.

Rodolphe n'apporta pas moins de zèle à enlever aux princes les fiefs dont ils s'étoient emparés durant les troubles. Avant la guerre de Bohême, il força le marquis de Bade, et les comtes de Fribourg, de Neubourg et de Wirtemberg, qui s'étoient mis sous la protection d'Ottocare, à restituer les terres qu'ils avoient usurpées dans la Souabe, dans l'Alsace et dans le Brisgaw. Il contraignit ensuite l'archevêque de Mayence à renoncer au Bachgau que ses prédécesseurs s'étoient appropriés à la mort de Frédéric II. Ce fut avec la même ardeur et le même succès, qu'il attaqua Philippe, comte de Savoie, qui possédoit, dans la partie occidentale de l'Helvétie, plusieurs fiefs démembrés de l'Empire (2).

---

(1) Schmidt, Histoire des Allemands, T. IV, p. 346.

(2) La maison de Savoie tire son origine de Bertold, prince saxon, qui vivoit au onzième siècle, et qui reçut de Raoul, troisième roi d'Arles ou de Bourgogne, le comté de Savoie, qui formoit une dépendance de ce royaume. Ses descendants, qui acquirent successivement les comtés de Maurienne, de Chablais et de Faucigny, et une grande partie du Piémont, parvinrent à un tel degré de puissance, que les principales maisons souveraines de l'Europe recherchèrent leur alliance. Thomas I.er, qui mourut en 1233, occasionna, par le partage de ses états, la division de sa famille en deux branches, celle de Piémont et celle de Savoie. Pierre,

Chap. IV. 1276—1291.

Rodolphe redemanda les villes de Morat, de Payerne et de Gummenen, et sur le refus du comte, il entra dans ses possessions à main armée. Il y eut, près de Morat, une action très-chaude,
1283. où la vie de l'Empereur fut exposée de nouveau au plus grand danger. Démonté, et entouré d'un grand nombre d'ennemis, il s'élança dans le lac de Morat, et saisissant une branche d'arbre d'une main, il se défendit de l'autre, jusqu'à ce qu'il eût été dégagé par les siens. Il fut conduit sain et sauf à Fribourg, et remplacé, dans le commandement par le comte de Hohenberg, son beau-frère. La victoire que l'un avoit préparée, fut remportée par l'autre. Le comte de Hohenberg poussa ses avantages. Ayant pris Morat, il s'avança jusqu'aux portes de Payerne. Là, tout fut concilié par la

troisième fils de Thomas, hérita du comté de Savoie, en 1263, par la mort de Boniface, son neveu, qui ne laissa point d'enfants. Ce fut lui que ses talents firent appeler le petit Charlemagne. Durant les troubles de l'Empire, ce prince étendit son autorité et son influence sur le Bas-Valais et le pays de Vaud, et s'appropria, dans la partie occidentale de l'Helvétie, plusieurs fiefs impériaux, qui avoient appartenu anciennement au royaume d'Arles ou de Bourgogne. Il mourut sans enfants mâles, et eut pour successeur Philippe son frère. — Guichenon, Histoire Généalogique de la Maison de Savoie. — *Planta*, Ch. 3. — *Alberti, Genealogia e Gesta de' Reali Sovrani di Savoia.*

médiation du Souverain-Pontife, Martin IV. Le comte de Savoie abandonna à Rodolphe, Morat, Payerne et Gummenen, et reconnut que le roi des Romains avoit le droit d'envoyer à Lausanne un commissaire impérial (1).

Chap. IV. 1276—1291.

Rodolphe contraignit également la maison de Savoie à renoncer aux droits qu'elle prétendoit avoir sur Fribourg, dans l'Uchtland, et qu'elle fondoit sur l'investiture des domaines de Zœringen, donnée par Richard de Cornouailles. Dans la suite, il racheta cette ville, d'Eberhard, comte de Lauffenbourg, son neveu, à qui, dans le partage des possessions de la maison de Kibourg, il l'avoit assignée comme devant faire partie de la dot d'une fille d'Hartman le jeune, qui étoit épouse du comte (2).

Le roi des Romains tourna ensuite ses armes contre les comtes de Bourgogne, qui avoient cessé de reconnoître les droits de l'Empire, et fait hommage au roi de France. Ayant forcé Renaud, comte de Montbéliard à restituer Porentru

(1) *Albert. Argent.*, *Annal. Colmar.*, *p.* 1283. — *Fugger*, *p.* 119. Ce dernier a donné une estampe qui représente Rodolphe se tenant suspendu à une branche d'arbre, au-dessus du lac de Morat, et se défendant contre les ennemis qui l'environnent.

(2) Rodolphe retint les comtés de Kibourg, de Lentzbourg et de Baden, et céda Thun, Bergdorf, Fribourg et le landgraviat de Bourgogne, à la princesse Anne.

Chap IV. 1276—1291.

à l'évêque de Bâle, il attaqua Othon, comte palatin de Bourgogne, entra dans cette province avec une armée formidable, et mit le siége devant la ville de Besançon. Rodolphe étoit campé sur les bords du Doux, lorsque les ambassadeurs de Philippe-le-Bel vinrent lui déclarer que s'il ne retiroit ses troupes du territoire de France, leur maître marcheroit contre lui, à la tête d'une nombreuse armée. «Annoncez-lui, » leur répondit le monarque belliqueux, « que nous l'attendons, et il sentira que nous ne sommes point » ici pour nous livrer aux plaisirs, mais pour » dicter la loi à la pointe de l'épée (1) ». Ayant appris qu'il ne restoit plus que pour quelques jours de vivres dans son camp, il dit : « La victoire » sera bientôt à nous, et nous trouverons des » munitions de bouche dans les magasins de l'en- » nemi. » Pour donner l'exemple, il prend un navet dans un champ, le mange, et déclare qu'il n'a jamais fait un meilleur repas. Ayant communiqué son ardeur à ses troupes, il contraignit Othon à renoncer à ses liaisons avec la France. Le comte de Bourgogne s'étant rendu à Bâle, fit hommage entre les mains de l'Empereur, et reçut l'investiture des fiefs qu'il possédoit.

Les mesures vigoureuses que Rodolphe avoit prises pour anéantir les bandits, pour détruire

(1) *Aventini Annales Boiorum*, p. 571.

les forteresses, pour recouvrer les possessions démembrées de l'Empire, et pour rétablir la paix publique, avoient excité le mécontentement de plusieurs barons, ce qui porta un homme de basse extraction, nommé Tile Kolup, à se faire passer pour Frédéric II. Quelque grossière que fût l'imposture, il eut bientôt un grand nombre de partisans. En conséquence, il convoqua une diète, requit l'Empereur d'abdiquer, et même il réunit assez de troupes pour assiéger Colmar. Au commencement, Rodolphe méprisa l'imposteur; mais le voyant soutenu par plusieurs princes de l'Empire, et ayant, en outre, reconnu que les villes situées sur le Rhin étoient disposées à le favoriser, il marcha contre lui en personne, le mena battant jusqu'à Wetzlar où il se réfugia, attaqua cette ville, et en contraignit les habitants à lui livrer le prétendu empereur qu'il fit mettre à mort sur-le-champ.

Chap. IV. 1276—1291.

1284.

Rodolphe attaqua aussi Everard, comte de Wirtemberg, qui étoit le prince le plus licencieux et le plus puissant qu'il y eût en Souabe, et qui se reposant sur la force de Stutgard et de ses autres places, avoit l'impiété de se dire l'ami de Dieu et l'ennemi des hommes, et étoit la terreur de ses voisins. Le roi des Romains assiégea, prit et rasa Stutgard, s'empara des autres forteresses d'Everard, qu'il contraignit à renoncer au métier de brigand. 1286—1287.

Chap. IV. 1276—1291.

Dans le dessein d'étendre sa propre influence en Suisse, Rodolphe tenta de s'emparer de Berne. Cette ville que les ducs de Zœringen avoient bâtie, avoit ensuite été déclarée ville impériale; et durant l'interrègne, elle s'étoit mise sous la protection de la maison de Savoie. Sous prétexte que les habitants avoient assisté
1288. cette maison, et opprimé les Juifs qui étoient contribuables de l'Empire, le roi des Romains conduisit contre Berne une armée de trente mille hommes. Mais ce héros qui avoit anéanti le redoutable Ottocare et humilié l'orgueil des puissantes maisons de Savoie et de Bourgogne, fut contraint de céder à la fermeté d'une république naissante. Après avoir cherché inutilement à réduire la ville en cendres, il fut obligé
1289. de renoncer à son entreprise. Une autre expédition qu'Albert son fils conduisit l'année suivante contre Berne, avec beaucoup d'habileté, et dans le plus profond secret, échoua également (1).

Rodolphe, tout occupé qu'il étoit à relever l'autorité impériale, dirigea son attention vers la Bohême. L'oppression qu'Othon de Brandebourg, qui en étoit régent, faisoit souffrir à ce royaume, l'avoit réduit à la condition la plus déplorable. Après avoir fait passer dans ses propres états, tous les trésors dont il avoit pu dé-

(1) *Tschudi. — Muller. — Planta. — Watteville.*

pouiller les églises, et laissé commettre à ses troupes toutes sortes d'excès, Othon avoit confiné Venceslas et sa mère dans la forteresse de Preising, où l'éducation de ce jeune prince étoit honteusement négligée, et où même il manquoit des choses les plus nécessaires à la vie (1). Le régent s'étoit retiré ensuite, laissant les rênes du gouvernement entre les mains d'Everard, évêque de Brandebourg qui, s'il est possible, le surpassa en exactions et en cruautés. A la fin les peuples se révoltèrent. Othon comprima leur soulèvement, et confia le gouvernement à l'évêque de Prague et à quelques seigneurs de Bohême; mais après avoir touché une somme

Chap. IV.
1276—1291.

(1) Pelzel, qui a composé une histoire de Bohême, décrit ainsi la situation déplorable où le souverain étoit réduit : « On laissoit le jeune monarque dans un tel dé-» nuement et dans un tel abandon, qu'on le voyoit parcou-» rir les rues avec une chemise de laine, les vêtements en » lambeaux et la chaussure déchirée, et que souvent même » il n'avoit pas de quoi appaiser sa faim. Son éducation » avoit été si négligée, qu'on ne lui avoit appris ni à lire, » ni à écrire. Les connoissances qu'il acquit ensuite, il » les dut à l'intelligence dont la nature l'avoit doué, et » à la société d'hommes instruits. Mais si Othon ne » songea point à faire donner à Venceslas l'instruction » nécessaire à un souverain, il eut grand soin qu'il se « livrât aux exercices que prescrit la religion ; car il lui » faisoit entendre vingt messes par jour. » *Pelzel, vol. I, p.* 146.

Chap. IV. 1276—1291. de quinze mille marcs d'argent, pour relâcher le jeune monarque, il le resserra plus étroitement que jamais.

Les Bohémiens s'adressèrent à l'Empereur, qui lui-même demanda que Venceslas jouît de toute sa liberté. Othon ne voulut point souscrire à cet ordre, qu'il n'eût arraché la promesse d'une nouvelle somme de vingt mille marcs d'argent, jusqu'à l'acquit de laquelle il devoit retenir Sittau, Ronnow, Preising et d'autres places fortes. Ces conditions ayant été remplies, Ven-
1283. ceslas fut remis en liberté. Ce jeune prince fit son entrée dans Prague, au milieu des acclamations générales. Quoiqu'il ne fut âgé que de quatorze ans, il prit en main, aidé par un conseil composé des seigneurs les plus recommandables et les plus distingués du royaume, les rênes du gouvernement. On le pressa de rompre l'accord fait avec Othon; mais comme il se guidoit par des principes de morale, il ne voulut pas violer une promesse solennelle, et il en appela au chef suprême de l'Empire. Rodolphe renvoya la cause aux princes et états, qui annullèrent, comme il-
1285. légal et forcé, le traité conclu avec le margrave de Brandebourg. Bientôt après, l'Empereur se rendit à Egra, et donna Judith, sa fille, en mariage à Venceslas, qu'il investit de cette ville et de son territoire, et auquel il restitua la Moravie. Après en avoir reçu la renonciation à tout droit

sur l'Autriche, Rodolphe le nomma administrateur de toute la partie de cette province, qui est située au nord du Danube. Il le fit aussi vicaire impérial de Misnie, et confirma la convention par laquelle le margrave avoit rendu cette province et la Lusace, fiefs de la couronne de Bohême. A la diète d'Erfurt, l'Empereur sanctionna, par un décret solennel, l'acte qui attachoit à perpétuité, à cette couronne, et l'électorat et la dignité de grand échanson. Enfin, Henri, duc de Breslaw, étant mort, il investit Venceslas de la principauté de ce nom, et d'autres domaines situés en Silésie. Il tira ainsi le jeune prince de l'état d'oppression où il étoit tombé, et rendit à la Bohême la tranquillité et son premier éclat (1). 1290.

Rodolphe avoit à peine réglé ces points divers, lorsque la Hongrie attira son attention. Ladislas IV, par une conduite licencieuse et foible, s'étoit aliéné les cœurs de ses sujets. Son royaume, en conséquence, fut livré à la révolte et à l'anarchie, et exposé aux incursions des Tartares, et à celles des Kumans, peuple barbare, qui habite près des confins de la Transilvanie. Réduits à cette situation déplorable, les Hongrois fondèrent leur espoir sur André, prince d'Esclavonie et frère de leur roi. Ce prince ayant été assassiné, par ordre de Ladislas, dit-on, ils

(1) *Goldastus.* — *Pelzel*, *p.* 145—152.

Chap. IV. 1276—1391. eurent recours au petit-fils du roi André II, à André-le-Vénitien, surnom qui fut donné à ce prince, parce qu'Etienne, son père, avoit fixé sa résidence à Venise, et épousé une dame Vénitienne. Ladislas craignant une révolte, appela les Kumans à son secours; mais il fut massacré par ses barbares alliés. Comme il ne laissa point d'enfants, sa succession fut disputée par André-le-Vénitien, par Charles-Martel, fils de Charles II, roi de Naples, par Marie, sœur de Ladislas (1), et par Rodolphe, qui, considérant la Hongrie comme un fief dévolu à l'Empire, en conféra l'investiture à Albert son fils. Cependant André fut soutenu par la plus forte partie de la nation Hongroise, et couronné par l'archevêque de Lodomer. Les droits de Charles-Martel furent appuyés par le pape Nicolas IV, qui le fit couronner à Naples par son légat, et qui considéroit la Hongrie comme un fief relevant du Saint-Siége. Sa Sainteté fit aussi des représentations à Rodolphe, au sujet de l'investiture que ce prince avoit donnée à Albert son fils. Il paroît, qu'occupé des affaires de l'Empire, et que ne voulant point offenser le pape, l'Empereur évita de prendre part à la contestation; et Albert lui-même, parmi les sujets de qui des dissensions éclatèrent alors, ne put faire valoir ses droits. André parvint donc,

Mai 1291.

1291.

(1) *Voy.* la Table Généalogique des Rois de Hongrie.

malgré l'opposition du souverain pontife et des partisans du prince de Naples, à se maintenir sur le trône de Hongrie, où il avoit été appelé par le vœu de la nation (1). Chap. IV. 1276—1291.

Rodolphe commençoit alors à plier sous le poids de l'âge. Sentant que sa mort ne pouvoit être éloignée, il desira de procurer la couronne impériale à Albert, le seul fils qui lui restât. Dans cette vue, il convoqua une diète à Francfort. Il espéroit que les services qu'il avoit rendus à l'Allemagne, engageroient les électeurs à ne point abandonner la coutume suivie presque invariablement, de laisser l'Empire dans la même maison; mais ils le refusèrent, sous prétexte qu'il ne pouvoit y avoir deux rois des Romains en même temps. Rodolphe leur représenta vainement le danger d'un interrègne; il employa inutilement les promesses; ils persistèrent dans leur résolution, et remirent la nomination à une autre diète (2). Mai 1291.

Cet ajournement étoit pour Rodolphe, qui se voyoit sur le bord de la tombe, l'équivalent d'un

(1) *Bonfinius, Hist. Hungariæ.* — *Hanthaler, T. II, p.* 1205. — *Gerberti Fast. Rud. p.* 157. — *Windisch, Geschichte der Ungern, p.* 160.

(2) *Beulwitz, Commentatio Historica de ultima Rudolphi cura ut filius in regno succedat,* in-4. *Francohusæ,* 1753.

Chap. IV. 1276—1291.

refus positif. Il en ressentit un vif chagrin, qu'il tenta de dissiper en voyageant dans ses états héréditaires. Il passa quelques jours à Bâle et à Strasbourg, au milieu de sa famille et des compagnons de ses premiers exploits. Il se disposa ensuite à se rendre en Autriche près d'Albert son fils, qui étoit occupé à étouffer une révolte. Ses forces diminuant, et ses médecins l'invitant à prendre du repos, Rodolphe, comme s'il présageoit son

1291. sort, leur dit : « laissez-moi aller visiter à Spire » les monarques mes prédécesseurs. » En conséquence il descendit le Rhin ; mais il ne lui fut pas possible de passer Germesheim. Il remplit ses derniers moments par des actes d'une dévotion fervente, et mourut le 15 juillet 1291, dans la soixante-et-treizième année de son âge, et la dix-neuvième de son règne. Son corps fut transféré à Spire, et déposé dans le tombeau des Empereurs.

Nous terminerons, par quelques détails relatifs à son caractère et à sa personne, cette histoire du règne de l'illustre fondateur de la maison d'Autriche.

Rodolphe avoit près de sept pieds de haut; (1)

(1) Volkmar, annaliste contemporain, qui vraisemblablement vit Rodolphe en Bohême, le représente comme « Proceræ staturæ, torto naso, vultum habens » gravem, cujus gravitas virtutem animi prædesigna-

sa taille étoit très-déliée; il avoit la tête petite, le nez grand et aquilin, le teint pâle, et étoit presque chauve. Il paroissoit naturellement grave; mais à peine avoit-il commencé un discours, que sa physionomie s'animoit. Ses manières étoient si séduisantes, et il portoit l'art de la persuasion si loin, que, selon l'expression de Dornavius, l'un de ses panégyristes, « il » sembloit qu'il donnât un philtre à toutes » les personnes qui s'approchoient de lui. » (1) Simple en ses vêtements, il avoit coutume de dire que la majesté souveraine consistoit plutôt à déployer les vertus nécessaires en un prince, qu'à étaler un appareil magnifique. Il avoit une dévotion éclairée, et assistoit avec exactitude et recueillement au service divin. Il estimoit et honoroit le ministre de la religion, qui montroit de l'humilité; mais il réprimoit, quoique dans un siècle où régnoit la superstition, l'insolence du prélat orgueilleux, qui, méprisant la simpli-

» bat. » Volkmar, cité dans les *Gerberti Fasti, p.* 169. — Un autre auteur contemporain dit de ce prince, probablement aussi d'après une connoissance personnelle, « Erat hic vir longus corpore, habens longitudinem » septem pedes, gracilis, parvum habens caput, pal- » lidam faciem, atque longum nasum, paucos habebat » crines. » — *Chronic. Colmar. ibid.*

(1) « *Ceu philtro pertrahebat omnes.* »

Chap. IV. 1276—1291.

cité évangélique, vivoit dans la splendeur et l'exercice de la puissance temporelle. Bien qu'il ait résisté au clergé, qui prétendoit être exempt de contribuer aux charges publiques, il respecta les priviléges de l'ordre sacerdotal, et donna l'exemple de la déférence pour tous ceux qui le composoient. Les chroniques du temps rapportent une anecdote qui prouve le respect que Rodolphe avoit pour la religion. Etant à la chasse, il rencontra, entre Fahr et Bade, un prêtre qui portoit, à pied, le viatique à un malade. Le chemin étoit extrêmement bourbeux, et entrecoupé de torrents grossis par la pluie. Rodolphe mit pied à terre, et donna son cheval au prêtre, en disant qu'il lui siéroit mal de s'en servir, tandis que celui qui porteroit le corps de Jésus-Christ seroit à pied. En même temps il exprima sa gratitude et son respect envers la Divinité, qui l'avoit tiré de dessous le chaume de ses ancêtres pour le placer sur le trône de l'Empire. (1)

On cite de Rodolphe plusieurs traits de générosité remarquables. A la fin de la bataille de Marckfeld, le seigneur qui l'avoit démonté lui fut amené, pour qu'il le fît mourir. Le monarque lui rendit aussitôt sa liberté, en disant : « J'ai » moi-même été témoin de son intrépidité, et

(1) *Vitorod. Chron. Ann. Leob. in Pez, Tom. I. Hagen*, etc.

» je ne souffrirai point qu'un si brave chevalier » soit mis à mort. » Il fut blessé par un trait dans un tournois. L'archer qui l'avoit lancé, fut arrêté et condamné à perdre la main droite. Rodolphe empêcha l'exécution de la sentence. « Si » cet homme avoit perdu la main plutôt, il ne » m'auroit point blessé, » dit-il; « mais à pré- » sent, quel fruit retirerois-je d'une pareille exé- » cution ? »

Parvenu à l'Empire, et se trouvant à Mayence au milieu de ses officiers, Rodolphe vit Muller, citoyen de Zurich, qui l'avoit tiré des mains des ennemis, dans la bataille livrée contre le comte de Regensberg. Il alla sur-le-champ à sa rencontre, lui prodigua les témoignages d'amitié et de considération les plus flatteurs, et le fit chevalier. (1)

Pendant la guerre de Bohême, les troupes de Rodolphe souffrirent beaucoup de la soif. On lui présenta alors un vase plein d'eau. « Je ne » veux point, » dit-il, « boire seul, et ne peux » partager si peu de chose entre un si grand » nombre d'hommes. Je souffre, non pour moi, » mais pour mon armée. » Tout en s'occupant des besoins de ses soldats, il apportoit la plus grande attention à maintenir la discipline, et à humilier ceux qui ne suivoient pas les exemples

(1) *Vitodurani Chron*. p. 8.

Chap. IV. 1276—1291.

de sobriété qu'il donnoit. Il avoit rassemblé en secret ses troupes pour faire une irruption dans le pays ennemi; il les engagea à prendre quelque nourriture, et leur fit servir de gros pain de seigle et du vin médiocre. Des soldats, mécontents de cette distribution, achetèrent du pain plus blanc et de meilleur vin, et s'en régalèrent. L'empereur s'en étant aperçu, les renvoya sur-le-champ, en déclarant qu'il ne vouloit point à son service des hommes qui ne se contentoient pas de ce qui suffisoit à leurs supérieurs.

Rodolphe étoit naturellement emporté et colère; mais en avançant en âge, il se corrigea de ce défaut. Quelques-uns de ses amis ayant remarqué, en sa présence, que, depuis son avènement à l'Empire, il avoit réprimé la fougue de son caractère, il leur dit : « Je me suis repenti souvent » d'avoir été trop emporté, et non d'avoir été » humain et doux. » (1) Le pouvoir ne changea point ses inclinations, et son intérêt même n'altéra point la bonté de son cœur. Il adressa, aux collecteurs des deniers publics, ce discours : « Les » cris des malheureux sont venus jusqu'à moi. » Vous forcez les voyageurs à payer des droits » qu'ils ne doivent point, et vous leur imposez » des charges qu'ils ne peuvent supporter. Ne

(1) *Albert. Argent.* p. 98.

» saisissez point ce qui ne vous appartient pas, » et ne prenez que ce qui vous est dû. Il est de » mon devoir d'user de vigilance, de faire ré- » gner la justice, et de maintenir la tranquillité, » que je considère comme les plus grands biens » qui soient sur la terre. » Rodolphe étoit aussi d'un accès facile, même pour les gens du plus bas étage. Il dit à ses soldats, qui écartoient de lui des pauvres. « Pour l'amour de Dieu, laissez- » les approcher. Je n'ai point été nommé em- » pereur pour être séquestré du reste des » hommes. »

Elevé dans les camps, et constamment livré aux travaux de la vie militaire, Rodolphe n'eut pas assez de loisir pour cultiver les lettres; cependant, il témoigna toujours qu'il faisoit cas des sciences et des arts, ainsi que de ceux qui les professoient. Un citoyen de Strasbourg, qui lui présenta un ouvrage où étoient décrites les guerres que les Romains avoient soutenues contre les Germains, et où étoient retracées les vertus nécessaires à un général, reçut de lui une médaille et une chaîne d'or, qu'il avoit coutume de porter au cou. L'argent manquant alors pour la solde des troupes, un de ses parents se permit d'improuver ce don. « Mon ami, » lui répondit Rodolphe avec douceur, « les hommes de mérite, » qui louent nos actions, nous inspirent un nou- » veau courage. Plût à Dieu que je pusse em-

Chap. IV. 1276—1291.

» ployer plus de temps à lire, et donner aux savants une partie des sommes que je suis forcé » de prodiguer à tant de chevaliers illétrés! »

Rodolphe ne se distinguoit pas moins par son enjouement et par un esprit disposé à la plaisanterie, que par ses autres qualités. Etant à Mayence en 1288, il sortit dès le matin, vêtu simplement, selon sa coutume, et comme il faisoit froid, il entra dans la boutique d'un boulanger pour s'y réchauffer. La maîtresse, qui ne le connoissoit pas, lui dit avec humeur : « Des soldats ne » devroient pas entrer chez de pauvres gens. » » — « Ne vous fâchez pas, bonne femme, » » lui répondit le roi des Romains, « je suis » un vieux soldat qui ai dépensé toute ma for- » tune au service de ce coquin de Rodolphe, » qui, malgré ses belles promesses, me laisse » manquer de tout. » — « Puisque vous servez » un homme qui a dévasté toute la terre, et dé- » voré la substance du pauvre, vous méritez » tous vos malheurs; » répliqua la femme, qui se répandit ensuite en injures contre le roi des Romains. Il avoit, dit-elle avec amertume, ruiné tous les boulangers de la ville; et elle contraignit l'inconnu à sortir, en jetant sur le feu de l'eau, qui remplit de fumée toute la boutique. Rodolphe, étant à dîner, ordonna d'envoyer à la femme du boulanger voisin, une hure de sanglier et une bouteille de vin, puis il conta

son aventure. La boulangère, reconnoissant sa méprise, fut très-effrayée, et vint supplier Rodolphe de lui pardonner. Le monarque y consentit, à condition qu'elle répéteroit les injures qu'elle lui avoit dites, et elle le fit mot pour mot, ce qui amusa infiniment tous ceux qui étoient présents. (1)

Mais passons de ces anecdotes, qui indiquent le caractère de l'homme, aux actions qui font reconnoître le souverain. La dignité impériale avoit été avilie; les efforts et la sagesse de Rodolphe lui rendirent presque tout son premier éclat. L'ordre et la tranquillité prirent la place de l'anarchie et de l'agitation qui régnoient auparavant dans l'Empire Germanique. « Son nom » seul, » dit un auteur contemporain, « répandoit la terreur parmi les barons turbulents, et » la joie dans le peuple. Ainsi, la paix et le re» pos sortirent de la guerre et des troubles, » comme la lumière jaillit du sein de l'obscurité. » L'agriculteur ressaisit le soc de la charrue, » qu'il avoit négligé si long-temps; le commer» çant, que la crainte avoit retenu, put voyager » avec confiance et sûreté; les brigands, qui » avoient osé se montrer en plein jour, enseve» lirent leurs crimes dans les déserts et les ténè-

(1) *Chronic. Colmar, pars 2, p. 49.*

Chap. IV.
1276—1291.

» nèbres. » (1) Personne n'a plus fait pour sa propre famille que Rodolphe pour la sienne. Ses états se distinguoient à peine sur les cartes de l'Europe, et cependant il parvint, par son courage, par ses talents et sa persévérance, à jeter les fondements de cette puissance colossale, que les princes de sa maison ont ensuite possédée. En un mot, si l'on examine la situation où étoit l'Allemagne, lorsqu'il monta sur le trône impérial, et celle où il laissa cette vaste contrée, si l'on oppose ses actions à la petitesse de ses moyens, si l'on considère son extrême prudence, son habileté, son ardeur pour la gloire qui s'acquiert par les armes, et cependant son amour pour la paix, sa constance dans l'infortune, et, ce qui est plus rare, sa modération dans la prospérité, ses grands talents dans l'art de gouverner, et enfin les qualités aimables qui le distinguoient comme homme, on doit placer Rodolphe parmi les meilleurs et les plus grands princes qui aient jamais porté la couronne. (2)

(1) Volkmar, p. 529, cité par Heinrich, vol. III, p. 587.

(2) Pour le règne de Rodolphe, nous avons consulté, outre les auteurs cités dans les chapitres précédents, les différentes dissertations sur ce règne, et les ouvrages de diplomatique et de généalogie composés par Hergott et Gerbert.

Rodolphe épousa, en premières noces, Gertrude-Anne, (1) comtesse de Hohenberg, qui mourut en 1281. Parvenu à l'âge de 64 ans, il contracta un second mariage avec Agnès de Bourgogne, (2) qui n'avoit que quatorze ans. L'auteur du *Miroir de la Maison d'Autriche* rapporte une preuve singulière de la beauté de cette princesse. L'évêque de Spire, lui présentant la main pour descendre de voiture, fut si frappé de ses charmes, qu'il lui donna un baiser sur la joue. L'impératrice indignée se plaignit à son époux, qui défendit au prélat de paroître à la cour. « Je procurerai un *Agnus Dei* à l'évêque, »

Chap. IV.
1276—1291.

(1) Cette princesse porta le nom de Gertrude jusqu'à son couronnement, après lequel elle prit celui d'Anne. Ses deux noms ont occasionné une méprise singulière, et fait supposer à quelques auteurs que Rodolphe avoit épousé trois femmes, Gertrude, Anne et Elisabeth. — *Voyez* Hergott, qui a relevé cette erreur.

(2) Les généalogistes des maisons d'Autriche et de Bourgogne diffèrent extrêmement entre eux au sujet du père et de la mère de cette princesse. Quelques-uns disent qu'elle étoit fille de Hugues, quatrième duc de Bourgogne, et d'Agnès, fille de Louis IX, roi de France. Selon d'autres, elle l'étoit de Béatrix de Champagne, nièce de Thiébault, roi de Navarre. Plusieurs écrivains donnent le nom de Robert, et quelques-uns celui de Hugues, à son père.

Chap. IV. 1276—1291.

dit l'empereur, « mais je veux qu'il ne donne » plus de baisers à mon Agnès. » (1)

La première épouse de Rodolphe lui donna un grand nombre d'enfants. Ce furent Albert, qui fut son successeur, Hartman, qui se noya dans le Rhin, en 1281, à l'âge de dix-huit ans, Rodolphe, qui naquit en 1270, qui se signala sous les drapeaux de son père, qui mourut en 1290, et qu'on appelle ordinairement Rodolphe II. Celui-ci laissa enceinte d'un fils qui fut nommé Jean, Agnès son épouse, qui étoit fille d'Ottocare, roi de Bohême. Après la naissance de ce fils, Agnès se renferma dans le couvent de Ste.-Claire, à Prague; et y mourut en 1296.

Les filles de Rodolphe furent, 1°. Mathilde, qui épousa Louis le sévère, comte palatin de Bavière, et qui en eut deux fils, Rodolphe qui mourut en 1319, et Louis qui fut ensuite empereur. La conduite irrespectueuse de son fils aîné fit mourir de chagrin cette princesse, en 1303. 2°. Agnès, qui épousa Albert, duc de Saxe, et en eut un grand nombre d'enfants. Cette princesse perdit son époux en 1311. 3°. Hedwige, qui épousa Othon le bref, margrave de Brandebourg. Elle mourut en 1308, sans postérité. Le margrave, vivement affligé de cette mort, se fit religieux. Il ne survécut pas un an à son épouse.

(1) *Fugger*, *p.* 120.

4°. Catherine, qui épousa Othon, fils de Henri, duc de Bavière. Cette princesse n'eut point d'enfants, et l'on ignore l'époque de sa mort. 5°. Clémence, qui fut promise à André, prince d'Esclavonie, mais qui épousa Charles Martel, prince de Naples et prétendant à la couronne de Hongrie. Charles et Clémence moururent de la peste, en 1305, laissant un fils, Charles-Robert ou Charobert, qui régna sur les Hongrois. 6°. Judith ou Gutha, qui épousa Venceslas, roi de Bohême, et mourut en 1297. Cette princesse eut un fils qui porta le même nom que son père, et succéda au trône, et une fille, Anne, qui épousa Henri, duc de Carinthie. 7°. Euphémie, qui se fit religieuse.



ALBERT I.[er]

CHAPITRE V.

1291 — 1308.

Position difficile où se trouve Albert à la mort de Rodolphe. — Ce prince étouffe une révolte des Viennois, et appaise des troubles dans l'Autriche et dans la Stirie. — L'espérance qu'il avoit d'obtenir la couronne impériale est frustrée. — Adolphe, comte de Nassau, est élevé sur le trône de l'Empire. — Guerre en Suisse. — Querelles et réconciliation d'Albert avec l'archevêque de Saltzbourg. — Albert se ligue avec les Électeurs, contre Adolphe. — Bataille de Gelheim. — Défaite et mort d'Adolphe. — Élection d'Albert. — Diète de Nuremberg.

Chap. V.
1291—1308.

Albert, le seul fils de Rodolphe qui lui ait survécu, hérita de toutes les possessions patrimoniales et acquises de son père, conjointement avec Jean, son neveu; mais comme ce dernier étoit enfant, son oncle conserva seul toute l'autorité, que l'étendue, la richesse des domaines, et les alliances de sa maison avec les principaux souverains de l'Europe, pouvoient procurer.

Chap. V. 1291—1308. A la mort de Rodolphe, Albert se trouva dans une position très-critique. Après avoir reçu l'investiture de l'Autriche, il avoit fixé à Vienne sa
1283. résidence habituelle, et tenu avec fermeté les rênes du gouvernement. Comme l'avoit fait son père, il dispersa les bandits qui infestoient les chemins; il rasa les forteresses qui leur servoient de repaire, et protégea les marchands et les voyageurs; mais il s'aliéna les cœurs des Autrichiens par ses manières dures et sévères, et il indisposa contre lui les magnats d'Autriche et de Stirie, en donnant sa confiance et les principaux offices, et en mariant les plus riches héritières de ses domaines aux seigneurs de Souabe qui l'avoient suivi. Cette conduite ayant excité beaucoup de mécontentement, les états demandèrent le renvoi des favoris. Sur le refus d'Albert, les principaux barons se réunirent dans Tuln, et y concertèrent un soulèvement général. Pour s'assurer de puissants secours, ils entamèrent des négociations avec les rois de Bohême et de Hongrie, avec Rodolphe, archevêque de Saltzbourg, et avec Othon, duc de Bavière. Il paroît que Venceslas, auquel ils offrirent la Basse-Autriche, les encouragea en secret, quoiqu'il ne leur ait point prêté hautement des secours. Ladislas, à qui ils promirent la Stirie, étoit trop occupé des dissensions qui agitaient son pays, pour qu'il lui fût possible de se mêler des affaires de ses voisins.

Mais l'offre de la Carniole et du Windischmark engagea les comtes de Guntz, dont la famille étoit très-puissante en Hongrie, à faire une irruption en Autriche, et à ravager le pays jusqu'aux portes de Neustadt. Albert les repoussa, et soumit Presbourg, et vingt-sept autres places fortes qu'ils avoient enlevées à Ladislas. Ce succès n'avoit point comprimé le soulèvement. Après la mort de Rodolphe, les seigneurs renouvelèrent leurs demandes, et les citoyens de Vienne se révoltèrent ouvertement. Albert se retira dans une forte position sur le Callenberg, montagne située aux environs de cette ville. Ayant fait venir des troupes de Souabe, il ferma toutes les issues, et contraignit les Viennois de lui demander à capituler. Conduits par leurs principaux magistrats, ils vinrent, nu-pieds et nu-tête, lui livrer leurs chartres, qu'il mit en pièces en leur présence, et il leur enleva tous les priviléges qu'il jugea contraires à son autorité. Ayant tiré de Souabe et d'Alsace des renforts, il attaqua les seigneurs autrichiens avant qu'ils pussent recevoir des secours étrangers, et il les réduisit à l'obéissance.

Chap. V. 1291—1308.

1291.

Albert eut à peine rendu la tranquillité à l'Autriche, que les habitants de la Stirie se soulevèrent. Ils se liguèrent avec Conrad, qui venoit d'être élevé sur le siége archi-épiscopal de Saltzbourg, avec Othon, duc de Bavière, et avec

Chap. V. 1291—1308. André, qui avoit succédé récemment à la couronne de Hongrie, et qui desiroit de recouvrer les places enlevées aux comtes de Guntz. Les Stiriens croyoient aussi être secourus par Venceslas, roi de Bohême, qui, à ce qu'il semble, ou réclama cette partie de l'Autriche, dont l'administration lui avoit été confiée par Rodolphe, ou
1292. tenta de s'en emparer. Venceslas s'avança avec une armée jusqu'à la Taya; André rassembla ses forces; et Othon et l'archevêque de Saltzbourg fondirent sur la Stirie, dont les habitants se réunirent à eux.

A la nouvelle de cette invasion, Albert, par l'entremise de Judith, sa sœur (1), s'accommoda

(1) Les historiens de la Bohême et ceux de l'Autriche ne sont point d'accord au sujet de la querelle qui s'éleva entre Venceslas et Albert. Les premiers prétendent que Rodolphe avoit promis à Venceslas, pour la dot de Judith, la partie de l'Autriche qui est située au nord du Danube, mais qu'Albert refusa de l'en mettre en possession. Le roi de Bohême, disent-ils, se disposoit à soutenir ses prétentions, et la guerre alloit éclater entre les deux princes, lorsque Judith engagea son époux et son frère à se rendre à Znaim, chacun avec une suite de vingt personnes. Venceslas, continuent-ils, y alla avec le nombre d'hommes fixé; mais Albert, étant arrivé avec des forces considérables, obligea son beau-frère à renoncer à ses prétentions. Les historiens autrichiens nient le fait. Ils soutiennent que Rodolphe ne donna

avec Venceslas. Il se réconcilia avec André en lui donnant en mariage Agnès sa fille, et en lui rendant les places qu'il occupoit en Hongrie. Il tourna ensuite toutes ses forces contre les insurgents. Les troupes de Bavière et de Saltzbourg, qui avoient parcouru la plus grande partie de la Stirie, et pris plusieurs forteresses, tenoient assiégée la ville de Bruck, qui est située sur la Muer. Albert s'ouvrit un passage au milieu des neiges qui couvroient les montagnes, et fondant sur les confédérés à l'instant même où la place alloit capituler, il les contraignit à faire retraite en désordre, et avec perte de leurs bagages (1).

1291—1292.

Cependant, on se disposoit à donner un nou-

pour dot, à sa fille, qu'Égra et le territoire qui en dépendoit, et qu'il n'auroit pu vouloir démembrer de l'Autriche un pays aussi étendu que l'est la partie de cette province qui est située au nord du Danube.

Comme il nous est impossible de juger entre ces deux rapports contradictoires, nous renvoyons le lecteur à *Dubravius*, à *Pelzel*, et aux autres auteurs bohémiens, ainsi qu'aux chroniqueurs autrichiens, et particulièrement à *Hanthaler*, *vol. II*, *p.* 1208, qui a traité ce sujet avec soin.

(1) *Falkenstein*, *Geschichte von Bayern*. — *Hanthaler*. — Chroniques de Saltzbourg et de Closter-Neubourg, de Hagen, de Vienne et d'Ebendorf de Heselbach. — *Chron. Austriæ cum Ap.* — *Pez*, *vol. II*. — *Gerard de Roo*. — *Fugger*. — *Pelzel*.

Chap. V.
1291 – 1308.

veau chef à l'Empire. Les talents d'Albert, ses grandes alliances, et sa parenté avec quatre électeurs, sembloient devoir lui mériter la couronne impériale ; mais son arrogance, son despotisme et sa rapacité, lui avoient fait des ennemis de quelques-uns des princes qui devoient la donner, et sa puissance excitoit les craintes de tous. Néanmoins, il croyoit si peu éprouver de l'opposition, qu'il s'empara de la forteresse de Trifels, où l'on gardoit les ornements impériaux; et même avant d'être parvenu à étouffer les révoltes de ses sujets, il se rendit à Hanau, dans les environs de Francfort où se tenoit la diète. Il fut trompé dans son attente. L'archevêque de Mayence obtint, par ses intrigues (1), que l'élection lui fût déférée, et il nomma Adolphe de Nassau, son cousin, prince recommandable par son intrépidité, et par ses talents dans l'art de la guerre, mais dont les possessions et la puissance étoient extrêmement circonscrites.

10 Mai 1292.

Albert fut vivement piqué de cette préférence,

(1) **Les récits que les chroniques du temps contiennent, au sujet des intrigues par lesquelles le trône impérial fut enlevé à Albert, sont si contradictoires et si confus, que je n'ai pas tenté de les accorder. Voy.** *Alb. Argent.—Struvius.—Pfeffinger's Vitrarius.—Schmidt.—Heinrich.—Anon. Leob. Chro.—Chronic. Colm.—Ebendorf.*

et dans la première chaleur de son ressentiment, il témoigna le dessein de s'opposer à l'élection. Chap. V. Il fut soutenu dans son opposition par le comte 1291—1308. palatin qui se retira de la diète. Mais le danger auquel ses états furent exposés, empêcha Albert d'exécuter sa menace. Tandis qu'il étoit occupé des troubles de l'Autriche, il se formoit contre lui, dans la Suisse, une ligue redoutable, dont le chef, Amédée IV, comte de Savoie, brûloit du desir de recouvrer Payerne et Gummenen, places qui avoient été enlevées à Philippe, son oncle et son prédécesseur. Les villes de Zurich, de Berne, de Bâle et de Raperswil entrèrent dans la confédération. Il en fut de même de l'abbé de Saint-Gall, du comte de Tockenbourg et de Rodolphe de Lauffenbourg, évêque de Constance, qui craignoit qu'Albert ne voulût lui enlever la tutelle d'Herman de Kibourg, son neveu (1). Le comte de Savoie fut reconnu avoué de Payerne et protecteur de Berne, jusqu'à l'élection d'un nouveau chef de l'Empire. Les citoyens de Zurich, commandés par Frédéric de Tockenbourg, qu'ils avoient pris pour chef, battirent les bourgeois de Winterthur, et bloquèrent cette

(1) Eberhard, frère de Rodolphe, évêque de Constance, épousa Anne de Kibourg, et mourut en 1284, laissant ses deux fils, Herman et Eberhard, sous la tutelle de leur oncle.

Chap. V.
1291—1308.

place. Cependant, ils furent mis en déroute par l'effet d'un stratagème du commandant autrichien, Hugues de Werdenberg, et contraints, en conséquence, de renoncer à la ligue. Albert s'avança à marches forcées vers l'Helvétie, rasa plusieurs places fortes de l'évêché de Constance, et assiégea l'abbé de Saint-Gall dans Wyl. Il réduisit la place en cendres, et en transféra les habitants à Schartzenbach, ville bâtie par les comtes de Hapsbourg. Enfin, il se préparoit à marcher contre les autres confédérés, lorsque le nouveau roi des Romains proclama une trêve générale (1).

Le temps qui s'étoit écoulé depuis l'élection d'Adolphe, ayant adouci le ressentiment d'Albert, le fit aussi réfléchir sur l'état critique de ses affaires. Persuadé qu'il ne devoit pas s'engager dans une guerre en Allemagne, tandis que la révolte troubloit ses états, et redoutant le sort d'Ottocare, il reconnut le nouveau chef de l'Empire, livra les ornements impériaux, et reçut des mains d'Adolphe l'investiture de ses fiefs. L'événement fit voir qu'Albert avoit pris le parti le plus sage. Ce prince, à son retour à Vienne, fut engagé en de nouvelles contestations avec l'archevêque de Saltzbourg; et les Autrichiens et

(1) *Gerard de Roo.* — *Fugger.* — *Muller.* — *Planta, chap. VI.*

les Stiriens, qui ne s'étoient soumis qu'à regret, tentèrent de se procurer l'appui de l'Empereur. Dans cette conjoncture critique, Albert fut attaqué d'une maladie violente. Le bruit de sa mort s'étant répandu, l'archevêque de Saltzbourg fit raser une ville bâtie nouvellement sur les frontières de l'Autriche, et ruina quelques salines, qui avoient fait le sujet des dernières contestations. Heureusement les remèdes violents (1) employés par les médecins, rétablirent promptement Albert, qui, bien qu'il eût perdu un œil, et qu'il fût très-défiguré, recouvra toutes ses forces. Sans perdre un seul instant, il entra dans l'archevêché de Saltzbourg, et assiégea Rastadt; mais craignant d'être attaqué par les troupes du duc de Bavière, il abandonna l'entreprise, et conclut une trêve avec l'archevêque.

1295.

Albert, durant le cours de ces événements, s'occupa constamment à se procurer un jour la couronne impériale. Ses espérances étoient entretenues par la mauvaise conduite d'Adolphe, qui avoit indisposé contre lui les électeurs, en s'efforçant d'étendre, par des actes arbitraires,

(1) On prétend que ce prince ayant presque entièrement perdu le sentiment, ses médecins le firent suspendre par les pieds, jusqu'à ce qu'il eût rendu par la bouche, le nez et les yeux, une grande quantité d'humeurs.

Chap. V. 1291—1308. les domaines de sa maison, et qui même avoit offensé l'archevêque de Mayence, auquel seul il devoit l'Empire. Le duc d'Autriche mit habilement à profit ces circonstances. Il se concilia la bienveillance du prélat, et gagna, par ses dons et ses promesses, le roi de Bohême, et les électeurs de Cologne, de Saxe et de Brandebourg. Le plan d'une confédération pour la déposition d'Adolphe fut concerté au couronnement de

Juin 1297. Venceslas (1), qui se fit à Prague, et auquel quatre électeurs et Albert lui-même furent pré-

1298. sents. Ce projet fut ensuite mûri en des conférences tenues à Vienne. Le prince autrichien rétablit la tranquillité dans ses états, en adoucissant la rigueur de son gouvernement; et il prévint toute attaque extérieure, en renouvelant le traité d'alliance qu'il avoit conclu avec André, roi de Hongrie, et en se conciliant l'amitié de l'archevêque de Saltzbourg, ce grand moteur des troubles.

La même année, il se tint à Mayence une diète,

(1) Selon Pelzel, le couronnement de Venceslas fut la cérémonie la plus magnifique qu'on eût jamais vue. La ville de Prague ne put, malgré son étendue, contenir le prodigieux concours d'étrangers qui s'y rendirent, et plusieurs furent obligés de loger sous des tentes, plantées hors des murs. Cent quatorze mille chevaux furent, en cette occasion, nourris aux dépens du roi de Bohême. *Vol. I*, *p.* 156.

à laquelle assistèrent les électeurs de Mayence, de Saxe et de Brandebourg, ainsi que les ambassadeurs du roi de Bohême et de l'électeur de Cologne. On y dressa une longue liste de griefs, et Adolphe fut sommé de répondre aux accusations portées contre lui. Sur son refus de comparoître, on le déposa, puis Albert fut élevé à la dignité impériale. Le 23 Juin 1298.

Adolphe se disposa promptement à défendre sa couronne. Il fut secondé puissamment par l'électeur palatin, Rodolphe, qui venoit de succéder à Louis-le-Sévère, son père, par le duc de la Basse-Bavière, et par un grand nombre de princes et états de l'Empire. Il détacha même de la ligue formée contre lui, l'électeur de Cologne. Albert avoit tout préparé pour entrer en campagne sur-le-champ. Il avoit fait venir ses troupes d'Alsace et de Souabe; et il y joignit les auxiliaires que lui fournirent le roi de Hongrie et les électeurs de son parti. Les deux armées ennemies, conduites par les deux compétiteurs en personne, se trouvèrent en présence, à Gelheim, entre Spire et Worms, et combattirent avec acharnement. Albert avoit inventé une espèce de poignard, dont il arma un corps de fantassins d'élite, auxquels il commanda de frapper les chevaux, et de se faire jour jusqu'à son adversaire. Ce moyen lui réussit. La cavalerie d'Adolphe fut repoussée; ce prince lui-même Le 2 Juillet 1298.

Chap. V. 1291—1308.

fut démonté, et reçut à la tête un coup si terrible, qu'il fut obligé d'ôter son casque. Ayant pris un nouveau cheval, il donna de l'éperon, et culbutant tout ce qui se trouvoit sur son passage, il se fraya un chemin jusqu'au lieu où son ennemi donnoit ses ordres, et animoit ses troupes, du geste et de la voix. « Quitte la couronne et la » vie! » lui crie Adolphe. » — « C'est au Ciel » qu'il appartient d'en ordonner, » répond Albert en lui portant un coup de lance au visage. Le cheval d'Adolphe s'abat au même instant, et ce prince accablé par le nombre, cède avec la vie, la couronne à son fortuné rival (1).

Albert étoit trop circonspect pour monter sur le trône impérial, en vertu d'un titre dont on lui contestoit la validité. Il gagna, par des promesses et des égards, l'électeur de Trèves et l'électeur palatin, et après avoir renoncé à toute prétention à la couronne impériale, en vertu de la dernière élection, il fut réélu par les suffrages unanimes de tous les membres du collége électoral. Il fut ensuite couronné à Aix-la-Chapelle, par l'électeur de Cologne, et il tint sa première diète à Nuremberg, avec un éclat qui surpassa tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Selon leurs différents offices, les électeurs, et même le roi de Bohême, le servirent à table, entouré

Le 24 Août 1298.

(1) *Albert. Argent.* et *Chronic. Leob.*

d'une foule de princes et de barons. A la même diète son épouse fut reconnue reine des Romains, et Albert donna à Rodolphe, à Frédéric et à Léopold, ses fils, l'investiture de l'Autriche, de la Stirie et de la Carniole.

CHAPITRE VI.

1298 — 1308.

Arrogance de Boniface VIII. — Albert I.er contracte une alliance avec Philippe-le-Bel, roi de France. — Ce prince ne peut parvenir à procurer à Rodolphe, son fils, la succession au trône impérial. — Il fait aussi de vains efforts pour s'emparer de la Hollande, de la Zélande et de la Frise. — Il déjoue la ligue des électeurs du Rhin. — Il se réconcilie avec le Pape. — Il fait la guerre au roi de Bohême. — Affaires de Hongrie. — Albert fait asseoir son fils sur le trône de Bohême. — Mort de Rodolphe, et rejet de Frédéric. — Albert s'empare de la Bohême. — Il attaque la Hongrie et la Thuringe. — Il s'efforce de soumettre les villes et les cantons libres de l'Helvétie. — Révolution opérée en Suisse, en 1308. — Albert est assassiné. — Caractère et postérité de ce prince.

Chap. VI. 1298—1308.

Albert, dans le dessein de faire approuver son élection par le pape, s'empressa d'envoyer à Rome, avec de riches présents, des ambassadeurs qu'il chargea de protester de son obéissance filiale envers le chef de l'église : mais comme il n'ignoroit pas que l'ambitieux Boniface VIII, voyoit avec indignation que, sans le consulter,

les électeurs nommassent ou déposassent un Empereur, il fit peu de fond sur le succès de son ambassade, et adressa à Philippe-le-Bel, roi de France, qui n'avoit pas moins encouru la haine du souverain pontife, des propositions qui furent acceptées. Il fut conclu un traité en vertu duquel Blanche, sœur de Philippe, fut fiancée à Rodolphe fils aîné d'Albert. Les deux souverains, pour cimenter leur amitié, se rendirent à Quatrevaux, entre Toul et Vaucouleurs, et l'Empereur y parut accompagné de la plupart des électeurs et des membres les plus puissants du corps germanique. Le mariage fut célébré à Paris; mais des obstacles survenus de part et d'autre empêchèrent qu'on ne réglât rien au sujet des limites entre les deux Empires, quoique c'eût été le prétexte de l'entrevue.

Comptant sur l'appui du roi de France, et résolu d'éluder les promesses qu'il avoit faites pour être élu, Albert voulut faire nommer Rodolphe son fils son successeur à l'Empire. Mais ce dessein fut contrarié par les électeurs, à qui les intentions de l'Empereur étoient suspectes. Gérard, archevêque de Mayence, déclara publiquement qu'il ne consentiroit jamais à rendre héréditaire la couronne impériale, en souffrant que le fils d'un Empereur fût élu du vivant de son père. L'indignation de ce prélat monta au plus haut degré, par le refus que fit Albert, de rembour-

ser, selon l'usage, les frais de son voyage (1).

Chap. VI. 1298—1308. L'Empereur, de retour de son entrevue avec Philippe-le-Bel, donna des preuves de son ambition, en réclamant les comtés de Hollande, de Zélande et de Frise, comme des fiefs qui auroient dû revenir à l'Empire, à l'extinction de la branche masculine, arrivée par la mort de Jean I.er, comte de Hollande. Selon l'ordre établi dans les Pays-Bas, le droit de succéder à ces états, appartenoit indubitablement à Jean d'Avesnes (2), comte de Hainaut, qui étoit issu de la branche féminine. Albert conduisit des troupes nombreuses vers ces contrées; mais il fut attaqué à l'improviste par le comte de Hainaut, qui passa le Waal sans être apperçu, et qui, après avoir taillé en pièces un détachement d'Impériaux, répandit dans l'armée ennemie une telle alarme, que l'Empereur ayant levé son camp avec précipitation, fit retraite jusqu'à Cologne, ville sous les murs de laquelle il se retrancha. Comme il n'avoit aucun secours à espérer de la part de ceux des électeurs dont les possessions étoient situées sur le Rhin, il accepta la médiation de l'archevêque de Cologne, qui négocia

Le 10 Nov. 1299.

(1) *Gerard de Roo.* — *Struvius.* — *Schmidt, T. IV, p.* 378.

(2) Jean d'Avesnes étoit fils d'Adélaïde, sœur de Guillaume de Hollande, roi des Romains.

Chap. VI. 1298—1308.

un accord secret entre les deux princes; et Jean d'Avesnes reçut d'Albert l'investiture des états que ce monarque lui avoit disputés (1).

Cet acte de médiation ne fut pas moins commandé par la nécessité que conseillé par la prudence. La haine invétérée du pape et le mécontentement des électeurs du Rhin exigeoient toute l'attention d'Albert. Boniface non-seulement refusoit de confirmer son élection, mais il l'accusoit d'avoir assassiné Adolphe son légitime souverain. Il alla même jusqu'à des injures personnelles, en le traitant de borgne. L'orgueilleux pape, prenant le titre de vicaire-général de l'Empire, reçut, assis sur un trône, la couronne en tête, et ceint de l'épée de Constantin, les ambassadeurs d'Albert, et soutint qu'il n'y avoit point d'autre empereur ou roi des Romains, que le souverain pontife de la chrétienté (2). Albert, méprisant cette audacieuse prétention, déclara « qu'il étoit » roi par les suffrages des électeurs, et qu'il n'a-

(1) *Chron. Colmar*, p. 60. — *Albert. Argent.* p. 3. — *Heinrich*, *vol. III*, p. 620. — *Schmidt*, *T. IV*, p. 378. — Antiquités de la Gaule-Belgique, L. V.

(2) *Benvenuto da Immola.* Muratori rejette ce fait, qui, pour qu'on puisse le nier simplement sur ce qu'il n'est pas probable, paroît trop conforme aux prétentions que la cour de Rome affectoit à cette époque. *Muratori*, *Annali d'Italia*, *an.* 1298.

Chap. VI.
1298—1308.

» voit pas besoin de l'approbation du pape. » Sans se laisser abattre par l'opposition de Boniface, il se prépara à exercer l'autorité impériale dans toute sa plénitude, et à révoquer les concessions que les électeurs du Rhin lui avoient arrachées pour prix de son élection. Il avoit confirmé les droits qu'on percevoit sur la navigation de ce fleuve, et permis à l'archevêque de Mayence d'établir d'autres impôts. Les princes dont les intérêts se trouvèrent compromis furent extrêmement irrités. Excités en secret par le pape et le roi de Bohême, ils se liguèrent pour détrôner Albert. Ils n'essayèrent pas même de lui cacher leur haine; et l'archevêque de Mayence, chassant avec ce prince, s'écria d'un ton insultant : « Je n'ai besoin que de sonner du cor pour faire » sortir de terre un autre roi des Romains ! »

Boniface soutint les confédérés avec l'autorité que lui donnoit le caractère sacré dont il étoit revêtu. Dans une lettre adressée aux électeurs ecclésiastiques, il disoit : « Nous vous ordonnons » de sommer, par une proclamation, Albert, ce » prétendu roi des Romains, de comparoître de- » vant nous, par ses ambassadeurs pour s'y jus- » tifier, s'il le peut, de l'accusation du crime de » trahison envers le roi Adolphe ; pour y de- » mander pardon au Saint-Siége, des persécu- » tions qu'il lui a fait éprouver, et se soumettre » à la pénitence que nous jugerons à propos de

» lui imposer. Nous défendons expressément aux » princes, aux vassaux et aux sujets de l'Empire, » de le reconnoître pour roi des Romains; nous » les délions du serment de fidélité qu'ils lui ont » prêté, et nous procéderons contre lui et ses » adhérents, avec les armes spirituelles et les » armes temporelles, selon que nous le jugerons » convenable (1). »

Chap. VI.
1298—1308.

Les mesures vigoureuses et promptes que prit Albert firent échouer les projets du pape et des électeurs. Il s'assura de la neutralité du marquis de Brandebourg et de l'électeur de Saxe. Ayant réuni sous ses drapeaux les troupes des princes et états de l'Empire qui soutenoient sa cause, et reçu les secours que lui avoient envoyés les rois de France et de Hongrie, il fondit sur le Palatinat et sur l'électorat de Mayence, avec une armée formidable. Avant la fin de l'année, il s'étoit emparé des forteresses principales, et avoit fait le 1301. dégât dans tout le pays. Il se préparoit à ouvrir la campagne au printemps suivant; mais l'archevêque, étant réduit à ses seules forces, fut contraint de se soumettre. Il renouvela son serment Mars 1302. de fidélité, renonça aux droits contestés, livra ses meilleures places, et promit, sans aucune restriction, son appui au roi des Romains, dans

(1) *Schmidt, T. IV, p. 380. — Heinrich, vol. III, p. 624.*

Chap. VI. 1298—1308.

toutes les guerres qu'il soutiendroit pour la cause de l'Empire, durant cinq ans. Cet exemple fut suivi par l'électeur palatin et les archevêques de Cologne et de Trèves (1).

Ce succès ouvrit la voie à une réconciliation entre le pape et Albert. La querelle qui existoit alors entre le Saint-Siége et le roi de France étoit relative aux dîmes à lever sur le clergé. Elle étoit enflammée au plus haut degré, et Boniface, n'ayant pu détrôner le roi des Romains, chercha à rompre l'alliance que ce prince avoit conclue avec Philippe-le-Bel. Albert écouta les propositions du souverain Pontife, et envoya de nouveaux ambassadeurs à Rome. Le Pape, par la plénitude de son pouvoir, rectifia toutes les irrégularités de l'élection du roi des Romains, et le qualifia de fils soumis de l'église. De son côté, Albert reconnut que l'empire d'Occident avoit été transmis, en la personne de Charlemagne, des Grecs aux Allemands, par les Papes, et que le droit de choisir un roi des Romains, droit qu'exerçoient les électeurs, dérivoit du Saint-Siége. Il s'engagea même, par serment, à défendre contre tous la suprématie de l'église romaine, à renoncer à toute alliance qu'il auroit faite avec les ennemis de cette église, et à leur déclarer la guerre, à la réquisition du Pape.

(1) *Annal. Colmar.* — *Chron. Leob.* — *Gerard de Roo.* — *Fugger.* — *Struvius.*

Cette déclaration étoit une violation du traité conclu avec le roi de France. Boniface s'empressa de fulminer une sentence d'excommunication contre ce prince, qu'en même temps il déclara déchu de tout droit à la couronne, pour en investir Albert. Le caractère avide de cet empereur fait mettre en doute si le don du Pape n'auroit pas suffi pour l'engager dans une guerre contre la France, au cas où il n'en auroit pas été empêché par les mesures vigoureuses que prit Philippe. Boniface fut emprisonné par ordre du monarque français, et traité avec une telle rigueur, qu'il en mourut de chagrin, le 7 septembre 1303. Son successeur, Benoît VIII, étoit d'un caractère paisible et doux; et ce changement occasionna une sorte de trêve entre la France et l'Allemagne. Benoît étant mort, au mois de juillet de l'année 1304, Philippe-le-Bel fit élire un de ses sujets, Bertrand de Goth (Clément V), qui transféra le St.-Siége dans la ville d'Avignon (1).

Chap. VI. 1298–1308.

1303.

L'ambition d'Albert l'engagea, tout le reste de son règne, en des affaires qui le concernoient plus essentiellement; et quand même il y auroit été disposé, il n'auroit pu faire valoir la préten-

---

(1) *Villani Istor. Fiorent.* — *Muratori.* — Daniel, Histoire de France. — *Albert. Argent.* — *Gerard de Roo.* — *Fugger.* — *Schmidt.* — *Heinrich.*

due cession qui lui avoit été faite. Ce fut vers la
Chap. VI. Bohême qu'il dirigea d'abord son attention.
1298—1308. Un grand nombre de causes de mésintelligence, provenant des intérêts contraires de deux princes dont les possessions étoient limitrophes et les caractères opposés, s'étoient élevées et s'élevoient continuellement entre Albert et Venceslas. L'intervention de Judith empêchoit seule
1298. une rupture. Cependant la mort de cette princesse ne fit point cesser sur-le-champ l'harmonie qu'elle s'étoit efforcée d'établir entre son époux et son frère. La participation qu'eut Venceslas à l'élévation d'Albert sur le trône impérial parut également fortifier leur liaison. Le roi des Romains donna à son beau-frère l'investiture de tous les fiefs qu'il tenoit de l'Empire; il confirma les priviléges de la couronne de Bohême, et la vente des villes de Pirna et de Dresde, que Venceslas avoit achetées de l'évêque de Misnie. Néanmoins le refus fait par Albert de ratifier la cession de cette province et de la Lusace, que le margrave avoit vendues au roi de Bohême, concourut à rallumer dans le sein des deux monarques une haine qui fut augmentée par la jalousie que la puissance et la prospérité toujours croissantes de ce royaume firent éprouver à l'Empereur.

Venceslas avoit, au commencement de son règne, acquis les duchés de Cracovie et Sendo-

mir, par la donation que lui en avoit faite Griffina, sa tante, veuve de Lesko, dernier duc, et en 1300 il avoit reçu la couronne de Pologne. A la mort de Prémislas II, qui mourut sans enfants, Ladislas-Loketec avoit succédé au trône; mais sa conduite arbitraire et licencieuse avoit forcé la nation polonaise à le détrôner. La couronne fut alors offerte à Venceslas, à condition qu'il épouseroit Elisabeth, fille de Prémislas (1). A peine avoit-il pris possession de ce royaume, que la mort d'André le Vénitien lui ouvrit une nouvelle perspective de grandeur et de puissance. Charles-Martel, qui étoit mort en 1295, avoit laissé ses prétentions à la couronne de Hongrie, à Charles-Robert ou Charobert, son fils, qui reçut de Boniface VIII l'investiture de ce royaume, comme celle d'un fief relevant du Saint-Siége, et qui fut couronné à Gran. Un parti puissant s'indigna de voir le Pape intervenir dans cette affaire, et choisit pour souverain, Venceslas, prince de Bohême qui étoit également issu de Béla IV, et qui avoit épousé Elisabeth, fille d'André. Charobert fut chassé, et dans Albe-Royale la couronne de St.-Etienne placée sur la tête du jeune roi. Le Pape fulmina une bulle d'excommunication; mais on méprisa ses menaces, et l'on expulsa son légat. Dans cette

(1) *Duglossius, Hist. Pol. — Lengnich, p. 20.*

Chap. VI. 1298–1308.

conjoncture, Sa Sainteté réclama les secours d'Albert, et le pria de soutenir les prétentions du prince de Naples, son neveu (1).

L'Empereur reçut avec empressement les propositions du Pape. Il requit Venceslas de restituer les couronnes de Pologne et de Hongrie à ceux qui les réclamoient à juste titre; il lui demanda le district d'Égra et la cession de tous ses droits sur la Misnie, ainsi que les mines d'argent de Kuttenberg, pour six ans, ou une somme de 80,000 marcs de ce métal. Venceslas rejeta ces demandes avec indignation. Albert le mit au ban de l'Empire, et se disposa à lui faire la guerre. L'Empereur ayant rassemblé une armée en Souabe, entra en Bohême, et fut joint à Budweiss par Rodolphe, son fils, qui étoit à la tête d'un corps composé de Hongrois, d'Autrichiens et de Bulgares, puis il mit le siége devant Kuttenberg. Il espéroit s'en rendre maître facilement, Venceslas ayant conduit une armée jusqu'à Bude, pour en ramener son fils, dont le parti déclinoit rapidement; mais il éprouva, de la part des ouvriers des mines, une résistance opiniâtre; et le roi de Bohême étant revenu de Hongrie à marches forcées, l'Empereur leva son camp et se retira en désordre. Il publia un second décret contre Venceslas, et fit de grands préparatifs

(1) *Bonfinius*, 2 *dec.*, *lib. IX.* — *Giannone*, Histoire de Naples. — *Muratori*, *Annal.*

pour recommencer les hostilités l'année suivante ; mais elles furent prévenues par la mort du roi de Bohême, mort qui arriva au mois de juin 1305. Venceslas III, fils de ce prince, lui succéda, à l'âge de dix-sept ans. Ce roi, foible et sans expérience, céda le district d'Égra, ainsi que ses droits sur le margraviat de Misnie, et consentit à faire hommage pour les royaumes de Bohême et de Pologne. En conséquence, Albert révoqua le décret qui le mettoit au ban de l'Empire, et confirma, de la manière accoutumée, les priviléges de la Bohême. Venceslas se disposa ensuite à conduire une armée en Pologne contre Ladislas-Loketec, qui occupoit les duchés de Cracovie et de Sendomir ; mais il fut assassiné à Olmutz, le 4 août 1306. Ce prince ne laissa point d'enfants (1). 1306.

Cet évènement fit revivre les projets ambitieux d'Albert, qui se prépara à faire entrer la couronne de Bohême dans sa propre famille. Ainsi que la plupart des états de l'Europe à cette époque, ce royaume étoit considéré comme formant une monarchie élective, quoique la couronne fût toujours conservée dans la même maison, le fils aîné étant élu ou reconnu du vivant de son père. Venceslas III étant le dernier mâle

(1) *Pelzel, vol. I, p.* 160, 168. — *Continuator Cosmæ Pragensis, cap.* 18.

Chap VI.
1298—1308.

de l'ancienne dynastie, la voie fut ouverte à divers concurrents. Henri, duc de Carinthie, se présenta, en vertu de son mariage avec Anne, sœur aînée du feu roi; mais Albert demanda à disposer de la Bohême, comme d'un fief de l'Empire, et en conséquence d'un traité conclu entre Rodolphe et Venceslas II, traité qui assuroit ce royaume à la maison d'Autriche, en cas d'extinction de la branche masculine. Il proposa donc Rodolphe, son fils aîné, qui fortifia ses prétentions en offrant d'épouser Elisabeth (1), veuve de Venceslas, et qui étoit soutenu par un parti puissant.

Les états se rassemblèrent à Prague, et les suffrages furent partagés entre Henri et Rodolphe. Les sœurs du feu roi se présentèrent nu-pieds à l'assemblée, et demandèrent, les larmes aux yeux, la couronne pour le duc de Carinthie. Leurs prières furent vaines; le rival de ce prince fut élu. Rodolphe, accompagné de son père, entra dans Prague à la tête d'une armée, et remplit la promesse qu'il avoit faite d'épouser Elisabeth (2). Albert fit en même temps renouveler formellement le traité qui sembloit assurer à sa famille la succession de la Bohême.

Le 1.er Avril 1306.

(1) Blanche, première femme de Rodolphe, mourut au mois d'avril 1305.

(2) *Gerard de Roo.* — *Pelzel, vol. I, p.* 169.

Une conduite modérée auroit comblé les vœux des habitants; mais elle n'auroit point été conforme au caractère d'Albert. Son influence sur son fils fut telle, que Rodolphe, qui étoit d'un naturel aimable et doux, établit de pesants impôts sur ses sujets, qu'il méprisa leurs préjugés et leurs coutumes, qu'il dépouilla les églises de leurs ornements, et qu'il persécuta l'évêque de Prague, qui lui fit des remontrances au sujet de ce sacrilége. Une grande partie de la noblesse se souleva; le mécontentement se propagea avec rapidité, et toute la nation se montra empressée à prendre les armes pour attaquer le despotisme autrichien. Rodolphe, voulant comprimer le soulèvement, rassembla une armée. Il assiégeait Horadowitz, lorsqu'il fut, en peu de jours, enlevé par la dyssenterie, à l'âge de vingt-deux ans, et dans la première année de son règne.

Chap. VI. 1298—1308.

Juillet 1307.

Après cet évènement, Frédéric, second fils d'Albert, fut proposé pour roi aux états réunis dans le palais épiscopal de Prague. Lorsque Tobie de Bechina, seigneur de la première qualité, eut nommé Frédéric d'Autriche, toute l'assemblée s'écria: « Nous ne voulons point d'Autrichien » pour roi! » Bechina répondit audacieusement: » Vous choisirez peut-être un paysan du village » de Staditz (1), et vous le forcerez d'épouser la

(1) C'est de ce lieu que, disoit-on, l'ancienne dynastie étoit originaire.

Chap. VI.
1298 - 1308.

» veuve de Venceslas et de Rodolphe ! » Cette réplique occasionna un tumulte ; les membres les plus violents tirèrent leurs sabres ; Bechina et deux autres seigneurs du parti autrichien furent massacrés, et l'on éleva sur le trône, à l'unanimité des suffrages, Henri, duc de Carinthie.

L'orgueil d'Albert fut profondément blessé du rejet de son fils. Accompagné de Frédéric, qu'il déclara roi de Bohême, il entra dans ce royaume, à la tête d'une armée formidable, et mit le siége devant Kuttenberg et Kolin. Les fausses attaques des troupes bohémiennes, combinées avec la résistance des garnisons, et l'approche de l'hiver, le contraignirent à faire retraite. Cependant il ne renonça pas à son dessein. Ayant fait entrer des troupes dans Konigsgratz et les autres places fortes qui lui avoient été livrées par Elisabeth, il ramena son armée en Autriche, déterminé à retourner en Bohême au printemps, avec des forces encore plus imposantes (1).

Albert, pour soutenir les prétentions de Charles de Naples, son neveu, contre celles d'Othon de Bavière, qui descendoit directement de Béla IV, et avoit été élevé sur le trône de Hongrie par le parti contraire au Pape, avoit mis à profit le peu de temps que son fils avoit régné sur la Bohême.

(1) *Continuator Cosmæ Pragensis*, *cap.* 195. — *Dubravius*. — *Pelzel*, *vol. I*, *p.* 169-172.

Il étoit entré en Hongrie avec une armée nombreuse ; mais il s'étoit à peu près borné à faire le dégât, à l'époque où une irruption de Hongrois le contraignit à voler à la défense de ses propres états (1).

Ce prince entra également en guerre pour la possession de la Misnie et de la Thuringe, dont il tenta de s'emparer comme de fiefs dévolus à l'Empire. Ces provinces avoient été vendues à Adolphe par Albert, landgrave de Thuringe, qui priva sa postérité légitime de sa succession, pour procurer un établissement avantageux à un fils qu'il avoit eu d'une concubine, avec laquelle il se maria ensuite. Cette vente parut odieuse, même en un temps d'anarchie, et les états de l'Empire se liguèrent en faveur des princes déshérités. Cependant Adolphe avoit soutenu ses prétentions par la force des armes, et cette injuste aggression avoit fourni un des motifs qui

(1) La fortune, les talents naissants et la bonne mine de ce jeune prince, lui furent plus avantageux que tous les efforts de son oncle ou du pape. Othon fut arrêté par le vayvode de Transylvanie, auquel il avoit demandé des secours, et fut forcé de renoncer à sa dignité. En recouvrant sa liberté, il céda sans regret un trône environné d'inquiétudes et de dangers. La vacance dura un an; et à la mort d'Albert, Charobert fut élu roi. — *Bonfinius*. — *Falkenstein*.

Chap. VI. 1298–1308. l'avoient fait déposer. A sa mort, les troupes impériales occupèrent une petite partie du pays qui étoit l'objet de la contestation. Le reste fut possédé par les héritiers légitimes. Albert, étant parvenu à l'Empire, convoita la Misnie et la Thuringe. Philippe de Nassau, frère d'Adolphe, ayant aussi revendiqué ses droits, le roi des Romains affecta de jouer le rôle d'un juge impartial, et cita devant la diète de Fulde le margrave Albert, ainsi que ses deux fils, Frédéric et Dietman, et les députés des villes. Frédéric et Dietman n'ayant point comparu, furent déclarés rebelles et mis au ban de l'Empire. Albert se préparoit à exécuter la sentence, lorsque Venceslas III vint à mourir. Etant parvenu à placer sur le trône de Bohême, Rodolphe son fils, il
1307. envoya une armée dans la Thuringe. Cet acte d'injustice excita l'indignation de la plupart des états de l'Empire. Frédéric, qui reçut des secours de toutes parts, attaqua et mit complétement en déroute les troupes impériales, à Luchau. Albert, quoique la mort de son fils et les troubles qui survinrent en Bohême, l'eussent empêché de venger en personne la honte de ses armes, fit de grands préparatifs pour recommencer les hostilités, et se rendit en Souabe, dans le dessein d'y lever des troupes avec lesquelles il pût envahir en même temps la Bohême et la Thuringe; mais, dans cette conjoncture, son

attention fut attirée vers un autre point. (1)

L'Helvétie, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, la Suisse, étoit, à cette époque, divisée en petites souverainetés, en baronies, en villes impériales, telles que Zurich, Berne, Bâle et Schaffouse, en seigneuries possédées par le clergé, et en petits cantons, ceux de Schwitz, d'Uri et d'Underwald, qui, bien qu'ils dépendissent de l'Empire, jouissoient d'un gouvernement démocratique(2). Les souverains les plus puissants étoient les comtes de Savoie et ceux de la maison de Hapsbourg. Les derniers avoient considérablement accru leur influence et leurs possessions, par l'élection de Rodolphe et d'Albert, qui, en leur qualité de chefs de l'Empire, eurent le droit de nommer, pour l'administration de la justice en matière criminelle, des baillis dans tous les lieux soumis à la juridiction impériale.

Il paroît qu'à la suggestion d'Albert, Rodolphe avoit conçu le dessein d'obtenir la souveraineté des seigneuries ecclésiastiques et des baronies. En conséquence, il acquit de la maison de Kibourg, la ville de Fribourg, et de l'abbaye de Murbach, la ville de Lucerne, avec des droits

(1) *Gerard de Roo.—Fugger.—Heinrich.—Schmidt.*

(2) Selon Watteville, il n'y avoit pas moins de cinquante comtes, de cent cinquante barons, et de mille familles nobles dans l'Helvétie.

Chap. VI. 1298—1308.

seigneuriaux dans plusieurs villages du canton de Schwitz. Ces acquisitions inquiétèrent les habitants d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, qui formèrent une association par laquelle ils s'engagèrent à ne point reconnoître une juridiction étrangère. La modération de Rodolphe lui fit respecter l'opposition de peuples jaloux de leur liberté, et dont il avoit reçu des services si importants. Il appaisa leurs craintes en confirmant solennellement leurs priviléges; et cet acte fut ratifié par Adolphe, son successeur.

Albert, peu de temps après la mort de son père, témoigna l'intention de s'approprier ou de subjuguer les cantons libres de l'Helvétie. Les habitants d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, justement alarmés, tinrent une assemblée générale pour renouveler leur ligue. Ils prirent le parti d'Adolphe, et lui envoyèrent un corps d'élite tiré de leurs troupes les plus braves. A l'élection d'Albert, une terreur panique se répandit parmi eux; et leurs frayeurs redoublèrent, lorsque leurs députés, qui lui avoient demandé de confirmer leurs priviléges, en sa qualité de chef de l'Empire, en eurent reçu pour réponse, qu'il se proposoit de faire des changements dans la forme de leur gouvernement.

Toutefois, avant de tenter de soumettre des peuples si courageux, Albert s'occupa d'accroître son influence et d'augmenter ses acquisitions en

Suisse. Il tranquillisa les citoyens de Zurich, en confirmant leurs privilèges ; il se fit reconnoître avoué des abbayes de St.-Gall et d'Einsiedel ; il rasa les châteaux des petits seigneurs du canton de Glaritz, qui avoient épousé les intérêts d'Adolphe ; enfin, par ses acquisitions et ses intrigues, il acquit la suprême puissance en différents lieux, depuis le lac de Thoun jusqu'au centre du pays des Grisons. Ayant de la sorte enveloppé les Suisses, il les somma de se soumettre à son autorité. « La condition de nos pères nous » plaît, et nous ne désirons que la confirmation » de nos privilèges, » lui dirent-ils. Cette réponse simple fit peu d'impression dans son esprit hautain. Il méprisa leurs représentations, et leur donna des gouverneurs dont l'administration capricieuse et tyrannique les contraignit à se soulever pour défendre leurs droits.

Chap. VI.
1298—1308.

Sous les auspices de trois patriotes, Furst, Melchthal et Staffacher, on traça, en secret, le plan d'une insurrection générale ; et la révolution qui donna la liberté à la Suisse, éclata dans les cantons d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, le 13 janvier 1308. Les gouverneurs furent chassés, on se saisit de leurs châteaux, et tous les habitants se soulevèrent, d'un commun accord, pour résister à la puissance de la maison d'Autriche et du chef de l'Empire.

Albert, plein de confiance en la supériorité de

Chap. VI.
1298—1308.

ses forces, se félicita de ce soulèvement qui lui offroit un prétexte pour subjuguer un pays qu'il convoitoit depuis long-temps. Il remit à une autre époque l'invasion qu'il s'étoit proposé de faire dans la Bohême et la Thuringe ; et il se préparoit à conduire une armée en Suisse, lorsqu'un assassinat vint terminer son règne et sa vie.

Jean, neveu d'Albert, ayant atteint sa dix-neuvième année, avoit inutilement réclamé son héritage (1). Irrité par des refus réitérés, et excité par divers seigneurs, il conspira contre les jours de son oncle, avec Walter d'Eschenbach, son gouverneur, avec Rodolphe de Wart, avec Rodolphe de Balm, et Conrad de Tegelfield, qui tous avoient des possessions étendues et beaucoup d'influence dans les comtés de Kibourg, de Lentzbourg et de Baden.

(1) Il s'est élevé différentes discussions au sujet du territoire réclamé par Jean. Quelques auteurs ont eu l'absurdité de prétendre que c'étoit le duché de Souabe, que n'ont jamais possédé Rodolphe ni Albert ; d'autres ont soutenu que c'étoit une partie des états autrichiens, dont, par l'acte d'investiture, Albert étoit unique administrateur. L'héritage de Jean faisoit incontestablement partie des possessions héréditaires des maisons de Hapsbourg et de Kibourg ; et il est probable qu'il se composoit des comtés de Kibourg, de Lentzbourg et de Baden. Le lecteur qui voudra résoudre cette question, pourra consulter *Fuesselin, Erdbeschreibung der Schweiz. Eidg. vol. I, p. 83.*

Chap. VI. 1298—1308.

Albert, accompagné de ses enfants, et conduisant une suite nombreuse, dans laquelle étoient son neveu et les quatre conspirateurs, alloit à Rhinfeld, où Elisabeth, son épouse, avoit rassemblé des troupes. Il s'arrêta à Baden pour y prendre quelque nourriture ; et le jeune prince lui demanda d'être mis sur-le-champ en possession de ses biens. Albert lui présenta une guirlande de fleurs, en lui disant que cela convenoit mieux à son âge que les soins du gouvernement. Jean fondit en larmes, jeta la guirlande avec indignation, et se confirma dans la résolution d'exécuter son horrible dessein.

Arrivés sur les bords de la Reuss, vis-à-vis de Windisch, les conspirateurs passèrent le lac les premiers. Ils furent suivis d'Albert, qui n'avoit qu'un seul officier avec lui, et qui avoit laissé sur l'autre rive Léopold son fils, et le reste de sa suite. L'empereur traversa lentement les campagnes qui se trouvent au pied des montagnes que couronne le château de Hapsbourg ; et il conversoit familièrement avec l'officier qui l'accompagnoit, lorsqu'un des conjurés, l'attaquant à l'improviste, saisit les rênes de son cheval. « Rends-moi mon héritage ! » s'écrie le neveu d'Albert, en le prenant au cou. Balm lui enfonce son épée dans le corps, et Eschenbach lui fend la tête d'un coup de sabre. Wart demeura interdit ; l'officier prit la fuite, et le monarque,

Chap. VI. 1298—1308.

tombé de cheval, fut laissé baigné dans son sang. Léopold son fils, et les seigneurs de sa suite, le trouvèrent rendant le dernier soupir entre les bras d'une pauvre femme qui étoit accourue à son secours. (1)

Quelques-uns des assassins se réfugièrent dans les cantons d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, espérant trouver un asile parmi des peuples qu'Albert se préparoit à soumettre; mais détestant un attentat si atroce, quoique commis sur leur mortel ennemi, ils refusèrent de protéger les hommes qui s'en étoient rendus coupables. Ceux-ci souffrirent, soit dans les supplices, soit dans l'exil, la misère et le mépris, la peine due à leur crime. Jean de Hapsbourg, après avoir erré dans les montagnes et s'être caché dans des cavernes, se réfugia en Italie, déguisé sous un habit de religieux. Pressé par les remords de sa conscience, il se découvrit à Clément V, qui lui donna l'absolution, mais qui le fit livrer à l'empereur Henri VII. Confiné dans le couvent des Augustins, à Pise, il y mourut en 1313. (2).

(1) *Albert. Argent. p.* 114.

(2) Ebendorf, auteur de la *Chronique Autrichienne*, assure qu'il a vu mendier, à Vienne, un vieillard aveugle, qui étoit fils naturel de Jean, et d'une femme qui avoit suivi ce prince dans la vie errante qu'il avoit menée. *Pez. vol. II, p.* 777.

Les préjugés ou les passions des historiens les ont portés à flétrir, avec trop d'injustice, le caractère d'Albert, qui paroît avoir souffert infiniment d'avoir été mis en parallèle avec son illustre père. Cependant il étoit époux fidèle et tendre; il aimoit passionnément ses enfants, et en retour, il étoit adoré dans sa famille. Ce prince détestoit également la flatterie et la médisance; il avoit un juste sentiment des convenances; il maîtrisoit ses passions, et savoit résister aux amorces du plaisir. Albert avoit signalé ses talents dans l'art de la guerre, et il ne fut inférieur à aucun de ceux qui, par leur résolution, leur activité, leur énergie, leur promptitude et leur courage, se sont attirés l'admiration publique. Chef de l'Empire, il en mania les rênes d'une main ferme. Il maintint, avec la même vigilance que son père, la tranquillité publique. Quoique religieux, il résista avec dignité aux prétentions du Saint-Siége, et contint l'ambition des électeurs ecclésiastiques. Mais comme souverain, il joignoit l'arrogance au despotisme; il étoit inquiet, avide, et suivoit, avec une constance opiniâtre, et sans aucun égard pour la justice et la pitié, l'exécution de ses projets pour l'agrandissement de sa maison. Il avoit l'air commun, grossier et féroce. (1) Ses bonnes qualités

(1) Une chronique du temps représente ainsi Albert:

Chap. VI. 1298—1308.

étoient obscurcies par ses défauts ; et selon un historien de la Suisse, « la vertu parut en lui de » l'égoïsme. » (1)

Elisabeth, femme d'Albert, étoit fille de Meinhard, duc de Carinthie, et d'Elisabeth, fille d'Othon, comte palatin, et veuve de l'empereur Conrad IV. Cette princesse naquit en 1263, et épousa Albert en 1276. Elle se retira au couvent de Konigsfelden, après le meurtre de son époux, et elle mourut en 1313. Elle donna vingt enfants à Albert. Il en périt neuf en bas âge ; les autres furent six fils et cinq filles.

Rodolphe, qui devint roi de Bohême, étoit né en 1285, et mourut avant son père. Il épousa, en premières noces, Blanche, fille de Philippe-le-Bel, roi de France, et en secondes noces, Elisabeth, fille de Prémislas, roi de Pologne. Il n'eut aucun enfant de l'une ni de l'autre. Les autres fils d'Albert étoient Frédéric, Léopold, Albert, Henri et Othon. Nous parlerons d'eux dans les chapitres suivants.

Les filles d'Albert furent :

1.° Anne, qui épousa, en premières noces, Herman-le-Long, margrave de Brandebourg,

---

« Homo grossus, aspectu ferox, rusticanus in personâ, » propter liberos avarus. » *Arempech ap. Pez. p.* 1232.

(1) *Planta.*

et en secondes noces, Henri, duc de Breslaw. Cette princesse mourut en 1326.

2.° Elisabeth, femme de Ferri IV, duc de Lorraine. Après la mort de ce prince, elle fut tutrice des enfants qu'elle en avoit eus. Elle finit ses jours en 1352.

3.° Agnès, qui, dans sa jeunesse, se fit remarquer par sa grande dévotion. Devenue veuve, elle se retira dans un hermitage près de Konigsfelden, et employa tous ses biens en aumônes et en fondations pieuses. L'empereur Charles IV, qui admiroit le jugement et la perspicacité de cette princesse, la visitoit fréquemment. Elle avoit épousé, en 1296, André, roi de Hongrie, et on lui avoit assigné pour douaire le château de Presbourg, et toutes les terres qui en dépendoient. Elle mourut en 1364, âgée de quatre-vingt-quatre ans.

4.° Catherine, dont on vantoit la beauté, fut fiancée à l'empereur Henri VII; mais il mourut dans le temps où cette princesse étoit en chemin pour aller l'épouser. Elle se maria ensuite à Henri, prince de Calabre, et elle finit ses jours en 1324.

5.° Judith, qui, à ce qu'il paroît, épousa Louis, comte d'Oettingen, et mourut en 1329.

FRÉDÉRIC ET LÉOPOLD.

CHAPITRE VII.

1308 — 1330.

Chatiment des conspirateurs. — Portraits de Frédéric et de Léopold, premier et second fils d'Albert. — Tableau de leur administration. — Henri de Luxembourg est élu roi des Romains. — Jean, son fils, monte sur le trône de Bohéme. — Convention faite entre les maisons d'Autriche et dé Luxembourg. — Soulèvement dans les états autrichiens. — Guerre que Frédéric soutient contre la Bavière. — Léopold accompagne l'empereur en Italie. — Mort de Henri de Luxembourg. — Double élection de Frédéric et de Louis de Bavière. — Guerre entre les deux compétiteurs. — Léopold envahit les cantons d'Uri, de Schwitz et d'Underwald. — Bataille de Morgarten. — Trève avec les Suisses. — Continuation des hostilités en Allemagne. — Frédéric est battu, et fait prisonnier à la journée de Muhldorf. — Léopold s'efforce de lui faire recouvrer la liberté. — Sa demande est appuyée par Jean XXII. — Situation politique de l'Italie. — Contestations entre le parti des Papes et celui des Empereurs. — Le Pape excommunie Louis de Bavière, et le déclare déchu de tous ses droits.

— Ce prince est défait par LÉOPOLD. — LÉOPOLD tente de faire porter le roi de France sur le trône impérial. — Traité conclu entre FRÉDÉRIC et Louis de Bavière. — Délivrance de FRÉDÉRIC et mort de LÉOPOLD. — Expédition de Louis de Bavière en Italie. — Ce prince est couronné à Rome, et fait élire un anti-Pape. — Guerre et réconciliation entre FRÉDÉRIC et Othon. — Mort de FRÉDÉRIC.

Chap. VII. 1308—1330. LA famille d'Albert, dans la consternation où elle fut jetée au premier instant, se persuada que la mort de ce monarque étoit le signal d'un soulèvement général ; mais lorsqu'elle eut reconnu que les assassins ne formoient qu'une poignée de mécontents, elle s'empressa de faire tomber le poids de sa vengeance sur eux, sur leurs adhérents, et même sur leurs parents et leurs serviteurs. Frédéric et Léopold, fils d'Albert, surprirent et rasèrent les places fortes des conspirateurs; ils en passèrent les garnisons au fil de l'épée, et enveloppèrent dans une même ruine tous ceux qui avoient quelque relation avec les assassins. Leurs officiers domestiques furent massacrés indistinctement; on en confisqua les biens, et on en réduisit les familles à l'indigence. Soixante-trois vassaux de Balm, quoiqu'ils eussent tous protesté de leur innocence, furent décapités en un seul jour, en présence de Léopold, et d'Agnès sa sœur. On prétend que, du-

rant l'exécution, cette princesse féroce répétoit la légende de Sainte-Elisabeth : « A présent, je » me baigne dans la rosée de mai. » Elle voulut étrangler elle-même un fils d'Eschenbach, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que les soldats, touchés des larmes de cet enfant, parvinrent à le lui arracher des mains. Enfin, on assure que plus de mille personnes furent sacrifiées aux mânes du monarque autrichien. De concert avec Agnès, la veuve d'Albert, inconsolable de la perte qu'elle avoit faite, fonda à Konigsfelden, (1) sur la place où l'assassinat avoit été commis, un magnifique monastère; et ces deux princesses y passèrent en des exercices de religion le reste de leurs jours. L'histoire rapporte, avec plaisir, une réponse qu'un vieil hermite fit à Agnès, qui lui offroit un asile. « Madame, » lui dit-il, « on ne sert point Dieu en

(1) La fondation se composa de deux couvents, l'un de Frères Mineurs, et l'autre de religieuses de l'ordre de Sainte-Claire. Un grand nombre de princes de la maison d'Autriche ont été inhumés dans ce monastère, sur les murs duquel, ainsi qu'aux fenêtres de l'église, on voit les portraits des plus anciens d'entre eux. Le monastère de Konigsfelden a été sécularisé à la réforme. La *Pinacotheca Austriaca* renferme une notice des gravures des portraits dont nous venons de parler, et l'on trouve dans la relation de mes *Voyages en Suisse* (Lettre XIV) une description de l'édifice qui formoit ce monastère.

Chap. VII.
1308—1330.

» versant le sang innocent, ni en élevant des » monastères avec le produit du pillage des fa- » milles. On le sert par la compassion et l'oubli » des injures. » (1)

Les cinq fils d'Albert succédèrent à toutes ses possessions, tant héréditaires qu'acquises, sans les partager. Mais en vertu de l'acte d'investiture et des pactes de famille, l'administration des provinces autrichiennes fut dévolue à Frédéric; et comme les trois fils les plus jeunes étoient en bas âge, Léopold prit en main le gouvernement des états que sa maison possédoit en Souabe, dans l'Alsace et en Suisse.

Les deux frères, sur qui reposa alors la fortune de la maison d'Autriche, étoient physiquement et moralement l'opposé l'un de l'autre. Frédéric, qui avoit commencé sa vingt-troisième année, étoit d'une taille élevée et bien prise, et la beauté de toute sa personne lui avoit mérité le surnom de le Bel. C'étoit le prince le plus accompli de son temps. Quoique poussant la bravoure jusqu'à la témérité, il avoit de la douceur, de la bienveillance, et étoit d'un caractère conciliant. Léopold, qui n'avoit que seize ans, étoit petit et difforme. Il montroit un caractère inquiet et fougueux; et à la mort de son père, il avoit déjà

(1) *Hettinger.* — *Tschudi.* — *Watteville.* — *Muller.* — *Planta, vol. I, p.* 163.

donné des preuves de cette rare valeur qui, dans la suite, le fit appeler la gloire de la chevalerie.(1) Chap. VII. 1308—1330.

Frédéric sollicita la couronne impériale; mais la dureté du gouvernement du père laissoit un souvenir qui eut plus d'effet que les grands talents et les qualités aimables du fils. Charles de Valois, frère du roi de France, et plusieurs princes allemands, se mirent aussi sur les rangs. Henri, comte de Luxembourg, fut élu, à l'unanimité des suffrages, par l'influence de Baudouin, son frère, qui étoit électeur de Cologne, et à la recommandation puissante de Pierre, archevêque de Mayence. Ce prince fut couronné à Aix-la-Chapelle, et Clément V en confirma l'élection. Le 29 Nov. 1308.

L'élévation de Henri sur le trône impérial fit échouer les projets des princes de la maison d'Autriche, au sujet de la Bohême, dont, par un heureux concours de circonstances, le nouvel empereur put faire passer la couronne sur la tête de son fils. Henri de Carinthie s'étoit aliéné le cœur des Bohémiens, tant par sa tyrannie, et par les impôts dont il les avoit accablés, qu'en confiant à des Carinthiens les offices les plus importants

(1) Une ancienne chronique compare Léopold au Tydée de Lucain.

« Major in exiguo regnabat corpore virtus. »

Anon. Leob. ap. Pez. vol. I, p. 926.

et la garde des forteresses principales du royaume. Un parti puissant, également contraire à Henri et aux princes de la maison d'Autriche, tira de la prison, où le monarque régnant l'avoit confinée, Elisabeth, la plus jeune des sœurs de Venceslas III, et offrit, avec la couronne, la main de cette princesse à Jean, fils du roi des Romains. L'offre fut acceptée; et l'empereur, du consentement des princes de l'Empire, déclara, dans une diète tenue à Nuremberg, Henri de Carinthie coupable de félonie, pour s'être emparé de la Bohême, sans le concours de l'autorité impé-

Sept. 1309. riale. En même temps il annonça que ce royaume étoit dévolu à l'Empire, et il en donna l'investiture à son fils, qui, après la cérémonie, épousa Élisabeth. Jean, ayant rassemblé une armée formidable, entra en Bohême. Henri avoit réuni à Prague la plus grande partie de ses troupes. Jean marcha contre cette ville, dont les habitants lui ouvrirent les portes. Henri se réfugia dans la citadelle; mais voyant que l'ennemi se préparoit à donner l'assaut, il sortit de nuit de la place,

Le 5 Déc. 1310. avec son épouse, et quitta la Bohême. Le nouveau roi convoqua une diète, où il reçut la couronne et confirma les priviléges de la nation. Ce prince chassa ensuite les Carinthiens des forte-

1311. resses qu'ils tenoient en Bohême et en Moravie;

1312. et après avoir obtenu, par la négociation, la remise des villes qu'Élisabeth avoit livrées aux

Autrichiens, il se vit maître de tout le pays (1).

Pendant l'invasion de la Bohême, les états avoient réclamé, en faveur de leur nouveau roi, l'Autriche, la Stirie et la Carniole, conformément à l'investiture que Richard de Cornouailles avoit donnée à Ottocare. L'empereur ayant fait sommer les possesseurs de rendre ces fiefs, Frédéric répondit : « Dites à Henri de Luxembourg » que depuis cinquante ans, l'Autriche a été le » tombeau de cinq princes souverains, et qu'il » pourra lui-même être le sixième, s'il tente » de nous ravir notre héritage. » Mais comme le roi des Romains ne s'étoit proposé, par cette réclamation, que d'obtenir des princes autrichiens un acquiescement à tout ce qui venoit de se faire en Bohême, et que les fils d'Albert, occupés des affaires de Suisse, craignoient en outre un soulèvement en Autriche, on s'arrangea promptement. Henri accorda publiquement à ces princes l'investiture des états de leur père, et à leur tour, ils s'engagèrent à payer vingt mille marcs d'argent, à renoncer à toute prétention à la couronne de Bohême, à prêter des secours au nouveau roi, et à suivre Henri, avec des forces considérables, dans l'expédition qu'il méditoit. L'empereur proclama une sentence de mort contre Jean, meurtrier d'Albert; il en

Chap. VII. 1308—1330.

Le 17 Sept. 1309.

(1) *Pekel, p.* 180 - 187.

Chap. VII. 1308—1330.

transféra les possessions aux princes autrichiens, et leur permit de conserver les biens qu'ils avoient enlevés aux parents des assassins.

Les ducs d'Autriche ayant vengé le meurtre de leur père, et suivi son convoi jusqu'à Spire, lieu de la sépulture des empereurs, où son corps fut transféré de l'abbaye de Wettingen, se disposèrent à se rendre en Italie avec l'empereur. A la veille de son départ, Frédéric fut appelé en Autriche pour y étouffer une révolte, et repousser Othon, duc de Bavière, qui avoit pris Neubourg et investi Pirnstein. A son arrivée, il trouva l'ordre rétabli par les soins et l'activité d'Ulric de Waldseck, gouverneur de Stirie. Ayant puni sévèrement les coupables, il conclut une alliance avec le roi de Hongrie, avec le duc de Carinthie et l'archevêque de Saltzbourg. Il reprit Neubourg à la tête de 15,000 hommes, entra dans la Bavière, s'empara de Riedt, et mettant le pays à feu et à sang, il assiégea Scharding. L'approche des Bavarois le contraignit à s'éloigner; et au commencement de l'année suivante, il se fit un accommodement par la médiation d'Élisabeth, mère de Frédéric, et par l'intervention de Rodolphe et de Louis, comtes palatins de Bavière.

Avril 1312.

Cette paix dura peu. Othon, qui mourut avant la fin de l'année où elle avoit été conclue, nomma Louis tuteur de ses fils et de ceux d'Etienne, son frère. Un parti, formé dans les états de Bavière,

Le 13 Sept.

refusa de ratifier cette disposition, et demanda que la tutelle fût déférée aux princes autrichiens. Il s'ensuivit des actes d'hostilité. Frédéric, ayant été battu à Sammelsdorff, renonça à toutes ses prétentions en faveur de Louis, qui prit possession du pays et le gouverna (1).

Durant le cours de ces événements, Léopold accompagnoit l'Empereur en Italie, à la tête de quinze cents hommes d'armes, et de deux cents chevaliers. Sa rare valeur lui concilia l'affection d'un prince aussi belliqueux que l'étoit Henri, et il acquit de plus en plus son estime et sa confiance, en étouffant une insurrection que les Guelfes avoient excitée à Milan, peu de temps après que cet Empereur avoit été couronné roi de Lombardie. A l'instant où les jours du monarque étoient le plus en danger, Léopold accourut d'un faubourg de la ville, avec quatorze cents hommes; il dissipa les insurgents, et chassa de Milan les Torriani et les autres chefs des Guelfes. Ce prince continua de servir, d'une manière distinguée, son souverain, et l'aida à renverser les obstacles que lui opposèrent, lorsqu'il traversa l'Italie, les intrigues des papes, et l'inimitié de Robert, roi de Naples. Enfin, il le suivit à Rome, et assista

(1) *Ebendorf ap. Pez. T. II, p.* 285. — *Vita Ludov. IV, imp. ib. p.* 418. — *Falkenstein, p.* 161. — *Gerard de Roo.* — *Fugger.*

Chap. VII. à son couronnement, qui se fit dans l'église de
1308—1330. Saint-Jean-de-Latran.

En reconnoissance de ces services et d'autres non moins essentiels, Henri combla de marques de considération et de faveur le prince autrichien. Il le fiança à la nièce de son épouse qui n'étoit plus, à Catherine de Savoie (1); et pour établir une liaison plus intime entre lui et les princes de la maison d'Autriche, il choisit pour seconde femme, Catherine leur sœur. La future impératrice, accompagnée de sa mère, avoit déjà passé les Alpes, et étoit parvenue sur le bord
Le 24 Août 1313. du Tésin, lorsque Henri mourut, à l'âge de cinquante-deux ans, à Buonconvento, près de Sienne, comme il se préparoit à porter ses armes dans le royaume de Naples (2).

(1) Quelques auteurs donnent deux femmes à Léopold, l'une desquelles auroit été Catherine, fille de Henri, et de Marguerite, fille de Jean, duc de Brabant; et l'autre, Catherine, fille d'Amédée, comte de Savoie, et de Marie, sœur de l'impératrice Catherine. Mais c'est une erreur grossière; car Henri n'a point eu de filles du nom de Catherine, et Léopold n'a eu qu'une seule femme, Catherine, princesse de Savoie. Voyez *Pinac. Aust. vol. II, p.* 51.

(2) On a prétendu que Henri avoit été empoisonné en recevant la communion, des mains de Bernard de Montepulciano, religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Ce fut le parti impérial ou Gibelin qui fit le premier

Cette mort offrit aux princes autrichiens l'espoir de faire placer l'un d'eux sur le trône de l'Empire; et, n'épargnant ni intrigues, ni argent, ils usèrent de toute leur influence, pour assurer la nomination de Frédéric. Chap. VII. 1308—1330.

Malheureusement pour le corps germanique, les électeurs ecclésiastiques étoient les seuls dont le suffrage ne fût point partagé. Celui des électeurs séculiers étoit possédé en commun par les diverses branches d'une même famille, et il n'y avoit rien de fixé pour le cas où elles n'étoient point d'accord. La Bavière, la Saxe et le Brandebourg, étoient dans ce cas. Rodolphe et Louis, fils de Louis-le-Sévère, électeur de Bavière, avoient eu de longues altercations entre eux, pour la participation au gouvernement, et pour l'exercice du droit de suffrage électoral. Par une convention récente, il avoit été arrêté qu'ils auroient part l'un et l'autre à l'administration des affaires, que le droit de suffrage seroit exercé par Rodolphe seul, durant sa vie, et qu'il le seroit ensuite alternativement par les deux branches. Celui de la Saxe étoit réclamé par Rodolphe, chef de la branche Albertine, et par son cousin Jean, duc de Saxe-Lawenbourg. Enfin, le droit de suffrage, qui appartenoit à la maison de Bran-

circuler cette accusation, qui paroît n'avoir eu pour fondement que l'époque et le lieu où Henri est mort.

Chap. VII. 1308—1330.

debourg, étoit partagé de la même manière, entre le margrave et son frère Henri de Landsberg.

Frédéric tira de Rodolphe de Bavière, d'Albert de Saxe et de Henri de Landsberg, la promesse par écrit de favoriser son élection, et Louis de Bavière s'engagea à ne point la traverser. Le prince autrichien obtint aussi le suffrage de l'électeur de Cologne, en offrant Henri, son frère, pour époux à Elisabeth, nièce de l'archevêque; et il gagna Henri de Carinthie, qui disputoit le trône de Bohême à Jean de Luxembourg. Pour se procurer l'appui du pape et celui des Guelfes, et pour se concilier la bienveillance du roi de France, Frédéric envoya des troupes en Italie, et donna la main de sa sœur à Charles, prince de Calabre, fils de Robert, roi de Naples. Le duc d'Autriche, par sa libéralité, son éloquence persuasive et ses autres qualités aimables, fit épouser sa cause par plusieurs autres princes et états; mais il avoit à lutter contre un parti nombreux et puissant, qui étoit attaché aux intérêts de la maison de Luxembourg. Jean, roi de Bohême, dont les sujets, accoutumés à changer de maître, avoient déjà paru mécontents de son gouvernement, craignoit que l'élévation d'un prince autrichien n'ébranlât le trône sur lequel il venoit de s'asseoir. Il se ligua donc avec Pierre, archevêque de Mayence, qui nourrissoit

une haine invétérée contre la maison d'Autriche, et il fut soutenu par son oncle, l'électeur de Trèves. Ils gagnèrent Waldemar de Brandebourg, par le secours duquel ils détachèrent du parti autrichien Henri de Landsberg, et obtinrent l'appui du duc de Saxe-Lawenbourg. S'étant procuré de la sorte la pluralité des suffrages, ils offrirent en secret la couronne à Henri de Bavière, dont ils vainquirent les scrupules au sujet de la promesse qu'il avoit faite à Frédéric, et dont ils calmèrent les craintes en lui promettant de le secourir de toutes leurs forces contre les princes de la maison d'Autriche. (1)

Il s'étoit écoulé un an depuis la mort de Henri; et au jour fixé pour l'élection, Rodolphe de Bavière, délégué de l'électeur de Cologne, Rodolphe de Saxe et Henri de Carinthie, tous parti-

(1) Il paroît que Louis de Bavière résista, durant un espace de temps considérable, à l'offre séduisante qu'on lui fit de la couronne impériale. Nicolas Burgundus, son biographe, pour le disculper d'avoir manqué à sa promesse, prétend qu'on le menaça de la mort s'il persistoit dans son refus. Selon cet auteur, le chef de l'ambassade dit à Louis : « Scias imperaturum te, aut moriturum. » Mais il n'est pas probable qu'un prince si ambitieux ait été intimidé par une telle menace, ni qu'il ait fallu la lui faire. *Voyez* ce passage dans *Burgundus*, cité dans le *Vitrarius* de Pfeffinger, vol. I, p. 655, et *Falkenstein*, p. 229.

Chap. VII. 1308—1330.

sans de l'Autriche, se rassemblèrent à Saxenhausen. Les électeurs de Mayence et de Trèves, Jean, roi de Bohême, Jean de Saxe-Lawenbourg, et Waldemar de Brandebourg, procureur fondé de Henri, son frère, se réunirent dans un des faubourgs de Francfort, à l'ancienne place de l'élection. Le 9 octobre, le parti autrichien choisit Frédéric; et le parti de la maison de Luxembourg, après avoir invité l'autre parti à venir le joindre, élut Louis de Bavière. La ville de Francfort ouvrit ses portes à ce dernier, qui fut intronisé sur le maître-autel de la cathédrale, et ensuite présenté au clergé et au peuple. Aix-la-Chapelle reçut le nouveau souverain, qui fut couronné par l'électeur de Mayence, avec les cérémonies accoutumées. Après le départ de Louis, Frédéric mit le siége devant Francfort; mais le manque de munitions le contraignit à le lever, et il se retira à Bonn, où l'électeur de Cologne le couronna. La plus grande partie des villes impériales, suivant l'exemple de Francfort et d'Aix-la-Chapelle, reconnurent Louis, qui, incontestablement, avoit obtenu la pluralité des suffrages (1).

Les 16 et 20 Octob. 1314.

Les deux partis interjetèrent appel aux états de l'Empire, et au Pape qui succéderoit à Clément V, mort depuis peu. Ils se préparèrent aussi

(1) *Voyez* au bas de la page suivante.

Chap VII. 1308—1330.

à maintenir leur élection par la force des armes. Léopold, conduisant un corps de troupes considérable, qu'il avoit tiré des états de Hapsbourg, s'avança jusqu'à Spire, ville sous les murs de laquelle Louis étoit campé, et fit le dégât dans les environs. Frédéric s'approchant avec un renfort, Louis se retira vers la Bavière, s'assura d'Augsbourg qui sembloit pencher vers les Autrichiens, et contraignit Rodolphe, son frère, à le reconnoître empereur. Léopold le suivit en Bavière, et assiéga Landsberg. Repoussé par Louis, il fit retraite jusqu'à Bâle, où Frédéric Juillet 1315.

(1) Électeurs qui ont voté en faveur de Frédéric.	Électeurs qui ont voté en faveur de Louis de Bavière.
Rodolphe de Bavière.	L'Électeur de Mayence.
L'Électeur de Cologne.	L'Électeur de Trèves.
* Rodolphe, Électeur de Saxe.	* Jean, roi de Bohême.
* Henri de Carinthie, en qualité de roi de Bohême.	* Jean, duç de Saxe-Lawenbourg.
	Waldemar de Brandebourg, concurremment avec Henri son frère.

Les particularités principales de cette élection se trouvent dans les nombreuses chroniques du temps. — *Falkenstein, Geschichte von Bayern.* — *Vitrarius* de *Pfeffinger.* — *Struvius.* — *Schmidt* et *Heinrich.*

* *Les suffrages de tous ceux dont les noms sont marqués d'un astérique ont été contestés.*

Chap. VII.
1308—1330.

avoit convoqué une diète. Les deux princes autrichiens y célébrèrent leurs noces avec Elisabeth d'Aragon et Catherine de Savoie, et perdirent un temps précieux en fêtes et en tournois. Les amusements terminés, au lieu de réunir leurs efforts contre leur ennemi, Frédéric marcha contre Louis, tandis que son frère commença les hostilités contre les trois cantons suisses, qui avoient épousé les intérêts du parti bavarois.

Léopold saisit pour prétexte une querelle qui s'étoit élevée entre l'abbaye d'Einsiedel, dont il étoit avoué, et les habitants du canton de Schwitz, qui, pour venger une insulte faite à quelques pélerins suisses, avoient investi ce couvent, et en avoient enlevé un maître d'école et quatre pièces d'artillerie. Considérant comme une entreprise facile la réduction de ce canton, et fier de ses talents et de la supériorité de ses forces, il se flatta de fouler aux pieds d'audacieux villageois. Ayant rassemblé vingt mille hommes, il se hâta de mettre en exécution sa menace. Quatre mille hommes devoient pénétrer d'Ober-hasli dans l'Underwald, par le Mont-Brunig. Un corps de mille hommes devoit partir de Lucerne pour faire diversion par Stantz; et Léopold se proposoit de marcher en personne, de Zug contre Schwitz, à la tête de quinze mille hommes. Le pays, du côté du Nord, étant défendu par des boulevarts naturels, par des rétranchements

et des tours, il n'y avoit que deux passages qui conduisissent vers cette ville. Le premier étoit le passage d'Art, qui s'étend le long des rochers dont est bordé le lac de Zug, et qui est impraticable pour de la cavalerie ordinaire. L'autre passage est un défilé d'environ trois milles de longueur, qui d'un côté a le lac Egeri, et de l'autre les hauteurs qui couronnent le village de Morgarten, d'où il tire son nom.

Les Suisses, endurcis par leur manière de vivre, et rendus belliqueux par la forme de leur gouvernement, virent sans effroi, mais non avec insouciance, s'approcher l'orage amassé contre eux. Quatorze cents hommes (1), la fleur de leur jeunesse, saisissent leurs armes et se rassemblent à Schwitz. Ils passent tout un jour en exercices de piété, à chanter des hymnes, et à demander à Dieu, agenouillés dans les rues et les places publiques, d'exaucer leurs humbles prières, et d'abaisser l'orgueil et l'insolence de leurs ennemis. Placés sur les hauteurs de Morgarten, par l'avis d'un vieux guerrier plein d'expérience, et enflammés du même courage que les Grecs qui défendirent les Thermopyles, ils attendent l'approche de l'ennemi. Quinze cents bannis fi-

(1) Quatre cents hommes du canton d'Uri, trois cents de celui d'Underwald, et sept cents de celui de Schwitz.

Chap. VII. 1308—1330.

rent demander aux magistrats de partager les dangers de leurs compatriotes, et, quoiqu'on eût rejeté leur proposition, ils occupèrent une hauteur qui commandoit l'entrée du défilé.

Le 16 Nov. 1315.

Le lendemain matin, au point du jour, on vit paroître les Autrichiens, qui se croyoient sûrs de la victoire. La cavalerie, armée de pied en cap, ouvroit la marche, suivie de l'infanterie, qui s'avançoit à rangs pressés. Lorsque les ennemis se furent engagés dans le défilé, et qu'ils eurent commencé à s'étendre le long des bords du lac, les bannis poussèrent de grands cris, et firent rouler sur les assaillants des troncs d'arbres et des quartiers de rocher. Le désordre se met alors dans la colonne; et les Suisses quittent les hauteurs et chargent, avec leurs massues, leurs hallebardes et leurs piques, les Autrichiens qui, gênés par le peu d'espace du terrain, ne peuvent faire aucune évolution, et dont un dégel accroît l'embarras. Quantité de cavaliers sautent dans le lac; les autres se replient sur l'infanterie, qui, ne pouvant ouvrir ses rangs, s'éparpille ou est foulée aux pieds. Un grand nombre de soldats, pressés par leurs camarades, tombent dans l'eau ou entre les mains d'un ennemi furieux. Quinze cents hommes, la plupart chevaliers ou nobles, furent tués dans cette déroute; et Léopold lui-même eut beaucoup de peine à parvenir, conduit par un paysan, jusqu'à Winterthur, où il

arriva de nuit, épuisé de fatigue et accablé de chagrin (1). Chap. VII. 1308—1330.

Vers la fin de la journée, les habitants d'Underwald, qui venoient d'être instruits de l'approche du corps parti de Lucerne, s'embarquèrent sur le lac avec cent bourgeois de Schwitz. Ayant pris terre à Buchs, ils attaquèrent l'ennemi et le mirent en déroute. Malgré les efforts qu'ils avoient déjà faits dans cette journée, les vainqueurs, joints par quelques-uns de leurs compatriotes, se portèrent en hâte vers Alpnach, où quatre mille Autrichiens avoient pris une forte position. Ceux-ci, voyant flotter les bannières victorieuses des Suisses, et entendant leurs cris de joie, furent saisis de frayeur. Ils commençoient à faire retraite, lorsqu'ils furent attaqués

---

(1) Selon le rapport qu'en a fait Jean de Winterthur, auteur contemporain, « un grand nombre d'hommes périrent dans l'action; et l'on n'entendoit que lamentations et que gémissements. Un seul citoyen de Winterthur fut tué : c'étoit un traître qui avoit quitté ses compatriotes pour se réunir aux nobles........ J'ai vu toutes ces choses de mes propres yeux, étant à la porte de la ville avec mes camarades d'école. » Ce passage est cité dans le *Tableau de la Suisse*, par Fusselin, (vol. II, p. 294 et 357) qui a donné une description de ce mémorable combat. *Voyez* aussi *Tschudi.* — *Stumpf.* — *Muller.* — *Watteville.* — *Planta*, *vol. I*, *p.* 174.

Chap. VII. par les confédérés, qui les repoussèrent sur les montagnes du côté de Lucerne.

1308—1330. Les trois cantons déclarèrent, dans une assemblée publique, « que l'anniversaire du jour où le » Dieu des armées avoit visité son peuple, et lui » avoit donné la victoire sur ses ennemis, seroit » un jour de fête ; » et ils ordonnèrent qu'on lût tous les ans, en public, les noms et les actions héroïques des citoyens qui avoient péri en combattant pour leur pays. Ils rendirent perpétuelle leur ligue, que jusqu'alors ils avoient renouvelée tous les dix ans, et le chef de l'Empire la confirma.

Cette humiliante défaite des troupes autrichiennes par un ennemi qu'elles avoient insulté, ralentit les efforts que faisoient celles qui combattoient Louis de Bavière. Ce prince parvint à chasser Rodolphe, son frère, et occupa toutes ses possessions. Dans les trois ans que dura la guerre, les Autrichiens ne purent laver la honte de leurs armes dans l'Helvétie ; car Léopold ayant investi Soleure, éprouva une résistance si opiniâtre, qu'il fut forcé de lever le siége ; et peu
1318. de temps après, il conclut un armistice avec les trois cantons.

Délivrés de cette guerre infructueuse, les ducs d'Autriche tournèrent leurs armes contre Louis de Bavière, et dans les deux années suivantes, il se livra une infinité de combats qui épuisèrent

également les deux partis, et désolèrent l'Allemagne, de l'une à l'autre extrémité. A la fin les Autrichiens eurent l'avantage. Louis, abandonné par quelques-uns de ses alliés, foiblement soutenu par d'autres, et déplorant la dévastation de ses états, fut sur le point de céder aux forces supérieures de ses ennemis. Réduit à cette extrémité, il obtint des secours du roi de Bohême, en lui promettant l'investiture du margraviat de Brandebourg (1), qui récemment étoit devenu vacant. Les princes et états de l'Empire attachés à son parti lui fournirent aussi leurs contingents. En conséquence, ayant rassemblé, dans les environs de Munich, une armée de trente mille hommes de pied, et de quinze cents chevaux, il résolut de livrer un combat décisif.

De leur côté, les princes autrichiens firent de grands préparatifs pour soumettre la Bavière. Léopold leva beaucoup de soldats dans le pays de Hapsbourg. Il devoit s'avancer vers l'Allemagne, tandis que Frédéric, à la tête des troupes autrichiennes et des Hongrois, ses auxiliaires,

(1) Les deux branches de l'ancienne maison de Brandebourg s'éteignirent par la mort de Waldemar, qui arriva en 1319, et par celle de Henri le jeune, qui finit ses jours en 1320. Sophie, sœur de Henri, princesse qui épousa Magnus, duc de Brunswick, obtint l'investiture de Landsberg en 1333.

Chap. VII. 1308—1330.

composant une armée de dix-huit mille hommes de pied, de quatre mille archers, et de sept mille chevaux, fondroit sur la Bavière, et attendroit, retranché dans une plaine, entre Muhldorf et Ettingen, l'arrivée de son frère. Heureux s'il avoit suivi ce plan! Mais, emporté par une ardeur de jeune homme, et espérant suppléer par sa propre valeur et par celle de ses troupes, à l'absence de Léopold, il livra bataille à Louis. Au-dessus de toute crainte, et croyant que le poste le plus dangereux appartenoit au plus éminent en dignité, il se revêt d'une armure brillante, portant l'empreinte de l'aigle autrichienne, et se couvre la tête d'un casque surmonté d'une couronne d'or, comme pour servir de point de ralliement à ses troupes. Louis de Bavière se prépara au combat avec plus de prudence et non moins de magnanimité. Couvert d'une cotte de mailles qui ne se distinguoit que par une croix blanche, et sans aucune marque particulière du pouvoir souverain, il se place au centre de son armée, près de l'étendard impérial, et confie le commandement à Sifrid Schwepperman, l'un des généraux les plus expérimentés de ce temps. Le combat, qui fut opiniâtre, dura depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. La victoire parut quelque temps pencher du côté de Frédéric. Les manœuvres judicieuses de Schwepperman, la froide intrépidité de Louis, et les attaques impé-

Le 28 Sept. 1322.

tueuses du roi de Bohême n'auroient pu même la décider, sans un stratagème du bourgrave de Nuremberg, qui, parti de l'arrière-garde de l'armée bavaroise, à la tête d'un corps de quatre cents chevaux, monta sur une hauteur vers le flanc droit de l'ennemi, et s'approcha avec les couleurs autrichiennes, et faisant sonner ses trompettes, comme si c'étoit un renfort pour Frédéric. Ce prince lui-même croit que Léopold lui amène du secours; et ses troupes poussent des cris de joie. Mais le désespoir s'empara d'elles, lorsqu'elles virent ceux qu'elles prenoient pour amis tomber sur leurs rangs épuisés. Les Autrichiens furent mis en déroute, et Henri d'Autriche fut fait prisonnier. Frédéric, demeuré presque seul, soutint le choc jusqu'à ce que son cheval eût été tué sous lui. Jeté à terre et accablé par le nombre, il remit son épée au bourgrave de Nuremberg. Il fut ensuite présenté à Louis, qui le reçut avec cordialité. L'empereur, voyant Frédéric abattu, lui dit : « Ce n'est point par votre faute » que vous avez perdu la bataille. Les Bavarois » ont appris, à leurs dépens, quelle est votre vaillance; et vous devez vous rappeler que la victoire est entre les mains de la Providence. » Quoique j'éprouve le plus grand plaisir à vous » voir mon hôte, je suis sensible à votre malheur, » et je m'efforcerai de l'adoucir. » Cependant Louis confina Frédéric dans Traunsnitz, place

Chap. VII. 1308—1330.

du Haut-Palatinat, qui étoit très-forte, et livra le prince Henri au roi de Bohême (1).

Malgré cette victoire signalée, Louis fut hors d'état de suivre le cours de ses succès. Ses alliés, selon la coutume usitée dans les siècles de féodalité, rappelèrent les troupes qu'ils lui avoient fournies; et Léopold avoit toujours de grandes forces à ses ordres. Ce prince étoit déjà entré en Bavière; mais, après avoir appris la défaite et la captivité de son frère, il s'étoit retiré en Alsace. Il tenta d'abord la voie de la négociation, et même il rendit les marques de la dignité impériale, pour obtenir la liberté de Frédéric; mais Louis ayant refusé d'accéder à sa demande, à moins que les troupes autrichiennes n'évacuassent les villes impériales qu'elles tenoient toujours, il employa tous ses efforts pour réparer les malheurs de sa maison. Il gagna Jean, roi de Bohême, que Louis avoit mécontenté en conférant le margraviat de Brandebourg à son propre fils; et d'ailleurs la puissance toujours croissante de l'empereur donnoit de l'ombrage à ce prince. Léopold en obtint, moyennant une rançon de neuf mille marcs

(1) *Albert. Argent. p. 123. — Chronic. Leob. p. 922, — Nicholaus Burgundus, p. 52. — Anonym. Narrat. de prælio, etc. ap. Pez, tom. I, p. 1002. — Falkenstein Gesch. von Bayern, vol. I, p. 236. — Gerard de Roo, lib. II — Fugger.*

d'argent, et en renonçant à toutes les prétentions de sa famille à la couronne de Bohême, la liberté de Henri, son frère, que Jean avoit traité avec une rigueur qui honoroit peu sa générosité. Mais sa plus grande espérance, Léopold la plaça dans le Pape, que les événements qui venoient d'arriver en Italie rendoient l'ennemi le plus implacable de l'empereur.

Chap. VII. 1308—1330.

Jacques d'Euse, natif de Cahors en Guienne, qui fut élu Pape en 1316, après une vacance de deux ans, et prit le nom de Jean XXII (1), étoit un homme de basse extraction, mais avoit de grands talents et beaucoup d'instruction. Il laissa le Saint-Siége à Avignon, et fut encore plus dévoué à la maison d'Anjou, que ne l'avoit été Clément V. Son dessein le plus important étoit de placer sur le trône de l'Empire, Charles IV, roi de France, et d'assurer l'autorité principale en Italie, à Robert, roi de Naples, dont il avoit été chancelier, et à qui il devoit son élévation. En conséquence, il refusa de reconnoître comme roi des Romains, soit Louis, soit Frédéric; il déclara l'Empire vacant, nomma général des troupes pontificales, et vicaire impérial en Italie, Robert, sénateur de Rome, et défendit, sous peine d'interdit et même d'excommunication, de re-

(1) *Baluzius, vitæ Paparum Avenionensium, p.* 114.

cevoir de l'empereur aucune charge ou aucun office quelconque.

Les projets de Jean XXII furent contrariés par les Gibelins, et surtout par Cane della Scala, seigneur de Vérone, par Castruccio de Lucques, et par Mathieu Visconti, qui s'étoit emparé de la souveraineté de Milan, et qui étendoit son autorité sur la plus grande partie de la Lombardie. Ce dernier mit le siége devant Gênes, qui, ainsi que les autres villes d'Italie, étoit divisée entre les deux factions dominantes. Les Guelfes, ayant expulsé les Gibelins, appelèrent à leur secours Robert, roi de Naples, et lui cédèrent, pour dix ans, la souveraineté de leur ville. Les bannis se mirent sous la protection de Mathieu Visconti, qui conclut une alliance avec le marquis de Montferrat, guerrier expérimenté, et avec Frédéric (1), roi de Sicile, ennemi implacable du roi de Naples.

Les deux monarques soutinrent, par terre et

---

(1) Après les vêpres siciliennes, (1282) qui firent perdre la Sicile à la maison d'Anjou, Pierre III, roi d'Aragon, et mari de Constance, fils du roi Mainfroi, obtint la couronne. Ce prince, qui mourut en 1285, eut pour successeur, au trône d'Aragon, Alphonse, son fils aîné, et à la couronne de Sicile, Jacques, son second fils. Alphonse étant mort en 1291, Jacques devint roi d'Aragon, et Frédéric, troisième fils de Pierre III, fut roi de Sicile en 1296. — *Giannone*.

par mer, leurs partisans respectifs, et le siége de Gênes dura cinq ans avec des succès divers. Les Gibelins ne purent s'emparer d'un poste si important; mais ils furent plus heureux en d'autres parties de l'Italie, et leur faction continua à conserver l'ascendant. Le Pape, n'ayant pu l'abaisser par le secours du roi de France, s'adressa aux princes autrichiens, et engagea Frédéric, qui se flatta de voir confirmer son élection par Jean XXII, à faire passer en Italie, sous le commandement de Henri, son frère, un corps de deux mille hommes. Ce prince pénétra dans la Lombardie. Soit qu'il eût été gagné par les intrigues et les présents des Visconti, soit qu'ils lui eussent persuadé que ses efforts n'auroient d'autre effet que de remettre l'Italie en la puissance du roi de Naples, il avoit obtenu son rappel, et rejoint son frère, quelque temps avant la malheureuse bataille de Muhldorf. Mathieu Visconti mourut peu de temps après le départ de Henri, et eut pour successeur Galéas, son fils. Mais la mort d'un chef si habile, ou la division qui existoit entre les citoyens de Milan, fit reprendre la supériorité aux Guelfes, qui, sous la conduite du cardinal Poggetto, neveu du Pape, s'emparèrent de Parme, de Plaisance et d'autres places importantes, et qui même assiégèrent la capitale du Milanais.

Chap. VII. 1308—1330.

1322.

Juillet 1323.

Dans cette conjoncture, les Gibelins eurent

Chap. VII. 1308—1330.

recours à Louis de Bavière, que la victoire de Muhldorf avoit mis en état d'envoyer un corps de huit cents chevaux en Italie. Ce secours, joint à d'autres renforts, fit lever le siége de Milan. Le souverain Pontife, indigné, publia un monitoire où il somma Louis de déposer la couronne impériale, et de révoquer tous ses actes, sous trois mois, et où il défendit à qui que ce fût, ecclésiastique ou séculier, de lui obéir comme au

Le 18 Oct. 1323.

chef de l'Empire. Le monarque envoya des ambassadeurs solliciter un délai, et en même temps il protesta contre le monitoire, comme contraire aux droits des électeurs; il récrimina contre la conduite du Pape, et demanda la convocation d'un concile général. Ses ambassadeurs furent reçus avec hauteur à Avignon. Louis obtint un délai de deux mois; mais ayant persisté à ne point obéir aux ordres de Sa Sainteté, la

Juillet 1324.

sentence de déposition et d'excommunication fut fulminée contre lui (1). Cette sentence répandit l'alarme dans toute l'Allemagne, et l'empereur fut abandonné d'un grand nombre de ses partisans. Cependant il tira des secours du roi de Bohême, avec lequel il se réconcilia en lui donnant l'investiture de la Lusace. Il en obtint aussi de l'électeur de Trèves, et de quelques autres

(1) *Villani.* — *Giannone.* — *Muratori.* — *Corio, Storia di Milano.*

princes et états de l'Empire. Ayant réuni ses troupes, il assiégea et prit la ville de Metz. Mais tous ses efforts ne pouvoient suffire pour résister aux forces qui le menaçoient. Léopold s'étoit uni étroitement avec le Pape, qui l'avoit engagé à proposer à son frère de renoncer à la couronne impériale; et il avoit promis de favoriser l'élection du roi de France. Jean XXII lui accorda en retour la dîme de tous les revenus ecclésiastiques dans les états autrichiens. Léopold, ayant levé des troupes en grand nombre, ravagea la Bavière, et insulta les villes impériales de Souabe. Pour arrêter cette incursion, Louis se mit en campagne, au cœur de l'hiver, et assiégea Burgaw. Attaqué par Léopold, il fut totalement défait, avec perte de ses bagages, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il parvint à s'échapper. Cette victoire accrut l'influence du parti autrichien. Léopold eut avec le roi de France une entrevue à Bar-sur-Aube. Il se réunit ensuite aux électeurs de Mayence et de Cologne, aux ambassadeurs du monarque français, et au légat du Pape, pour concerter la déposition formelle de Louis, et l'élection de Charles.

Chap. VII.
1308—1330.

Quoique la plupart des princes allemands fussent contraires à ce projet, Louis étoit trop peu sûr de ses partisans, et connoissoit trop bien l'étendue des forces de ses ennemis, pour exposer sa couronne aux hasards des combats. Ne voyant

Chap. VII. 1308—1330.

d'autre parti à prendre qu'une réconciliation avec les princes autrichiens, il se rendit à Traunsnitz, eut une conférence avec son prisonnier, et lui proposa un accommodement. Frédéric, fatigué d'une captivité de près de trois ans, reçut ses propositions. Il promit de renoncer à la couronne impériale, de restituer toutes les places et districts qu'il avoit enlevés à l'Empire, de soutenir Louis contre tous ses ennemis et même contre le Pape, de donner sa fille en mariage à Etienne, fils de l'empereur, et enfin de reprendre ses fers s'il ne pouvoit exécuter ces conditions (1).

Le 13 Mars 1325.

(1) L'existence du premier des traités dont il vient d'être fait mention, est niée par la plupart des historiens autrichiens, et celle du second l'est par plusieurs historiens bavarois. Il est probable qu'ils sont authentiques l'un et l'autre, et la suite des événements le prouve. Cette question a occasionné une savante discussion qui démontre la patience, la persévérance et l'esprit de recherches, qui est presque l'apanage exclusif des écrivains allemands. Parmi les dissertations qui ont été publiées à ce sujet, on remarque principalement les deux suivantes : « *Bauman, Tractatus de volontario imperii consortio inter Frid. Austr. et Ludov. Bav. etc. Francofurt. et Lipsiæ*, 1735, in-fol. — *Wiedeburg, Dissertatio sistens examen consortii imperialis inter Ludovic. Bavar. et Fridericum Austr. Halæ*, 1752. *Voyez* aussi les chroniques contemporaines. — *Burgundus Petrus abbas.* — *Chronicon Aulæ Regiæ.* — *Struvius, art. Ludov. Bav.* — *Haberlin, Auszuge der*

Louis ayant fait jurer à son prisonnier l'exécution du traité, Frédéric recouvra sa liberté, et tenta de remplir ses promesses. Il rendit publique sa renonciation à la couronne impériale, exhorta ses frères et ses alliés à reconnoître Louis comme chef de l'Empire, et entreprit même de faire approuver la convention par le pape. Mais ses frères, et particulièrement le fier Léopold, rejetèrent l'article qui les concernoit, et prirent des mesures vigoureuses pour la continuation de la guerre. Quant au pape, il déclara nul le traité de Traunsnitz, comme ayant été arraché par la force, et exhorta Frédéric à faire valoir de nouveau ses droits sur la couronne impériale. Mais, si cette maxime de Jean, roi de France, « Quand la bonne foi et la vérité auroient disparu de la terre, elles devroient se » retrouver dans la bouche et dans le cœur des » rois, » a été mise en pratique depuis lui, ça été certainement par le prince autrichien. Frédéric tint sa parole avec une fidélité dont on trouve

Allegemeines Welthistorie, vol. III. — *Schmidt, vol. IV, p.* 460-464; et particulièrement *Falkenstein, Geschichte von Bayern, p.* 446, 457, qui a cité la plupart des passages contradictoires, qui a publié les traités contestés, donné les arguments pour et contre, et renvoyé aux autorités principales.

Heiss, Barre et Struvius ne font aucune mention du second traité.

peu d'exemples dans l'histoire. Ne pouvant exécuter les conditions du traité, il alla se remettre en la puissance de Louis, qui, touché de cette magnanimité, traita son prisonnier avec générosité. Pour employer l'expression d'une chronique du temps, les deux princes mangèrent à la même table, eurent le même lit; et quand Louis fut appelé dans le Brandebourg, pour y étouffer une révolte contre son fils, le nouvel électeur, il confia le gouvernement de la Bavière à Frédéric. (1) Conservant les mêmes sentiments, fatigué des attaques impétueuses et terribles de Léopold, et redoutant la haine du pape, Louis offrit des conditions moins dures. On conclut, à Munich, un traité par lequel il fut convenu que Louis et Frédéric régneroient conjointement, avec une parfaite égalité de droits, qu'ils useroient du même sceau, qu'ils conferroient de concert les fiefs de l'Empire, et qu'alternativement chacun d'eux auroit la préséance.

Léopold s'étant montré satisfait de cet accord, Frédéric espéra recouvrer sa liberté sans sacrifier l'honneur de sa maison, et sans renoncer à l'autorité suprême; mais le traité ne fut pas plutôt connu, que les électeurs et les princes de l'Empire soutinrent que c'étoit une violation de leurs priviléges, et qu'il fut censuré par le pape,

(1) *Petrus Abbas.— Chronic. Aulæ Regiæ, chap. XV.*

comme attentatoire aux droits de l'église. Les deux empereurs convinrent que Louis se rendroit en Italie, accompagné de Léopold, en qualité de son vicaire-général, et que Frédéric tiendroit les rênes du gouvernement en Allemagne; arrangement qui devoit s'effectuer, même sans le consentement de sa Sainteté et sans celui des électeurs. En conséquence, il paroît que Frédéric conserva le titre de roi des Romains, et qu'il exerça l'autorité en publiant plusieurs décrets, 1326.
en accordant divers priviléges, et entre autres en donnant à sa maison l'investiture des terres confisquées sur Eberhard, comte de Lauffenbourg-Kibourg, qui avoit assassiné son propre frère. (1) Malgré tous les efforts du pape pour soulever contre cet arrangement, le roi de France et les électeurs, les deux empereurs demeurèrent unis; et Léopold, avec son activité accoutumée, rassembloit sur le Rhin une armée destinée à forcer le consentement des princes de l'Empire, lorsque sa mort vint frustrer de nouveau les espérances de sa maison. Ce prince, ayant appris le résultat de la fatale journée de Muhldorf, s'étoit abandonné au désespoir le plus violent. Il s'étoit accusé d'être la cause de la disgrace de son frère, et ce n'avoit pas été sans

(1) Everard tua Hartman ou Herman, son frère, en 1322. — *Guillelmannus.*

Chap. VII. 1308—1330. une peine extrême qu'on étoit parvenu à l'empêcher de mettre un terme à son existence. Depuis cet instant, on ne l'avoit jamais vu sourire. Il déploroit continuellement l'humiliation de sa maison, et les émotions que lui faisoit éprouver un esprit indomptable et ardent, jointes aux efforts qu'il avoit faits durant la guerre contre Louis de Bavière, lui causèrent une fièvre qui

Le 23 Fév. 1326. le conduisit promptement au tombeau. Il mourut à Strasbourg, dans un accès de délire, à l'âge de trente-cinq ans (1).

Louis de Bavière, voyant la maison d'Autriche privée de son principal appui, oublia ses promesses, et reprit toute l'autorité, qu'il étoit convenu de partager. Frédéric, qui étoit déjà tombé en langueur, fut accablé par la mort de son frère; et il ne fit qu'un foible effort pour obtenir que le pape confirmât son élection. N'ayant pas réussi, et étant engagé dans une contestation contre Othon son frère, il ne put ni ne voulut entrer de nouveau en guerre, pour recouvrer une dignité qui ne lui avoit attiré que des disgraces.

La tranquillité étant rétablie en Allemagne, Louis, sur l'invitation des Gibelins, se disposa à soumettre le parti des Guelfes en Italie, et à se venger du pape. Au commencement de l'année

1327. 1327, il partit sans le consentement des élec-

(1) *Konigshoven, Chronic. Alsaticum, p.* 129.

teurs, et avec une suite peu nombreuse. Il prit le chemin d'Inspruck et de Trente, et entra dans Milan. Il y fut reçu en triomphe par les Gibelins, qui lui fournirent des troupes et de l'argent, et le couronnèrent roi de Lombardie. S'étant avancé dans la Toscane, il réduisit Pise, où il fit revivre le décret par lequel Henri VII avoit mis au ban de l'Empire, Robert roi de Naples, et il conclut une alliance avec Frédéric roi de Sicile. Au mois de décembre, il marcha, à la tête d'une armée formidable, vers la ville de Rome, où il fut reçu aux acclamations des Romains irrités de la translation du Saint-Siége; et comme il n'y avoit point de cardinaux présents, il fut couronné dans l'église de Saint-Pierre, par Sciarra Colonne, chef du parti contraire au pape. Se prévalant de la haine qu'on portoit au souverain pontife, Louis le fit déposer dans une assemblée du peuple, et élire l'anti-pape, Pierre Rainucio, cordélier napolitain, qui prit le nom de Nicolas V. Le 17 Janv. 1328. Mai 1328.

L'Empereur après un séjour de huit mois à Rome, éprouva le sort auquel doit s'attendre quiconque s'appuie sur un parti violent et intéressé, et sur une populace séditieuse. Ayant irrité les chefs des Gibelins, par des actes arbitraires, et spécialement en faisant arrêter Galéas Visconti, il fut forcé d'imposer de fortes contributions sur la ville de Rome; et il perdit

Chap. VII.
1308—1330.

totalement la faveur du peuple. Le roi de Naples en occupant Ostie et Anagni, lui coupa les vivres, et le mécontentement s'accrut. Louis alarmé pour sa sûreté personnelle, sortit honteusement de la ville de Rome au milieu des blasphêmes de cette populace, qui l'avoit accueilli avec des cris de joie. Il traversa, non sans beaucoup de peine et de danger, la Toscane, et passa tout l'été de 1329, à Pavie, attendant un renfort que le roi de Bohême lui avoit promis. A la fin de l'année, il abandonna son expédition, et se retira à Trente, espérant y recevoir de nouveaux secours, lorsqu'il apprit la mort de Frédéric. A cette nouvelle, il rentra promptement en Allemagne, de peur que les intrigues du Pape ne lui suscitassent un autre compétiteur. Son départ d'Italie y ruina complétement son autorité. Les vicaires impériaux en furent expulsés; et l'anti-Pape, après avoir erré dans les Apennins, fut arrêté et envoyé à Avignon, comme un criminel. Il implora son pardon aux pieds du souverain pontife, et termina ses jours en prison. (1)

Le 4 Août 1328.

Frédéric, quand même il en auroit eu le dessein, n'auroit pu profiter du séjour que Louis avoit fait en Italie. Henri d'Autriche, son frère,

(1) *Villani.—Muratori. — Corio, Storia di Milano,* et *Falkenstein.*

avoit déployé de bonne heure des talents pour la guerre, et montré beaucoup d'activité. La journée de Muhldorf ne lui avoit pas été moins funeste qu'à Léopold. Le traitement rigoureux et humiliant que le roi de Bohême lui avoit fait éprouver pendant sa captivité, l'avoit sensiblement affecté. Quoiqu'il eût recouvré sa liberté au bout de six mois, la mélancolie qui s'étoit emparée de lui tandis qu'il étoit dans les fers, ne l'avoit jamais abandonné. Elle le réduisit à un tel état de foiblesse, qu'il mourut le 3 février 1327.

A la mort de Léopold, Albert soutint avec Frédéric le poids des affaires; et lorsque Henri eut cessé de vivre aussi, Othon réclama sa part de l'héritage paternel. Ses frères ayant rejeté sa demande, Othon, qui aimoit la guerre, et à qui la nature avoit donné un caractère ardent, fut indigné et eut recours aux armes. Il tira des secours de Charobert, roi de Hongrie, et de Jean, roi de Bohême, qui disputoit la Carinthie à Frédéric. Les Hongrois et les Bohémiens fondirent sur l'Autriche, soumirent plusieurs places importantes, et ravagèrent cette province jusqu'au Danube. Frédéric ne pouvant soutenir ces attaques réunies, écouta les propositions qui lui furent faites, et remit à Othon les états que Léopold avoit possédés en Souabe. Depuis cette époque, Frédéric ne sortit plus de l'état de langueur où il étoit tombé, et par conséquent il de-

Chap. VII. 1308—1330.

meura dans l'inaction. Enfin, il succomba sous le poids du chagrin, et mourut le 13 janvier 1330. (1)

Ce prince avoit épousé Isabelle, fille de Jacques, roi d'Aragon. La douleur que lui fit éprouver la captivité de son époux, la priva de la vue, et elle mourut quelque temps après lui. Elle en eut un fils, nommé Frédéric, qui mourut dans sa sixième année, et deux filles, Anne, qui épousa Jean-Henri, comte de Goritz, et Elisabeth, qui, après avoir été fiancée à Jean, roi de Bohême, et au roi de Servie, mourut de la peste, sans avoir eu d'époux.

Léopold eut de Catherine de Savoie, son épouse, deux filles, Catherine et Agnès. Catherine épousa, en premières noces, Enguerrand VI, de la maison de Coucy-Guignes, qui tiroit son nom du château de Coucy, en Picardie. Ce seigneur avoit de grandes possessions en France, et fut un guerrier fameux. (2) Cathe-

(1) Nous avons consulté, sur les opérations de Frédéric et de Léopold, *Vitod. Chron.* — *Albert. Argent.* — Les Chroniques d'*Hagen*, d'*Ebendorf* et de *Rebdorf*. — *Gerard de Roo.* — *Fugger.* — *Pinacotheca Austriaca.* — Barre, *Schmidt et Heinrich.* — *Gebhaerdi Geneal: Geschichte, vol. II, art. Frédéric et Léopold.*

(2) Enguerrand pria le roi de France de l'élever au rang de duc. Le monarque le refusa, et lui offrit de le faire comte. Enguerrand lui répondit : « Duc je ne peux,

rine eut de lui le célèbre Enguerrand de Coucy, comte des Soissons et de Marole, grand-boutillier de France, qui se signala dans la carrière des armes, plus que qui que ce fut de sa vaillante race. Cette princesse épousa, en secondes noces, Conrad, comte de Hardeck. Agnès eut pour époux Boleslas, duc de Schweidnitz et de Gawer.

Henri épousa Elisabeth, fille de Rupert, comte de Virnebourg. Cette princesse n'eut point d'enfants. (1)

» comte je ne veux; je demeurerai seigneur de Coucy. » * Cette réponse fait toujours proverbe en France. — Fugger, p. 300. — Anselme, Histoire Généalogique de la Maison de France, tom. VIII, p. 545. — Dictionnaire de la Noblesse, tom. V, p. 197.

* « Je ne suis roi ne duc, prince ne comte aussi;
» Je suis le sire de Couci. »

Les auteurs de l'*Art de vérifier les Dates* disent que c'étoit là la devise d'Enguerrand, et que les écrivains modernes l'ont extrêmement altérée. *P. F. H.*

(1) *Pinacotheca Austriaca*, *cap. IV et V.*

ALBERT II ET OTHON.

CHAPITRE VIII.

1330 — 1358.

Albert II et Othon règnent conjointement. — Portraits de ces deux princes. — Albert et Othon font la paix avec l'Empereur. — Louis de Bavière contracte une alliance avec les ducs d'Autriche. — Disputes élevées au sujet de la succession de Henri, duc de Carinthie. — Mort d'Othon. - Contestations entre Albert et l'Empereur pour la succession de la Basse-Bavière. — Réconciliation opérée entre eux. — Querelles au sujet du Tirol. — Marguerite, héritière de ce comté, fait divorce avec Jean, prince de Bohême, et épouse Louis, fils de l'Empereur. — Le roi de Bohême se ligue avec le Pape et les princes allemands. — Déposition de Louis, et élection de Charles, prince de Bohême. — Succès et mort de Louis. — Albert prête des secours à Charles, et le réconcilie avec la maison de Bavière. — Affaires de Suisse. — Tableau des possessions autrichiennes dans ce pays. — Lucerne et Zurich se réunissent à la confédération helvétique. — Efforts que fait Albert pour recouvrer son autorité dans l'Helvétie. — Il entre en guerre avec les

Suisses et avec la ville de Zurich. — Accession de Zug, de Glaris et de Berne à l'union helvétique. — ALBERT s'efforce vainement de diviser les confédérés. — Il se retire à Vienne, et Rodolphe, son fils, conclut une trêve avec les Suisses. — Mort d'ALBERT.

Chap. VIII. 1330—1358.

LA mort de Frédéric et celle de Léopold, furent définitivement avantageuses à la maison d'Autriche. Frédéric n'étant plus, et ceux de ses frères qui lui survécurent, n'ayant aucune prétention à la couronne impériale, le principal sujet de contestation avec le chef de l'Empire, cessa d'exister. L'esprit inquiet et entreprenant de Léopold, le faisoit chercher continuellement l'occasion de signaler ses talents pour la guerre. Frédéric, Léopold et Henri étant morts sans laisser de fils, les états autrichiens appartinrent à leurs deux frères, Albert et Othon, qui agirent avec tant de vigueur et de concert, qu'il paroît qu'ils furent toujours d'accord sur l'administration de leur maison.

Albert, second du nom, fut selon toute apparence, destiné à l'état ecclésiastique, et l'on prétend même qu'il fut chanoine de Passau. Si le fait est vrai, il renonça de bonne heure à cet état ; car à l'âge de vingt-sept ans (1),

(1) Quelques auteurs ont soutenu, sans raison, qu'Albert ne renonça à l'état ecclésiastique, et ne se remaria

il épousa Jeanne, fille aînée et héritière d'Ulric, comte de Ferrète en Alsace. Il étoit d'une taille élevée, et avoit une physionomie agréable et un air imposant. Ce prince étoit adroit à tous les exercices du corps; mais à l'âge de trente-deux ans il fut attaqué d'une paralysie qui le priva de l'usage de ses jambes, sans lui rien faire perdre de l'activité de son esprit. Chap. VIII. 1330—1358.

Othon étoit distingué par son courage et par sa gaieté qui lui fit donner le surnom de Jovial. Il acquit de l'expérience, et prit du goût pour le métier des armes, sous les drapeaux de Léopold son frère. A l'époque où est parvenue cette histoire, il avoit déjà commandé une armée contre les partisans de Louis de Bavière, et mis le siége devant Colmar. A la mort de Frédéric, le pape pressa Othon de solliciter la couronne impériale, lui promettant des subsides considérables, et l'assistance des évêques de Strasbourg, de Constance et d'Augsbourg. Mais ainsi qu'Albert, il étoit trop sage pour travailler à perpétuer les troubles de l'Empire, et à n'être qu'un instrument entre les mains du pape. Les deux princes autrichiens prêtèrent l'oreille aux propositions de Louis, et conclurent, sous la médiation du roi de Bohême, 6 Août 1330.

---

qu'après la mort de ses frères. Les éditeurs de l'*Histoire Universelle moderne* ont adopté cette erreur absurde. *Vol. XXXII*, *p.* 399.

Chap. VIII.
1330—1358.

un traité de paix à Hagenau. Ils reconnurent pour légitime Empereur, Louis, qui à son tour les confirma dans tous leurs droits et possessions. Il leur donna en hypothèque, pour les frais de la guerre, les villes impériales de Brisach, de Schaffhouse, de Rhinfeld et de Neubourg, et promit de nommer, chaque fois qu'il se rendroit en Italie, ou qu'il passeroit la forêt de la Thuringe, Othon, son vicaire en Allemagne.

Cette paix fut un évènement fortuné pour les princes de la maison d'Autriche. Elle leur assura la jouissance de leurs états héréditaires, et de ceux qu'ils y avoient joints soit par droit de conquête, soit par acquisition. Enfin elle produisit une liaison intime entre eux et le chef de l'Empire.

Les trois grandes maisons de Bavière, d'Autriche et de Luxembourg, dominoient alors en Allemagne. Jean, roi de Bohême, qui étoit chef de la maison de Luxembourg, avoit soutenu jusque-là les intérêts de Louis de Bavière, et contribué principalement à l'élever sur le trône impérial. Leur alliance subsista tout le temps que l'Empereur fut menacé par les forces réunies des princes de la maison d'Autriche; mais Louis ne se fut pas plutôt réconcilié avec Othon et Albert, qu'il n'écouta plus que la jalousie que lui avoient inspirée le caractère et la conduite du roi de Bohême.

Jean étoit un prince capricieux, actif, entreprenant, passionné pour la guerre, et avoit la tête remplie de projets ambitieux et chimériques. Jusqu'alors il avoit traité l'Empereur plutôt comme un vassal que comme un souverain, et il s'étoit arrogé la plus grande part dans l'exercice de la puissance impériale. Louis l'ayant nommé son vicaire, il entra dans la Lombardie, à la tête de troupes nombreuses, sous prétexte de secourir la ville de Bresse, qui étoit assiégée par les troupes de Milan et de Vérone. Trompant à la fois les Guelfes et les Gibelins, il affecta près des uns d'agir sous l'autorité du pape, et près des autres, sous celle de l'Empereur. Il s'empara facilement d'une grande partie de la Lombardie, de Bresse, de Bergame, de Crémone et de Milan. Reggio et Mantoue se soumirent librement à lui. Enflé de ces succès, Jean noua une intrigue avec le légat du pape, et sa conduite fit soupçonner, non sans raison, qu'il vouloit s'approprier la Lombardie, et qu'il aspiroit à l'Empire.

1331.

En conséquence, Louis proposa une union plus intime aux ducs d'Autriche, qui n'étoient pas moins inquiets de l'ambition du roi de Bohême, et qui étoient indignés du refus qu'il leur avoit fait de rendre les villes de Laa et de Weytra, qu'il avoit reçues pour sûreté de la rançon de Henri leur frère. Othon fut nommé vicaire impérial en Allemagne, pour en exercer les fonc-

Chap. VIII. 1330—1358. tions quand l'Empereur seroit absent; et les princes autrichiens s'engagèrent à soutenir Louis dans toute guerre qu'il feroit en son nom, ou au nom de l'Empire. Les rois de Pologne et de Hongrie accédèrent à cette ligue (1). Le roi de Bohême effrayé, et d'ailleurs ayant à lutter contre les efforts réunis des Guelfes et des Gibelins, qui avoient pénétré ses desseins ambitieux, laissa Charles son fils soutenir son parti en Italie, et retourna en Allemagne. Mais ayant recruté son armée, il reprit le cours de ses projets, et menaça même de forcer l'Empereur à abdiquer (2).

Louis reconnut alors que la conservation de sa dignité dépendoit des secours des ducs d'Au-
1335. triche; et la mort de Henri de Carinthie offrit au chef de l'Empire l'occasion de cimenter son union avec eux (3).

---

(1) *Gerard de Roo*, *p.* 90. — *Aventini Annal. Lib. VII*, *p.* 618.

(2) *Pelzel*, *p.* 204.

(3) Meinhard, troisième comte de Goritz, laissa deux fils, Meinhard et Albert, qui formèrent les deux branches du Tirol et de Goritz. Meinhard hérita du Tirol, du chef d'Adélaïde sa mère, et reçut de l'empereur Rodolphe l'investiture de la Carinthie. Il mourut en 1295, laissant deux fils et une fille. Celle-ci, qui se nommoit Elisabeth, épousa l'empereur Albert. Othon, le fils aîné, étant mort en 1310, la succession fut échue

Henri, fils et successeur de Meinhard, ne laissa qu'une fille, Marguerite qui fut surnommée Maulstasch ou la grande bouche. Il avoit obtenu de Louis un décret, portant que la Carinthie et le Tirol pouvoient être possédés par des femmes. Ces provinces ouvrant un passage en Italie, le roi de Bohême demanda la main de Marguerite, pour Jean son fils, qui n'étoit âgé que de huit ans. Il l'obtint, et promit de payer quarante mille marcs d'argent, comme une indemnité de la renonciation de Henri aux droits qu'il pouvoit avoir sur la couronne de Bohême. Jean fit accé- Chap. VIII. 1330—1358. 6 Fév. 1330.

au second fils, à Henri, qui fut chassé de la Bohême par Jean de Luxembourg. Henri n'eut que deux filles, Marguerite, qui, de la grandeur démesurée de sa bouche, fut surnommée Maulstasch, et Adélaïde, à qui la foiblesse de sa constitution ne permit point de se marier.

Quelques auteurs ont supposé, mal à propos, que les princes autrichiens réclamèrent la Carinthie, en vertu d'une clause de l'acte d'investiture, accordé à Meinhard par l'empereur Rodolphe, clause par laquelle il auroit été stipulé qu'au défaut de la ligne masculine, cette province appartiendroit à la maison d'Autriche. Mais l'investiture fut conférée à Meinhard, sans aucune réserve, et le droit d'Elisabeth étoit subordonné à celui de la fille du dernier duc régnant. La Carinthie fut considérée par Louis, et par les princes de la maison d'Autriche, comme un fief masculin dévolu à l'Empire; et ce fut à cette condition que l'investiture fut accordée. *Lambacher Oesterreichisches interregnum, p.* 260 – 264.

Chap. VIII. 1330—1358.

der Louis à cet arrangement, et à la mort de Henri il disposa tout pour s'emparer du Tirol et de la Carinthie. L'Empereur, par l'effet de l'alliance qu'il venoit de contracter avec les ducs d'Autriche, révoqua son décret. Il donna l'investiture de la Carinthie et du Tirol à ces princes, et s'engagea avec eux dans une ligue offensive et défensive, pour leur assurer la jouissance de ces provinces, contre les prétentions du roi de Bohême et de ses héritiers. En conséquence, les princes autrichiens prirent possession de la Carinthie; mais l'opposition des magistrats et de la noblesse les empêchèrent d'occuper le Tirol.

Le roi de Bohême parvint, dans son dépit, à former contre l'Empereur et la maison d'Autriche, une puissante confédération, et s'efforça de recouvrer l'amitié des rois de Hongrie et de Pologne. Il obtint aussi l'appui de l'électeur de Saxe, et de Henri, duc de la Basse-Bavière, son gendre. Il occupa le Tirol; et les troupes de la confédération, fondant de toutes parts sur l'Autriche, la ravagèrent. Les troupes impériales et autrichiennes ayant effectué leur jonction, arrêtèrent à Landaw les progrès de l'ennemi. Les deux armées n'étoient séparées que par un ruisseau, et les Autrichiens se disposoient à faire diversion du côté de la Bohême, lorsque la mésintelligence survint entre eux et l'Empereur, qui fit retirer ses troupes et les conduisit en Bavière. Les ducs

d'Autriche, ainsi abandonnés, obtinrent cependant la paix à des conditions qui, vu leur position, ne pouvoient point passer pour déshonorantes. Ils s'engagèrent à payer les frais de la guerre; ils remirent Znaïm, ville de Moravie, qu'Othon avoit reçue pour la dot de sa seconde femme, Anne, fille du roi de Bohême, et ils renoncèrent à toutes leurs prétentions au Tirol, qui fut laissé à Marguerite. En retour ils obtinrent la Carinthie, qui depuis cette époque est constamment restée en la puissance de la maison d'Autriche (1). Chap. VIII. 1330—1358.

Peu de temps après la conclusion de ce traité, Othon mourut, laissant de sa première femme, Elisabeth, fille d'Etienne, duc de Bavière, deux fils, Léopold et Frédéric, dont Albert eut la tutelle. Ce prince y joignit l'administration de tous les états Autrichiens. Saisissant avec empressement l'occasion de procurer un surcroît de puissance à sa maison, il réclama la Basse-Bavière pour ses pupilles, Henri leur oncle, étant mort sans enfants mâles, et il se disposa à soutenir leurs droits. Il fut prévenu par l'Empereur qui gagna les états, et occupa le pays, à l'exclusion des prin- Le 17 Fév. 1339. 1340.

(1) *Voyez* les chroniques bohémiennes et autrichiennes. *Pelzel.* — *Schmidt.* — *Struvius, tom. I, p.* 699 — *Gerard de Roo, p.* 91 — *Fugger, p.* 313. — Pfeffel, *T. I, p.* 135 - 541.

Chap. VIII. 1330—1358.

ces autrichiens, et de ses propres neveux, Adolphe et Rodophe (1). L'inimitié que cette contestation, et les premières dissensions firent naître entre les maisons d'Autriche et de Bavière, cessa par l'effet d'une nouvelle combinaison d'intérêts, et par les querelles qui s'élevèrent entre les maisons de Bavière et de Luxembourg, pour la possession du Tirol.

En 1338, Marguerite Maulstasch, âgée de 22 ans, avoit épousé Jean, prince de Bohême, qui avoit à peine atteint sa dix-septième année. Cette union mal assortie inspira un dégoût mutuel aux deux époux. Jean renferma sa femme dans un donjon, d'où s'étant échappée, elle alla implorer la protection de l'Empereur. Desirant de s'assurer la possession du Tirol, le monarque accueillit favorablement la princesse fugitive. Il lui offrit la main de Louis son fils; et, sur la promesse qu'elle lui fit de la recevoir, il prononça, sous prétexte d'impuissanee, la dissolution du mariage de Marguerite avec le prince de Bohême.

(1) Rodolphe, comte palatin du Rhin, qui fut chassé de la Bavière à cause de son attachement pour la maison d'Autriche, mourut dans l'exil en 1319. L'empereur reçut sous sa protection la veuve et les fils de ce prince, et les confirma dans tous les droits de leur père, par le traité de Pavie, conclu en 1329. Voyez *Falkenstein* (vol. II, p. 258) qui a rapporté le traité.

Quoique le pape se fût opposé à cette seconde union, elle se fit à Inspruck, et le nouvel époux Chap. VIII. reçut l'investiture du Tirol (1). 1330—1358.

Furieux de la perte d'une province si importante, et de la manière honteuse dont on avoit traité son fils, le roi de Bohême ne fut retenu ni par l'âge, ni par la cécité dont il étoit affligé depuis peu. Il parcourut la France et l'Allemagne, pour en soulever les princes; il forma une confédération puissante; et, sur ses instantes sollicitations, Clément VI lança une bulle d'excommunication et de déposition contre Louis, et ordonna aux électeurs de procéder à la nomination d'un autre Empereur. Les exhortations du pape et les démarches du roi de Bohême eurent leur effet. Clément VI ayant déposé Henri, archevêque de Mayence, qui contrarioit ses desseins, il se tint à Rens, sous les auspices du nouveau prélat, Gerlec de Nassau, une assemblée où les électeurs de Mayence, de Cologne, 1346. de Trèves, de Saxe et de Bohême, déclarèrent le trône vacant, et choisirent pour le remplir, Charles, fils aîné du roi de Bohême.

Louis ne se laissa point abattre. Soutenu avec force par Albert, et par un parti puissant qu'indignoit la conduite arbitraire du pape, il défit,

(1) *Goldastus, Monarchia sancti Imperii Romani, vol. II, p.* 1385.



Chap VIII. 1330—1358.

en diverses rencontres, son compétiteur. Il le repoussa dans la Bohême, et se prépara à pénétrer au cœur de ce royaume, dont Charles venoit d'hériter, par la mort de son père, qui avoit été tué à la bataille de Crécy. (1) Mais au milieu de ses succès, il fut frappé d'une apoplexie, qui l'enleva au mois d'octobre 1347. Cette

(1) Froissart peint, d'une manière singulière, l'esprit chevaleresque de Jean, et sa mort.

« Le vaillant roi de Behaigne, « dit-il, « y fut occis : qui s'appelloit Jehan de Luxembourg. Car il fut » fils au gentil roi et empereur Henry de Luxembourg. » Quand il (qui étoit aveugle) entendit l'ordonnance de » la bataille, il dit, où est monseigneur Charles mon » fils. Ses gens lui dirent, nous ne sanons, nous cuidons » qu'il se combatte. Lors dit à ses gens, Seigneurs, » vons êtes mes gens et mes compaignons et amis à la » journée d'huy. Je vous requiers que vous me meniés » si avant, que je puisse férir un coup d'espée. Les che- » ualiers répondirent qu'ils le lairroient enuis. Et adon- » ques (afin qu'ils ne le perdissent en la presse) ils le » lièrent par les freins de leurs cheuaux tous ensemble, » et mirent le roi tout deuant pour mieux accomplir son » desir; et ainsi s'en allèrent sur leurs ennemis. Monsei- » gneur Jehan de Behaigne (qui s'écrioit j'ay roy de » Behaigne et en portoit les armes) vint ordonnément » jusques à la bataille : mais quand il veit que la chose » alloit mal pour les François, il s'en partit. Je ne sais » pas bonnement quel chemin il print. Le roy son père » alla si avant sur ses ennemis, qu'il feroit un coup de

mort procura à Charles la couronne impériale, malgré la foible opposition d'une partie des électeurs qui tentèrent d'élever à l'Empire Gontran de Shwarzenbourg. Ce fantôme de souverain mourut au bout d'un an, et le prince bohémien réunit les suffrages de tout le collége électoral.

Louis étant mort, Albert se rangea du côté du nouvel Empereur, et même il reconcilia entr'elles les deux maisons de Bavière et de Luxembourg. Il engagea aussi Charles à confirmer le divorce de son propre frère et de Marguerite (1), à employer tous ses efforts pour faire consentir le pape au second mariage de cette princesse, et à conférer à Louis de Brandebourg l'investiture du Tirol, en reconnoissance de ce qu'il lui avoit donné son suffrage.

Tandis qu'Albert étendoit ainsi ses possessions, et qu'il consolidoit sa puissance du côté de l'Au-

---

» son espée (voire plus de quatre) et se combattit moult » vigoureusement, et ainsi firent ceux de sa compaignie; » et si avant boutèrent, que tous y demourèrent, et » furent lendemain trouvez sur la place, autour du roy, » et tous leurs cheuaux liez ensemble. » *Froissart, T. I, ch.* 130.

(1) *Falkenstein, vol. II, p.* 283. Charles, non-seulement confirma la sentence de divorce prononcée contre son frère, à la demande de Marguerite, mais il laissa subsister le reproche d'impuissance, alléguant que c'étoit l'effet d'un sortilége.

Chap. VIII. 1330—1358.

triche, les trois petites républiques qui avoient déjà humilié l'orgueil de sa maison, en resseroient les anciens domaines en Suisse.

Au commencement de leur administration, Albert et Othon avoient fait de grandes acquisitions sur les bords du Rhin. Ils s'étoient mis en possession de Schaffhouse, de Rhinfeld et de Brisach, et avoient acheté de la maison de Lauffenbourg, ses droits féodaux sur la ville et le comté de Raperswil (1). Par ces acquisitions, et par les états que leur avoient transmis leurs ancêtres, les princes de la maison d'Autriche enveloppoient, presque de toutes parts, les trois républiques. Ils possédoient à peu près toute cette partie du canton de Berne, qui est appelée l'Argow; ils étoient maîtres du Thourgaw; ils avoient la souveraineté de Zug et de Lucerne, y compris Entlibuch et les villes de Sempach et de Réchensée; enfin, comme avoués des abbayes d'Einsiedel et de Seckingen, ils jouissoient de la principale autorité dans le pays qui est au sud du lac de Zurich, et dans la ville et le canton de Glaris.

(1) Jean IV, descendant de Rodolphe, premier comte de Lauffenbourg, eut la ville et le comté de Raperswil, et les marches de Schwitz, du chef d'Elisabeth sa mère, qui étoit fille de Rodolphe, dernier comte de Raperswil.

Par la mort d'Othon, et par celle de ses deux fils, en 1344, toutes les possessions autrichiennes appartinrent à Albert. Ce prince fut d'abord trop occupé du côté de l'Allemagne, pour qu'il pût donner toute l'attention nécessaire aux affaires de l'Helvétie, où un singulier concours d'évènements avoit contribué à diminuer l'influence de sa maison. Chap. VIII. 1330—1358.

Depuis la bataille de Morgarten, la puissance des Suisses s'étoit accrue avec leurs succès; et la liberté qu'ils avoient défendue si courageusement, avoit répandu son esprit dans les environs des Alpes, et dans les villes voisines de l'Allemagne. Les peuples désirèrent avec ardeur de s'affranchir du despotisme féodal, et soupirèrent après cette égale participation des droits, qui avoit procuré aux trois cantons démocratiques une si grande prospérité. Le canton de Lucerne donna le premier l'exemple. En conséquence des contestations qui s'élevoient journellement entre les vassaux de la maison d'Autriche et les républiques confédérées, ce canton étoit exposé à de fréquentes incursions. Son commerce avec l'Italie étoit interrompu, ses foires étoient désertes, et les citoyens, continuellement sous les armes, ne pouvoient garantir son territoire; la fleur de sa jeunesse étoit obligée de se ranger sous les drapeaux de l'Autriche; on lui imposoit de rudes impôts, et l'autorité des princes autri-

Chap. VIII. 1330—1358.

chiens étant soutenue par la noblesse, la ville de Lucerne étoit agitée par la discorde. A la fin, Louis mit les bourgeois sous la protection de l'Empire, et ils conclurent une trève de vingt ans avec les cantons Suisses. Les nobles s'adressèrent au baron de Ramschlag, châtelain de Rotenbourg, qui s'avança à la tête d'un corps de trois cents chevaux, pour surprendre la place. La vigilance des habitants ayant fait échouer son dessein, la plupart des partisans de la maison d'Autriche se retirèrent, et Lucerne conclut une alliance avec les cantons suisses. Les parties contractantes respectèrent cependant les droits et les prérogatives de cette maison. Albert et Othon n'ayant pu réduire Lucerne par leurs intrigues, ni par leurs armes, mirent à profit leur réconciliation avec Louis, et le prièrent de dissoudre l'alliance de ce canton avec les autres confédérés. En conséquence, l'affaire fut soumise à des arbitres, choisis dans les cantons de Zurich, de Berne et de Bâle; mais la confédération fut maintenue, et les ducs d'Autriche conclurent avec les habitants de Lucerne une trève de trente mois, qui fut renouvelée différentes fois.

Les quatre cantons qui, depuis cette époque, ont été appelés cantons forestiers, ont pris une grande part à tous les évènements postérieurs; et après avoir assuré leur indépendance, ils ont

contribué à rendre libres les villes et les districts des environs, qui ont recherché leur appui (1).

Zurich entra après Lucerne dans la confédération helvétique. Les princes de la maison d'Autriche avoient tenté plus d'une fois de réunir cette ville à leurs états. Elle avoit été du nombre des quatre villes impériales que, par la paix d'Hagenau, l'Empereur avoit données en hypothèque à Albert et à Othon. Mais les habitants ayant réclamé le privilége de n'être jamais séparés de l'Empire, qu'Adolphe leur avoit conféré, Louis fit droit à leurs représentations, et au lieu de Zurich, il céda Brisach en Brisgaw. Cependant les princes autrichiens ne renoncèrent point à leurs projets, et ils se firent un parti considérable parmi les nobles qui insensiblement avoient acquis la plus grande part à l'administration des affaires. Une révolution détruisit l'influence de la noblesse, et établit le gouvernement populaire. Rodolphe Brunn, par l'influence et les soins de qui cette révolution s'opéra, jouit de l'autorité principale, sous le titre de bourguemestre perpétuel. Les nobles qui s'opposèrent à cette révolution furent bannis; on confisqua leurs biens, et l'on prit les mesures les plus vigoureuses pour le rétablissement de l'ancienne forme de

(1) *Tschudi.* — *Watteville*, *p.* 98. — *Planta*; *ch.* 7. — *Helvetisches Lexicon*, *art. Lucern.*

Chap. VIII. 1330—1358. gouvernement. La tyrannie de Brunn ayant excité beaucoup de mécontentement, les bannis se réunirent à Jean de Hapsbourg, seigneur de Raperswil qui leur avoit donné un asile. Ils parvinrent à faire entrer dans la ville un nombre d'hommes considérable; mais, à minuit, à l'instant même où les coups alloient être portés, le hasard fit découvrir la conjuration. Les conspi-
1351. rateurs furent tués ou dispersés, et leurs chefs principaux, Jean de Hapsbourg et Ulric de Bonstetten, faits prisonniers. Un grand nombre de partisans qu'ils avoient parmi les bourgeois furent mis à mort, et l'autorité de Brunn fut plus affermie que jamais. Le bourguemestre conduisit des troupes contre Raperswil, s'en rendit maître, en expulsa les habitants, et en rasa toutes les maisons ainsi que le château. Sachant que, par ses procédés, il s'étoit exposé à la vengeance d'Albert, il eut recours aux cantons suisses, et par-
2 Mai 1351. vint à faire recevoir Zurich dans la confédération helvétique.

Le duc d'Autriche n'ayant plus d'ennemis à combattre en Allemagne, rassembla à Brouck tous les gouverneurs, tous les barons, tous les magistrats du Thourgaw, de l'Argow, de l'Alsace, de la Forêt-Noire et de la Souabe, et il excita leur indignation, en leur peignant la conduite des habitants de Zurich. Des députés de cette ville étoient venus le féliciter sur son arrivée; il les

admit en sa présence, et après les avoir traités durement, il les renvoya avec ordre de faire reconstruire la ville de Raperswil et d'en indemniser les habitants. Zurich ayant refusé d'obéir à cet ordre, Albert l'investit avec seize mille hommes.

A l'approche du danger, les Zurichois s'adressèrent aux cantons forestiers, et un corps de Suisses se disposa à marcher sans retard au secours de ces nouveaux alliés. Cependant, effrayés des forces et des menaces des Autrichiens, les bourgeois de Zurich demandèrent que l'affaire fût mise en arbitrage, et livrèrent seize ôtages pour sûreté de l'exécution de la sentence. Les arbitres remirent la décision de la question à la reine de Bohême, Agnès, sœur d'Albert, qui prononça en faveur de son frère. On rédigea un traité; mais une difficulté s'étant élevée, au sujet de la liberté de Jean de Hapsbourg, et les Suisses ayant improuvé les conditions qui venoient d'être stipulées, des deux côtés on courut aux armes.

Albert somma les habitants du canton de Glaris de se ranger sous ses drapeaux. Animés du même esprit que leurs voisins, ils le refusèrent. Ce prince dépêcha un corps de troupes pour les y forcer et tenir en respect les cantons forestiers; mais les Suisses ayant, au cœur de l'hiver, fait une irruption dans la vallée, furent reçus avec

Chap. VIII. 1330—1358.

joie par les habitants, et chassèrent le gouverneur. Le peuple du canton, charmé de sa délivrance, conclut un traité d'alliance avec les cantons forestiers, et envoya au secours de Zurich, deux cents de ses jeunes-gens les plus braves. Au commencement de l'année suivante, un corps autrichien fut taillé en pièces dans les champs de Rutli, et peu de temps après cette action, Glaris fut admis formellement dans la confédération, où entrèrent aussi les habitants de Zug et de son district, lorsque les Suisses en eurent expulsé les Autrichiens. Cependant, ces deux cantons n'enlevèrent point à la maison d'Autriche les revenus qu'elle percevoit, ni les droits dont elle jouissoit avant leur affranchissement.

Dans le cours de ces événements, quatre mille hommes de troupes autrichiennes avoient été défaits à Tatwyl par cinquante bourgeois de Zurich, et un autre corps de mille hommes avoit été battu par quarante-deux Suisses, à Kussnacht. Albert, ne voulant pas tirer en longueur une guerre dont tout l'avantage étoit du côté des actifs et agiles paysans des Alpes, et qui décourageoit ses troupes, rassembla une armée qu'il jugea suffisante pour soumettre, par un seul effort, les confédérés. Il fit venir, de ses états héréditaires, toutes les troupes dont il put disposer, et il persuada à la noblesse de Bourgogne, de Souabe

et d'Helvétie, qu'elle étoit intéressée à la punition de sujets rebelles et à l'humiliation de l'union helvétique. Albert reçut aussi des secours de l'électeur de Brandebourg et de plusieurs autres princes de l'Empire. Enfin il obtint l'assistance de la république même de Berne, et de ses alliés, Oberland, Hasli, et le pays de Vaud. Il rassembla de la sorte trente mille hommes de pied et quatre mille chevaux. Le commandement de cette armée fut confié à un guerrier rempli d'expérience, à Everard de Wirtemberg, qui mit le siége devant Zurich. Albert lui-même en pressa les opérations avec vigueur. Tantôt à cheval, tantôt en litière, il visitoit fréquemment les différents postes; mais le courage indomptable des Zurichois triompha de tous ses efforts. La disette de vivres fit retirer successivement tous ses auxiliaires, et il fut trop heureux de souscrire un traité qui fut conclu, à Lucerne, sous la médiation de l'électeur de Brandebourg, avec les plénipotentiaires des confédérés. Toutes les conquêtes, tous les prisonniers qu'on avoit faits, tous les ôtages qu'on avoit livrés, furent rendus de part et d'autre. Les prérogatives et les revenus dont le duc d'Autriche jouissoit à Lucerne, à Schwitz et à Underwald, lui furent garantis. Zug et Glaris s'obligèrent à lui faire hommage, et Albert leur promit son amitié. Il fut stipulé, en outre, que les confédérés ne contracteroient

1352.

Chap. VIII. 1330—1358.

point d'alliance avec aucune ville ou aucun pays soumis à la domination autrichienne; que Zurich et Lucerne n'accorderoient le droit de bourgeoisie à aucun sujet autrichien; que Jean de Hapsbourg seroit remis en liberté; et que toutes les anciennes alliances, les immunités et les réglements précédemment établis, seroient maintenus.

La valeur et la constance que les confédérés montrèrent dans cette lutte si terrible, et si inégale en apparence, ajoutèrent à l'éclat de leur réputation; et avant la fin de l'année, leur ligue se fortifia par l'accession de Berne, qui étoit la plus puissante des républiques helvétiennes, et que ses grandes possessions rendoient moins formidable encore que ne le faisoient la bravoure et les talents de ses citoyens.

Le traité que la nécessité, plus que ses dispositions pacifiques, avoit fait conclure à Albert, procura bien moins une paix solide qu'une suspension d'armes. Il s'éleva promptement des contestations sur la manière d'interpréter les articles de ce traité. Le duc d'Autriche prétendit que l'engagement que les cantons de Glaris et de Zug avoient pris de lui faire hommage, dissolvoit leur alliance avec les cantons suisses; et de leur côté, ils soutinrent que l'article où il étoit stipulé que toutes les alliances seroient maintenues, concernoit aussi l'union helvétique. Albert eut recours

à la médiation de l'empereur, qui, pour recevoir à Rome la couronne des mains du Pape, desiroit d'appaiser tous les troubles de l'Empire. Charles se rendit à Zurich, et s'efforça de faire conclure un accommodement. Mais comme sa partialité envers le duc d'Autriche étoit évidente, les cantons suisses déclarèrent qu'ils ne se soumettroient à aucune sentence arbitrale, avant que leur confédération fût reconnue. En même temps ils offrirent à Albert, pour la perte de ses droits, une compensation qui devoit être fixée par l'empereur. Charles, irrité, déclara nulle l'union helvétique, et illégales toutes les confédérations formées sans le consentement du chef suprême de l'Empire.

En conséquence de la ferme résolution prise par les Suisses, les troupes autrichiennes passèrent la Glatte, et fortifièrent Raperswil, ville qu'Albert avoit achetée de la maison de Lauffenbourg. De ce point central elles inquiétèrent également les cantons forestiers et la ville de Zurich. Peu de temps après, Charles requit les contingents des états de l'Empire, et accompagné de tous les princes spirituels et temporels, il se joignit à l'armée du duc d'Autriche. Cette armée étoit campée sous les murs de Zurich, dont la garnison, composée seulement de quatre mille hommes, étoit animée d'un courage indomptable. Les assiégeants étoient divisés entr'eux; les villes

impériales refusoient leur assistance pour réduire une autre ville de l'Empire ; les princes et états redoutoient le pouvoir toujours croissant de l'Autriche ; et ils répugnoient à donner de la consistance à la déclaration que toutes les confédérations faites sans le consentement de l'Empereur, étoient illégales. Charles lui-même étoit peu porté à soutenir une cause à laquelle la faveur populaire n'étoit point attachée, et à consumer son temps pour accroître la puissance d'une maison dont il craignoit l'influence. Une querelle frivole pour le poste d'honneur, dans l'assaut qui se préparoit, fournit un prétexte de lever le siége. Les assiégeants plièrent leurs tentes, et firent retraite avec tant de précipitation et de désordre, que, selon l'expression d'une ancienne chronique, on ne sut qui s'étoit retiré le premier ou le dernier, et que le duc d'Autriche eut à soutenir la guerre, réduit uniquement à ses propres forces.

Albert, ainsi abandonné, changea son plan d'opérations. Il dévasta les environs de Zurich, et permit à une troupe de Hongrois qui, comme les Croates et les Pandours des temps voisins du nôtre, se livroient à toutes sortes d'excès, et qui ne distinguoient ni amis ni ennemis, de se répandre dans le pays. A la fin, ses propres sujets demandèrent la paix à grands cris, et témoignèrent la résolution de cesser les hostilités sans

son consentement. Albert fut contraint de faire lui-même des propositions. Il consentit, à la diète d'Augsbourg, à ce que le maintien de la ligue suisse fût la base de la sentence arbitrale que prononceroit l'Empereur. Cependant il tenta d'obtenir, par artifice, ce qu'il n'avoit pu enlever de vive force. A son instigation, on inséra, dans le projet d'accommodement, une clause qui annulloit virtuellement l'alliance, et qui auroit définitivement soumis Zug et Glaris à la maison d'Autriche. Dans cette vue, les commissaires autrichiens, au lieu de présenter l'acte à une assemblée générale des confédérés, entreprirent de les diviser, et d'arracher d'eux un consentement séparé. Brunn, corrompu par Albert, exerça sa puissante influence; et Zurich, cause principale de la guerre, non seulement se soumit à la sentence impériale, mais se ligua avec le duc d'Autriche pour la faire exécuter par les autres membres de la confédération. Cependant les habitants de Schwitz refusèrent de ratifier la clause, et résistèrent avec fermeté aux représentations d'Albert, et aux ordres de l'Empereur. Quoique Zurich gardât la neutralité, et que même Lucerne, Uri et Underwald parussent disposés à se retirer de la lutte, la constance des Suisses ne les abandonna point, lorsqu'ils virent arriver le commissaire autrichien chargé de recevoir l'hommage de Zug et de Glaris. Un corps de leurs

Chap. VIII. 1330—1358. jeunes-gens, portant les drapeaux sous lesquels leurs pères avoient remporté la victoire à Morgarten, sortit de Schwitz, entra dans les deux cantons, chassa le commissaire, et fit renouveler l'acte de confédération, fondé sur une amitié réciproque, et sur l'obligation d'une commune défense.

A la fin, Albert, affoibli par l'âge, et par sa paralysie, qui faisoit continuellement des progrès, retourna à Vienne, où la douleur prit tant d'empire sur lui, qu'on n'osa plus prononcer le nom des Suisses en sa présence. Rodolphe, son fils, à qui l'administration des affaires de Souabe fut confiée, conclut, avec les confédérés, une suspension d'armes de onze ans, et termina de la sorte une guerre inutile et ruineuse.

Cet événement fut promptement suivi de la
1358. mort d'Albert, qui finit ses jours le 16 août 1358, après avoir régné vingt-huit ans. La difformité de sa personne le fit, à son avènement à la couronne, surnommer le boîteux. Ses défauts corporels étoient compensés par de grands talents, et par un esprit élevé, et vers la fin de son règne, il obtint le nom de sage, dont il fut digne à tous égards, excepté dans ses opérations en Suisse.

Albert étoit versé dans la littérature. Il étoit politique habile, et son économie lui permit d'accroître, par des acquisitions, l'héritage de sa maison. Quoiqu'il eût de la bienveillance, et

qu'il fût accessible à la pitié, il avoit une grande fermeté de caractère. Malgré ses infirmités, il conserva jusque vers la fin de sa vie, une constante sérénité d'esprit; et dans un siècle de fanatisme et de persécution, il donna des preuves de tolérance et d'humanité. Les historiens Suisses rapportent un trait touchant de la bonté de son cœur. Un tremblement de terre qui renversa presque entièrement la ville de Bâle, fut suivi d'un incendie, qui en consuma une grande partie. Un des conseillers du duc le pressa de suivre la voie que la nature lui avoit ouverte. « A Dieu ne plaise, » s'écria le prince, avec indignation, « que je » veuille frapper ceux que visite la main du Tout- » Puissant ! » Il envoya même ses vassaux enlever les ruines, et fournit aux infortunés habitants les matériaux nécessaires pour relever leurs maisons.

La mort de ses frères et de ses neveux laissa Albert seul rejeton de sa famille. Son mariage fut stérile durant dix-neuf ans; mais dans un temps où le redoublement de ses maux sembloit devoir ne plus lui permettre d'espérer des enfants, la naissance de quatre fils, Rodolphe, Frédéric, Albert et Léopold, empêcha l'extinction de son illustre race. Outre ces quatre fils, Albert eut de Jeanne, son épouse, qui étoit héritière du comté de Ferrete, et qui mourut en 1353, deux filles, Catherine, qui fut abbesse

Chap. VIII.
1330—1358.

de la maison de Sainte-Claire de Vienne, et qui finit ses jours en 1381, et Marguerite, qui épousa Meinhard, dernier comte du Tirol, et fils de Louis de Bavière et de Marguerite Maulstach. Ce prince mourut en 1363, et sa veuve prit pour époux, au comencement de l'année suivante, Jean-Henri de Luxembourg, margrave de Moravie, avec qui la belle-mère de Marguerite avoit fait divorce. Cette princesse mourut en 1366, à l'âge de vingt ans, et sans laisser de postérité (1).

(1) Outre les chroniques et les histoires que nous avons déjà citées, nous avons consulté, pour la vie d'Albert, *Steyerer, Comment. pro Historiæ Alberti ducis Austriæ cognomenti sapiens;* et pour les affaires de Suisse, *Tschudi. — Stumpf. — Guillelmannus. — Simmler. — Leu Helvetisches Lexicon, art. Albert, Bern, Glaris, Lucern, Zurich et Zug. — Fugger, L. III, ch. 7. — Muller, L. II, ch. 4. — Watteville, ch. 3 et 4. — Meister, Geschichte von Zurich, p. 82;* et *Beruemhte Zuricher, art. Rhod. Brunn. — Planta, ch. 9. — Schmidt.*

RODOLPHE IV.

CHAPITRE IX.

1359 — 1394.

RODOLPHE IV, FRÉDÉRIC II, ALBERT III et LÉOPOLD II, fils d'Albert le Sage. — Caractère et administration de RODOLPHE. — Mort de FRÉDÉRIC. — Acquisition du Tirol par l'Autriche. — Les princes de la maison d'Autriche changent leur titre de ducs en celui d'archiducs. — Contestations avec le patriarche d'Aquilée. — Mort et caractère de RODOLPHE. — Administration d'ALBERT et de LÉOPOLD réunis. — Division des états de la maison d'Autriche. — Guerres que LÉOPOLD soutient en Italie. — La maison d'Autriche fait l'acquisition de Trieste. — Relations de LÉOPOLD avec Louis, roi de Hongrie et de Pologne. — LÉOPOLD est frustré de l'espérance de placer la couronne de ce dernier royaume sur la tête de GUILLAUME son fils. — Il entre en guerre contre les Suisses. — Il est tué à la journée de Sempach. — Suite des hostilités. — Bataille de Naefels. — Trève conclue avec les Suisses, et établissement fixe de la confédération helvétique.

SI Rodolphe étoit, selon l'ordre de primogéniture, le premier des princes de la maison d'Au-

Chap. IX. 1359—1394.

triche, il l'étoit aussi par les vertus et les talents. Il naquit en 1339, et fut élevé sous les yeux de son père, qui prit soin de le faire instruire aussi bien dans les lettres et les sciences, que dans l'art de la guerre. Il fut initié de bonne heure dans la science du gouvernement, et à l'âge de seize ans il reçut, en qualité de co-administrateur avec son père, l'hommage des états de l'Autriche. En 1359, il épousa Catherine, fille de l'empereur Charles IV. Nommé commissaire impérial en Souabe et en Alsace, et investi du gouvernement des états de Hapsbourg, il fixa sa résidence à Diessenhofen, ville située dans les environs de Schaffhouse. Il y montra, quoique jeune encore, une grande habileté dans l'art de gouverner. Il maintint la paix publique, arrêta les déprédations des bandits, protégea le commerce, et, pour faciliter la communication avec les contrées voisines des Alpes, il fit jeter, à l'extrémité méridionale du lac de Zurich, le fameux pont de Raperswil, qui a presque un mille de longueur, et qui, quoique construit en bois, fut considéré comme la merveille du temps (1).

Lorsque Albert, au désespoir, après les revers qu'il avoit éprouvés dans l'Helvétie, se retira à

(1) J'ai trouvé 700 pas de longueur à ce pont, que j'ai mesuré dans mon voyage en Suisse. *Voy.* la lettre VII.

Chap. IX. 1359—1394.

Vienne, Rodolphe tint seul les rênes du gouvernement. Appréciant le courage et la constance des Suisses, ainsi que les avantages qu'ils retiroient de la position de leur pays, il conclut une trêve qui fut ensuite prolongée, et dont il respecta constamment les stipulations. A la mort de son père, il transféra sa résidence à Vienne, où il tint une cour qui égaloit en magnificence celles des plus grands souverains qu'il y eût alors.

Albert ayant confirmé le pacte de famille qui assuroit l'indivisibilité des états autrichiens, et qui en confioit l'administration au fils aîné, Rodolphe en fut chargé. Son règne, quoique court, est mémorable dans les fastes de l'Autriche.

Le Pape n'ayant jamais approuvé le mariage de Louis de Bavière et de Marguerite Maulstasch, héritière du Tirol, leur union étoit considérée, en quelque sorte, comme un concubinage, et Meinhard, leur fils, comme un enfant illégitime. Rodolphe parvint cependant à obtenir du Saint-Père qu'il légitimât ce jeune prince, auquel lui-même il donna la main de Marguerite, sa sœur. En reconnoissance des services qu'elle en avoit reçus, Marguerite Maulstasch assura aux ducs d'Autriche la réversion du Tirol, si son époux et son fils ne laissoient point de postérité, quoique son contrat de mariage l'eût déjà donnée à la maison qui régnoit dans la Basse-Bavière. Louis mourut en 1361, et Meinhard, son fils,

Chap. IX. 1359—1394. l'année suivante. Rodolphe, craignant que les princes bavarois ne voulussent faire valoir leurs droits, passa les Alpes, au cœur de l'hiver, pour presser Marguerite de renouveler la donation; ce qu'elle fit. Comme il connoissoit le caractère inconstant et capricieux de cette princesse, il lui demanda, en outre, la cession immédiate du Tirol, qu'elle lui accorda aussi. Enfin, en lui peignant les agréments de sa capitale et la magnificence de sa cour, il l'engagea à le suivre à Vienne, avec sa belle-fille.

Il falloit obtenir ensuite l'approbation de l'empereur, chose peu facile; car, malgré le mariage de Rodolphe avec la fille de Charles, la jalousie qui divisoit les maisons d'Autriche et de Luxembourg avoit occasionné de fréquentes contestations. A cette époque même, les trois princes autrichiens venoient de faire, avec les rois de Hongrie et de Pologne, une ligue contre l'empereur, en sa qualité de roi de Bohême. Par bonheur, Catherine négocia une réconciliation entre son époux et son père, et Charles et les princes de la maison d'Autriche eurent une entrevue à Brunn. L'empereur confirma la donation faite par Marguerite; il accorda l'investiture du Tirol à Rodolphe, et même il accéda au pacte de famille des princes autrichiens, pour la réversion réciproque
1364. de leurs états et des siens, au défaut de postérité masculine.

La maison de la Basse-Bavière s'étant opposée à la cession du Tirol, la guerre éclata. Etienne s'avança vers cette province, accompagné du bourgrave de Nuremberg et de ses autres alliés d'Allemagne. Rodolphe, qui n'auroit pu résister seul à ces forces réunies, avoit reçu des secours de l'archevêque de Saltzbourg; et les troupes bavaroises entrèrent dans le territoire de l'archevêché, assiégèrent Muhldorf, et portèrent le ravage jusqu'aux environs de la capitale. Le duc d'Autriche, de son côté, fit diversion en Bavière. Ayant investi la forteresse de Reid, il contraignit Etienne à lever le siége de Muhldorf, pour voler à la défense de ses propres états. Les deux armées n'étoient plus séparées l'une de l'autre que par un ruisseau, lorsque la médiation du Pape, qui désiroit d'employer contre les Visconti, en Italie, les forces de l'Allemagne, prévint une bataille. La contestation pour le Tirol fut ainsi suspendue, au grand avantage de la maison d'Autriche.

En la même année, Rodolphe et ses frères firent, avec Albert IV, comte de Goritz, qui sortoit d'une branche collatérale de la maison du Tirol, une convention en vertu de laquelle les comtés de Goritz et de Gradisca (1) furent ensuite réunis aux états autrichiens.

Rodolphe étoit un prince d'un grand courage

(1) *Cronberg, Comites et res Goritiæ*, p. 324.

Chap. IX. 1359—1394.

et dont les hauts faits de chevalerie excitoient l'admiration. Comme il étoit aussi extrêmement ambitieux, il compulsoit constamment les archives poudreuses des anciens ducs d'Autriche; il examinoit avec soin celles de sa maison, et avoit conçu le projet de faire revivre tous les titres et priviléges que ses prédécesseurs avoient ou possédés, ou même réclamés. Il usa de bonne heure de sceaux ornés de devises et de divers emblêmes (1); il accumula les titres, et affecta, par degrés, tout l'appareil de la royauté. Il se qualifiait de margrave de Bade et de Drosendorf, de vicaire de la Haute-Bavière, de souverain de différents états de Souabe, qu'il considéroit comme indépendants, et de grand veneur de l'Empire. Il tint, avec une pompe royale, à Zoffingen, une assemblée de ses vassaux. Son orgueil étant blessé par l'article de la bulle d'or qui donnoit aux électeurs la préséance sur tous les autres princes, il prit, en vertu de la concession faite par l'empereur Frédéric Ier, aux ducs d'Autriche

(1) Un de ces emblêmes étoit une tête d'homme à cinq faces. La légende des sceaux de Rodolphe étoit composée quelquefois de mots écrits avec un mélange de caractères grecs, latins, runiques et arabes, dont il avoit fait un alphabet. Rarement il mettoit son nom à la fin de ses lettres, et il les terminoit par l'année de son âge et de son règne, et par cette formule : « Hoc est » verum. » *Fugger*, p. 345.

de la ligne de Bamberg (1), le titre d'archiduc palatin. Ces innovations ne firent d'abord que peu de sensation ; mais, à la fin, l'ostentation de Rodolphe alarma l'empereur et les électeurs. Charles le cita plusieurs fois devant la diète, et lui commanda de quitter les titres et les armes qu'il s'étoit arrogés, et de prendre ceux qu'avoit portés son père. Rodolphe ne renonça qu'à regret à étaler publiquement les armoiries qu'il s'étoit données. Il supprima le titre de palatin ; mais il paroît qu'il conserva celui d'archiduc, que l'empereur Frédéric III a confirmé ensuite dans la maison d'Autriche. (2)

Il s'éleva, entre les ducs d'Autriche et les patriarches d'Aquilée, plusieurs contestations au sujet des fiefs que le siége patriarchal de cette ville possédoit dans la Stirie, dans la Carinthie et dans la Carniole, et concernant les limites de

(1) « Si quibusvis Imperii publicis curiis Dux Austriæ » presens fuerit, unus de Palatinis Archi-Ducibus est » censendus; » mais il y avoit ensuite, « Et nihilominus » in consensu ad latus dextrum Imperii post Electores » principes obtineat primum locum. » En 1228, l'empereur Henri VI avoit accordé à Léopold et à ses successeurs, le droit de porter, sur le bonnet de prince, le diadême impérial, et Frédéric II permit à Frédéric le Belliqueux d'y ajouter la croix. *Fugger*, 178, 184, 196.

(2) *Hagen apud Pez. vol. I, p.* 1149. — *Gehbeardi, vol. II, p.* 269.

Chap. IX. 1359—1394. leurs possessions respectives. Louis, le patriarche régnant, ayant en secret fomenté dans la Carinthie des mécontentements qui faillirent à dégénérer en une révolte ouverte, et les habitants de Venzône et du Frioul ayant fait des incursions dans les états Autrichiens, Rodolphe obtint de l'Empereur un décret contre ce prélat, lui prit plusieurs places, et investit Butri où il faisoit sa résidence. Le patriarche demanda la paix, et l'obtint en cédant les places conquises, en renonçant aux possessions de son siége dans la Stirie, dans la Carinthie et la Carniole, et en recevant un juge et garnison autrichienne dans la capitale du Frioul.

Durant le cours de toutes ses entreprises pour agrandir les domaines de sa maison, Rodolphe se rendit en Italie. Ce fut pour assister à la célébration du mariage de Léopold son frère, et de Virida, fille de Barnabas Visconti, alliance qu'il avoit négociée, et au moyen de laquelle il se flattoit d'étendre son influence dans ce pays. Mais la fatigue du voyage et la chaleur du climat, lui firent contracter une fièvre inflammatoire, dont il mourut le 27 juillet 1365, à l'âge de vingt-six ans, sans laisser d'enfants.

La nature avoit donné la beauté à Rodolphe; il avoit un esprit cultivé, et dans un siècle d'ignorance, il étoit ami des lettres et des sciences. Il fonda à Vienne une université qui fut le second

établissement de ce genre en Allemagne, et qui bientôt égala l'université de Prague en célébrité. Ainsi que ses prédécesseurs il se signala comme bienfaiteur de l'Église, et ce fut lui qui fit construire la magnifique cathédrale de Vienne. Mais il avoit le courage de mépriser les censures du clergé, et il le contraignit à supporter une partie des charges publiques. Sur la menace qu'on lui fit d'interjeter appel au pape, il répondit que dans ses états il étoit pape, archevêque, évêque, archi-diacre, prêtre. Il obtint le surnom de Magnanime, et les nombreuses institutions qu'il fit, lui en méritèrent un non moins honorable, celui de Fondateur. On a dit de lui, avec raison, que s'il avoit vécu plus long-temps, ses talents et son ambition auroient ruiné la maison d'Autriche, ou l'auroient élevée au plus haut degré de puissance (1).

La mort de Rodolphe ayant été précédée de celle de Frédéric son frère, qui fut tué à la chasse, il ne resta plus de princes de la maison d'Autriche, qu'Albert, âgé de dix-sept ans, et

(1) Nous avons consulté, pour la vie de Rodolphe, *Henrici de Rebdorf, Annales ab an.* 1265, *ad an.* 1362. *ap. Freyherum, vol. I.* — *Arempech* et *Hagen.* — *Ebendorf; Pez. vol. I et II.* — *Gerard de Roo.* — *Fugger.* — *Gassler, Geschichte der Tyrol, Wien*, 1792. — *Cronberg.* — *Falkenstein.*

Chap. IX. 1359–1394. Léopold qui n'en avoit que quinze. En vertu du pacte de famille fait par leur père, et confirmé par Rodolphe, l'administration appartint exclusivement à Albert.

Les premiers efforts d'Albert et de Léopold eurent pour objet d'obtenir la possession du Tirol.
1366. A la mort de Marguerite Maulstash, Etienne de Bavière entra dans cette province avec des forces considérables, prit Kufstein, Kitzbuhl, et Rotenberg, et s'avança même jusqu'aux frontières de la Carinthie. Les princes autrichiens firent des préparatifs pour repousser cette attaque; mais en même temps ils cherchèrent prudemment à terminer la contestation par la puissante intervention de l'Empereur. On tint diverses conférences durant trois ans consécutifs, et à la fin on conclut
Sept. 1369. à Scharding un accommodement par lequel les princes de Bavière renoncèrent à leurs prétentions au Tirol, et obtinrent en retour, une somme de cent seize mille florins, ainsi que la cession de Kufstein et de Kitzbuhl, et la restitution de Scharding, qui avoit été engagé à la maison d'Autriche (1). Comme le Tirol commande les passages pour se rendre d'Allemagne en Italie, qu'il abonde en mines qui produisent un revenu considérable, et qu'il est habité par

(1) *Gerard de Roo*, *p.* 108. — *Falkenstein*, *vol. II*, *p.* 351. — *Fugger*, *p.* 351.

un peuple belliqueux, endurci aux travaux, et recommandable par son attachement pour ses souverains, l'acquisition qu'en firent les princes autrichiens accrut infiniment leur puissance.

Le caractère d'Albert et celui de Léopold étoient trop opposés, pour que cette union que leurs prédécesseurs avoient maintenue si religieusement, pût subsister long-temps entre eux. Le premier étoit un prince paisible et doux, qui suivoit avec ponctualité les exercices de la religion, et qui étoit attaché à l'étude des lettres et des sciences abstraites. Léopold, au contraire, étoit ambitieux et violent, rapace et prodigue à la fois, et il n'étoit inférieur à aucun de ses ancêtres en talents pour la guerre. Il eut d'abord l'administration des états que sa famille possédoit en Souabe, et partagea avec Albert le gouvernement du Tirol. Mais avide de pouvoir, et ne supportant la contrainte qu'avec impatience, il arracha à son frère un nouveau pacte de famille, par lequel il ne lui laissa que l'Autriche, et acquit lui-même, outre les états Autrichiens d'Alsace et de Souabe, la Stirie, la Carinthie et leurs dépendances, ainsi que la possession exclusive du Tirol, avec la ville de Neustadt et son territoire (1).

(1) *De Luca, vol. II, p.* 128. — *Gerard de Roo, p.* 108.

Chap. IX. 1359—1394.

Comme l'indivisibilité des domaines autrichiens étoit établie, non-seulement par l'ancien pacte de famille, mais encore par l'acte d'investiture, Léopold pria l'empereur de consentir au nouvel arrangement. Charles y donna promptement sa sanction, en disant : « Nous avons » long-temps travaillé en vain à humilier la » maison d'Autriche, et maintenant elle s'abaisse » elle-même. » (1)

Léopold, qui égaloit au moins ses ancêtres s'il ne les surpassoit pas dans leur empressement à augmenter leurs possessions et leur influence, acquit Fribourg en Brisgaw, reçut la petite ville de Bâle, de l'évêque qu'il avoit secouru contre ses sujets rebelles, acheta, des comtes de Montfort, le comté de Feldkrich, arracha Pludentz, Sargans et le Rhinthal au comte de Werdenberg, et obtint de l'empereur Venceslas les bailliages de haute et de basse Souabe, avec les revenus des villes d'Augsbourg et de Gingen.

Tandis que Léopold s'efforçoit d'étendre ainsi ses possessions, ses états d'Alsace et d'Helvétie étoient envahis par son cousin, Enguerrand de Coucy. Ce guerrier célèbre ayant, après la bataille de Poitiers, été envoyé en Angleterre, comme ôtage pour la rançon du roi Jean, s'y

(1) *Ebendorf, ap. Pez, vol. I, p.* 811.

étoit concilié la faveur d'Edouard III, qui lui avoit donné en mariage Isabelle, sa fille. Ce monarque lui avoit aussi conféré l'ordre de la Jarretière, et l'avoit créé comte de Bedford et d'Aumerle. La guerre ayant éclaté de nouveau entre l'Angleterre et la France, Enguerrand, qui ne voulut servir ni contre son souverain, ni contre son beau-père, passa en Italie, où il rendit des services signalés à Urbain V et à Grégoire XI, contre la puissante maison de Visconti. En 1375, il réunit des troupes de diverses nations, que la paix entre la France et l'Angleterre laissoit sans emploi; et sa réputation fit accourir sous ses drapeaux un corps de six mille Anglais, (1) qui formoit une troupe extrêmement brillante. Avec ces forces, qui s'élevoient à quarante mille hommes, Coucy marcha vers les bords du Rhin, et pénétrant en Alsace, il réclama plusieurs terres comme la dot de sa mère. Léopold rejeta cette demande, prétendant qu'elle étoit contraire aux lois de succession établies dans sa maison. Ne pouvant résister à un ennemi si puissant, il se renferma dans Brisach, après en avoir dévasté les environs. Il demanda des secours aux cantons helvétiques;

(1) Cette particularité est cause que les historiens de la Suisse ont donné le nom de Bandes Anglaises à l'armée d'Enguerrand de Coucy.

Chap. IX.
1359—1394.

mais il n'en reçut que de ceux de Berne et de Zurich.

Enguerrand, ayant franchi les limites de l'Helvétie, pénétra par Waldenbourg et Balstal jusqu'à Buren. Ses troupes se répandirent sur toute la surface du pays qui s'étend depuis le lac de Bienne jusqu'au lac de Zurich, dévastant tout. Les habitants d'Entlibuch, qui, seuls de tous les sujets autrichiens, tentèrent de leur résister, leur firent essuyer le premier échec. Réunis dans la vallée de Russwyl, et soutenus par quelques aventuriers des cantons forestiers, ils attaquèrent et défirent un corps de trois mille hommes près du lac de Sempach, au village de Buttizholz. Les habitants des environs des lacs de Bienne, de Morat et de Neuchatel, défirent un autre corps à Anet, près de Cerlier; mais le coup le plus décisif fut porté par les citoyens de Berne, qui, s'étant avancés de nuit contre un corps posté à Frauenbrunnen, le dispersèrent avec perte de huit cents hommes.

Le 25 Déc.

Ces défaites, combinées avec la famine et le froid, qui furent les plus sûrs alliés du duc d'Autriche, excitèrent le mécontentement des troupes de Coucy, qui, en conséquence, se retira en Alsace. Après avoir dévasté ce pays, il abandonna ses prétentions, soit parce qu'il étoit hors d'état de les soutenir par la force, soit parce que Léopold lui fit cession de Buren et de Nidau. Ses

soldats, selon la coutume du temps, se dispersèrent de toutes parts. Coucy lui-même termina dans une croisade contre les Turcs, sa vie errante. Ayant été fait prisonnier à la bataille de Nicopolis, il mourut dans les fers. (1)

Léopold fut à peine délivré de Coucy, qu'il se vit enveloppé dans les guerres que se firent, en Italie, la république de Venise, le roi de Hongrie et la maison de Carrare. Venise doit son origine à l'invasion que firent les Huns, sous Attila, et aux incursions des autres nations barbares, qui parcoururent l'Italie à la chute de l'empire romain. Les habitans des villes voisines se retirèrent dans les petites îles de Rialto, où ils trouvèrent un sûr asile. Ces émigrants furent successivement joints par d'autres. Ils formèrent par degrés un gouvernement qui fut d'abord démocratique, mais qui se changea en une aristocratie permanente, présidée par un doge nommé à vie.

La situation maritime de Venise en rendit les habitants bons navigateurs, et leur permit d'étendre au loin leur commerce et leurs relations. Leur population s'accrut, et vers la fin du VII.ᵉ siècle, ils occupoient soixante-et-douze îles. L'Istrie et la Dalmatie étant exposées continuel-

(1) Anselme, vol. III, p. 542. — Dictionnaire de la Noblesse, art. Coucy-Guignes. — Moréri.

Chap. IX. 1359—1394. lement aux incursions des pirates et des bandits, et laissées sans défense par le foible gouvernement de l'Empire grec, se mirent elles-mêmes sous la domination de Venise. Ses vaisseaux visitèrent tous les ports du golfe Adriatique, et ses flottes devinrent tous les jours plus puissantes. Les croisades, qui ruinèrent presque tous les états de l'Europe, contribuèrent essentiellement à l'accroissement des forces navales de Venise. Les Vénitiens renversèrent, concurremment avec les Français, le trône des empereurs grecs, et fondèrent à Constantinople l'empire latin, qui fleurit l'espace de près de soixante ans. La dynastie grecque fut ensuite rétablie en la personne de Michel Paléologue; mais les Vénitiens étendirent leur commerce, et acquirent les îles de Candie, de Céphalonie et de Corfou, ainsi qu'un grand nombre de ports de l'Hellespont et de la Morée. Ils firent aussi des établissements dans le golfe Persique, et le soudan d'Egypte leur permit d'entretenir des consuls dans les ports de ses états. Par ces moyens divers, ils obtinrent le monopole du commerce des Indes orientales; et ils maintinrent leur supériorité sur mer, malgré les Génois leurs rivaux, qui auparavant formoient la principale puissance maritime de l'Europe.

1202—1261.

Mais tandis que les Vénitiens étendoient ainsi leur puissance sur les côtes de la Méditerranée,

de l'Archipel et du golfe Persique, et que leurs flottes dominoient depuis le golfe Adriatique jusqu'à la mer de Constantinople, leur territoire propre étoit resserré par l'état de Padoue, que gouvernoit la maison de Carrare, et par la marche Trévisane, qui étoit soumise au puissant Mastino della Casa, seigneur de Vérone. A la fin, s'étant ligués, contre ce seigneur, avec les maisons de Visconti et de Carrare, ils acquirent des possessions dans la terre ferme de l'Italie, et pour leur part des dépouilles, ils obtinrent le Trévisan, province très-importante.

Louis, roi de Hongrie, arrêta promptement les progrès que les Vénitiens faisoient sur le continent. Ce prince, qui avoit succédé à son père, Charles-Robert, mort en 1342, s'étoit concilié l'affection de ses sujets, avoit comprimé tous les soulèvements intérieurs, et considérablement accru la puissance du pays sur lequel il régnoit. Le desir de venger la mort d'André, son frère, qu'on suppose avoir été assassiné par ordre de sa femme, Jeanne, reine de Naples, (1) le fit

(1) Charles, deuxième roi de Naples, de la maison d'Anjou, eut plusieurs fils, au nombre desquels furent Charles-Martel, Robert, Philippe, prince de Tarente, et Jean, duc de Durazzo. Charles-Martel, qui mourut en 1295, et avant son père, laissa un fils, Charles-Robert, ou Charobert; mais l'ordre de succession étoit si peu

Chap. IX. 1359—1391. renoncer à ses prétentions, et il conclut une trêve avec la république de Venise. Peu de temps après son retour de Naples, dont il avoit fait la conquête, il avoit réclamé la Dalmatie. Sa demande ayant été rejetée, il envoya dans cette province une armée de cent mille hommes, et
1357. fondit lui-même, à la tête d'une autre armée aussi formidable, sur le Trévisan. Secondé par le patriarche d'Aquilée, et excité par le seigneur de Padoue, il s'empara de toute la province, à l'exception de Trévise, et se rendit maître des principales villes de la Dalmatie.

assuré, que ce fut Robert qui hérita de la couronne. Charles-Robert, qui devint roi de Hongrie, eut deux fils, Louis, qui fut surnommé le Grand, et qui lui succéda, et André, qui épousa Jeanne, petite-fille et héritière de Robert. Un dégoût réciproque et de continuelles contestations, ayant divisé Jeanne et son époux, André fut étranglé, en 1345, dans Averse, par les créatures, et presque en la présence de la reine, qui bientôt épousa Louis, prince de Tarente, son cousin et son favori. Le roi de Hongrie, pour venger ce meurtre, qui fut imputé à Jeanne, envahit et conquit le royaume de Naples. Cette princesse s'étant soumise à une procédure de simple formalité, faite à la cour d'Avignon, fut déclarée innocente par le pape, dont la médiation fit conclure un accommodement, en vertu duquel Jeanne remonta sur le trône. — *Muratori.* — *Villani.* — *Giannone.* — *Voyez*, pour la succession des princes de la ligne napolitaine, la table des rois de Hongrie.

Les Vénitiens, réduits à la dernière extrémité, obtinrent la paix par l'intervention du Pape. Ils cédèrent la Dalmatie, et les troupes hongroises évacuèrent la marche de Trévise. (1) A peine sortis de cette guerre, ils furent jetés en de nouveaux embarras, par les intrigues d'un ennemi vigilant, actif et entreprenant. C'étoit François de Carrare, qui, après avoir contribué à l'agrandissement de leur puissance sur la terre ferme de l'Italie, craignit que leur ambition ne lui fît éprouver le sort du seigneur de Vérone. Il tenta de renverser leur gouvernement, en favorisant une conspiration dont la découverte l'entraîna dans une guerre contre la république. Il reçut des secours du roi de Hongrie, et eut d'abord des succès. Une défaite, dans laquelle le vayvode de Transylvanie, et plusieurs officiers de marque, furent faits prisonniers, ayant excité du mécontentement parmi les Hongrois, Louis rappela ses troupes. François fut forcé de se soumettre aux conditions les plus humiliantes. Son fils se rendit à Venise, et demanda, au nom de son père, pardon, à genoux, au milieu du grand conseil de l'orgueilleuse république. (2)

Chap. IX. 1359—1394.

1373.

(1) *Muratori, Annali, an.* 1357, 1358. — *Bonfinius, p.* 351. — *Laugier, Storia di Venezia.*

(2) *Muratori, Annali, an.* 1372, 1373. — *Laugier, vol. I, p.* 177.

Chap. IX. 1359—1394.

Furieux de son déshonneur, François eut de nouveau recours au roi de Hongrie, et noua des intrigues dans toutes les cours voisines. Ces tentatives ayant été vaines, il s'adressa au duc d'Autriche, qu'il excita à faire une invasion dans les états vénitiens, et qu'il flatta de l'espoir de se procurer sans peine un établissement en Italie. Léopold, possesseur du Tirol, et maître de Feltri et de Belluno, qu'il avoit acquis depuis peu, prêta facilement l'oreille à ces propositions. Au sein même de la paix, il fit une irruption dans le Trévisan, qu'il parcourut, et dont il
1376. tenta de surprendre la capitale. La résistance opiniâtre des habitants ayant donné aux Vénitiens le temps de rassembler leurs forces, et de recevoir des secours du duc de Ferrare, leur allié, le duc d'Autriche fut contraint de se retirer, et fut battu sur les bords de la Piave. Suivant le cours de leurs succès, les troupes vénitiennes marchèrent contre Feltri et Belluno; mais Léopold, qui avoit reçu du renfort, les obligea de faire retraite à leur tour. Les hostilités recommencèrent à l'approche du printemps. A la fin, les deux partis, dont les armées étoient épuisées par de fréquentes escarmouches, et par un temps
1377. contraire, conclurent une trève de deux ans, sous la médiation de Louis, roi de Hongrie. (1)

(1) *Bonfinius, p.* 534. — *Hagen, Laugier, vol. I,*

Avant l'expiration de ce temps, Carrare réunit Ancône, Gênes, le patriarche d'Aquilée et le roi de Hongrie, contre Venise. Cette ligue redoutable exposa la république au plus grand danger qu'elle eût jamais couru. Sa flotte fut presque anéantie par celle de Gênes; ses lagunes furent bloquées, l'île de Chiozza ayant été prise; les confédérés dévastèrent son territoire, et Venise même fut menacée de la famine. Mais la sagesse et la vigueur de ses conseils, l'habileté de ses généraux et la valeur de ses troupes, la tirèrent de cette situation désespérée. Elle rejeta les propositions humiliantes que ses ennemis lui avoient faites, et reprit, dans la mer Adriatique, l'ascendant qu'elle y avoit obtenu si longtemps.

L'alliance de Léopold avoit été sollicitée vivement par les confédérés. Cependant il respecta la trève qu'il avoit conclue avec les Vénitiens, qui, à la fin, s'assurèrent de sa neutralité, en lui cédant la marche de Trévise. Il pénétra, à la tête de dix mille hommes, dans cette province, dont il délivra la capitale, qui étoit sur le point de se rendre aux troupes de Carrare. Les habitants le reçurent comme leur souverain, et Venise le fit complimenter par des ambassa-

Mai 1381.

p. 178. — *Muratori*, 1377. — *Ebendorf de Hazelbach.* — *Pez*, *vol. I*, *p.* 815.

Chap. IX. 1359—1394. deurs. Peu de temps après, il retourna en Allemagne, et la paix fut conclue entre les puissances belligérantes. (1)

Cette paix n'assura point à Léopold la possession du Trévisan. François de Carrare en séduisit les troupes, ravagea le pays, et tint la capitale en état de blocus et d'alarme l'espace de dix-huit mois. A la fin, le duc d'Autriche se mit en marche avec un corps de huit mille hommes et un convoi de vivres; mais bientôt fatigué de cet état de guerre continuel, et effrayé des mécontentements qui s'élevoient dans ses états de Souabe et d'Alsace, il vendit à Carrare, pour la somme de 60,000 ducats, (2) la marche de Trévise, et les districts de Belluno et de Feltri. Cependant il fut indemnisé, jusqu'à un certain point, par l'acquisition de Trieste. Les habitants, qui étoient mécontents du gouverneur vénitien, s'étant soulevés et rendus aux troupes des confédérés, la souveraineté de leur ville avoit été transférée au patriarche d'Aquilée. Mais fatigués de leurs dissensions, et voyant que ce prélat ne pouvoit les défendre contre leurs anciens maîtres, ils offrirent à Léopold de se soumettre à lui. Il accepta leur proposition, et promit de res-

Mai 1383.

1382.

(1) *Hagen, ap. Pez, vol. I, p.* 1153 — *Muratori, Annali.* — *Laugier, storia di Venezia.*

(2) *Muratori.* — *Laugier.* — *Hagen.* — *Ebendorf.*

pecter leurs privilèges, et de leur conserver le gouvernement municipal. Il nomma un capitaine ou préfet de la ville; et de la sorte il procura à la maison d'Autriche un port sur la côte de la mer Adriatique. (1)

Léopold, à cette époque, essuya un plus rude échec que la perte du Trévisan, en perdant l'espoir de procurer à Guillaume, son fils, la couronne de Pologne. Louis-le-Grand, roi de Hongrie et de Pologne, descendoit de l'empereur Albert, ainsi que les ducs d'Autriche. Ce prince n'avoit que deux filles, Marie et Hedwige, auxquelles il destinoit ses deux couronnes. Il fiança Marie à Sigismond, fils de l'empereur Charles IV, et prince de Bohême; et il se proposoit de donner l'autre à Guillaume, duc d'Autriche, qui, dans cet espoir, fut élevé à la cour de Louis, et reçut, d'après l'élégance de ses manières, le surnom d'Enchanteur. Hedwige résida quelque temps à la cour de Vienne; mais son père, durant sa dernière maladie, la rappela près de lui. La cérémonie des fiançailles s'étoit déjà faite à Bude, et Guillaume se croyoit sûr de recevoir la main de la plus belle princesse de son temps, qui n'étoit pas moins charmée des brillantes qualités de ce prince, qu'elle n'étoit impatiente de

(1) *Voyez* l'acte d'acceptation dans Cronberg, *Comites ac res Goritiæ*, *p.* 338.

Chap. IX. 1359—1394.

lui présenter la couronne de Pologne. Les espérances des deux amants furent cruellement trompées. Peu de temps après les fiançailles, Jaghellon, duc de Lithuanie, demanda la main d'Hedwige, et offrit de réunir son duché au royaume de Pologne, et d'embrasser la religion chrétienne. La jeune princesse, fidèle à son amant, et ne pouvant se résoudre à s'unir à un prince d'un aspect dur et sauvage, rejeta l'offre avec mépris, et déclara publiquement qu'elle n'épouseroit que le duc d'Autriche. Les seigneurs polonais, charmés d'une proposition qui tendoit à réunir la Lithuanie à la Pologne, et le clergé desirant de voir s'effectuer une conquête si flatteuse pour l'église, appuyèrent les offres de Jaghellon. Ayant obtenu le consentement de la reine, ils firent, malgré les représentations d'Hedwige, une réponse favorable aux ambassadeurs du duc de Lithuanie.

Guillaume, instruit de ce qui se passoit, se rendit en hâte à Cracovie, avec une suite brillante et beaucoup d'argent; mais la vue de la jeune princesse lui fut interdite par le parti favorable à Jaghellon. Tous les efforts que firent les deux amants pour s'unir par les nœuds du mariage furent vains; et Guillaume, craignant la fureur des seigneurs polonais, sortit du royaume. Peu de temps après son départ, ses espérances s'évanouirent entièrement par l'arrivée
1386. de Jaghellon, qui prit à son baptême le nom de

Ladislas, puis épousa la belle Hedwige, et monta sur le trône de Pologne. (1)

La fin malheureuse de la guerre que Léopold avoit soutenue en Italie, la perte que son fils avoit faite de la couronne de Pologne, et le mauvais état de ses finances, l'affligèrent au point qu'il tomba dans un état de langueur, qui le rendit incapable de tout exercice de corps et d'esprit. Il négligea l'administration des affaires; et ses baillis et les seigneurs, affranchis de toute contrainte, se rendirent coupables des plus grands excès. Des signes de mécontentement se déclarèrent en Souabe, où ce prince étoit vicaire de l'empereur. Plus de quarante villes renouvelèrent la confédération qu'elles avoient formée, pour se soustraire à l'oppression sous laquelle les princes et les seigneurs les avoient fait gémir; et Strasbourg, Mayence et les villes principales du Rhin se réunirent à elles. Pour fortifier leur ligue, et se faire des alliés dans le centre même des états autrichiens, elles sollicitèrent l'accession de la confédération helvétique, que son intérêt, ses préjugés et sa position faisoient considérer comme l'ennemie naturelle de la maison d'Autriche. Plusieurs causes avoient

(1) *Duglossius, vol. II, p.* 101. — *Gerard de Roo, p.* 127. — *Ebendorf, Chronicon. Austr. Pez, vol. II, p.* 819.

Chap. IX. 1359–1394.

concouru à redoubler la haine entre l'une et l'autre puissance.

Léopold avoit exprimé le désir de recouvrer l'autorité de ses ancêtres, et récemment encore il avoit mis des entraves au commerce des cantons forestiers et à celui de Zurich, en établissant de nouveaux péages à Raperswil et à Rotenberg. En outre, il avoit pris part à une contestation entre Berne et une branche collatérale de la maison de Hapsbourg. Rodolphe, (1) comte de Bergdorf et de Thun, avoit engagé cette dernière ville aux Bernois. Il voulut la retirer de leurs mains, ainsi qu'Aarberg, qui leur avoit été aussi vendue par ses ancêtres. Enfin, il trama une conspiration pour s'emparer de Soleure, ville alliée de Berne. Son projet ayant été découvert, les Bernois, de concert avec les autres confédérés, assiégèrent Bergdorf. Les habitants consentirent à se rendre, si à une époque fixée, il ne leur étoit point arrivé de secours. Ayant

Le 28 Déc. 1385.

reçu un renfort de troupes autrichiennes, ils refusèrent d'exécuter la capitulation, et le siége fut levé. Quoique la contestation se fût terminée

(1) Rodolphe étoit chef de cette branche de la maison de Hapsbourg-Lauffenbourg, qui possédoit Bergdorf, Thun et le landgraviat de Bourgogne. Ego, frère de Rodolphe, étant mort, en 1415, sans postérité masculine, cette branche fut éteinte.

par la mort de Rodolphe, et que ses frères eussent cédé Bergdorf et Thun à Berne, l'intervention de Léopold avoit déplu aux alliés. En conséquence, Berne, Zug, Zurich et Soleure entrèrent dans la ligue des villes de Souabe, et pressèrent fortement les autres cantons d'en faire autant.

Léopold, effrayé de cette redoutable confédération, sortit de son apathie, se rendit à Zurich, et appaisa les habitants de Schwitz en supprimant les droits établis à Raperswil. Il gagna aussi les trois autres cantons forestiers, et détacha de la ligue les Zurichois. Enfin, il fit cesser, en réprimant les baillis, les mécontentements élevés en Souabe, et, par ses promesses et ses menaces, il parvint à dissoudre la ligue des villes situées sur le Rhin. Durant ces opérations, il avoit amusé les Suisses par l'offre d'une paix perpétuelle et des promesses brillantes; mais ayant pacifié les villes impériales, il devint moins complaisant, et ses officiers se permirent de nouvelles exactions. La haine que les Suisses portoient à la maison d'Autriche se réveilla, et une querelle légère occasionna bientôt une rupture. Léopold avoit engagé à Pierre de Thorberg, la ville et le château de Wolhausen, ainsi qu'Entlibuch, et à Herman de Graunberg, la ville de Rotenberg. Ces seigneurs ayant opprimé les habitants, ceux-ci, au lieu de s'adresser au duc leur souverain,

Chap. IX.
1259—1394.

sollicitèrent la protection de Lucerne, qui leur accorda le droit de bourgeoisie. Les Lucernois, qui se plaignoient aussi des péages qu'on exigeoit d'eux à Rotenberg, saisirent cette occasion de s'emparer du château, qu'ils rasèrent, ainsi que les murs de la ville; et, au lieu de donner satisfaction de cette insulte, ils conférèrent aussi le droit de bourgeoisie à Entlibuch, et aux villes autrichiennes de Sempach et de Richensée.

Cette défection de ses sujets irrita Léopold, qui fut animé de plus en plus par les clameurs des princes et des seigneurs voisins, qui craignoient que leurs vassaux ne suivissent l'exemple de ceux de l'Autriche, et qui, en conséquence, offrirent leurs secours au duc. Des deux côtés, on se disposa à prendre les armes. Quoique Berne n'eût pas voulu s'engager dans la contestation, et que les villes de Souabe eussent refusé leur secours, Zurich, Zug et les trois cantons forestiers armèrent pour la défense de Lucerne. Il s'ensuivit une guerre cruelle. Les confédérés prévinrent leurs ennemis en rasant les châteaux de Wolhausen, de Meyemberg et de Caffenberg, et mirent des garnisons dans Sempach et Richensée. Les Autrichiens, ayant recouvré cette dernière ville, satisfirent leur vengeance en la renversant de fond en comble, après en avoir passé au fil de l'épée tous les habitants, sans distinction de sexe ni d'âge.

La crise approchoit. Vingt messagers, chaque jour, apportoient aux confédérés la déclaration de guerre d'autant de seigneurs. Léopold rassembla promptement, à Baden, une armée considérable, et envoya Jean de Bonstetten à Brouck, comme s'il se proposoit d'attaquer Zurich; mais son dessein étoit de pénétrer par Sempach et Rotenberg, pour se rendre maître de Lucerne. Les cantons forestiers, trompés par ses dispositions, firent partir quatorze cents hommes pour Zurich. Ayant ensuite connu le plan de l'ennemi, ils engagèrent les Zurichois à pourvoir à leur propre défense. La plus grande partie des auxiliaires ayant passé la Reuss, se portèrent vers Sempach. Ils furent renforcés dans leur marche par des compagnies de Glaris, d'Entlibuch, et par des habitants des villages qu'ils traversèrent. Le 9 Juillet.
Cependant, arrivés à Sempach, ils n'étoient qu'au nombre de treize cents hommes; et ils prirent position dans la forêt qui borde le lac et couronne les hauteurs voisines. La veille au soir, Léopold avoit occupé Sursée. Le lendemain il s'avança, avec quatorze cents hommes de pied et quatre mille chevaux, dans l'espoir de surprendre Sempach. Etonné de l'apparition des confédérés, il tint un conseil de guerre pour décider s'il devoit attendre le reste de ses forces, ou attaquer l'ennemi sur-le-champ. Les nobles s'écrièrent tous: « Dieu nous livre ces paysans; il seroit honteux,

Chap. IX. 1359–1394.

» armés comme nous le sommes, d'attendre du » renfort pour combattre une populace mal ar» mée et à demi-nue! » Le baron de Hasenberg, vieux guerrier, qui souvent avoit vu les Suisses déployer leur valeur, représenta qu'il ne falloit point mépriser son ennemi, que la fortune des armes étoit journalière, et qu'il étoit à propos d'attendre Bonstetten. Sa prudence ne lui attira que des injures de la part des jeunes chevaliers. L'un d'eux (1) se tournant vers le duc, lui dit: « Ce soir nous remettrons entre vos mains cette » poignée de paysans. » Les applaudissements suivirent cette promesse, et l'on disposa tout pour l'attaque.

Comme les chevaux étoient fatigués, et les bois inpraticables pour de la cavalerie, les cavaliers mirent pied à terre et serrèrent leurs rangs, l'infanterie se tenant en arrière. A ce moment, les Suisses, selon leur coutume, se jettent à genoux, et les mains élevées vers le ciel, ils implorent l'assistance du Tout-Puissant. Quelques Autrichiens, remarquant ce mouvement, s'écrient : « Ils demandent pardon! » On reconnut bientôt l'erreur. Les Suisses, sortant du bois, s'avancent dans la plaine en poussant de grands cris. Peu d'entr'eux avoient une armure;

(1) Ce chevalier, jouant sur le mot, dit au baron de Hasenberg, qu'il étoit une hase de cœur comme de nom.

quelques-uns brandissoient les lances avec lesquelles leurs ancêtres avoient vaincu à Morgarten ; d'autres portoient des épées et des haches d'armes à double poignée, et des planches attachées à leur bras gauche leur servoient de boucliers. Les Autrichiens, au contraire, étoient, de la tête aux pieds, revêtus d'une armure étincelante, et présentoient un front solide, que couvroient leurs boucliers, et qui étoit hérissé de lances. Les Suisses, ayant formé leur bataillon en angle aigu, attaquèrent avec leur impétuosité accoutumée ; mais ils ne purent entamer cette formidable phalange. La bannière de Lucerne fut sur le point d'être enlevée ; et le landamman et soixante guerriers des plus déterminés de ce canton succombèrent avant qu'un seul Autrichien eût été blessé. Les assaillants hésitent quelque temps, jetant sur leurs ennemis des regards où se peignent le désespoir et l'indignation. Les flancs de la phalange s'ébranlant alors, en formant le croissant, tentent d'envelopper les Suisses. A ce moment terrible, Arnold de Winkelried, chevalier du canton d'Underwald, sort des rangs, et s'écrie : « Je romprai cette ligne ; » chers compatriotes et confédérés, prenez soin » de ma femme et de mes enfants ! » Se jetant sur l'ennemi, il saisit autant de lances qu'il lui est possible d'en embrasser, sa poitrine en est percée, et il les entraîne en tombant. Ses conci-

Chap. IX. 1359—1394.

toyens s'avancent sur son corps expirant, et rompent la ligne. D'autres, avec non moins d'intrépidité, pénètrent dans les intervalles occasionnés par ce mouvement, et toute la phalange est mise en désordre. Les chevaliers, succombant sous leurs pesantes armes, et embarrassés par la longueur de leurs lances, ne peuvent soutenir le choc impétueux des Suisses, ni former de nouveau leurs rangs. Leurs servants d'armes, voyant la confusion générale, se sauvent sur les chevaux des combattants, auxquels ils ne laissent aucun espoir de salut par la fuite. Le combat se soutient encore quelque temps par des efforts de valeur personnelle; mais bientôt tout est forcé de plier. Un grand nombre de chevaliers périssent par l'épée de l'ennemi. D'autres sont étouffés sous le poids de leurs compagnons d'armes et par la chaleur. Enfin, deux mille Autrichiens, dont un tiers étoit composé de comtes, de barons et de chevaliers, furent comptés parmi les morts.

Léopold, dans ce mémorable combat, se conduisit avec une grandeur d'ame digne de son illustre naissance. Ceux de ses officiers qui se trouvoient près de lui, l'ayant invité à ne point exposer sa personne, il leur répondit: « Je par» tagerai votre sort; je veux vaincre ou mou» rir, au milieu des miens et dans ma patrie. » Au plus fort de l'action, on le pressa de pourvoir à sa sûreté; il s'écria: « J'aime mieux mourir

» avec honneur que de vivre avec honte ! » Henri d'Eschelof, qui portoit l'étendard autrichien, ayant été renversé, Ulric d'Aarberg releva l'enseigne, et bientôt, mortellement blessé, il tomba en s'écriant : « Au secours, Autriche, » au secours ! » Léopold accourt, reçoit l'étendard ensanglanté, et l'agite en l'air. Ses chevaliers se pressent autour de lui : l'action s'engage avec une nouvelle fureur, et la plupart de ses compagnons d'armes sont tués à ses côtés. Voyant tout perdu, il se jette au plus fort de la mêlée, et reçoit la mort d'une main inconnue. Son corps, percé d'un grand nombre de coups, fut découvert sous un tas de cadavres. (1)

Les confédérés, épuisés par la chaleur et fatigués de tuer, ne poursuivirent point les fuyards. Ils rendirent à Dieu des actions de grace, sur le champ de bataille même, et le lendemain ils convinrent d'une suspension d'armes, pour enterrer les morts. Deux cents d'entre les leurs perdirent la vie dans le combat, et de ce nombre furent leurs chefs les plus illustres. Les restes de Léopold, et ceux de vingt-sept de ses officiers les plus distingués, furent portés à l'abbaye de Konigsfelden. Les corps des seigneurs de l'Argow furent déposés dans les tombes de leurs ancêtres.

---

(1) Ce récit est tiré de l'ancienne chronique de *Hagen, ap. Pez, vol. I, p. 155.*

Chap. IX. 1359—1391.

Les deux cents confédérés reçurent les honneurs funèbres à Lucerne, et il fut ordonné qu'il seroit célébré, tous les ans, une fête (1) pour rappeler cette victoire, comme on l'avoit fait après la journée de Morgarten.

Ainsi périt Léopold, victime de la présomption des siens et de sa propre audace, à l'âge de trente-six ans, et après un règne de vingt ans, qui avoit été extrêmement agité. Ce prince montra plutôt les qualités d'un chevalier errant que celles d'un souverain. Il ne laissa point d'enfants de Catherine, sa première femme, qui étoit fille de Meinhard, comte de Goritz, et qui mourut en 1363. Sa seconde femme, Virida, fille de Barnabas Visconti, duc de Milan, qu'il avoit épousée en 1366, lui donna quatre fils, Guillaume, Léopold, Ernest et Frédéric, et une fille, Elisabeth. Cette princesse naquit en 1382, et fut fiancée à Henri, comte de Goritz; mais elle mourut en 1391.

La défaite de Sempach n'abattit point le courage des princes autrichiens, ni celui de leurs alliés. Six jours après le combat, cinquante seigneurs, parmi lesquels on remarqua le bour-

---

(1) On trouvera, dans mes *Voyages en Suisse*, (vol. I, lettre 24) un tableau de cette fête. Tschudi, vol. I, p. 525–527, donne la meilleure description de la bataille de Sempach. *Voy.* aussi Fugger, Gérard de Roo, Watteville, p. 145, Muller, et Planta, vol. I, p. 295.

grave de Nuremberg, l'archevêque de Mayence et l'évêque de Bamberg, envoyèrent déclarer la guerre aux vainqueurs. Quoiqu'à peine âgé de quinze ans, Léopold, second fils du feu duc, partit en hâte pour surveiller les préparatifs, et venger la mort de son père et l'honneur de sa maison. Les Suisses, encouragés par leurs étonnants succès, poussèrent les hostilités avec vigueur. L'accession de Berne accrut considérablement leurs forces. Ils surprirent le poste important de Wesen, sur le lac de Walestadt, poste qui commande les passages par lesquels on pénètre dans le canton de Glaris, et qui coupe la communication avec Zurich. Ils y mirent garnison. Les habitants du Gaster et de Sargans, qui étoient sujets de l'Autriche, se placèrent sous la protection de Glaris. Les citoyens de Berne repoussèrent les aggressions de ceux de Kibourg, qui étoient demeurés constamment attachés à leurs souverains. Ils prirent aussi, dans les environs de leur ville, plusieurs forts qui appartenoient à des vassaux de la maison d'Autriche. Les fils de Léopold, abattus par ces revers, manquant des moyens nécessaires pour soutenir la guerre, et affoiblis par les pertes qu'ils avoient faites à la journée de Sempach, conclurent avec les confédérés une trève de dix-huit mois.

Cet intervalle de tranquillité, on l'employa, de part et d'autre, à se mettre en état de recom-

Chap. IX.
1369—1394.

mencer les hostilités. Les habitants de Glaris reconnoissoient l'autorité suprême de l'abbaye de Seckingen, et les droits des princes de la maison d'Autriche, qui en étoient avoués; mais ils établirent des réglements qui en réduisirent infiniment le pouvoir. La trève à peine expirée, ces princes reprirent les armes. Ils dirigèrent leurs principaux efforts contre Glaris. Au commencement de l'année 1388, leurs troupes surprirent Wesen, et en massacrèrent la garnison. Au mois d'avril, une armée de huit mille hommes, commandée par le comte de Tockenbourg, força les lignes qui défendoient la frontière, et mit tout à feu et à sang, jusqu'à Naefels. Trois cent cinquante hommes de Glaris, et cinquante de Schwitz, qui avoient passé de nuit les montagnes, attendirent l'approche de l'ennemi, postés sur la hauteur de Ruti. Méprisant un corps si peu considérable, une partie des troupes autrichiennes se dispersèrent pour piller et brûlèrent Naefels. Les autres assaillirent les Suisses, qui, comme leurs ancêtres avoient fait à Morgarten, jetèrent sur eux de gros quartiers de rochers. Ayant mis la cavalerie en désordre, ils descendirent dans la plaine et attaquèrent l'ennemi avec l'impétuosité qui les caractérisoit. En cet instant critique, les montagnes retentirent de chants de triomphe, et une troupe de guerriers, venus de la haute Vallée, tomba sur les Autrichiens, qui, saisis d'une

terreur panique, s'enfuirent de tous côtés. Les assaillants, les poursuivirent avec ardeur, en tuèrent un grand nombre. Il en périt encore plus dans le lac de Wallestadt, le pont de Wesen s'étant rompu sous eux. Le lendemain, la ville de ce nom fut prise et saccagée par les Suisses.

Les troupes de Zurich, qui s'étoient rassemblées trop tard pour secourir Glaris, se réunirent aux vainqueurs et assiégèrent Raperswil. De leur côté, les troupes de Berne prirent les villes autrichiennes de Nidau, de Buren et d'Underwen, et elles étendirent leurs conquêtes jusqu'à Brouck et à la vallée de Frick, sur le Rhin. Les comtes de Tockenbourg firent avec les Suisses une paix séparée. A la fin, les ducs d'Autriche, craignant la défection du Thourgaw, et la perte de l'Argow, que les troupes de Berne et de Zurich menaçoient, ayant d'ailleurs à combattre aussi d'un autre côté, et étant divisés par des querelles de famille, conclurent une trève de sept ans. Il 1388.
fut stipulé que les Suisses conserveroient leurs alliances et leurs conquêtes, à l'exception de Wesen. Les princes autrichiens consentirent à ne plus établir de nouveaux péages, et les confédérés s'engagèrent à ne plus accorder le droit de bourgeoisie à aucun sujet de l'Autriche qui ne résideroit pas sur leur territoire.

Cette trève fut, en 1394, prolongée pour vingt ans, à la demande de Léopold, qui avoit hérité

Chap. IX.
1359—1394.

des états de son père dans l'Helvétie. Il renonça à tout droit sur les conquêtes faites par les confédérés ; il promit de ne point fortifier Wesen; il modéra les contributions de Zug et de Glaris, et en confirma la ligue avec les Suisses, ainsi que celle d'Entlibuch et de Sempach avec Lucerne(1).

(1) *Tschudi.* — *Muller.* — *Slumpf.* — *Tscharner.* — *Planta.* — *Truempe*, *Glarner*, *Chron. p.* 198.

ALBERT, GUILLAUME
ET LÉOPOLD.

CHAPITRE X.

1395 — 1411.

Administration d'Albert III et d'Albert IV. — Guillaume, Léopold III, Ernest et Frédéric IV, fils de Léopold II. — Administration et mort de Guillaume. — Funestes effets de la division des États autrichiens. — Contestations pour la tutelle d'Albert V. — Mort de Léopold III.

Chap. X. 1395—1411.

Tout le temps que Léopold II fut engagé dans les guerres d'Italie et de Suisse, Albert III l'employa à maintenir la tranquillité intérieure de l'Autriche, en faisant donner la chasse aux bandits, et en réprimant les excès des seigneurs qui fréquemment abusoient de sa douceur et bravoient son autorité. Ami des sciences et des arts, il acheva les édifices et les établissements commencés par Rodolphe son frère; il accorda de nouveaux priviléges à l'université de Vienne, et y fonda des chaires de théologie et de mathé-

Chap. X. 1395–1411.

matiques. Ce prince entretint aussi la bonne intelligence avec les puissances voisines, et cimenta, par son mariage avec Elisabeth, fille de l'Empereur Charles IV, l'amitié qui subsistoit entre les deux maisons de Luxembourg et d'Autriche. Moins belliqueux que ses illustres prédécesseurs, Albert se signala peu dans la carrière des armes. Une tentative qu'il fit pour s'emparer de Trieste, dont les habitants révoltés contre Venise, s'étoient offerts à lui, ne réussit point. Il paroît aussi qu'il fit en Prusse une expédition pour se-
1377. courir l'ordre teutonique, dont il reçut la croix.

En 1395, Albert entra en guerre contre la Bohême. La conduite arbitraire et tyrannique de Venceslas ayant soulevé contre lui les esprits de ses sujets, un parti de seigneurs Bohémiens prit les armes, se saisit de la personne du monarque, le confina dans le château de Prague, et confia l'administration des affaires à Jodocus, margrave de Moravie (1). Jean de Luxembourg, frère de Venceslas, rassembla une armée pour le délivrer, et les seigneurs transférèrent leur prisonnier en Autriche, au château de Wilsberg, qui appartenoit au comte de Staremberg. Jean pénétra dans cette province et rendit la liberté à son frère. Venceslas étant rentré dans ses états,

(1) Jodocus eut pour père Jean Henri, deuxième fils de Jean, roi de Bohême.

la guerre civile y éclata. Albert se déclara en faveur des seigneurs. Il entra en Bohême, à la tête d'une armée; mais il fut attaqué d'une maladie mortelle, et on le transféra en hâte à Laxendorf, où il mourut le 29 août 1395, à l'âge de quarante-six ans (1). Sa douceur l'avoit fait adorer de ses sujets, et sa mort leur fit répandre beaucoup de larmes. Les habitants de Vienne, entourant son cercueil, s'écrièrent: « Nous avons perdu notre ami, notre père! (2) » Albert III étoit d'un caractère sérieux; il ne parloit qu'avec réflexion; mais au milieu de ses parents et de ses amis, il étoit affable et montroit de l'enjouement. Il se mettoit rarement en colère; mais lorsqu'on l'avoit irrité, il n'étoit pas facile de l'appaiser. Une chronique du temps dit de lui: « c'étoit » un prince ami de la paix, pieux et doux. Il » faisoit sa résidence principale à Laxendorf, » à deux milles de Vienne. Il en écartoit autant » qu'il se pouvoit, toute affaire, et y vivoit avec » la simplicité d'un Chartreux. Il travailloit dans » son jardin, de ses propres mains; et *Palladius* à la main, il s'occupoit ou de plantations, » ou du jardinage (3). »

Chap. X.
1395—1411.

(1) *Ebendorf de Haselbach Chronicon. Aust. ap. Pez, vol. II, p.* 813.

(2) *Hagen ap. Pez, vol. I, p.* 1156.

(3) *Fragmentum Historicum de quatuor Albertis ap. Pez, vol. I, p.* 385.

Chap. X. 1395–1411.

Albert III étudia la théologie et les mathématiques, on lui donna le surnom d'Astrologue, à cause de sa passion pour l'astrologie judiciaire. Les chroniques du temps l'appellent aussi, Albert à la tresse, parce qu'il portoit entremêlée avec les siens, une tresse de cheveux, qu'il tenoit ou de son épouse, ou de quelque dame de distinction; et il forma une société de la Tresse, dont l'origine ressemble assez à celle de l'ordre de la Jarretière (1).

Ce prince n'eut point d'enfants d'Elisabeth sa première femme. Il épousa en secondes noces, Béatrix fille de Frédéric, Bourgrave de Nuremberg, dont il eut un fils unique, Albert qui étoit âgé de seize ans lorsque son père mourut.

Albert III, qui aimoit le repos, et désiroit d'entretenir la paix avec la branche cadette de sa famille, avoit insensiblement cédé à Léopold tous ses états excepté l'Autriche. A la mort de son frère, il en reprit l'administration, comme chef de sa maison; mais lorsque les princes ses neveux furent parvenus à la virilité, ils lui arrachèrent les domaines dont avoit joui leur père. Guillaume gouverna la Stirie, la Carinthie, la Carniole et leurs dépendances. Léopold eut le

(1) *Pinacoth. Austr. vol. II, p.* 63. — *Voyez*, pour la vie d'Albert III, *Ebendorf, Hagen, Gerard de Roo* et *Fugger*.

gouvernement du Tirol et des possessions Autrichiennes de Souabe, d'Alsace et d'Helvétie. Ernest et Frédéric, étant mineurs, n'eurent alors aucune part à l'administration de l'héritage paternel.

A la mort d'Albert III, Guillaume réclama, comme le plus âgé de sa maison, le gouvernement de l'Autriche. Le jeune Albert son cousin, y forma aussi des prétentions, et il s'éleva de grandes dissensions entre eux. A la fin il fut réglé que les deux princes gouverneroient conjointement, et que celui qui viendroit à mourir le premier, seroit remplacé par le plus ancien membre de la famille.

Après cet arrangement Albert fit le pélerinage de Jérusalem, laissant les rênes du gouvernement entre les mains de Guillaume. Son voyage a été le sujet d'histoires romanesques, qui ont été mises en vers, et lui a valu le surnom de Merveille du Monde (1). A son retour à Vienne, il épousa Jeanne fille d'Albert, duc de Hollande et de Zélande. Quelque merveilleuses qu'aient pu être les aventures de son pélerinage, son règne n'est pas remarquable par de grands événements. Ce prince, il est vrai, fit voir beaucoup de prudence dans les contestations qui survinrent entre les branches diverses de la maison de Luxembourg. Il reçut de Sigismond, roi de Hon-

(1) *Gerard de Roo, p.* 127.

Chap. X.
1395—1411.

grie, dont il étoit neveu, des marques d'une grande confiance; et lorsque ce monaque fit arrêter son propre frère, Venceslas, roi de Bohême, il le remit entre les mains d'Albert, qui traita son prisonnier avec beaucoup d'égards et de douceur, et qui favorisa son évasion. Il concourut ensuite à lui rendre la couronne, et il en obtint la confirmation de l'acte de succession éventuelle et réciproque (1). Cependant Albert ne perdit point la confiance de Sigismond, et les secours qu'il lui prêta dans les guerres de Hongrie, furent payés par la promesse de la réversion de la couronne de ce royaume, dans le cas où celui qui la portoit, mourroit sans postérité masculine (2). Le prince autrichien aida aussi ce monarque à soumettre Sackoschia, seigneur morave, qui étoit parvenu à s'emparer de Znaïm et de la forteresse autrichienne de Laa, et qui faisoit des incursions en Autriche et en Hongrie. Ces princes conduisirent contre Znaïm leurs forces combinées. Ils avoient réduit la place aux dernières extrémités, lorsqu'ils furent empoisonnés dans un repas, par des agents de Sackoschia, qui avoit proposé une capitulation. Sigismond recouvra la santé, mais non sans beaucoup

(1) *Pelzel, p.* 289.

(2) *Gerard de Roo.*

de peine. Albert se retira à Closter-Neubourg, et y mourut âgé de vingt-sept ans. Chap. X.

Albert IV, semblable à son père, aimoit l'étude et la retraite, et avoit beaucoup de dévotion. Un Chartreux qui paroît avoir été témoin des exercices de piété auxquels se livroit ce prince religieux, le dépeint de la manière suivante : « fils pieux, d'un père pieux, il suivit les exemples de dévotion et d'humanité qu'il en reçut. » A son retour de la Terre-Sainte, où il avoit » visité le tombeau de N. S. J.-C., il passa la plus » grande partie du temps avec les Chartreux de » Marbach, dans la vallée de tous les Saints. » Comme ces religieux, il alloit à matines, lisoit » les leçons, faisoit les saluts, les génuflexions » d'usage, observoit les jeûnes, se confessoit et » prioit. Il assistoit avec eux, non seulement au » service divin, mais aussi au chapitre. En un » mot, il se qualifioit lui-même de frère Albert, » et il se considéroit à tous égards comme un religieux (1). »

1395—1412.

Le 4 Sept. 1414.

Ce prince laissa un fils qui, à la mort de son père, n'étoit âgé que de sept ans, et qui est connu dans l'histoire, sous le nom d'Albert V. Il eut aussi une fille, Marguerite, qui épousa Henri,

(1) *Fragmentum Historicum de quatuor Albertis, ap. Pez, vol. II, p.* 285.

Chap. X. 1395—1411.

duc de Bavière, de la branche de Landshut, et qui mourut en 1447.

Guillaume prit la tutelle du jeune prince, et gouverna l'Autriche avec autant de prudence que de courage, jusqu'à sa mort qui arriva en 1406. Ce prince ne laissa point d'enfants, de son mariage avec Jeanne, fille de Charles de Duras, roi de Naples et de Hongrie.

La mort d'Albert IV et celle de Guillaume, mirent en liberté d'agir cet esprit de discorde et cette ambition qui animoient les autres princes de la maison d'Autriche, que, dès-lors, on peut considérer comme divisée en deux parties, en ligne Albertine et en ligne Léopoldine. Celle-ci fut ensuite partagée en deux branches, celle de Stirie et celle de Tirol. Les querelles que le caractère pacifique et doux des deux Albert avoit appaisées, et que l'ascendant de Guillaume avoit étouffées, se ranimèrent, et les différentes branches, non-seulement suivirent pour règles de conduite des principes contraires, mais elles furent perpétuellement opposées les unes aux autres, et souvent même engagées en des actes d'hostilités qui les exposèrent toutes aux plus grands dangers.

Les états de Léopold II furent partagés entre Léopold III, Ernest et Frédéric IV. Léopold, qui étoit l'aîné, obtint les possessions autrichiennes d'Helvétie, de Souabe et d'Alsace. Ernest

tut la Stirie, la Carinthie et la Carniole. Le Tirol échut à Frédéric. Chap. X.

Albert et Guillaume avoient soutenu la maison de Luxembourg dans les guerres qui s'étoient élevées pour la possession de la couronne impériale. Léopold épousa le parti de l'anti-César, Robert, électeur palatin, qui, après la déposition de Venceslas, avoit été choisi par un certain nombre d'électeurs. Gagné par les largesses du nouveau roi des Romains, Léopold lui livra passage dans le Tirol; et, à la tête de mille chevaux, il le suivit en Italie, dans l'espoir de venger la mort de Barnabas Visconti, son beau-père, qui avoit été tué par Jean Galéas, duc de Milan (1), et dont la famille avoit été bannie. Robert fut attaqué sur le bord du lac de Guarde, par les troupes milanaises, et toute son armée fut mise en déroute. Léopold, qui fut fait prisonnier, n'obtint sa liberté qu'en promettant de demeurer neutre, et de retourner en Allemagne. Depuis cette époque, il s'occupa, sans faire aucune ex-

1395—1411.

Le 21 Oct. 1401.

(1) Les états de Milan furent partagés entre Galéas II et Barnabas, petits-fils de Mathieu Visconti. Jean Galéas succéda à son père en 1378, et peu de temps après son avènement, il s'empara de la part de Barnabas, en le mettant à mort, et en condamnant à l'exil les fils de ce prince infortuné. Jean Galéas obtint, de l'empereur Venceslas, le titre de duc, en 1396.

Chap. X.
1395—1411.

pédition remarquable, et, jusqu'à ce que la mort de Guillaume lui eût fait prendre la tutelle d'Albert et l'administration de l'Autriche, du gouvernement confié à ses soins. La régence ayant été réclamée par Ernest et par Frédéric, Léopold fut forcé de s'associer ce dernier, qui étoit le plus violent et le plus ambitieux des trois frères. Ce partage de l'autorité occasionna une infinité de querelles; il se forma deux factions contraires, et l'Autriche fut agitée par des dissensions plus terribles qu'aucunes de celles qui l'avoient troublée depuis qu'elle étoit soumise aux princes de la maison de Hapsbourg. Tantôt Léopold l'emportoit, tantôt c'étoit Ernest; et le but de l'un et l'autre étoit de s'enrichir, avant que le jeune Albert pût prendre en main les rênes du Gouvernement. Celui des deux partis qui obtenoit l'avantage, immoloit avec le glaive des lois les chefs du parti opposé, et confisquoit leurs biens. Les Seigneurs, profitant de ces troubles, se livrèrent aux excès que les derniers souverains avoient réprimés; les bandits se montrèrent de nouveau sur les grands chemins; ils insultèrent avec impunité les bourgades et les villes; et tout le pays ne fut plus qu'un théâtre de pillage, de dévastation et de carnage.

Tel fut, jusqu'à la mort de Léopold III, qui finit ses jours en 1411, à l'âge de 40 ans, l'état déplorable où l'Autriche se vit réduite. Ce prince

avoit épousé Catherine, fille de Philippe-le-Sage, duc de Bourgogne; mais il ne laissa point d'enfants. On lui donna le surnom de gros, par rapport à sa corpulence, et celui de courtisan, à cause de ses manières élégantes et polies. Ce fut un ami des lettres et un grand protecteur de ceux qui les cultivoient (1).

---

(1) *Ebendorf. — Fugger. — Gerard de Roo. — Pinacotheca Austriaca.*

ALBERT II, EMPEREUR.

CHAPITRE XI.

1411 — 1435.

Ligne Albertine d'Autriche. — Minorité, avènement et sage gouvernement d'Albert V. — Ce prince épouse Élisabeth, fille de Sigismond, empereur et roi de Hongrie et de Bohême. — État politique de ce dernier royaume. — Origine, progrès et fin de la guerre des Hussites.

Albert, qui fit revivre la splendeur et la dignité de sa maison, n'avoit que sept ans lorsqu'il perdit son père. Après la mort de Guillaume, aux soins de qui on le confia d'abord, il fut mis sous la tutelle de Léopold et d'Ernest, ses deux oncles, qui l'engagèrent à se livrer à la chasse et à tous les divertissements propres à l'empêcher de s'appliquer aux affaires. Heureusement pour lui, ceux qui furent chargés de son éducation, étoient des hommes qui à la probité, joignoient beaucoup de talents; ils firent connoître à leur élève, les devoirs que prescrit la religion, et ils l'instruisirent dans l'art de gouverner. Chap. XI. 1411—1435.

Chap XI.
1411—1435.

A la mort de Léopold III, Albert, quoiqu'il ne fût que dans sa quinzième année, fut déclaré majeur par l'empereur Sigismond, et aux acclamations de ses sujets, qui n'espéroient qu'en lui pour les délivrer de la tyrannie de ses oncles. Sensible aux maux qui affligeoient son pays, et renonçant à tous les plaisirs, qui avoient jusqu'alors paru l'occuper uniquement, Albert s'appliqua à remplir dignement les devoirs attachés à la souveraineté. Il eut la sagesse de placer à la tête des affaires des hommes intègres et expérimentés, et de suivre leurs avis. Ses talents s'accrurent et se perfectionnèrent par l'exercice; et les historiens de l'Autriche se plaisent à célébrer l'administration de ce jeune souverain. Ils rappellent le nombre des excellentes lois qu'il promulgua, l'attention qu'il eut constamment à faire administrer équitablement la justice, les heureux efforts qu'il fit pour détruire le brigandage et rétablir l'ordre, son amour pour les lettres et la protection dont il honora les savants; et ils soutiennent, non sans une sorte d'orgueil national, que, tandis que des dissensions intestines, ou des guerres extérieures, agitoient ou désoloient les états voisins, la paix et le bonheur régnoient en Autriche.

Sigismond, beau-père d'Albert, étoit le deuxième fils de l'empereur Charles IV. Il devint empereur lui-même, lorsqu'on eut déposé Venceslas,

son frère, et, à la mort de ce prince, il fut élu roi de Bohême. Son mariage avec Marie, fille de Louis-le-Grand, roi de Hongrie, lui en fit obtenir aussi la couronne. Cette princesse avoit été proclamée reine, après la mort de son père; mais Élisabeth, veuve du feu roi, et Nicolas Gara, grand palatin du royaume, avoient eu le maniement des affaires, Sigismond n'ayant été élevé qu'à la place de capitaine-général. Ce prince, peu flatté d'un tel arrangement, ne fit cependant aucun effort pour soutenir les droits de Marie. Il ne se rendit pas même en Hongrie, pour la célébration de son mariage avec cette princesse. Mécontent du gouvernement d'une femme, les seigneurs hongrois se soulevèrent. Ils appelèrent Charles de Duras, qui avoit récemment acquis la couronne de Naples, par la déposition et le meurtre de Jeanne. L'abdication volontaire de Marie parut confirmer Charles dans son autorité; mais il n'en jouit pas long-temps. L'année même où il monta sur le trône de Hongrie, il fut assassiné, à l'instigation d'Élisabeth et du palatin. Cette atrocité excita l'indignation d'un parti puissant qui renferma les deux reines, et proclama roi, le fils de Charles, Ladislas, qui étoit encore enfant. Élisabeth fut mise à mort (1);

Chap. XI.
1411—1435.

(1) Il paroît qu'Elisabeth fut noyée. (*Note du traducteur.*)

Chap. XI. 1411—1435.

mais les secours de Sigismond firent recouvrer la liberté et le trône à Marie qui, ensuite, associa son époux au gouvernement. Après la mort de cette princesse, il conserva la couronne, malgré les efforts du parti napolitain. Cependant, les seigneurs hongrois lui donnèrent beaucoup d'embarras, et même ils l'emprisonnèrent une fois. Il recouvra son autorité; mais ces dissensions intestines occasionnèrent la perte des provinces que Louis avoit réunies à la Hongrie. La Dalmatie se soumit de nouveau aux Vénitiens, et la Russie-Rouge aux Polonais; les Turcs ravagèrent les royaumes tributaires de Servie, de Valachie et de Bosnie, et la Hongrie même fut exposée à leurs incursions (1).

Sigismond eut à surmonter de plus grands obstacles encore pour parvenir à régner tranquillement sur la Bohême. Sous le gouvernement paisible de Charles IV, ce royaume avoit joui d'une tranquillité que rien n'avoit troublée, et qui avoit duré long-temps. L'importance et la prospérité du pays s'étoient accrues; et les habitants avoient fait de grands progrès dans la civilisation. Après la fondation de son université, la ville de Prague étoit devenue le séjour des lettres et des sciences,

(1) *Bonfinius. — Windeck. Historia Imp. Sigismundi, apud Menken. vol. I, p. 1074 - 1278.*

et les étudiants y étoient accourus de toutes parts. Mais sous le règne de Venceslas, fils et successeur de Charles IV, la Bohême avoit décliné sensiblement. La noblesse s'étoit montrée séditieuse, et avoit été excitée à la révolte par Sigismond, qui vouloit enlever à son frère la couronne de Bohême et l'Empire. Ce prince indolent, adonné au vin et aux plaisirs, perdit jusqu'à l'ombre du pouvoir. Il fut emprisonné d'abord par ses sujets rebelles, puis par son frère. Les rênes du gouvernement passoient des mains débiles du monarque entre celles de seigneurs factieux, ou de Sigismond, qui avoit le titre de gouverneur de la Bohême, et de vicaire-général de l'Empire. A la fin, la couronne impériale même fut arrachée à Venceslas par un parti d'électeurs qui nommèrent à sa place, Louis comte palatin du Rhin. Le premier, soutenu par un grand nombre de partisans, refusa d'abdiquer, et il s'en suivit une scission qui dura jusqu'à la mort de Robert. Peu de temps après cet événement, Sigismond se concilia les suffrages unanimes du collége électoral, et Venceslas, renonçant à une dignité qu'il ne pouvoit soutenir, fixa sa résidence en Bohême.

1400. 1410.

Une querelle qui, sous le règne d'un monarque plus habile, n'auroit probablement agité qu'une université, occasionna une guerre qui, durant un grand nombre d'années, fit de la Bohême un théâtre de carnage et de dévastation. Le schisme

Chap. XI. 1411—1435.

qui divisa si long-temps l'Eglise (1), les exactions des souverains pontifes, et la conduite licencieuse du clergé, portèrent plusieurs hommes instruits à répandre des opinions contraires aux principes du Saint-Siége. De ce nombre fut Jean Hus, né à Hus ou Husinetz, bourg de Bohême. Ce novateur étoit membre de l'université de Prague, et confesseur de Sophie, épouse de Venceslas. Il s'étoit pénétré des maximes de Wic-

(1) Depuis l'élection de Clément V, c'est-à-dire, depuis l'année 1305, les papes résidèrent constamment dans la ville d'Avignon jusqu'en 1376, que Grégoire XI transféra le Saint-Siége à Rome. A la mort de ce souverain pontife, on élut deux papes, Urbain VI, qui établit sa résidence dans la seconde de ces villes, et Clément VII, qui fixa la sienne dans la première. Chacun d'eux eût un successeur, et le schisme s'accrut en 1409, par l'élection d'un troisième pape, élection qui fut faite à Bologne.

PAPES ÉLUS

A Rome,	*A Avignon,*	*A Bologne.*
Urbain VI, 1378.	Clément VII, 1379.	. . . .
Boniface IX, 1389.	Bénoît XIII, 1395.	. . . .
Innocent VII, 1404.	. . . .	. . . .
Grégoire XII, 1406.	. . . .	Alexandre V, 1409.
. . . .	. . . .	Jean XXIII, 1410.

Les trois derniers ont été déposés, par le concile de Constance, en 1417.

klef, le réformateur anglais; et en s'élevant contre les prétentions des Papes, il attaquoit principalement la vente des indulgences, autorisée par Boniface IX. Venceslas irrité contre ce souverain pontife, qui avoit concouru à le renverser du trône impérial, encouragea Hus; et Sigismond lui-même ne désapprouva point le motif de son opposition.

Les opinions de Hus occasionnèrent des dissensions dans l'université de Prague. Les Bohémiens les adoptèrent; mais les professeurs et les étudiants allemands, (ceux-ci au nombre de près de quatre mille,) soutinrent l'autorité du Pape. La mort du recteur, et les contestations auxquelles on se livra pour lui choisir un successeur, échauffèrent de plus en plus les esprits. Selon l'ordonnance de Charles IV, les professeurs étrangers avoient trois voix dans la nomination à cette place, et les régnicoles n'en avoient qu'une. Cette disposition ayant été réformée par Venceslas, Hus fut nommé recteur. Alors tous les étrangers quittèrent Prague, et se répandirent en diverses parties de l'Allemagne. Il en alla beaucoup à l'université de Léipsick, qui venoit d'être fondée.

Ce succès encouragea le novateur et ses adhérents, dont le nombre s'accrut par la traduction de la Bible en langue bohémienne. Hus fut cité à Rome, puis devant le concile de Constance.. Ayant obtenu un sauf-conduit de Sigismond, il

Chap. XI. 1411—1435.

se rendit dans cette dernière ville, suivi de Jérôme de Prague, son disciple. Quelque sûreté que leur eût garantie cet acte, ils furent exposés aux insultes les plus grossières, et brûlés vifs, après un procès instruit uniquement pour la forme.

Le courage inébranlable que ces deux martyrs firent voir dans les flammes, causa un enthousiasme général. L'infâme violation du sauf-conduit excita l'indignation des Bohémiens. Un prédicateur hussite, Jacob Mies, qui étoit également distingué par ses talents et par son honnêteté, demanda que les laïcs participassent à la coupe dans le sacrement de l'eucharistie, c'est-à-dire, qu'ils communiassent sous les deux espèces. Cette doctrine se répandit promptement parmi le peuple; l'université de Prague l'adopta; un grand nombre de seigneurs et de personnes d'un haut rang, et particulièrement Nicolas, seigneur de Husinetz, qui, jouissoit de beaucoup d'autorité, se joignirent aux Hussites. Il ne manquoit plus à ces sectaires qu'un chef qui fût à la fois enthousiaste et guerrier. Il se trouva en la personne de Jean de Trocznow, surnommé Ziska (1), qui s'é-

(1) On suppose communément que Ziska veut dire borgne; mais l'historien de Bohême assure que ce mot n'a aucune signification ni dans la langue bohémienne, ni dans aucun dialecte esclavon. Selon quelques auteurs,

toit signalé dans les guerres entre les Prussiens et les Lithuaniens, et qui étoit chambellan de Venceslas. Il paroît qu'il embrassa de bonne heure les nouvelles opinions, et que son enthousiasme fut l'effet de la constance avec laquelle Jean Hus et Jérôme de Prague, avoient enduré leur affreux supplice. Le roi l'ayant vu souvent plongé dans une profonde méditation, lui demanda la cause d'un état si contraire à son enjouement habituel. Il répondit: « Quel Bohémien ne pourroit être pro- » fondément affecté, quand il pense à l'odieuse exé- » cution de Jean Hus et de Jérôme de Prague? » Venceslas secouant la tête, lui dit: « Que pouvons- » nous faire pour venger cet outrage? Si tu en » trouves quelque moyen, employe-le, je te le » permets (1). »

Encouragé par ces mots, Ziska quitte la cour. Son zèle lui gagne la confiance du peuple, et il se montre comme principal acteur dans les premiers tumultes qu'excitent les querelles religieuses, dans une procession à Prague. Un prêtre est

---

Ziska perdit un œil dans la guerre que se firent les Lithuaniens et les Prussiens, en 1410, et selon une chronique anonyme, il éprouva ce malheur dans son enfance. Sur la fin de sa vie, il fut entièrement privé de la vue, ce qui ne l'empêcha pas de parcourir sa carrière militaire avec succès. *Pelzel, p.* 315.

(1) *Pelzel, p.* 316.

Chap. XI. 1411—1435. renversé d'un coup de pierre, près de l'Hôtel-de-Ville, où les magistrats étoient assemblés. Ziska enfonce les portes, les magistrats sont précipités du haut des fenêtres, la populace les reçoit sur des piques et les massacre à l'instant.

Le 16 Avril 1419. A la nouvelle de cet attentat, Venceslas mourut dans un transport de rage, laissant la Bohême en proie aux dissensions civiles, et sans chef ni gouvernement. Les Hussites les plus ardents se livrent alors à leur enthousiasme. Ils forcent les portes des églises, renversent les autels, brûlent les ornements, et brisent les vases sacrés; ils incendient le couvent des Chartreux qui s'étoient déclarés contre eux, et ils commettent d'autres excès; des essaims de sectaires se rassemblent dans les environs de Prague, et après avoir reçu la communion, ils pénètrent dans la ville, et se joignent à la populace en fureur.

Durant ces commotions, Sophie, veuve de Venceslas, prit la régence, à la demande des principaux seigneurs. Cette princesse rassembla des forces, appela des troupes auxiliaires, et s'assura du château et du petit Prague. Les chefs hussites, Ziska et Nicolas de Hussinetz, ayant réuni un grand nombre de leurs partisans occupèrent le Wischbrad (1), assiégèrent le châ-

(1) Ancien fort qui étoit élevé sur une hauteur près du bord de la Mulde.

teau, et forcèrent la reine à conclure une suspension d'armes et à donner la liberté de conscience. La tranquillité fut momentanément rétablie dans Prague; mais Ziska, suivi d'une foule de ses adhérents, se retira dans Pilsen, où il se fortifia bientôt; et toute la Bohême fut en proie aux horreurs d'une guerre civile et religieuse.

Venceslas étant mort sans enfants, la couronne appartint à Sigismond, son frère; mais les affaires de Hongrie et la guerre que ce prince soutenoit contre les Turcs, lui donnoient trop d'occupation pour qu'il pût se rendre en Bohême sur-le-champ. Au bout de quelque temps, il convoqua à Brinn, en Moravie, les seigneurs bohémiens et moraves, les bourgraves des places fortes et les députés des villes. Ceux de Prague ayant comparu en sa présence, implorèrent le pardon de leurs concitoyens, et le reconnurent pour souverain. L'empereur leur commanda de s'en retourner, de renverser les barricades qu'on avoit élevées dans les rues, de détruire les ouvrages qu'on avoit faits pour s'emparer du château, et de ne point troubler les prêtres catholiques dans l'exercice de leur ministère. On obéit.

La présence de Sigismond à Prague auroit contenu les mécontents; mais après avoir commandé aux magistrats et aux gouverneurs de poursuivre tous ceux qui suivroient les nouvelles doctrines, il alla à Breslaw, et donna une nouvelle

Chap. XI.
1411–1435.

preuve de son intolérance en proclamant une croisade contre les Hussites. Ses actes de rigueur soulevèrent les citoyens de Prague, et répandirent l'alarme dans tout le royaume. Ziska, dont le camp de Pilsen offroit un asile à ceux qui fuyoient la persécution, s'y occupoit à former ses gens aux exercices militaires. Ses efforts furent secondés par ses prédicateurs, qui déclarèrent que le Christ étoit sur le point de paroître, et qu'il réduiroit en cendres toutes les villes du monde, à l'exception de Pilsen, de Satz, de Laun, de Slany et de Clattow (1). On accourut en foule dans ces villes; les forces de Ziska s'accrurent rapidement; plusieurs seigneurs partagèrent l'enthousiasme du peuple; et l'on forma à Pilsen une ligue solennelle dont les membres s'engagèrent à ne plus reconnoître Sigismond pour roi, et à combattre tout souverain qui seroit contraire à la communion sous les deux espèces.

Une armée de royalistes ayant investi Pilsen, Ziska sortit de cette ville, et, quoiqu'il ne fût accompagné que de femmes et d'enfants, il repoussa les royalistes, et se retira sur le Mont-Tabor, ainsi appelé par allusion à celui de ce nom, dont il est fait mention dans l'Ecriture-Sainte. Ce poste, qui est devenu si célèbre dans

(1) *Pelzel*, *p.* 325.

l'histoire de la Bohême, n'étoit alors qu'un lieu peu considérable, situé sur une montagne escarpée, dans le cercle de Bechin, et où les Hussites tenoient leurs assemblées religieuses. Le nombre des habitants s'étant accru promptement, on éleva des murs pour la défense de la place. Par les soins de Ziska, elle fut fortifiée avec une habileté supérieure à l'état de l'art à cette époque (1). Le nouveau Tabor devint le point central des forces des Hussites. Pour aguerrir ses troupes, Ziska les faisoit fréquemment se répandre de là dans les environs; et dans ces excursions, il harceloit les royalistes et renversoit leurs forteresses.

Tous les efforts de Sigismond échouèrent contre les talents supérieurs de Ziska (2) et de ses successeurs, et contre l'enthousiasme et la bra-

(1) Selon Pelzel, cette forteresse peut être considérée comme le premier essai de fortification dans le genre moderne, genre dont Ziska, dit-il, fut l'auteur.

(2) Le pouvoir de Ziska étoit si grand, que Sigismond lui envoya des ambassadeurs pour lui offrir le gouvernement de la Bohême, et le commandement de toutes ses armées, s'il vouloit l'aider à recouvrer la couronne. Mais avant l'arrivée de l'ambassade, le sectaire mourut de la peste, le 12 octobre 1424, devant la ville de Prebislana, qu'il assiégeoit. La place où la tente de Ziska étoit plantée, dit l'historien de la Bohême, demeure toujours sans culture. *Pelzel*, *p.* 373.



Chap. XI. 1411—1435.

voure de leurs sectateurs. Trois fois, secondé par tous les princes d'Allemagne et par le Pape, qui fulmina une bulle contre les Hussites, il conduisit de grandes armées dans leur pays. Dans la première de ces expéditions, il conclut une trève avec les citoyens de Prague, et en leur accordant la liberté de conscience, il acheta d'eux la permission de se faire couronner dans le château de cette ville. Ses troupes essuyèrent ensuite défaite sur défaite, et le nom seul des Hussites jeta l'effroi dans toute l'Allemagne (1). S'ils étoient demeurés unis et fidèles à leurs principes, jamais

(1) Pelzel a tracé, d'une manière énergique, le tableau du fanatisme des Hussites. « Après la mort de » Venceslas, » dit-il, « les Bohémiens tombèrent dans » un accès de frénésie dont il y a peu d'exemples dans » l'histoire. Ils crurent voir dans le ciel des croix » de feu, et s'imaginèrent qu'il pleuvoit du sang. Ils » s'acharnèrent les uns contre les autres comme des » loups affamés, et s'entredétruisirent. Leurs chefs » étoient principalement des prêtres et des moines, qui » leur inspiroient leur propre fanatisme. Continuelle» ment exposés à se battre, ils perfectionnèrent l'art de » la guerre. Ils se servoient merveilleusement du fléau » dans les combats; ils le faisoient mouvoir vingt ou » trente fois dans une minute, et jamais ils ne man» quoient leur coup. Ils se servoient aussi de perches » armées de crocs, pour arracher le cavalier de dessus » son cheval. Ils formoient, avec des chars, des retran-

Sigismond ne se seroit mis en possession de la Bohême. Mais à peine furent-ils délivrés de leurs ennemis extérieurs, qu'ils se divisèrent; et il se forma parmi eux plusieurs partis dont les principaux furent les Calixtins (1) et les Taborites. Le premier, qui étoit le plus modéré, se montra disposé à ne faire aucun changement notable dans la religion, et à se réconcilier avec le souverain et le Pape. Ce parti demandoit : 1°. que les saintes écritures fussent enseignées librement et avec clarté ; 2°. que la communion fût administrée à tous sous les deux espèces; 3°. que le clergé ne jouît d'aucune autorité temporelle sur des biens temporels; et 4°., qu'en cas de crimes énormes, ses membres fussent jugés par l'autorité séculière (2). L'autre parti, celui des Taborites ou des Orphelins, ainsi qu'ils se nommoient quelquefois, étoit plus fanatique et plus violent. Il exigeoit l'anéantissement de l'autorité du Pape,

» chements où ils traçoient des rues, et qui étoient pres-
» que inexpugnables. Ils fortifièrent le Tabor aussi ha-
» bilement que nos places modernes peuvent être forti-
» fiées, et le rendirent d'une facile défense pour une
» foible garnison. » *Pelzel*, p. 418.

(1) Ces sectaires prirent leur nom du mot *calix*, qui veut dire calice.

(2) *Mosheim's Ecclesiastical History*, *by Maclaine*, *vol. III*, p. 262.

Chap. XI. 1411—1435.

et l'établissement d'une nouvelle église, qui seroit conforme à la simplicité de l'évangile, et qui ne seroit dirigée que par l'impulsion divine.

Sigismond mit à profit cette division. Il opposa un parti à l'autre, en invitant les Hussites à envoyer des députés au concile de Bâle pour y conclure un accommodement. Cette proposition, que d'abord fit rejeter l'influence des Taborites, fut adoptée par les Calixtins et les catholiques réunis. On fit une députation, à la tête de laquelle fut placé Procope-Rasa, ou le Rasé, chef
1433. des Taborites (1). Après une discussion qui dura cinquante jours, et pendant laquelle Procope soutint son opinion avec beaucoup d'éloquence et de force, les députés retournèrent en Bohême sans que rien eût été réglé. Cette mission ne rétablit point l'union entre les deux partis. Æneas-Sylvius, que le concile envoya à Prague, réconcilia les Calixtins avec l'église. Leurs propositions ayant été approuvées par le concile et par le Pape, avec quelques modifications et quelques restrictions, furent lues dans une nombreuse assemblée de seigneurs du parti catholique et du parti Calixtin; et elles sont connues sous le nom de *compactata* dans l'histoire de Bohême. La communion sous les deux espèces fut permise; mais,

(1) Procope reçut ce surnom parce qu'il avoit été moine.

pour sauver l'honneur des catholiques, l'officiant devoit déclarer qu'elle étoit aussi efficace sous une seule espèce.

Les Taborites ayant refusé d'accéder à cet arrangement, la guerre civile éclata. Les principales forces de ces sectaires faisoient, sous le commandement de Procope-Rasa, le siége de Pilsen. Un autre corps, sous Procope-le-Petit, occupoit la ville neuve de Prague, dont les habitants le favorisoient. Les seigneurs et les états des partis catholique et calixtin levèrent, après leur réconciliation, une armée formidable, et remirent temporairement l'autorité royale entre les mains d'Alexis Sevihowsky de Wzestiof, gouverneur du royaume. La vieille et la petite ville de Prague le reçurent dans leurs murs; mais la ville neuve refusant de le reconnoître, l'armée combinée, conduite par Meinhard de New-Haus, général des catholiques, l'emporta d'assaut, chassa les Taborites, et campa sous les murs de la place. A cette nouvelle, Procope-Rasa marche vers Prague, dans le dessein d'exterminer ses ennemis. Toutes les villes, excepté cette capitale, Pilsen et Melnick, avoient embrassé sa cause, et il menoit avec lui l'élite des siens, commandée par des généraux habiles. Les deux armées furent en présence, non loin de Boehmischgrod, dans les environs de Prague. Après avoir soutenu un combat terrible, les Taborites furent com-

Chap. XI. 1411—1435. plétement défaits; et leur chef lui-même resta sur le champ de bataille. La plupart de ces sectaires furent tués; et la cruauté avec laquelle on traita les prisonniers démontre toute l'horreur des discordes civiles et religieuses. Tout ce qui ne fut pas mis à mort, se vit réduire en esclavage (1).

Les restes du parti des Taborites furent promptement soumis. Le Tabor, leur place d'armes, se rendit, et l'événement prouva la vérité de l'observation de l'empereur Sigismond, que les Bohémiens ne pouvoient être vaincus que par les Bohémiens (2).

La victoire remportée à Boehmischgrod, fut
1435. suivie d'une diète convoquée par le gouverneur. Sigismond fut reconnu roi, à condition qu'il s'engageroit à ratifier les *compactata*, à recevoir à la cour des prêtres hussites, à ne forcer personne à édifier des monastères, à confirmer les priviléges de la nation, à ne pas nommer des étrangers aux grandes dignités de l'état, et à promulguer une amnistie générale. Accompagné d'Albert d'Autriche, il se rendit à Iglaw et y mit la dernière main au rétablissement de la tranquillité. Le monarque et les députés qui devoient assister au concile de Bâle, jurèrent d'observer les conventions qu'on avoit faites, et le légat du

(1) *Pelzel, p.* 409.
(2) *Ibid.*

Pape, après avoir levé l'excomunication lancée contre les Bohémiens, les invita à vivre dans l'union, et leur laissa le choix de communier sous une ou sous deux espèces.

Sigismond s'étant rendu à Prague, prit en main les rênes du gouvernement, et reçut l'hommage de ses sujets. Pour se concilier les Hussites, il donna le rang de ville royale au Tabor; il y joignit divers priviléges, et accorda aux habitants la liberté religieuse pour cinq ans. Cependant, la paix ne fut pas de longue durée. Sigismond, poussé par son aversion pour la nouvelle doctrine, usa de beaucoup de rigueur contre les Hussites, et à la suggestion du légat du Pape, il entreprit de rétablir, dans ses anciens droits, le culte catholique. Ces mesures arbitraires et imprudentes blessèrent ses amis, et firent revivre les haînes parmi ses sujets. Pour prévenir le retour des troubles, il renonça à ses projets, et fit lire dans toutes les églises, en langue allemande, en langue bohémienne, en langue latine et en langue hongroise, une proclamation où il déclaroit que ceux qui professoient l'unité de l'église catholique, et qui en observoient tous les commandements et les lois, en étoient de vrais fils, et que les personnes qui recevoient la communion sous les deux espèces, ne devoient pas être persécutées par celles qui ne communioient que sous une seule. Cette proclamation, que les

Chap. XI. 1411—1435.

Calixtins inscrivirent en lettres d'or sur les murs de leurs églises, appaisa les mécontentements et rétablit de nouveau la tranquillité (1).

(1) *Windeck.* — *Pelzel, p* 415. — *Æneas Sylvius, Hist. Bohemiæ.* — L'Enfant, Histoire de la Guerre des Hussites et du Concile de Bâle. — *Mosheim.*

CHAPITRE XII.

1437 — 1439.

EFFORTS que fait Sigismond pour procurer à ALBERT les deux couronnes de Hongrie et de Bohême. — Mort de Sigismond. — ALBERT est couronné roi de Hongrie. — Les Hussites de Bohême lui sont contraires. — Contre-élection de Casimir, prince de Pologne. — ALBERT expulse les Polonais et soumet les Hussites. — Il est élu roi des Romains. — Réglements sages qu'il promulgue en Allemagne. — Conduite prudente qu'il tient durant le schisme de l'Église. — Origine et progrès de l'Empire Ottoman. — Défaite de Bajazet par Tamerlan. — Amurat II envahit la Servie et menace la Hongrie. — Mort d'ALBERT. — Portrait de ce prince.

ALBERT agit avec autant de vigueur que de
prudence durant la guerre des Hussites. Il aida Chap. XII.
Sigismond de ses conseils, et pendant la troi- 1437—1439.
sième expédition de ce prince, il passa en Bohême
avec un corps de troupes d'élite, dans le dessein
de se réunir à l'armée qui étoit aux ordres du
cardinal Julien. Lorsqu'elle eut pris honteuse- 1431.
ment la fuite, à l'approche de l'ennemi, Albert
entra en Moravie, chassa les Taborites, qui.

sous le commandement de Procope-Rasa, s'étoient réunis aux mécontents, et par sa vigilance et sa fermeté, il conserva cette province jusqu'à la fin de la guerre (1).

Pénétré de reconnoissance pour les services que son gendre lui avoit rendus, et charmé des talents qu'il avoit déployés, Sigismond le combla de témoignages de tendresse et d'estime. La ligne masculine de la maison de la Basse-Bavière étant éteinte, l'Empereur conféra la souveraineté de ce duché, comme si c'eût été un fief vacant, au prince autrichien dont la mère étoit sœur du dernier duc. Les branches collatérales de la maison de Bavière (2) et les états de l'Empire s'étant opposés à l'investiture, Albert renonça à

(1) *Gerard de Roo*, *p.* 150. — *Cuspinianus*, *p.* 402.

(2) La Bavière étoit divisée en haute et en basse Bavière. La haute étoit gouvernée par les trois branches d'Ingolstadt, de Munich et de Landshut. Jean de Straubingen, qui avoit été évêque de Liége, étant mort, en 1425, sans postérité, la branche de la basse Bavière fut éteinte. Lorsqu'Albert eut renoncé à ses prétentions, le duché fut partagé entre Louis d'Ingolstadt, Henri de Landshut, et Ernest et Guillaume de Munich. Il fut ensuite réuni sous les descendants d'Ernest. Ce fut en vertu de l'investiture conférée à Albert, que Marie-Thérèse réclama la basse Bavière en 1777. *Voyez Falkenstein*, et les pièces relatives à la succession de Bavière, recueil d'Hertzberg.

ses prétentions, au moyen d'une certaine somme.

Sigismond travailla aussi avec ardeur à procurer à Albert les couronnes de Hongrie et de Bohême. Il y trouva une oppositition secrète en son épouse, Barbara, fille du comte Cilly, que sa conduite déréglée fit appeler la Messaline de l'Allemagne, et qui selon l'expression d'un historien autrichien, étoit une femme « qui ne » croyoit ni à Dieu ni au diable, ni au ciel, ni » à l'enfer (1). » Comme la santé de son époux déclinoit, et qu'elle vouloit exclure des trônes de Hongrie et de Bohême sa fille et son gendre, pour porter elle-même ces royaumes en dot à Uladislas, (2) roi de Pologne, quoique ce prince n'eût que vingt-trois ans, et qu'elle en eût soixante, elle flatta les Hussites, et lorsqu'elle les eut gagnés, elle confia ses projets à leurs chefs. Elle leur peignit Albert comme un ennemi déclaré de leur cause, et le roi de Pologne comme leur ami; elle prétendit qu'elle avoit assez de crédit sur l'esprit des Hongrois pour qn'ils lui déférassent la couronne, et elle vanta les avantages qui résulteroient de l'union des trois royaumes de Hongrie, de Bohême et de Pologne.

Chap. XII. 1437—1439.

(1) *Fugger*, *p.* 459.

(2) Je le nomme Uladislas, comme les historiens polonais et allemands le font, pour le distinguer de Ladislas posthume.

Chap. XII. 1437—1439.

Sigismond, pour déjouer cette intrigue, sortit de Prague, sous prétexte de changer d'air. S'étant avancé, à petites journées, jusqu'à Znaïm en Moravie, il interdit toute communication à la reine, et manda Albert et son épouse. Peu de temps après leur arrivée, il appela en sa présence les principaux seigneurs de Hongrie et de Bohême, et leur dit : « Vous tous, mes chers sujets » et amis, vous savez que depuis le commencement de mon règne, j'ai fait les plus grands » efforts pour assurer la tranquillité publique. » Ma fin s'approche, et c'est à moi de faire que » mes derniers moments ne démentent point le » reste de ma vie. Ma sollicitude pour la prospérité de mes états m'a fait sortir de Prague, » ne voulant point mourir au milieu d'un peuple dont la fidélité est douteuse. Mon désir le » plus ardent est de prévenir les dissensions qui » pourroient troubler et ensanglanter mes états » après ma mort. Il est du devoir d'un roi de » gouverner sagement, et surtout de pourvoir » à ce qu'il soit remplacé par un prince qui l'emporte en bonnes qualités sur lui. Mon affection pour mes sujets me fait désirer aussi ce » genre de gloire. Vous connoissez tous Albert, » duc d'Autriche, à qui j'ai donné ma fille en » mariage, de préférence à tout autre souverain, et que j'ai choisi pour fils. Vous savez » qu'il est doué de toutes les qualités qui font un

» grand prince. Il a trouvé l'Autriche en proie
» aux plus grands désordres, et il l'a rendue à la
» tranquillité. Vous, Hongrois, vous l'avez vu
» dompter les Turcs; vous, Bohémiens, vous
» avez fait l'épreuve de sa sagesse et de sa va-
» leur. Il est à l'âge où le jugement et l'expé-
» rience ont atteint leur plus haut degré de per-
» fection. Il règne sur des états qui, placés entre
» la Hongrie et la Bohême, forment la com-
» munication de ces deux royaumes. Qu'il soit
» mon successeur; je vous laisse un roi pieux,
» ami de l'honneur, un roi sage et brave. Je lui
» donne mes royaumes; je ne puis lui faire un
» plus beau présent. Ils lui sont acquis comme
» époux de la princesse héréditaire de Hongrie
» et de Bohême. Vous, Hongrois, vous m'avez
» ainsi choisi pour roi; et vous, Bohémiens,
» vous en avez fait autant à l'égard de mon aïeul.
» Je vous répète que ce n'est pas moins ma sol-
» licitude pour le bonheur de mes peuples que
» ma tendresse pour ma fille et pour son époux
» qui dirigent ma conduite en cet instant. Heu-
» reux les sujets d'Albert! je suis persuadé que
» vous ne l'aimez pas moins que je ne l'aime,
» et que, lorsqu'il seroit privé de ma recom-
» mandation, il n'obtiendroit pas moins tous
» vos suffrages. Mais, je vous en conjure les
» larmes aux yeux, consolez mon âme qui va
» paroître devant Dieu, confirmez mon choix,

Chap. XII. 1437—1439.

» et remplissez mes dernières intentions. »

Sigismond étoit si attendri, qu'à peine on put l'entendre proférer ces derniers mots. Tous ceux qui étoient présents baignèrent ses mains de leurs larmes, et lui jurèrent qu'ils ne reconnoîtroient pour son successeur que celui qu'il leur avoit désigné. Albert et Elisabeth ayant été introduits, les seigneurs les proclamèrent roi et reine, avec de grandes acclamations. Mais, comme il n'y avoit que peu de Bohémiens dans l'assemblée, Sigismond fit un testament par lequel il nomma Albert son successeur. Le jour suivant, ce monarque expira, dans la soixante-troisième année de son âge. (1)

Le 8 ou le 9 Nov. 1437.

Albert alla en Hongrie, conduisant le corps de l'empereur décédé, et suivi de l'impératrice Barbara, qu'il faisoit garder à vue. Sigismond fut inhumé au grand Waradin. Une diète, convoquée dans Albe-Royale, élut Albert roi, à l'unanimité des suffrages. Ce prince, après avoir fait serment de ne point accepter la dignité impériale, fut couronné, ainsi qu'Elisabeth son épouse, avec les formalités d'usage. Il rendit ensuite la liberté à sa belle-mère, à condition qu'elle lui livreroit quelques places fortes qu'elle tenoit en Hongrie, et il lui assigna un douaire. (2)

(1) *Gerard de Roo, p.* 153. — *Fugger, p.* 460.
(2) *Bonfinius.* — *Æneas Sylvius, c.* 54.

Le chancelier étant arrivé à Prague, se rendit à l'assemblée des états, à laquelle il présenta le testament de Sigismond. Il lui rappela les services que la maison de Luxembourg avoit rendus à la Bohême, et les invita à reconnoître Albert pour roi. La proposition fut acceptée par les Catholiques; et les Hussites refusant leur consentement, tinrent une assemblée particulière au Tabor, et protestèrent contre la nomination d'Albert. « L'élection doit être libre, » dirent-ils; « nous avons acheté la liberté au prix de notre » sang, et nous la maintiendrons de même. Le » feu empereur a violé les conventions, et son » gendre peut suivre son exemple. Nous préférons pour souverain un Polonais, avec qui » nous pourrons converser sans interprète, et » nous ne nous soumettrons point à la domination d'un peuple dont nous avons éprouvé la » cruauté. Les traités que réclame la maison » d'Autriche sont nuls, comme ayant été arrachés par la force, et parce que les rois de Bohême, étant des souverains électifs, ne peuvent » accorder un droit qu'ils ne possèdent point. » Albert a déjà envahi ce royaume à main-armée; cette seule raison suffit pour lui donner » l'exclusion. »

Les Hussites envoyèrent à Uladislas, roi de Pologne, des ambassadeurs qu'ils avoient chargés de l'inviter à faire partir, avec un corps de

Chap. XII. 1437—1439.

troupes formidable, Casimir, son frère, qu'ils avoient choisi pour leur souverain. Le monarque polonais, acceptant leurs propositions, déclara son frère roi de Bohême, et détacha, comme un gage de ses intentions, un corps de cavalerie considérable, qui fit sa jonction avec les Hussites, campés près du Tabor. Mais la vigueur et la célérité d'Albert le firent triompher de tous les obstacles. Il se rendit à Prague, où il fut reçu avec des transports de joie, et couronné dans l'église cathédrale. Réuni aux Catholiques, et soutenu par le margrave de Brandebourg et les autres princes de l'Empire, il conduisit, contre les Hussites et les Polonais, une armée de trente mille hommes, et assiégea le Tabor, où l'ennemi s'étoit réfugié. Il auroit pris la place par famine, si une sortie heureuse, qui fut dirigée par George Podiébrack, ne l'avoit contraint à lever le siége et à se retirer à Prague. Dans le même temps, Uladislas fit une irruption en Silésie, d'où le margrave de Brandebourg le chassa. Les Polonais, après avoir été forcés, par la faim, à tuer leurs chevaux, s'en retournèrent à pied. En conséquence des succès des armes d'Albert, il se tint un congrès à Breslaw, et l'on signa une trève avec Uladislas. Les Hussites conclurent aussi un armistice, et la paix fut de nouveau rendue à la Bohême.

Durant le cours de ces événements, Albert, que l'on considéroit comme le prince qui, par

sa puissance et ses grands talents, pouvoit le mieux appaiser les dissensions de l'Allemagne, et arrêter les progrès alarmants que faisoient les Turcs, fut élu roi des Romains. Son respect pour le serment qu'il avoit prêté, lui fit d'abord refuser cette haute dignité; mais les états de Hongrie l'ayant dispensé de remplir sa promesse, il céda aux instances de ses parents et des électeurs; et quoiqu'il n'ait jamais été couronné, il mérita et obtint une place distinguée parmi ceux qui ont porté la couronne impériale. (1)

Le nouvel empereur fit voir une sagesse consommée, lorsqu'il régla les affaires de l'Allemagne. Albert réforma plusieurs abus dans l'administration de la justice; il restreignit les prétentions des juges, et modéra le pouvoir redoutable des tribunaux secrets de la Westphalie, qui avoient long-temps été la honte de la jurisprudence allemande. (2) Il proposa à la diète de supprimer le droit de guerre que possédoit chaque

(1) *Bonfinius*, p. 421. — *Gerard de Roo*, p. 158. — *Fugger*, p. 465. — *Struvius*, p. 855. — *Schmidt* et Pfeffel.

(2) *Voyez*, au sujet de cette institution singulière et terrible, *Pfeffinger*, *Vitrarius illustratus*, *Lib. IV*, *Tit. IV*; — Pfeffel, vol. II, p. 13. — Et une lettre sur les tribunaux secrets de Westphalie, adressée à la comtesse de Pembroke.

Chap. XII. 1437—1439. prince; et pour parvenir à ce but si désirable, il traça le plan d'une division de l'Empire en cercles, plan qui a été perfectionné par Maximilien I.er (1)

Albert II ne montra pas moins d'habileté dans la conduite qu'il tint à l'égard du Pape et du concile de Bâle, dont les querelles menaçoient le repos de la chrétienté. Trois papes avoient été reconnus par différentes puissances de l'Europe, selon leurs inclinations ou leur intérêt : c'étoient Grégoire XII, qui avoit été élu à Rome; Jean XXIII, qui l'avoit été à Bologne, et Benoît XIII, à Avignon. Le concile de Constance les déposa tous les trois, et donna au monde
1417. chrétien un seul Pape en la personne d'Othon-Colonne, qui prit le nom de Martin V, et à qui l'Eglise dut la conservation de son unité, l'Italie sa tranquillité, et Rome le rétablissement de sa splendeur. Ce souverain pontife signala, dans un règne de seize ans, sa modération, sa prudence et sa fermeté. Il réforma plusieurs abus, et consentit à ce qu'on supprimât les annates et plusieurs autres droits. Pour assurer l'exécution de ces réformes, il convoqua un concile à Bâle. Mais Martin V étant mort, Eugène IV, son successeur, prononça la dissolution de ce concile, et en convoqua un autre, qui se tint d'abord à

(1) *Dacius, Lib. I, cap. 26, de rebus Germanicis.*

Ferrare, puis à Florence, et qui agit en opposition à celui de Bâle. Ce dernier concile somma le Pape de comparoître en sa présence, le menaçant de le déposer s'il s'y refusoit. Il commença aussi l'œuvre de la réforme, et fit un grand nombre de réglements, tant sur l'élection et le devoir des Papes, que sur le nombre des cardinaux, et l'union des églises grecque et latine. Eugène IV ayant méprisé la citation, et négocié, de sa propre autorité, avec l'empereur grec, Jean Paléologue, les pères du concile de Bâle le déposèrent, et élurent à sa place Amédée, duc de Savoie, qui avoit acquis une grande réputation de sainteté par sa retraite à l'hermitage de Ripaille. (1)

Chap. XII. 1437—1439.

1436.

(1) Les efforts et l'habileté de plusieurs princes de la maison de Savoie, la firent parvenir à un haut degré de puissance et de prospérité. Louis, dernier prince de la branche qui régnoit sur le Piémont, étant mort, tous les états de cette maison furent réunis sous Amédée VIII, surnommé le Pacifique, qui étoit le plus habile politique de son temps. Ce fut en sa faveur que l'empereur Sigismond érigea la Savoie en duché. Telle étoit l'opinion qu'on avoit de la sagesse et des talents d'Amédée, qu'il se faisoit en Europe peu de négociations pour lesquelles il ne fût pas consulté.

Après un règne de dix-huit ans, la mort d'une épouse chérie, et le danger qu'il courut d'être assassiné, dégoûtèrent tellement du monde Amédée VIII, qu'en 1434, il céda le trône à Louis, son fils aîné. Suivi de

Chap. XII.
1437—1439.

Les deux conciles et les deux Papes tentèrent également de se procurer l'appui de l'empereur d'Allemagne. Albert, agissant avec sa prudence accoutumée, approuva, par un acte qui a pour titre : *Concordats de la Nation Allemande*, les règlements faits à Bâle pour la réforme de l'Église ; (1) mais, à d'autres égards, il observa une exacte neutralité, et rejeta toutes les offres que les deux partis lui prodiguèrent pour le gagner. Par cette conduite sage, il préserva l'Empire et ses états des troubles où furent plongés tous ceux qui prirent part à la contestation.

---

quelques seigneurs de sa cour, il se retira à Ripaille, sur le bord du lac de Genève. Il s'y acquit une grande réputation de sainteté, sainteté que cependant les siècles suivants ont mise en doute. Ils ont considéré la résidence d'Amédée plutôt comme le séjour des plaisirs, que comme un lieu de retraite pour des hommes austères et pieux ; et l'on connoît le sens que le peuple attache au mot *ripaille*.

On peut, au sujet de ce personnage singulier, et de son caractère équivoque, consulter l'Histoire Généalogique de la Maison de Savoie, par Guichenon ; les Annales d'Italie, par Muratori ; les Révolutions d'Italie, par M. Denina, bibliothécaire de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie ; *Alberti*, *Genealogia è Gesta de Reali Sovrani di Savoia ;* et mes Voyages en Suisse, lettre XLII.e

(1) *Concordata Nationis Germanicæ integra.* — *Puetter's developpement, vol. I, p.* 336.

Albert II ayant réglé les affaires de l'Allemagne, et pacifié la Bohême, dirigea son attention vers la défense de la Hongrie, menacée d'une invasion par un peuple barbare, différent de religion et de mœurs des peuples européens, et qui, sorti des déserts de l'Asie, n'avoit marqué ses traces que par le carnage et la dévastation.

Les Turcs, dont l'origine est due à une petite tribu qui habitoit entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, se répandirent ensuite à l'orient de cette mer, et donnèrent leur nom à la Turcomanie. Les Sarrazins, qui les soumirent et les rendirent tributaires, introduisirent parmi eux les lois et la religion de Mahomet; et avec cette religion et ces lois, ils leur communiquèrent leur fanatisme, leur intolérance et leur intrépidité. Les hordes des Turcomans, s'étant accrues rapidement en population et en puissance, subjuguèrent à leur tour leurs vainqueurs, et sous la dynastie des Séleucides, ils étendirent leur domination sur toute la partie occidentale de l'Asie, depuis le Caucase jusqu'à l'Arabie, et depuis la Méditerranée et l'Hellespont jusqu'aux bords de l'Indus. Ce puissant empire se partagea ensuite en différents états, dont le principal fut la Perse. Le plus célèbre parmi les autres, étoit celui de l'Asie-Mineure, dont Nicée en Bythinie, ville qui n'est pas à cent milles de Constantinople, fut la capitale jusqu'à la première

Chap. XII. 1437—1439.

croisade. L'empereur grec ayant alors chassé les Turcs du mont Olympe, les sultans transférèrent leur résidence à Iconium ou Room, ville intérieure de la Caramanie.

La décadence de cet empire facilita l'établissement de l'empire des Ottomans ou des Turcs. Othman, émir au service du dernier sultan d'Iconium, s'étoit signalé de bonne heure, en portant le ravage sur les terres des Chrétiens. Ses succès ayant attiré sous ses drapeaux un grand nombre d'aventuriers, il força les passages du mont Olympe, et attaqua l'empire grec, qui, sous le règne d'Andronic II, déclinoit sensiblement. Othman conquit une partie de la Bythinie, (1) et fixa sa résidence à Pruse, près de l'ancienne capitale des Séleucides.

Orcan, son fils, lui succéda. Ce prince, qui prit le titre de sultan, étendit rapidement ses états. L'établissement de ce corps de troupes permanent, (2) qui porta ensuite le nom de corps des Janissaires, lui facilita la prise de Nicée, et

(1) C'est la partie de l'Anatolie qui se trouve entre la Mer-Noire et la Méditerranée. Le nom moderne de Pruse est Burse.

(2) Quelques auteurs attribuent à tort l'établissement des Janissaires à Amurat II, qui étendit et perfectionna cette institution. Voy. *Koch*, Tableau des Révolutions, p. 513.

le fit pousser ses conquêtes jusqu'aux rivages de l'Hellespont et de la Mer-Noire. L'Asie ne fut pas le seul théâtre de ses victoires. A la faveur des troubles qui agitoient l'empire des Grecs, il passa l'Hellespont ; et par la prise de Gallipoli, il fonda le premier la puissance des Turcs en Europe. 1358.

Chap. XII. 1437—1439.

Amurat, fils et successeur d'Orcan, ayant subjugué tout le pays qui s'étend jusqu'au mont Hœmus, transféra dans la ville d'Andrinople la résidence de la cour ottomane. Ainsi, il enveloppa, du côté de l'Asie et du côté de l'Europe, la capitale de l'empire grec ; et l'empereur Paléologue et ses fils devinrent ses tributaires, et même, en quelque sorte, ses courtisans. Poussant ses avantages vers l'Occident, il marcha contre les Bulgares, les Serviens et les Bosniens, qui étoient sujets de la couronne de Hongrie. Ces peuples belliqueux, ayant réuni leurs forces, lui livrèrent bataille dans la plaine de Cassovie. Amurat remporta une victoire complète ; mais il fut tué après le combat. Un Servien blessé, qui étoit couché parmi les morts, se leva tout à coup, et plongea son poignard dans le sein du vainqueur, qui promenoit avec joie ses regards sur ce théâtre ensanglanté.

1362. 1389.

Les exploits de tous les princes ottomans de qui nous venons de parler, furent éclipsés par ceux de Bajazet, surnommé l'Eclair, à cause de la ra-

Chap. XII. 1437—1439.

pidité de ses opérations militaires. En Asie, Bajazet soumit toute cette partie de l'Anatolie, qui avoit jusqu'alors échappé au joug des Turcs; et il comprit dans ses états Iconium, cette ancienne résidence des Séleucides. En Europe, il parcourut la Macédoine et la Thessalie, pénétra dans le Péloponèse, conquit la Bulgarie et la Bosnie, et passa le Danube, pour porter ses armes dans la Valachie. Voulant établir la communication de ses possessions d'Asie avec celles d'Europe, il entretint, à Gallipoli, une puissante flotte qui commandoit l'Hellespont, et il se prépara ensuite à se rendre maître de Constantinople, et à renverser ainsi ce qui subsistoit encore de l'empire grec.

Les progrès que faisoient les Turcs commencèrent alors à tirer de leur apathie les puissances de l'Europe, et elles prêtèrent l'oreille aux instantes sollicitations de l'empereur Manuel, qui, auparavant, avoit réclamé vainement leur assistance. Sigismond, craignant pour la sûreté de la Hongrie, usa de toute son influence pour former une croisade qui lavât l'honneur du nom Chrétien, et repoussât les Infidèles. La fleur de la noblesse européenne se rangea sous ses drapeaux. On mit sur pied une armée de cent mille hommes, et les républiques de Venise et de Gênes s'unirent pour fournir des vaisseaux de transport. Sigismond passa le Danube avec cette ar-

mée, et marcha vers Constantinople; mais le sultan l'arrêta, et le battit près de Nicopolis. Cette défaite ne fut pas moins due à la témérité des troupes européennes, qu'à l'habileté de Bajazet et à la bravoure des Turcs. Les principaux seigneurs, parmi lesquels étoient Jean, fils du duc de Bourgogne, et le célèbre Enguerrand de Coucy, furent faits prisonniers. La plus grande partie des Croisés furent, ou tués sur le champ de bataille, ou poussés dans le Danube, ou mis à mort, par ordre du sultan, pour avoir refusé d'abjurer leur foi. Sigismond ne s'échappa qu'avec beaucoup de peine. S'étant jeté dans une petite barque, il descendit le Danube, entra dans l'Euxin, et rejoignit la flotte vénitienne, qui le conduisit à Constantinople, d'où il regagna la Hongrie, après avoir fait un long circuit.

Bajazet s'empressa d'envoyer de grandes forces dans la Valachie, et reprit le siége de Constantinople. Cependant, il conclut une trève de dix ans avec l'empereur grec, qui se soumit à lui payer un tribut annuel, et qui désigna, dans sa capitale, une rue pour la résidence des Turcs. Ce répit fut de peu de durée. Bajazet ne tarda pas à rompre ses engagements; il investit de nouveau Constantinople; et pour employer le style figuré d'un historien célèbre, « le sauvage » auroit dévoré sa proie en ce moment fatal, s'il » n'avoit pas été renversé par un autre sauvage

Chap. XII. 1437—1439.

» encore plus puissant que lui. (1) C'étoit Tamerlan, le chef d'une horde de Mongols, qui, quoique d'une origine aussi obscure que les princes de la maison ottomane, s'étoit avancé plus rapidement encore vers le pouvoir suprême.

Ce conquérant naquit au village de Sebsa, non loin de Samarcande, et hérita du territoire de Cush et d'un commandement de dix mille chevaux. Il se signala d'abord dans le métier des armes, puis il soumit ou gagna les hordes voisines; et il étendit, avec une étonnante célérité, ses conquêtes dans la Perse, dans l'Inde, dans la Turcomanie, et dans les vastes régions qui sont comprises sous le nom indéfini de Tartarie. L'ambition, la rivalité et l'opposition d'intérêt le portèrent à diriger ses forces contre le tyran de l'Occident. A l'âge de soixante-quatre ans, il quitte Samarcande, sa capitale, et se met à la tête d'une armée nombreuse et aguerrie, avec laquelle il inonde la Syrie, la Géorgie et les plaines de l'Anatolie. Bajazet eut tout le temps nécessaire pour faire ses préparatifs de défense. Ayant levé le siége de Constantinople, il marcha contre les Mongols, qui assiégeoient Angora, et risqua cette
1402. bataille mémorable qui se termina par sa défaite et sa captivité.

Heureusement pour l'Europe, le manque de

(1) Gibbon, vol. XI.

vaisseaux de transport pour faire passer l'Hellespont à sa nombreuse armée, arrêta le conquérant Mongol. Les Grecs et les Turcs, refusant de lui en fournir, et méprisant ses promesses et ses menaces, se réunirent pour garder le passage du détroit. Le vainqueur de l'Asie se laissa fléchir par des ambassades et des présents. Deux des fils de Bajazet implorèrent la clémence de Tamerlan, et reçurent de lui, l'un la Romélie, et l'autre des possessions dans l'Anatolie. L'empereur grec s'engagea à lui payer le même tribut qu'au sultan des Turcs, et fut réduit à lui prêter serment de fidélité. Tamerlan renonça alors à la conquête de l'Europe, pour préparer une attaque contre la Chine. Sur son passage, il acheva la réduction de la Géorgie. Il passa l'hiver sur le bord de l'Araxe, et après une absence de cinq ans, il rentra dans Samarcande, chargé des tributs de l'empire grec et des dépouilles de l'empire turc (1). La défaite, la captivité et la mort de Bajazet (2), qui finit ses jours durant la mar-

(1) Cet homme étonnant commença, à l'âge de soixante-et-dix ans, son expédition contre la Chine; mais il fut surpris, dans sa marche, par la mort, à Otrar, au mois d'avril 1405.

(2) Koch et d'autres auteurs ont mis en doute l'histoire de la cage de fer; mais Gibbon paroît y croire, non sans raison. — Koch, Tableau des Révolutions, p. 527; Gibbon, vol. XII.

Chap. XII. 1437—1439.

che de son vainqueur, suspendirent la chute de Constantinople, et faillirent à renverser le trône des Ottomans. La plupart des émirs de l'Anatolie recouvrèrent leurs possessions et leur indépendance ; et le reste des provinces turques d'Europe et d'Asie fut partagé. Deux des fils de Bajazet périrent en combattant pour recueillir une partie de l'héritage de leur père. Enfin, ce ne fut que sous son petit-fils', Amurat II, qui en
1421. réunit toutes les parties, que l'empire turc recouvra sa force et son éclat.

Le schisme de l'église, les troubles de l'Allemagne, les guerres de Hongrie, et la contestation qui s'éleva entre Sigismond et la république de Venise, pour la possession de la Dalmatie, concoururent, avec l'état foible et convulsif de l'empire grec, à empêcher les princes chrétiens de profiter des dissensions des Infidèles. En conséquence, Amurat ne fut pas plutôt affermi sur le trône, qu'il reprit les projets de Bajazet, et qu'il mit le siége devant Constantinople. La courageuse résistance des habitants triompha de tous ses efforts. Il fut à la fin rappelé dans ses provinces d'Asie par une rébellion que dirigeoit Mustapha, son frère. Après l'avoir étouffée et fait mourir Mustapha, il se proposa d'attaquer de nouveau Constantinople; mais il fut retenu dans ses états par les nombreux ennemis que son esprit de domination et son pouvoir toujours crois-

sant lui avoient faits. Il eut à combattre, tantôt les princes de Caramanie, tantôt le fameux George Castriotto, ou Scanderberg, qui leva l'étendard de la révolte dans l'Albanie, et surtout les Hongrois, qui voyoient d'un œil inquiet ses progrès vers le Danube. Cependant il s'empara de Smyrne, enleva Thessalonique aux Vénitiens, et soumit la plus grande partie de la Grèce. Il dévasta aussi la Transilvanie, et rendit tributaire le prince de Valachie. Il arracha à George, despote de Servie, la promesse de chasser les Hongrois, et de laisser le passage libre aux Turcs. Pour garant de cette promesse, le despote lui donna sa fille en mariage, et un de ses fils comme ôtage. Cette alliance forcée ne put réunir deux princes qui différoient si essentiellement de caractère, d'intérêt et de religion. George noua des intrigues avec les ennemis de son gendre, et acheta, par la cession de Belgrade, la protection de Sigismond. Amurat, de son côté, fit des préparatifs pour réduire cette place et soumettre la Servie, se proposant de porter ensuite la guerre en Hongrie (1). Il espéroit que les contestations qui s'étoient élevées pour la couronne de ce royaume, à la mort de Sigismond, y occa-

(1) *Knolle's History of the Turks.* — Koch, Révolutions des Empires, p. 350. — Delacroix, Histoire Ottomane. — Gibbon, chap. 55, 57, 58, 59, 66, 68.

Chap. XII. 1437—1439.

sionneroient de nouveaux troubles. En conséquence, il fondit sur la Servie, et mit le siége devant Sémendria. Le despote, laissant la défense de la place à son fils, implora le secours d'Albert, qui venoit de monter sur le trône. Albert se hâta de se rendre à Bude, et usa de toute son influence et de son autorité pour lever des troupes. Quoique foiblement secondé par la noblesse, il parvint à réunir une armée considérable, à la tête de laquelle il se mit. Il assit son camp entre la Teysse et le Danube; mais il eut la mortification d'y être témoin de la prise de Sémendria et du massacre de la garnison. La réduction de cette place importante et celle de Sophie répandirent la terreur parmi les Hongrois, qui virent le formidable ennemi du nom chrétien menacer leurs frontières et se disposer à passer le Danube. Le danger de leur situation et les reproches d'Albert les firent accourir en foule sous ses drapeaux. La dyssenterie en enleva un grand nombre; mais cette maladie s'étant déclarée dans le camp des Turcs, contraignit Amurat à faire retraite. Albert lui-même, atteint de la contagion, quitta les marais du Bannat pour retourner dans sa capitale. A son arrivée à Bude, ses médecins le trouvèrent si foible qu'ils lui recommandèrent de s'arrêter. Il rejeta leur avis, en disant plusieurs fois: « Je recouvrerai la santé, » si je peux revoir les murs de Vienne. » Il se

rendit dans une petite île du Danube, où il aggrava sa maladie en mangeant des melons. Jugeant sa mort prochaine, il reçut ses sacrements et fit son testament. Cependant il poursuivit son voyage en litière, désirant avec ardeur de presser encore une fois contre son sein son épouse, qu'il avoit laissée enceinte. Ses forces étant épuisées, il mourut dans un petit village du diocèse de Gran, le 17 octobre 1439, la deuxième année de son règne et la quarante-troisième de son âge.

Ce monarque étoit d'une taille élevée, et parfaitement conformée. Il avoit un port majestueux, étoit affable, simple en ses vêtements, et d'un accès facile. Quoiqu'il fût fort aimable, son teint sombre et son maintien sérieux le firent surnommer le grave. L'élévation de son esprit et l'éclat de ses actions lui ont mérité le surnom de magnanime (1). Sa mort fut une calamité pour ses sujets, pour l'Allemagne et pour l'Europe; pour ses sujets, parce qu'elle ouvrit la porte à la discorde et à l'anarchie; pour l'Allemagne, parce que cet Empire, où l'ordre et la tranquil-

(1) Pour le règne d'Albert II, voyez *Ebendorf*, *Arempech*; et les autres chroniqueurs, dans *Pez*. — *Windeck*, *Chron. in Menkenium*. — *Gerard de Roo*. — *Fugger*. — *Pelzel*. — Barre. — *Struvius*. — Pfeffel. — *Schmidt*.

Chap. XII. 1437—1439.

lité commençoient à se rétablir, fut de nouveau plongé dans toutes les horreurs de la guerre civile; pour l'Europe enfin, parce que la puissance et les talents de ce prince auroient retardé la chute de Constantinople, et les progrès effrayants des armées ottomanes.

Albert laissa deux filles, Anne et Élisabeth, qui épousèrent, l'une Guillaume, prince de Saxe, et l'autre Casimir, prince, puis roi de Pologne.

LADISLAS POSTHUME.

CHAPITRE XIII.

1439 — 1458.

Naissance de Ladislas Posthume. — Ce prince est couronné roi de Hongrie. — Contre-élection d'Uladislas, roi de Pologne, qui prend le titre de roi de Hongrie, et en exerce l'autorité. — Dissensions en Bohéme. — Ladislas est élu roi de Bohéme, et la régence est déférée à l'empereur Frédéric. — Querelles élevées à ce sujet entre les Catholiques et les Calixtins. — Ceux-ci ont l'avantage, sous la conduite de George Podiebrack. — Uladislas perd la vie à la bataille de Varne. — Ladislas est reconnu roi de Hongrie, et Jean Huniade Corvin est nommé régent. — Ladislas cesse d'étre sous la tutelle de Frédéric. — Ascendant du comte de Cilly. — Troubles en Autriche. — Rivalité entre Huniade et Cilly. — Fameux siége de Belgrade, et mort de Jean Huniade. — Querelles entre les maisons d'Huniade et de Cilly. — Assassinat du comte de Cilly, et exécution de Ladislas-Corvin. — Ladislas ne se concilie point l'amour des Hongrois. — Sa mort et son caractère.

L'Épouse d'Albert étant grosse, à la mort de Chap. XIII.
ce prince, la succession aux différentes couron- 1439—1458.

Chap XIII.
1439—1458.

nes qu'il portoit, occasionna de grands débats. Comme l'Autriche étoit un fief masculin, un prince seul pouvoit en être investi. Les royaumes de Hongrie et de Bohême étant électifs, il n'appartenoit qu'aux états d'en disposer: Élisabeth les pria, ainsi que ceux d'Autriche, d'attendre sa délivrance, pour se déterminer. Les derniers, accédant à cette proposition, déclarèrent que si la veuve d'Albert mettoit au monde un fils, la régence seroit déférée à Frédéric, duc de Stirie (1), comme au chef présomptif de sa maison, mais que si cette princesse accouchoit d'une fille, la succession, selon l'ancienne coutume, seroit dévolue à Frédéric, à Albert, son frère, et à Sigismond, leur cousin, les seuls princes qui restassent de la maison autrichienne.

En Bohême, après une légère opposition de la part des Calixtins, qui désiroient un prince polonois, les députés des deux partis se réunirent à Prague, et consentirent à attendre la délivrance de la reine. En Hongrie, les seigneurs, craignant une longue minorité, obligèrent Élisabeth à offrir la couronne et sa main à Uladislas, roi de Pologne. Il fut stipulé que si l'enfant qu'elle portoit étoit un fils, les Hongrois aideroient à lui

(1) Ce prince, qui étoit fils d'Ernest, tige de la branche autrichienne de Stirie, a été élevé à l'Empire. *Voyez* le chap. XV.

assurer la possession de l'Autriche et celle de la Bohême. Chap. XIII.

1439—1458. Les ambassadeurs chargés de présenter cette offre à Uladislas furent à peine au-delà des frontières de Hongrie, que la reine enfanta un fils qui fut nommé Ladislas, et à qui sa naissance, après la mort de son père, a fait donner le surnom de posthume. Élisabeth n'ayant consenti qu'avec répugnance à épouser le prince polonais, et désirant de procurer à l'enfant à qui elle venoit de donner le jour, la couronne de Hongrie, s'empressa d'envoyer aux ambassadeurs un contre ordre qui cependant arriva trop tard. Uladislas avoit déjà accepté la proposition, et étoit prêt à se mettre en marche à la tête d'une armée considérable. Cet événement divisa la Hongrie en deux partis. Le premier, qui avoit pour chef le célèbre Jean Huniade Corvin (1)*, prit les intérêts du prince

(1) L'origine de ce guerrier célèbre est couverte d'un voile épais. Selon Pray, annaliste de Hongrie, Jean Huniade étoit d'une noble famille de Transilvanie. D'autres lui donnent un Valaque pour père, et une Grecque pour mère. La flatterie a fait ensuite descendre son père d'une famille patricienne de l'ancienne Rome, celle des Corvinus, et sa mère des empereurs de Byzance. Quoi qu'il en soit de sa naissance, Jean Huniade ne dut son élévation qu'à ses talents. On le vit d'abord chef de douze cavaliers à la solde de l'évêque de Zagrab. Il suivit l'empereur Sigismond en Italie, et

Chap. XIII. 1439—1458.

polonais. Uladislas étoit dans la fleur de l'âge ; il s'étoit signalé par son courage et son habileté, et il avoit assez de puissance pour repousser les Turcs. A la tête de l'autre parti étoit le comte de Cilly, et Jean de Giskra, seigneur bohémien, et guerrier célèbre. L'archevêque de Gran, plusieurs évêques et une foule de nobles, qui se rappeloient les talents d'Albert, ou qui furent touchés de la jeunesse de l'orphelin et de la position d'Élisabeth, se déclarèrent aussi en leur faveur. En

Mai 1440. conséquence, la reine conduisit le jeune prince à Alberoyale, où, âgé seulement de quatre mois,

servit ensuite dans l'armée de Philippe-Marie Visconti. Il paroît qu'à son retour en Hongrie, il reçut de Sigismond la seigneurie d'Hunniad, située sur les frontières de la Transilvanie et de la Valachie. Huniade fit ensuite une campagne, comme centurion ou capitaine, sous le préfet hongrois de Halle. Il accrut ses possessions en épousant une dame riche et d'une naissance illustre. Ses talents devenant toujours plus éminents, il parvint au rang de général. Il étoit aussi grand homme d'état que grand capitaine, et il n'étoit pas moins remarquable par la beauté de sa personne, que par sa force et son activité. Il reçut le nom de Corvin, du petit village de Corvinum, où il naquit, et celui d'Huniade, du château qu'il bâtit sur la terre que lui avoit donnée Sigismond. *

* *Bonfinius*, *p.* 422, 423. — *Schwandtner scriptores Rerum Hungariacum*, *vol. I*, *p.* 771 ; *vol. II*, *passim.* — Gibbon, vol. XII.

et placé sur les genoux de sa mère, il fut couronné par l'archevêque de Gran. Irrités de la précipitation avec laquelle on avoit offert la couronne à Uladislas, les partisans d'Élisabeth emprisonnèrent quelques-uns des ambassadeurs, et secondés par les Croates, les Dalmates et un corps d'Autrichiens, ils se préparèrent à défendre les droits de leur monarque enfant. Cependant, ils n'étoient pas assez puissants pour résister aux forces réunies des Polonais et du plus grand nombre des Hongrois, dirigées par Huniade et soutenues par les despotes de Bosnie et de Servie. Après avoir fait, sous la conduite de l'intrépide Giskra, une résistance opiniâtre, ils abandonnèrent la Basse-Hongrie; mais ils se maintinrent en possession de la Haute. La veuve d'Albert se retira à Vienne, et confia son fils aux soins de Frédéric, duc de Stirie, à qui elle engagea la ville d'Œdemburgh, et la couronne de Saint-Étienne, dont par un respect superstitieux les Hongrois considéroient la possession comme nécessaire pour légitimer l'exercice de l'autorité royale.

Uladislas étant entré triomphant en Hongrie, se fit couronner dans Albe-Royale, avec une couronne enlevée à la statue de Saint-Étienne. Le parti d'Élisabeth étant toujours formidable, et les Turcs menaçant de faire une invasion dans le royaume, le Pape fit négocier, par son légat,

Chap. XIII. 1439—1458. le cardinal Julien, un accommodement. Il fut stipulé qu'Uladislas auroit la régence durant la minorité du jeune roi, et qu'il lui succèderoit si Ladislas mouroit sans postérité masculine. Ils devoient, lui et Casimir, son frère, épouser, l'un Anne, et l'autre Élisabeth, filles d'Albert.

1442. La mort d'Élisabeth qui finit ses jours, le 24 décembre 1442, à Raab, non sans soupçon de poison, prévint l'exécution de cet accord. Uladislas prit alors le titre et l'autorité de roi (1). Frédéric, tuteur de Ladislas, arma pour soutenir les droits de son pupille. Il détacha du parti polonais, un grand nombre de seigneurs hongrois, et s'empara du comté de Raab. La guerre civile fut poussée avec une fureur toujours croissante. A la fin, inquiété par les troubles qui agitoient la Stirie, et n'étant que foiblement soutenu par les Autrichiens, Frédéric conclut une trève de trois ans avec Uladislas, qui, de son côté, étoit menacé par les Turcs. Le roi de Pologne tourna ses armes contre ces ennemis du nom chrétien, et les succès éclatants qu'il obtint, lui procurèrent une popularité qui l'affermit sur le trône de Hongrie.

Ladislas fut plus heureux en Bohême. A l'instigation du parti catholique, Élisabeth fit demander à la diète de Prague, la couronne pour

(1) *Bonfinius, Lib. III*, 4 *dec.*

son fils. Cette demande éprouva une forte opposition de la part des Calixtins, dont le chef, Henri Praczeck, s'écria : « Un enfant n'est pas » en état de gouverner un royaume. De long- » temps Ladislas-Posthume ne pourra tenir les » rênes du gouvernement. Choisissons un roi » capable de nous défendre. Lorsque Ladislas sera » parvenu à l'âge de vingt-quatre ans, nous ver- » rons s'il est digne de régner. » L'avis fut suivi, et une commission de vingt-quatre membres fut chargée d'élire un roi. Le choix tomba sur Albert, duc de Bavière, qui ne voulut point occuper un trône qu'il croyoit appartenir à Ladislas. Les états nommèrent alors l'empereur Frédéric, le priant, en même temps, s'il jugeoit à propos de ne pas acccepter la couronne de Bohême, de se charger au moins du gouvernement durant la minorité du roi. Frédéric répondit avec autant de magnanimité qu'Albert : « Je ne dé- » pouillerai point mon parent de ses droits. » Connoissant l'esprit factieux des Bohémiens, il refusa même la régence. Il invita les états à confier aux seigneurs les plus illustres l'administration des affaires, et promit de surveiller l'éducation du jeune prince. En conséquence, les Bohémiens choisirent Ladislas pour roi, et nommèrent régent, Praczeck, chef des Calixtins et Meinhard de Neuhaus, chef des catholiques. Cet arrangement ne fut pas de longue durée. Les

Chap. XIII. 1439—1458. deux régents différant d'opinion en matière de religion, comme en matière civile, la Bohême fut en proie à l'anarchie. Les Calixtins offrirent
1442. le gouvernement à l'impératrice Barbara, qui étoit dévouée à leur parti, et qui s'avança jusqu'à Melnick; mais les demandes de cette princesse étant exorbitantes, furent rejetées par la diète, décision sur laquelle influa le parti catholique.

Après une lutte terrible, les Calixtins l'emportèrent. L'administration des affaires fut enlevée à Meinhard, et confiée à Praczeck seul, qui mourut en 1444. Cet événement ranima les espérances des catholiques qui firent les plus grands efforts pour rendre l'autorité à leur chef. Après une nouvelle lutte, l'influence des Calixtins fit placer à la tête du gouvernement, le célèbre George Podiebrack.

Les hommes modérés, de quelque parti qu'ils fussent, désiroient vivement la présence du jeune monarque; et de fréquentes ambassades furent envoyées à Frédéric pour l'inviter à prendre la régence, et à venir faire sa résidence à Prague, accompagné de son pupille. Cette demande ayant toujours été rejetée, George Podiebrack tenta d'exciter le ressentiment de la nation, et proposa une nouvelle élection, espérant se faire nommer
1447. roi. Il convoqua à Pilgrain une diète à laquelle on fit cette question : « Est-il avantageux aux inté-

» rêts de l'état, que Ladislas conserve la cou- Chap. XIII.
» ronne, ou ne conviendroit-il pas mieux de 1439—1458.
» choisir un monarque familiarisé avec notre
» langue et nos coutumes, et qui fût enflammé de
» l'amour de la patrie ? » Cette proposition incidieuse fut combattue avec force par les catholiques, qui la firent rejeter.

Les querelles qui s'élevèrent entre Podiebrack et Meinhard occasionnèrent des troubles qui firent craindre le retour de la guerre des Hussites. La tranquillité ne fut rétablie que lorsque les Calixtins eurent acquis une supériorité décidée. Après des succès divers, Meinhard fut battu et fait prisonnier. Podiebrack réduisit les 1450.
citoyens de Prague, qui lui étoient contraires. Enfin, il destitua tous ceux qui avoient été nommés par Albert, et exerça un pouvoir qui différoit peu de l'autorité royale (1).

Dans le temps où ces troubles agitoient la Bohême, la Hongrie offroit un spectacle à-peu-près semblable. La mort d'Uladislas, qui avoit été tué en combattant à Varne, contre les Turcs, ayant rendu de nouveau le trône vacant, la diète re- 1444.
connut Ladislas-Posthume, et demanda que le jeune monarque vînt résider en Hongrie, et qu'il rapportât la couronne de Saint-Étienne. Cette demande ayant été rejetée comme celle des

(1) *Pelzel*, *p.* 425-456.

Chap. XIII. 1439—1458. Bohémiens l'avoit été, l'assemblée nomma régent du royaume, Jean Huniade, qui gouverna avec autant de prudence que de vigueur, et qui préserva la Hongrie des invasions des Ottomans. Cependant, il éprouva alternativement la bonne et la mauvaise fortune en combattant les infidèles.
1448. A la journée de Cassovie, il eut beaucoup de peine à s'échapper du champ de bataille. Fuyant, sans être accompagné de personne, il fut fait prisonnier par deux Turcs. Il ne dut sa délivrance qu'à sa présence d'esprit et à la force de son bras. Les deux Turcs se disputant une croix d'or qu'il portoit sur la poitrine, il saisit le sabre de l'un d'eux, et les tua l'un et l'autre. Après avoir erré dans les forêts, il tomba en la puissance de George, despote d eRascie, qui lui rendit la liberté. Jean Huniade retourna dans son pays, qui étoit troublé par des dissensions intestines, et exposé aux attaques des étrangers (1).

Les Autrichiens ne désiroient pas moins que les Bohémiens et les Hongrois, de jouir de la présence de leur souverain, et ils furent également mécontents de la conduite de Frédéric qui retenoit le jeune prince à Neustadt, sans lui permettre de visiter sa capitale.

Telle étoit la position des affaires, lorsque Fré-

(1) *Windisch*, *p.* 256.

déric se rendit à Rome pour y recevoir la couronne des mains du Pape. Ladislas, qu'il avoit mené avec lui, y prononça en plein consistoire, un discours qui lui fit infiniment d'honneur. La vivacité de son esprit et son érudition excitèrent l'admiration générale, et l'empereur l'arma chevalier sur le pont du Tibre. Frédéric, à son départ de Rome pour aller à Naples, le laissa à la cour pontificale, et le confia aux soins d'Æneas Sylvius. Des députés des trois nations que Ladislas étoit appelé à gouverner, s'étant rendus en Italie, pour demander qu'il sortît de tutelle, l'engagèrent à tenter de s'échapper; mais le projet ayant été découvert, le Pape le fit échouer. Chap. XIII. 1439–1458.

Frustrés de leurs espérances, et irrités des refus fréquents qu'ils avoient essuyés, les principaux seigneurs de Hongrie, de Bohême et d'Autriche, se réunirent pour arracher Ladislas des mains de son tuteur. Ayant mûri leur plan, ils s'adressèrent une dernière fois à Frédéric, à son retour d'Italie. Leur demande ayant été rejetée de nouveau, Ulric Eytzinger, seigneur autrichien, à qui la conduite de l'entreprise avoit été confiée, mit le siége devant Neustadt, avec une armée de seize mille hommes. Frédéric fut obligé de céder; et Ladislas fut remis à son oncle maternel, le comte de Cilly, jusqu'à ce que les députés des trois nations eussent été convoqués pour régler la forme de leurs gouvernements res- 1452.

Chap. XIII. 1439—1458.

pectifs. Le jeune souverain alla à Vienne, où il fut reçu au milieu des acclamations de ses sujets. Peu de temps après, les députés se réunirent en présence des princes et des prélats de l'Empire. Il fut réglé que le roi demeureroit, durant sa minorité, sous la garde du comte de Cilly, qui auroit le gouvernement de l'Autriche, que le gouvernement de la Hongrie seroit confié à Jean Huniade, et celui de la Bohême à George Podiebrack; et que les frais de l'éducation de Ladislas seroient remboursés à l'empereur (1). Au commencement de l'année, le comte de Cilly conduisit son pupille à Presbourg, pour y recevoir l'hommage des Hongrois. Ladislas y conféra le comté de Bistrictz, en Transilvanie, à Huniade, auquel il donna plusieurs autres marques de faveur, et qu'il confirma dans sa dignité.

Ladislas étoit âgé de treize ans, lorsque l'empereur le rendit à ses sujets. Il eut pour gouverneur le comte Schlick, célèbre chancelier de l'Autriche, et pour instituteur, Æneas-Sylvius, qui a été Pape sous le nom de Pie II. On lui donna une éducation plus propre à en faire un littérateur qu'un roi destiné à gouverner des sujets turbulents. En conséquence, sa cour devint bientôt une arène où l'on se disputa le pouvoir. Le comte de Cilly employa l'influence qu'il avoit sur l'es-

(1) *Bonfinius.—Gerard de Roo.—Pelzel.—Fugger.*

prit de son neveu, à éloigner Eytzinger et les seigneurs autrichiens, dans le dessein de les remplacer par ses propres créatures. Pour affermir son autorité, il travailla à faire concevoir à Ladislas des soupçons contre la noblesse autrichienne, et à lui inspirer de la défiance contre les deux régents de Hongrie et de Bohême, les accusant d'aspirer à la royauté. Le déplacement des seigneurs autrichiens excita un mécontentement extrême; et lorsque les états d'Autriche se rassemblèrent à Neustadt, pour accorder au roi les sommes que devoit exiger un voyage qu'il se proposoit de faire en Bohême, il se forma, en secret, un parti puissant. L'argent fut accordé promptement; mais, dans une audience particulière, Eytzinger fit au jeune monarque des représentations contre l'arrogance et l'avarice de Cilly; et en lui peignant le mécontentement de la nation, et en le menaçant de la révocation du don qu'on venoit de lui faire, il lui arracha la promesse de renvoyer le comte. La cour étant retournée à Vienne, Eytzinger rassemble mille hommes, et obtient, de grand matin, une audience du roi. Cilly, instruit de son arrivée, court seul au palais, et Eytzinger lui ordonne, en présence et au nom du monarque, de s'éloigner de la cour. Cilly se révolte contre cet ordre, et s'adresse à Ladislas, qui demeure muet et confondu. Eytzinger s'écrie : « Je n'ai rien fait que de l'aveu

Chap. XIII.
1439—1458.

» de Votre Majesté, et je la prie de confirmer ce » que j'avance. » Ladislas donna son approbation en peu de mots, et le comte sortit de Vienne au milieu des menaces et des insultes de la populace. Il ne dut même la vie qu'à l'intervention d'Albert de Brandebourg, qui l'accompagna jusqu'à la porte de la ville (1). Eytzinger s'étant de la sorte emparé de l'autorité suprême, mit la régence entre les mains de ses créatures, et accompagna le roi en Bohême.

George Podiebrack avoit convoqué une diète générale, et préparé les serments qui devoient se faire au couronnement du monarque, et qui, outre quelques additions légères, confirmoient les priviléges que Sigismond et Albert avoient accordés. Un grand concours de seigneurs bohémiens allèrent jusqu'à Iglaw à la rencontre de Ladislas, qui, s'étant rendu à Prague, fut couronné par le cardinal-archevêque de Gran. Il passa toute une année en Bohême, se conduisant par les conseils de Podiebrack. Cependant quelque jeune que fût ce prince, ses principes religieux étoient trop solidement établis pour qu'il s'en départît aussi facilement que l'auroient voulu les nouveaux sectaires. Tandis qu'il témoignoit aux Catholiques beaucoup d'égards et d'affection, il montroit la plus grande aversion pour les Calixtins, ne voulant point entrer dans leurs

Le 23 Oct. 1453.

(1) *Gerard de Roo*, p. 195-197.

églises, et quittant la messe, lorsque c'étoit un prêtre de leur communion qui la célébroit. Il refusa même de faire, en matière religieuse, quelques concessions que lui proposa le régent, auquel il répondit, qu'en matière civile il se guideroit toujours par les institutions de Sigismond et d'Albert, mais qu'en matière de foi, il se soumettroit à la décision du Pape (1).

Ladislas, à son retour, visita la Lusace et la Silésie, pour en recevoir l'hommage, et, accompagné de Podiebrack, qu'il avoit confirmé dans le poste de régent, il arriva à Vienne. Ayant reconnu que le gouvernement d'Eytzinger étoit odieux au peuple, il saisit cette occasion d'éloigner un sujet qu'il détestoit lui-même, et il rappela le comte de Cilly.

Dans cette conjoncture, les Hongrois prièrent Ladislas, par une ambassade solennelle, de les honorer de sa présence, et de faire cesser tous les mécontentements de la nation, en prenant en main lui-même les rênes du gouvernement. Cilly, qui craignoit de nouvelles disgraces, dissuada le roi d'entreprendre ce voyage. Il lui représenta Huniade comme tout-puissant, comme maître des places fortes principales, et comme trop ambitieux pour se soumettre à son souverain, ou pour souffrir un égal. Enfin, il l'accusa

(1) *Gerard de Roo*, *p.* 198.

Chap. XIII. 1439—1458.

d'aspirer à la couronne depuis long-temps. Le roi, trompé, mande Huniade à Vienne, dans le dessein de s'emparer de sa personne. Le régent répond qu'il est prêt à exécuter en Hongrie, où le retenoit son devoir, les ordres du roi. Une nouvelle tentative fut tout aussi vaine. A la fin, Huniade se laisse persuader par les seigneurs hongrois, qui lui proposent d'aller à Vienne avec un sauf-conduit. En approchant de cette capitale, il rencontra un homme de distinction, envoyé par Cilly pour lui faire savoir que le roi s'avançoit. Cependant, ne voyant rien qui annonçât l'arrivée du monarque, et ne recevant point le sauf-conduit qu'on lui avoit promis, Huniade soupçonna de la trahison, et se retira dans une ville voisine. Cilly, qui alla l'y trouver, lui dit que le roi, fatigué de la chaleur, avoit cherché le frais dans un jardin où il l'attendoit, et lui remettroit lui-même le sauf-conduit. Un seigneur hongrois, qui étoit présent, ayant confirmé les soupçons d'Huniade, le régent reproche à Cilly sa perfidie, le menace de le tuer sur-le-champ, s'il ose jamais reparoître en sa présence, et, plein d'indignation, il retourne en Hongrie.

A la fin, il se fit, par la médiation de quelques seigneurs hongrois, une réconciliation entre le monarque et le régent. Huniade remit plusieurs places forces qu'il occupoit, et envoya

Mathias, son fils, à Vienne, pour y être élevé. Peu de temps après cet accommodement, le roi, accompagné de Cilly, se rendit à Bude, où il donna à Huniade beaucoup de marques de confiance et d'estime, et où même il le réconcilia, du moins en apparence, avec le comte. Cette réunion étoit nécessaire, la Hongrie étant alors exposée au plus grand danger qu'elle eût jamais couru.

L'empire grec étoit sur le penchant de sa ruine, depuis la fatale journée de Varne. La discorde troubloit la famille impériale ; les factions agitoient la capitale, et le peuple étoit divisé par des querelles frivoles sur des points abstraits de doctrine, et de nulle importance. Les progrès effrayants des armes ottomanes avoient porté plusieurs empereurs à réclamer l'assistance des différentes cours de l'Europe, et à chercher à se concilier la bienveillance du Pape, en proposant la réunion des églises grecque et latine. Jean Paléologue, accompagné du patriarche de Constantinople et d'un grand nombre d'évêques, s'étoit rendu en Italie, pendant le schisme qui divisoit l'Eglise. Après avoir éprouvé quelques difficultés, et fait beaucoup de concessions, ce prince avoit arrêté, avec Eugène IV, un projet d'union. L'empereur grec ne tira cependant que peu de fruit de sa démarche. Les chefs principaux de l'Eglise latine étoient opposés à la ré-

conciliation avec l'Eglise grecque : et même, quelques jours avant la signature du projet, le concile de Bâle avoit prononcé la déposition d'Eugène. Jean Paléologue, de retour dans sa capitale, se vit exposé aux railleries de ses sujets, qui traitèrent d'hérétique la réunion proposée. Ils reprochèrent à l'Eglise latine ses schismes fréquents, et déclarèrent qu'ils aimeroient mieux voir, à Constantinople, le turban du sultan que la tiare du pape.

Jean Paléologue mourut en 1448. Ses frères se disputèrent son trône chancelant, sur lequel monta Constantin, le dernier des empereurs grecs. Mahomet II, successeur d'Amurat II, son père, ayant tourné toutes ses pensées vers la prise de Constantinople, construisit d'abord, à cinq milles de cette capitale, une forteresse destinée à commander le passage étroit du Bosphore. Constantin vouloit lui déclarer la guerre; mais des ministres pusillanimes l'en détournèrent. Au commencement de l'année suivante, une armée turque se rassembla sous les yeux du sultan, et investit Constantinople. Quoique foiblement soutenu par ses sujets, Constantin forme un corps de neuf mille hommes, et défend, avec un courage digne d'un meilleur sort, ce dernier reste de son empire. Tous ses efforts échouèrent contre la supériorité du nombre et le fanatisme des Turcs, et contre la persévérance du sultan.

Après un siége de cinquante-trois jours, la place fut emportée d'assaut. Constantin périt sur la brèche, et avec lui furent ensevelis le trône des Grecs, le nom des Césars, et la gloire de l'Empire romain.

Chap. XIII.
1439—1458.
Le 29 Mai 1453.

Mahomet, ayant fixé le siége de son empire à Constantinople, porta ses regards vers l'Occident, et médita la conquête de la Hongrie, le boulevard de l'Europe. Après avoir subjugué l'Albanie, et repoussé l'intrépide Scanderberg, il fondit sur la Servie, s'avança vers le Danube, et investit Semendria. L'approche d'Huniade l'ayant contraint à lever le siége, il laissa en Servie trente mille hommes, avec ordre de n'engager aucune action générale, et courut réunir des renforts dans la Bulgarie. Le général hongrois, mettant à profit l'absence du sultan, surprit, et força de nuit le camp des Turcs, fit prisonnier le commandant, et retourna en triomphe à Belgrade. Mahomet, furieux de la honte de ses armes, lève, l'année suivante, une armée de deux cent mille hommes, et assiége cette place importante. Toutes les forces de la Hongrie se retirèrent devant une armée si puissante, et des ambassadeurs allèrent en hâte solliciter les secours des principaux souverains de l'Europe. Toutes leurs prières auroient été vaines, si un religieux franciscain, Jean Capistran, qui courut de ville en ville, de village en village, dans toute

l'Allemagne, n'avoit, par son zèle et son éloquence, réuni un corps de quarante mille hommes sous l'étendard de la croix.

Le jeune roi et Cilly, fuyant le danger, se retirèrent à Vienne, et tous les regards se tournèrent sur le brave Huniade. La noblesse hongroise étant trop occupée de ses divisions pour lui fournir un nombre de troupes suffisant, tout l'espoir du régent se reposa sur cette foule tumultueuse rassemblée par Capistran, et qui, selon le légat du Pape, étoit un composé de paysans, de moines, d'hermites et d'étudiants, sans autres armes que des épées, des arcs, des bâtons et des massues, et sans autres chevaux que ceux qui étoient nécessaires pour le transport des munitions. L'habile général parvint à soumettre à la discipline cette masse hétérogène, à qui Capistran inspiroit son enthousiasme religieux. S'étant mis à la tête d'une troupe de ces croisés et d'un corps de Hongrois, Huniade vole au secours de Belgrade. Fatiguée par des attaques réitérées et de fréquentes veilles, la garnison avoit été considérablement réduite par la maladie. Les murs étoient ébranlés par le feu continuel de l'ennemi. Une flottille turque, parcourant le Danube et la Save, enlevoit aux assiégés tout espoir de secours, et interceptoit tous les convois. Dans cette conjoncture critique, Huniade rassemble un grand nombre de barques, descend le Danube, dont

il fait longer les deux rives par des escadrons de cavalerie, et attaque la flottille ennemie, qui s'avançoit pour le combattre. Il dirige lui-même une des deux divisions. L'autre étoit conduite par Capistran, qui, se tenant, le crucifix à la main, sur la proue du vaisseau le plus avancé, promet les secours du ciel aux Chrétiens, et répand les malédictions sur la tête des Infidèles. Enflammés par l'éloquence du Franciscain, et par l'héroïsme d'Huniade, les Croisés portent des coups terribles. Ils coulent à fond, prennent ou dispersent la flottille des Turcs, et s'ouvrent un passage jusqu'à Belgrade. On en répare les murs, et la navigation du Danube et de la Save étant redevenue libre, la garnison reçoit des renforts et des vivres. Cependant, l'opiniâtreté des Turcs est égale à la constance des assiégés. Mahomet ordonne un assaut général, et ses troupes, animées par son exemple, pénètrent en foule dans la ville. Le croissant étoit déjà arboré sur les remparts, lorsque les efforts d'Huniade relèvent le courage des siens, qui deviennent assaillants à leur tour. Ils repoussent les Turcs, en font un carnage affreux, et pointent l'artillerie contre leur camp. Le sultan lui-même est grièvement blessé; et après un combat furieux, qui dura depuis le coucher du soleil jusqu'au soir du jour suivant, les Musulmans se retirèrent, à la faveur de

Chap. XIII. 1439—1458.

la nuit, et avec perte de trente mille hommes.

La joie qu'excita cette victoire fut modérée par la mort d'Huniade, qui fut atteint d'une fièvre causée par les fatigues de corps et d'esprit qu'il avoit endurées, et qui mourut à Semlin, laissant une veuve et deux fils, Ladislas et Mathias, qui promettoient l'un et l'autre de suivre les traces de leur illustre père.

Août 1453.

Le roi de Hongrie ne fut que peu affligé de la mort d'un sujet qui étoit plus puissant que lui-même, et dont la gloire éclipsoit la majesté royale. Cilly ne tenta pas même de déguiser sa joie d'être délivré d'un rival si redoutable, et il voua aux fils la haine qu'il avoit conçue pour le père. Ils n'en furent que plus indignés contre l'orgueilleux favori. Leur cause devint celle d'un grand nombre de seigneurs hongrois, que l'héroïsme d'Huniade avoit pénétrés d'estime, et qui ne voyoient qu'avec peine l'influence d'un étranger. Le roi, s'étant rendu en Hongrie, à la tête de quatre mille Allemands, convoqua une diète à Bude, et irrita de plus en plus le parti contraire, en nommant Cilly gouverneur du royaume. Cependant, il prodigua les témoignages de considération à Ladislas-Corvin; il parla, avec chaleur, de la victoire qu'Huniade avoit remportée, et déclara qu'il se proposoit d'aller à Belgrade, pour visiter la place qu'avoit rendue célèbre un si grand événement, et contempler les

trophées et les dépouilles enlevés aux Turcs.

Ladislas Corvin courut à Belgrade, tout disposer pour la réception du monarque; mais, soupçonnant Cilly de méditer une trahison, il ne laissa entrer que Ladislas et sa cour, et il refusa l'escorte. Il s'excusa près du roi, en prétendant que sa propre vie étoit menacée par le comte; et remettant les clefs de la ville à son souverain, il le supplia de ne point abandonner la famille d'Huniade. Cet événement enflamma encore davantage la jalousie des deux antagonistes, et il paroît que l'un et l'autre se proposèrent de se porter aux plus grands excès. S'étant rencontrés, par hasard, ils s'adressèrent les reproches les plus sanglants; et Cilly ayant arraché le sabre de l'un des spectateurs, frappa son ennemi à la tête. Ladislas tira l'épée; ses gens volèrent à son secours, et il se livra un combat dans lequel le comte fut blessé mortellement.

Chap. XIII. 1439—1458.

Mars 1457.

Les auteurs de cet attentat se rendirent près de Ladislas, et pour se justifier, ils déclarèrent que Cilly étoit l'agresseur, et qu'il avoit reçu le châtiment dû à ses crimes. Le roi, quoique profondément ému de la perte d'un parent qu'il aimoit, renferma sa douleur; et après avoir ordonné que le corps fût transporté au château de Cilly, pour y être inhumé, il s'avança vers Temeswar. Ladislas Corvin et ses partisans l'y suivirent. La veuve d'Huniade, vêtue de deuil,

Chap. XIII. 1439—1458

ainsi que les dames de sa suite, et accompagnée de Mathias, son second fils, se jeta aux pieds du monarque, à son arrivée, et le conjura, les larmes aux yeux, de la prendre, elle et ses enfants, sous sa protection. Elle implora le pardon de son fils aîné, et supplia le roi de ne pas oublier les vertus et les services de son époux. Ladislas, la relevant, lui promit de la considérer comme sa mère. « Quittez ces lugubres vête» ments, je vous en conjure, » lui dit-il. « Il est » inutile de pleurer celui qui, sans doute, vit en » Jésus-Christ. La vie de votre époux a été si » glorieuse, qu'en songeant à lui, vous devez » ressentir plus de joie que de douleur. Vous » avez des fils qui ont hérité des qualités de leur » père, et qui doivent adoucir vos regrets. Je » pardonne à l'aîné, et je lui rends mon affec» tion. » Le monarque sanctionna sa promesse en recevant la communion. Il fit ensuite apporter des vêtements de pourpre et de soie, richement brodés, et les présenta à la veuve d'Huniade et à ses fils. Enfin, après avoir passé tout le jour en divertissements, il retourna à Bude. Ladislas et Mathias, se reposant sur la promesse du roi, l'accompagnèrent. Ils étoient dans la plus entière sécurité, lorsque tout à coup on rassembla les troupes allemandes, et l'on ferma les portes du palais. Les deux frères, et tous ceux qui avoient trempé dans le meurtre de Cilly, fu-

rent arrêtés et jetés en prison, et Ladislas Corvin fut décapité. La violation d'une promesse si solennelle, et la mort ignominieuse du fils d'un guerrier si fameux, excitèrent l'indignation des Hongrois. La veuve d'Huniade réunit aussitôt ses partisans, et menaça de livrer aux Turcs les places fortes des frontières, si son autre fils ne lui étoit rendu sur-le-champ. Le roi, effrayé de ces menaces et du mécontentement de la nation, quitta la Hongrie au milieu des imprécations générales, et fit transférer Mathias à Vienne. (1)

Chap. XIII. 1439—1458.

Le 15 Mars 1457.

Ladislas se rendit bientôt à Prague, pour y célébrer son mariage avec Madelaine, fille de Charles VII, roi de France. Mais au milieu de tous les préparatifs des fêtes que devoit occasionner cet événement, il fut saisi d'une maladie qui l'enleva en trente-six heures. Aux premiers symptômes du mal, Podiébrack court au palais. Le roi lui serre affectueusement la main, et sentant sa fin prochaine, il recommande le royaume à ses soins, et le prie de protéger la retraite des seigneurs hongrois et des seigneurs autrichiens qui l'avoient accompagné. Après avoir fait de tendres adieux au régent, il reçut ses sacrements; et pour prouver qu'il renonçoit aux vanités du monde, il fit couper les tresses blondes de ses cheveux, qu'il entretenoit avec

(1) *Gerard de Roo, p.* 204-207. — *Bonfinius.*

Chap. XIII. 1439—1458. un soin extrême. Jetant alors les yeux sur le crucifix, il récita l'oraison dominicale, et à ces mots : « Délivrez - nous de tous nos maux, » il perdit connoissance, puis rendit le dernier soupir.

Cette mort soudaine d'un prince à la fleur de l'âge, d'un prince recommandable par ses connoissances littéraires, d'un prince à qui la nature avoit prodigué tous les dons de la beauté, et qui étoit sur le point de s'engager dans les nœuds du mariage, causa des regrets universels. Ladislas, réunissant, sous sa domination, la Hongrie, la Bohême et l'Autriche, sembloit seul capable d'opposer une barrière aux Turcs, et ce fut là surtout ce qui rendit sa perte si sensible à l'Europe. Ses sujets ont exalté ses vertus et ses talents, et ont prétendu qu'il auroit suivi les traces de son illustre père. Cependant, à examiner les actions de Ladislas, on ne voit pas qu'il ait montré ni grandeur d'âme, ni force d'esprit; on ne remarque en lui qu'un caractère foible et irrésolu, joint à une dévotion minutieuse et intolérante. A dix-huit ans, Albert prit en main les rênes du gouvernement, et les mania avec une vigueur et une habileté qu'on ne devoit pas attendre d'un prince si jeune. Parvenu à cet âge, Ladislas, au contraire, ne montra ni le désir de gouverner, ni des talents propres au gouvernement. Il livra sa confiance à des favoris, et fut

le jouet des factions diverses qui agitèrent ses états. Dans le siècle de la chevalerie, et quoique les armées ottomanes menaçassent la Hongrie, il ne témoigna aucun désir de se mettre à la tête de ses troupes. Dans le fait, il paroît n'avoir été qu'un homme doux, paisible, sans courage personnel, et ressemblant plus au dévot Albert IV, son aïeul, qu'à son propre père, qui joignoit la valeur à la fermeté d'esprit et à l'activité. (1) Si Ladislas avoit vécu plus long-temps, son zèle religieux auroit peut-être renouvelé la guerre des Hussites, et la persécution de la maison d'Huniade auroit causé des dissensions civiles en Hongrie.

La nature incertaine, et le peu de durée de la dernière maladie de Ladislas, ont fait attribuer sa mort au poison, et Podiébrack a été accusé de ce crime affreux. Cette imputation, occasionnée par les rapports des Allemands, et qui n'a obtenu quelque croyance que parce que Podiébrack est monté sur le trône, a été réfutée victorieusement par les historiens de la Bohême,

(1) *Ebendorf apud Pez. vol. II, p. 857 - 882. — Arempech Chron. Aust. Pez. vol. I, p. 1253 - 1270. — Æneas Sylvius, Historia Frederici imperatoris passim. — Bonfinius, dec. III, Lib. LXVII et LXVIII. — Fugger, p. 516-641. — Gerard de Roo, Lib. VI. — Windisch, p. 254 - 267. — Pelzel, p. 425 - 446.*

Chap. XIII. 1439–1458.

qui ont prouvé que Ladislas étoit mort de la peste. (1)

---

(1) *Balbinus, Lib. V, cap.* 3. — *Pelzel, p.* 442. — *Gerard de Roo, p.* 232.

FRÉDÉRIC IV ET SIGISMOND.

CHAPITRE XIV.

1384 — 1496.

HISTOIRE de la branche autrichienne du Tirol. — Avènement de FRÉDÉRIC IV. — *Guerre d'Appenzel. —* FRÉDÉRIC IV *succède à Léopold, son frère. — Diminution de la puissance de la maison d'Autriche en Suisse, progrès et force de la confédération helvétique. — Paix de cinquante ans entre* FRÉDÉRIC IV *et les Suisses. — Affaires du Tirol. — Mésintelligence entre* FRÉDÉRIC IV *et l'empereur Sigismond. — Concile de Constance. —* FRÉDÉRIC IV *conclut une alliance avec Jean XXIII, et en favorise l'évasion. — Il est excommunié et mis au ban de l'Empire. — Invasion de ses états. — Il se soumet. — Il est dépouillé de l'Argow et de ses principales possessions en Suisse. — La plupart de ses états sont aliénés ou vendus par l'empereur. —* FRÉDÉRIC IV *s'échappe de Constance. — Il est mis de nouveau au ban de l'Empire. — Il se réconcilie avec Sigismond par la médiation d'Ernest, son frère. — Guerre du Tockenbourg. — Mort de* FRÉDÉRIC IV. — SIGISMOND, *son fils, lui succède. — Ce prince perd tous ses états en Suisse.*

— Démêlés avec le duc de Bourgogne. — SIGISMOND se réconcilie, et forme une alliance avec les Suisses. — Il abandonne ses états à MAXIMILIEN. — Mort et caractère de SIGISMOND.

Chap. XIV.
1384—1496.

FRÉDÉRIC IV, quatrième fils de Léopold II, et tige de la branche autrichienne du Tirol, naquit en 1384. A sa majorité il reçut, pour sa part des états de son père, cette province et ses dépendances. Il paroît qu'il ajouta à ses possessions, Feldkirch, Pludentz, et le château de Werdenberg, avec le comté de Sargans, le Rhinthal et le Gaster, ou, comme on l'appeloit alors, la seigneurie de Vindeck (1), que sa famille ou lui-même acheta des comtes de Werdenberg, ou qui leur furent enlevés de vive force. A peine Frédéric eut-il pris en main les rênes du gouvernement, qu'il se vit engagé dans une guerre qui avoit éclaté entre l'abbé de St.-Gall et les habitants d'Appenzel, et dans laquelle il fut bientôt partie principale, d'auxiliaire qu'il étoit d'abord.

L'abbé de St.-Gall, dont l'autorité s'étendoit sur une vaste contrée, étoit prince de l'Empire et membre de la confédération formée par les

(1) Le Gaster est un district situé au nord du lac de Walstadt et de la Linth, et qui s'étend depuis la ville de Wallenstadt jusqu'à Utznach. La ville principale est Wesen. Le château de Windeck, qui est actuellement détruit, se trouvoit entre Wesen et Tschanitz.

villes de Souabe. Ce prélat possédoit en toute souveraineté la ville de Saint-Gall, qui s'étoit insensiblement élevée dans les environs de l'abbaye, et que sa situation et ses priviléges avoient fait atteindre à un haut degré de prospérité. Une partie des habitants du canton d'Appenzel étoient sous la domination de cette abbaye, et les autres étoient ou soumis à l'Empire, ou vassaux de divers seigneurs. Ils obtinrent plusieurs priviléges de l'empereur et de l'abbé, et leurs richesses s'accrurent par leur commerce avec la ville de St.-Gall, et par leurs pâturages qui nourrissoient un grand nombre de troupeaux. Plusieurs des communautés, entre lesquelles se partageoit le canton, avoient formé, les unes avec les autres, une sorte de confédération, et elles s'étoient alliées avec Schwitz et Glaris, et même avec quelques villes de Souabe.

Cuno, abbé de St.-Gall, prélat ambitieux et hautain, tenta de supprimer tous ces priviléges et de rompre ces alliances. En conséquence, il acheta ou se fit céder tous les droits féodaux que possédoient l'empereur et les petits barons, et soumit de la sorte la plus grande partie du pays à son autorité. La tyrannie de ses baillis ne tarda pas à exciter l'indignation des courageux habitants d'Appenzel, qui, suivant l'exemple de leurs voisins, se soulevèrent d'un commun accord, chassèrent leurs oppresseurs, s'emparèrent des

Chap. XIV. 1384—1496. châteaux forts, et contractèrent alliance avec les bourgeois de St.-Gall, que l'abbé avoit également irrités. Cuno et ses religieux se retirèrent à Wyl, dans le Thourgaw. Les griefs des bourgeois furent redressés par une sentence arbitrale des villes de Souabe, qui confirma aussi leurs priviléges; mais leur alliance avec le canton d'Appenzel fut dissoute. Les habitants de St.-Gall acquiescèrent à cette sentence, et ceux d'Appenzel, indignés, la rejetèrent. Ces derniers renouvelèrent solennellement les pactes qu'ils avoient faits entr'eux, et sollicitèrent l'alliance de la confédération helvétique. Quoique leur proposition n'eût été acceptée que par les cantons de Schwitz et de Glaris, ils se disposèrent à soutenir leurs droits, et même ils rejetèrent l'offre de médiation que leur firent encore les villes de Souabe.

L'abbé de St.-Gall s'étant assuré de l'appui de la ville de ce nom, et de celles de Constance, de Ravensbourg, d'Uberlingen, de Wangen, de Buchorn et de Lindau, rassembla une armée de cinq mille hommes pour soumettre ses vassaux rebelles. Cette armée, après avoir assisté à un
1403. festin que lui donna l'abbaye, s'avança vers le Speicher, petit village bâti sur une hauteur. En traversant un défilé, elle fut assaillie par les habitants d'Appenzel, que soutenoient cinq cents hommes de Schwitz. Elle fut taillée en pièces.

Les vainqueurs rasèrent les principales forteresses du pays, et par leurs fréquentes incursions, ils semèrent la terreur parmi les partisans de l'abbé. La ville de St.-Gall rétablit ses relations amicales avec le canton d'Appenzel; et de leur côté, les villes confédérées, fatiguées d'un état de guerre qui ruinoit leur commerce, conclurent une paix séparée.

L'abbé de St.-Gall, ainsi abandonné, eut recours à Frédéric IV, duc d'Autriche. Ce prince, craignant que les principes des confédérés ne corrompissent ses sujets, se laissa séduire par les raisonnements qui avoient porté ses présomptueux ancêtres à attaquer les Suisses. Ayant rassemblé de grandes forces à Arbon, sur le lac de Constance, il marcha contre la ville de St.-Gall, et donna l'ordre à un détachement de quatorze cents hommes de pénétrer par Altenstetten, jusqu'au centre du canton d'Appenzel. Ce corps fondit sur le retranchement qui couvroit le passage de Geiss (1). Il fut défait par les intrépides habitants, que commandoit le comte de Werdenberg, 1405.
à la famille de qui la maison d'Autriche avoit arraché le comté de Sargans et le Rhinthal. Frédéric leva son camp et fit retraite; mais ceux de St.-Gall étant sortis de leur ville, l'assaillirent

(1) On donne généralement à cette action le nom de bataille de la *Stoss*, mot qui signifie frontière.

Chap XIV, 1384—1496. à Hauptlisberg, et le harcelèrent jusque dans les environs d'Arbon.

Le duc d'Autriche, irrité de ses pertes, tenta de pénétrer dans l'Appenzel par Wolfshalde. Battu de nouveau, il engagea le Gaster, le comté de Sargans et le Rhinthal au comte de Tockenbourg; et abandonnant la conduite de la guerre à ce seigneur, il se retira, plein de dépit, à Inspruck. Son départ fut le signal d'une attaque générale contre ses possessions, dont les habitants se montrèrent très-disposés à se soulever. Les troupes d'Appenzel et de St.-Gall parcoururent le Rhinthal sans éprouver la moindre ré-
1405. sistance, et s'emparèrent de la ville et du château de Werdenberg, qu'elles rendirent à leur brave chef. Au cœur de l'hiver, elles s'avancèrent jusqu'au lac de Zurich; elles soumirent la basse Marche (1) avec le vieux Raperswil, ou Allendorf, et restituèrent ce pays aux Suisses, en reconnoissance des secours qu'ils leur avoient prêtés. Elles prirent aussi Feldkirch, Pludentz et le château de Kibourg, et firent le dégât jus-

(1) Les Haute et Basse Marche, qui appartinrent ensuite au canton de Schwitz, s'étendoient le long de la rive méridionale du lac de Zurich, depuis Reichenberg jusqu'au-dessus d'Altendorf ou le vieux Raperswil, et comprenoient aussi le Wagginthal. *Fuessli, vol. I, p.* 327. — *Leu Helvetisches. Lex. art. March.*

qu'aux portes de Winterthour. Elles escaladèrent le mont Arlberg ; elles forcèrent le passage de Laudich, et pénétrant dans le Tirol, elles déployèrent leurs drapeaux victorieux dans les vallées de l'Inn et de l'Adige, dont les habitants les reçurent à bras ouverts, et saisirent cette occasion de se soustraire à la domination autrichienne. Ayant appris que l'ennemi se proposoit d'attaquer leur propre pays, les Appenzellois retournèrent sur leurs pas. Ils prirent Wyl, où l'abbé de Saint- 1407.
Gall faisoit sa résidence, et forcèrent ce prélat à conclure la paix. Animés par ce succès, ils continuèrent leurs attaques contre les possessions autrichiennes, et se vantèrent de parcourir la Souabe, et de rendre à la liberté les peuples opprimés par la noblesse. En conséquence, ils passèrent le lac de Constance, au plus fort d'un hiver rigoureux, et mirent le siége devant la ville de Brégentz.

Cette guerre avoit déjà duré cinq ans. Peut-être trouvera-t-on surprenant qu'un petit nombre de bourgeois et de pâtres ayent porté leurs armes des bords de la Thour sur ceux de l'Adige, sans avoir éprouvé aucun échec. Leurs succès furent dus principalement aux divisions des princes de la maison d'Autriche, et au mécontentement des sujets de Frédéric. D'ailleurs, les habitants de l'Appenzel étoient soutenus hautement par les cantons de Schwitz et de Glaris, et

Chap. XIV. 1384—1496.

en secret par les autres états confédérés qui retiroient de grands avantages de la guerre ; tous ceux qui étoient abandonnés par l'Autriche recherchoient leur alliance.

A la fin, les seigneurs de l'Helvétie et de la Souabe se réunirent pour contenir des ennemis si dangereux et si entreprenants. Ils y furent excités par Robert qui avoit été élu roi des Romains à l'époque de la déposition de Venceslas. Au commencement de l'année, huit mille hommes se rassemblèrent sous le commandement de Rodolphe, comte de Montfort, et allèrent au secours de Brégentz. Un brouillard épais ayant caché leur approche, ils surprirent les assiégeants et les forcèrent à renoncer à leur entreprise, quoique ceux-ci n'eussent fait qu'une perte peu considérable. Cette défaite accéléra le retour de la paix. Les habitants de l'Appenzel ne recevant alors que de foibles secours de leurs alliés, et craignant d'attirer contr'eux toutes les forces de l'empire, acceptèrent les conditions qui furent dictées par le roi des Romains. Il fut stipulé qu'ils restitueroient leurs conquêtes, qu'ils renonceroient à toute alliance qu'ils auroient contractée depuis le commencement de la guerre, et qu'ils reconnoîtroient la suzeraineté de l'abbé de Saint-Gall. Ils conclurent aussi une trêve de trois ans avec Frédéric, dont les droits sur la Basse-Marche de Schwitz, et sur les terres qui dépen-

Le 13 Janv. 1408.

doient de Werdenberg, furent expressément réservés. Mais comme ils n'avoient acquiescé qu'à regret aux conditions qui leur avoient été imposées, ils différèrent de remettre le Rhinthal et Sargans. Frédéric les reprit à la tête d'une armée de douze mille hommes, et s'empara aussi de Rheineck, d'Altstetten et du château de Werdenberg. Trop prudent pour attaquer les ennemis dans leur propre pays, il retourna dans le Tirol. Les Appenzellois, convaincus que des expéditions romanesques ne serviroient qu'à mettre en danger leur liberté, se bornèrent à défendre leurs frontières. Ils se renforcèrent aussi par l'alliance qu'ils firent avec le comte de Tockenbourg et le seigneur de Sax, et surtout par le traité qu'ils conclurent avec sept cantons de l'Helvétie (1).

Frédéric IV hérita des domaines de Léopold qui mourut en 1411. En conséquence, il unit au Tirol les possessions de la maison d'Autriche en Souabe, en Alsace et dans le Brisgaw, ainsi que la ville de Lauffenbourg et son territoire qui

(1) Le canton de Berne ne fut point du nombre. Nous avons consulté, pour la guerre d'Appenzel, *Tschudi Chron.* et les Annales de *Stettler*. — *Tscharner, L. IV. Muller.* — *Wardkirch, vol. I, p.* 185. — *Watteville, p.* 102, 106. — *Planta, vol. I, chap. II.* — *Leu Helv. Lex. art. Appenzel, St.-Gallen, Frédéric IV,* et particulièrement *Fuessli* (qui a éclairci plusieurs points obscurs de cette guerre) *art. Appenzel.*

Chap. XIV. 1384—1496. étoient échus à son frère, à l'extinction de la ligné masculine de la maison de Lauffenbourg. Mais la puissance autrichienne s'étoit considérablement affoiblie en Helvétie, depuis la fatale journée de Sempach. Plus de quarante seigneuries avoient été aliénées ou engagées par les princes autrichiens, ou par leurs vassaux, à la confédération helvétique, qui en avoit accru ses forces. Fribourg avoit fait alliance avec Berne; Schaffhouse avoit obtenu une forme de gouvernement plus populaire; Bâle avoit acheté la partie de cette ville qui est située sur la rive gauche du Rhin. La confédération ayant de la sorte consolidé son indépendance, se vit recherchée par ses puissants voisins, et s'attira la considération des états de l'Europe les plus éloignés. L'exemple qu'elle avoit donné fut suivi. Il se fit dans la Rhétie plusieurs petites ligues qui concoururent à affoiblir toujours plus la maison d'Autriche. Soit politique, soit jalousie, les cantons helvétiques avoient soutenu hautement, ou en secret, les ennemis de cette maison, et reçu promptement sous leur protection ceux qui avoient désiré d'en secouer le joug. Frédéric IV éprouva, dans une
1411. guerre qu'il soutint contre Bâle pour la possession de quelques villages situés sur les frontières, les fâcheux effets de leur puissante intervention, et fut forcé de conclure une paix désavantageuse. Voyant que les Tiroliens et ceux de ses

sujets dont le pays avoisinoit la Suisse brûloient du désir de se rendre indépendants, il résolut de prévenir la perte totale de ses états, et prit le parti de négocier. Comme la trêve de trois ans étoit sur le point d'expirer, il fit des ouvertures pour en obtenir la prolongation ; mais il éprouva beaucoup d'opposition. Néanmoins, en suspendant en faveur de Schwitz, l'exercice de ses droits sur la Basse-Marche, et en remettant quelques redevances féodales aux petits cantons, il obtint leur concours, et l'on conclut, le 5 mai 1412, une paix, ou plutôt une trêve de cinquante ans. Les huit cantons, et leurs alliés de Soleure et d'Appenzel furent confirmés dans la jouissance de toutes les terres qu'ils avoient acquises, à quelque titre que ce fût. Les droits féodaux qui appartenoient à la maison d'Autriche, furent, ainsi que celui de retirer les terres hypothéquées, assurés au duc.

Frédéric, croyant n'avoir plus rien à craindre, du côté de l'Helvétie, tourna toute son attention vers le Tirol. Henri de Rotenbourg, qui étoit gouverneur de la vallée de l'Adige, et que sa puissance et ses richesses mettoient en état de braver son souverain, y avoit levé l'étendard de la révolte, et avoit pressé les ducs de Bavière d'entrer dans la province. En même temps, le duc d'Autriche eut, au sujet de plusieurs fiefs situés dans le Tirol, des démêlés avec les évêques de Brixen

Chap. XIV. 1384–1496.

et de Coire. L'évêque de Trente, l'ami et l'allié de Henri de Rotenbourg donnoit aussi beaucoup d'inquiétude à Frédéric, qui, dans cette conjoncture critique, marcha contre les ducs de Bavière qui avoient investi Halle. Il les contraignit à conclure une trêve, puis à renoncer à leur expédition. Il attaqua et fit prisonnier, dans le château de Furstemberg, l'évêque de Coire, auquel il rendit la liberté, à la demande de la ligue rhétienne. Il s'empara des places fortes principales de l'évêché de Brixen, et chassant l'évêque de Trente, il en occupa le pays. Il tint aussi en respect ses sujets mécontents; et la mort de Henri de Rotenbourg le délivra d'un ennemi très-dangereux.

A peine Frédéric eût-il rendu la tranquillité à ses états, qu'un orage formé d'un autre côté vint fondre sur sa tête, et faillit à le renverser. Durant les troubles de l'Empire, ce prince avoit soutenu contre la maison de Luxembourg, Robert dont il avoit épousé la fille, puis contre Sigismond, l'anti-César Jodocus. Il avoit de plus en plus irrité l'empereur en refusant de faire hommage pour ses domaines, et tant par cette cause que par plusieurs autres, leur mésintelligence éclata en reproches personnels et en injures. Telle étoit la position difficile de Frédéric, lorsque le concile de Constance s'assembla pour mettre fin au schisme de l'Église.

Jean XXIII s'étoit mis sous la protection de Sigismond, à la demande de qui il avoit, quoique à regret, convoqué un concile général à Constance, dans l'espoir que les deux autres papes, Benoît XIII et Grégoire XII seroient forcés d'abdiquer, et qu'il se verroit chef unique de l'Église. Se défiant des intentions de l'empereur, il tenta d'obtenir l'appui de quelques princes allemands. Il s'adressa à Frédéric IV, que l'on supposoit nourrir une inimitié personnelle contre Sigismond, qui possédant un grand nombre de places fortes dans les environs de Constance, pouvoit lui offrir un asile en un danger pressant. Ses propositions ayant été écoutées, il conféra au duc d'Autriche la dignité de gonfalonier de l'Église, avec six mille ducats d'appointements; et leur union fut fortifiée par l'accession de l'électeur de Mayence, du margrave de Bade, et de Philippe duc de Bourgogne.

Frédéric, suivi de cinq cents gentilshommes, accompagna le Pape à Constance. Le concile s'étant ouvert, Jean fut forcé de promettre qu'il sacrifieroit sa dignité au repos de l'Église. Le duc d'Autriche, sommé par l'empereur de faire hommage pour ses fiefs, obéit, non sans regret; mais soupçonnant que Sigismond avoit appuyé les plaintes des trois évêques que nous avons nommés, et certain qu'il avoit excité les Suisses à faire une irruption dans les états autrichiens, il facilita

l'évasion du Pape, qui espéroit que sa fuite entraîneroit la dissolution du concile. En conséquence, Frédéric donna, dans les environs de Constance, un magnifique tournois, et, tandis que ce spectacle attiroit l'attention générale, Jean sortit de la ville, sous un habit de palfrenier, et se retira à Schaffhouse. Le duc d'Autriche, qui étoit engagé dans la lice, prolongea le combat jusqu'à ce que le Pape fût en lieu de sûreté; et cédant alors une victoire facile, il courut le rejoindre.

Le 21 Mars 1415.

L'évasion de Jean XXIII causa d'abord une consternation générale; mais à la fin encouragés par les représentations réitérées de Sigismond, les pères déclarèrent que le concile étoit supérieur au Pape.

La démarche que Frédéric avoit faite lui fut très-funeste. Ce prince fut excommunié et mis au ban de l'empire, comme ennemi de l'Église et traître à l'empereur. Ses sujets furent déliés de leur serment de fidélité, et les états circonvoisins invités, par la promesse de l'absolution, et par la permission de retenir leurs conquêtes, à s'emparer de ses possessions. En un mois, tout l'Empire fut armé. Trente mille hommes, commandés par le bourgrave de Nuremberg, fondirent sur les états de Frédéric, lui prirent Stein et Diessenhofen, et marchèrent contre Schaffhouse.

A l'approche du danger, le Pape et le duc

d'Autriche se réfugièrent à Lauffenbourg. Schaffhouse s'étant rendue sans résistance, cette ville fut mise sous la protection de l'Empire. Frawenfeld et le Thourgaw suivirent un tel exemple. Le comte de Tockenbourg s'appropria le comté de Sargans, ainsi que les autres terres qui lui étoient engagées, et de concert avec l'évêque de Coire, il assiégea Feldkirch. Seckingen fut investie par les troupes de Bâle, et une armée d'exécution, commandée par l'électeur palatin, parcourut l'Alsace autrichienne. Frédéric réunissoit ses forces dans l'Argow, lorsqu'il apprit que les Suisses confédérés, ayant cédé aux instances de l'empereur, avoient rompu la trève et conquis ses états d'Helvétie. Ceux de Berne rassemblèrent leurs co-bourgeois de Soleure, de Bienne et de Neufchâtel, levèrent la bannière impériale, et prirent Zoffingen, Arberg, Araw, Brouck et Lentzbourg, ainsi que plusieurs châteaux au nombre desquels étoit celui de Hapsbourg, ce berceau des princes de la maison d'Autriche. En huit jours, et seulement avec perte de quatre hommes, ils poussèrent leurs conquêtes jusqu'à la jonction de l'Aar et de la Reuss. Ils payèrent par une certaine somme les services de leurs co-bourgeois et s'approprièrent ainsi un pays étendu, bien cultivé et très-peuplé. Les troupes de Lucerne, avec la même rapidité, prirent Sursée, et les baillages de Reichensée,

Chap XIV.
1384—1496.

de Meyenberg, et de Vilmeringen dans le Wagginthal. Zurich fit occuper la seigneurie de Knonau; et ses troupes étant jointes par celles des cantons forestiers, conquirent Mellingen et Bremegarten, ainsi que les districts adjacents. Elles assiégèrent ensuite Baden, la meilleure forteresse que les princes autrichiens aient possédée dans l'Helvétie. La place fut défendue vaillamment par Burcard de Mansberg qui en étoit gouverneur; mais les assiégeants, ayant reçu des renforts, pressèrent avec vigueur les opérations du siége.

Frédéric qui, durant ces événements, s'étoit retiré de Lauffenbourg à Brisach, parut d'abord déterminé à se défendre jusqu'à l'extrémité. Sa cause n'étoit pas encore désespérée. Baden, Seckingen et Feldkirch opposoient une résistance opiniâtre; et un grand nombre de ses vassaux, revenus de leur première consternation, envoyèrent déclarer la guerre à l'empereur même. Les Tiroliens et les habitants de la Forêt-Noire, peuples fidèles, brûloient de venger leur souverain outragé. Le Pape fournit de grosses sommes au duc d'Autriche; les ducs de Bourgogne et de Lorraine se préparèrent à lui prêter des secours; et il auroit pu espérer que l'influence, sinon les forces, d'Ernest son frère, et d'Albert son cousin, lui auroient été d'une grande utilité. Mais la mauvaise fortune abattit autant

Frédéric que la prospérité lui avoit enflé le cœur. Il succomba sous le poids du malheur. Sourd à la voix de l'honneur et aux exhortations du Pape, il céda à l'avis timide de Louis duc de Bavière (1), et consentit à livrer Jean, et à se mettre lui-même à la discrétion de Sigismond.

Jamais prince de l'Empire ne fut soumis à tant d'humiliation. L'empereur, pour donner plus d'éclat à son triomphe, convoqua, dans le réfectoire des religieux de l'ordre de Saint-François, les ambassadeurs des états de l'Italie, les principaux pères du concile, et les princes les plus puissants de l'Empire. Sigismond s'étant placé sur son trône, Frédéric, accompagné du bourgrave de Nuremberg, son neveu, et de Louis de Bavière, son beau-frère, entra dans la salle et se prosterna trois fois. Tous les regards se fixèrent sur ce prince infortuné, à qui l'empereur dit : « Que demandez-vous? » Le bourgrave répondit : « Très-puissant monarque, c'est le duc Frédéric » d'Autriche, mon oncle, qui vient implorer votre pardon royal et celui du concile, pour les » offenses qu'il a commises contre vous et contre » l'Église. Il se remet en votre pouvoir, et offre, » à condition que sa personne et ses états seront » en sûreté, de faire conduire le Pape à Constance. » L'empereur, élevant la voix, reprit :

(1) Ce prince sortoit de la branche d'Ingolstadt.

Chap. XIV. 1384—1496.

« Duc Frédéric, vous engagez-vous à tenir cette » promesse ? » Le duc répondit, à voix entrecoupée : « Je m'y engage, et j'implore humblement votre miséricorde royale. » A ces mots, un sentiment de pitié se répandit dans l'assemblée; Sigismond lui-même parut ému, et dit: « Je suis fâché qu'il ait tenu une conduite si répréhensible. » Frédéric abandonna tous ses états depuis le Tirol jusqu'au Brisgaw, pour en recevoir, seulement à titre de grâce, ce que l'empereur voudroit lui rendre, et il se remit lui-même en ôtage pour l'exécution de ce qu'il avoit promis. Sigismond lui prit alors la main, et termina la cérémonie en disant aux prélats italiens : « Révérends pères, vous connoissez la » puissance des ducs d'Autriche; jugez par ce » que vous venez de voir, de ce que peut un » empereur d'Allemagne. »

Frédéric, conformément à sa promesse, livra le Pape aux ambassadeurs de Sigismond, et se prépara à remplir ses autres engagements. En se soumettant à de si grandes humiliations, il avoit espéré, non-seulement se réconcilier avec l'empereur, mais être réintégré dans toutes ses possessions. Son attente fut cruellement trompée. Il eut le chagrin de voir ses états morcelés et vendus en partie, pour remplir les coffres de Sigismond, qui, cependant, commanda aux Suisses de mettre bas les armes, et de lever le siége de

Baden. Les Suisses l'ayant refusé, il envoya un corps de troupes au secours de la place ; mais ils l'avoient déjà emportée d'assaut. Il fit de moindres efforts encore pour les engager à rendre leur conquête, et finit par leur en laisser la possession, au moyen d'une grosse somme. Dans un congrès tenu à Zurich, les confédérés de l'Helvétie partagèrent entre eux les dépouilles de Frédéric, et prirent l'engagement de se réunir pour défendre, contre toute attaque, leurs nouvelles acquisitions. Berne retint l'Argow, y compris le comté de Lentzbourg ; Zurich, Knonau ; et Lucerne, la ville de Sursée et ses dépendances. Le comté de Baden et les bailliages francs de Bremegarten et de Mellingen, furent possédés en commun par six cantons. (1) Ceux de Glaris, de Zug, d'Undervald et d'Uri, furent affranchis, par l'empereur, de toute redevance féodale envers la maison d'Autriche ; et la dignité d'avoué de l'abbaye d'Einsiedel, fut transférée au canton de Schwitz. Peu de temps après, Si-

(1) Le canton de Berne, à cause de la part qu'il avoit reçue, et celui d'Uri, qui n'avoit rompu qu'à regret la trève qu'il avoit conclue avec Frédéric, refusèrent de participer à l'administration de ces bailliages et de ce comté. Cependant, Berne fut admis à la co-régence en 1426, et Uri en 1445. — *Tschudi*, *Planta*, et mes Voyages en Suisse, lettre XIII.

Chap. XIV. 1384—1496.

gismond, toujours avec aussi peu de respect pour la justice, et avec le même attachement pour ses intérêts, arracha à la juridiction autrichienne, et déclara villes impériales, Schaffhouse, Diessenhofen, Neubourg, Brisach et Rattolpszell. Il vendit le landgraviat d'Alsace à Jean de Lauffen, et les bailliages de la haute et de la basse Souabe aux seigneurs de Waldbourg. L'empereur vouloit aussi se mettre en possession du Tirol; mais Frédéric fit prier en secret, Ernest, son frère, d'occuper cette province, et d'en prendre en main le gouvernement. Les Tiroliens se réunirent pour maintenir les droits de leur souverain; les défilés furent gardés, et les troupes impériales, envoyées pour prendre possession du pays, se retirèrent, sans avoir pu exécuter leurs ordres.

De son côté, le concile de Constance suivoit le cours de ses opérations. Jean XXIII fut emprisonné et forcé d'abdiquer. Sigismond, ayant engagé Grégoire XII à résigner, se rendit en Espagne, pour y obtenir l'abdication volontaire ou forcée de l'autre pape, de Benoît XIII, qui avoit cherché un refuge à la cour d'Aragon.

Frédéric, retenu à Constance, et surveillé comme un prisonnier, fut traduit devant une cour de justice, pour y répondre à toutes les plaintes qui seroient portées contre lui. L'évêque de Trente l'excommunia de nouveau, comme détenteur de biens dépendants de son siége; et

le concile le menaça de plus grands châtiments. Il se vit abandonné de tous, on l'évitoit comme un hérétique et un traître, et il fut presque privé des choses nécessaires à la vie. On fit circuler malicieusement le bruit qu'il se trouvoit impliqué dans un complot tramé pour assassiner l'empereur, et qu'il étoit destiné à périr comme un vil criminel. Il souffrit tout avec patience, jusqu'à ce qu'il eût appris que le Tirol, la seule possession qui lui restât, étoit sur le point de lui être enlevée par Ernest. Cette perfidie, le tirant de son accablement, lui fit déployer un courage qui, à une époque moins avancée, auroit pu relever sa fortune, et lui épargner les affronts qu'il avoit endurés. Il s'échappa de Constance, accompagné de quatre personnes seulement. Ayant pris le chemin de Feldkirch, et passé l'Arlberg, il descendit dans la vallée de l'Adige, où un parti nombreux d'habitants, qui, par devoir ou par compassion, lui étoient demeurés fidèles, le reçurent. La brusque apparition de son frère embarrassa Ernest, sans le faire renoncer à ses desseins. Mais la fermeté de Frédéric, la force de son parti, qui s'accroissoit chaque jour, et l'intervention de Louis de Bavière et de l'archevêque de Saltzbourg, empêchèrent la guerre civile d'éclater. Ernest rentra en Stirie, et Frédéric reprit le gouvernement du Tirol.

Chap. XIV. 1384—1496.

Le 1.er Mars 1416.

Le duc d'Autriche se vit bientôt en butte à de

Chap. XIV. 1384—1496.

nouvelles persécutions. Sigismond, à son retour de Constance, chercha à rétablir, avec le reste des dépouilles de Frédéric, ses finances épuisées par son voyage d'Espagne. Ayant assemblé les états de l'Empire, il déclara qu'il étoit nécessaire de soumettre un prince également foible en ses desseins, et téméraire en ses entreprises, et pressa l'assemblée de venger la majesté de l'Empire et la dignité de son chef outragées. Il obtint le consentement de tous les princes, excepté Louis de Bavière, qui osa justifier l'infortuné duc, et qui, par la chaleur avec laquelle il s'éleva contre l'injustice du traitement qu'on faisoit à Frédéric, attira sur lui le courroux de l'empereur. Assuré de la coopération de l'Empire, Sigismond continua à poursuivre sa vengeance et à satisfaire son avarice. Il conféra pour une certaine somme, comme fiefs impériaux, toutes les terres situées entre Bregentz et le Prettigau. Le comté de Kibourg, que la maison d'Autriche avoit engagé à la maison de Montfort, fut vendu à Zurich, et la juridiction criminelle du Thourgaw le fut à Constance. Bâle acquit les quatre districts que baigne le Rhin; et Wintherthour fut déclarée ville impériale. Enfin, Sigismond poussa si loin la rapacité, qu'il aliéna la faculté de retirer les terres engagées.

L'empereur ne s'arrêta dans l'exécution de ce système de spoliation, que lorsqu'Ernest appa-

rut tout à coup aux portes de Constance, avec un corps de troupes formidable. L'intervention de Martin V facilita l'accommodement. Frédéric s'engagea à rendre les terres qu'il avoit enlevées à l'évêque de Trente, et à payer à Sigismond une somme de 70,000 florins, qui fut ensuite réduite à 50,000. En retour, il recouvra toutes ses possessions, excepté celles qui avoient été cédées aux Suisses, ou aliénées par l'empereur. En conséquence, le duc d'Autriche reprit son rang, comme membre du corps germanique, et fut un des princes qui soutinrent le dais lorsque le pape sortit de Constance. (1)

Chap. XIV. 1384—1496.

Le 25 Mai 1418.

La vie de Frédéric, depuis cette époque, présente peu d'événements dignes d'être rapportés. Sentant toute l'inconséquence de la conduite qu'il avoit tenue, il ne s'appliqua plus qu'à l'administration intérieure du Tirol. Par une stricte économie, par l'établissement d'impôts très-lourds, et par la confiscation des biens des seigneurs qui avoient montré de l'aversion pour son gouvernement, il entassa de grosses sommes, et retira les terres qu'il avoit engagées durant ses querelles avec Sigismond. Il paroît

(1) *Ebendorf.* — *Arempech.* — *Windeck, Hist. Fred. Imp.* — L'Enfant, Histoire du Concile de Constance. — Les Historiens Suisses, cités ci-devant. — Barre, Histoire d'Allemagne.

Chap. XIV. 1384—1496.

qu'il avoit été humilié de la qualification de nécessiteux, qui lui avoit été donnée pendant le séjour forcé qu'il avoit fait à Constance, et que ce fut pour ne plus la mériter, qu'outre l'argent dont nous venons de parler, il amassa des pierreries et des choses rares, et que par une ostentation puérile, il fit richement dorer la coupole de sa chancellerie d'Inspruck. (1)

Frédéric, vers la fin de ses jours, fut encore obligé de s'occuper des affaires de la Suisse. La mort du comte de Tockenbourg lui en fournit l'occasion. Les possessions de ce seigneur consistoient dans le comté dont il portoit le nom, dans la seigneurie de Windeck, dans Utznach, dans la Haute-Marche, dans le comté de Sargans, dans le pays situé à l'est du Rhin, depuis Brégentz jusqu'au Prettigau, et en des terres considérables dans la Rhétie. De ces possessions, celles-ci étoient des fiefs impériaux, celles-là des terres allodiales, et les autres des terres engagées par la maison d'Autriche. Le comte étant mort sans avoir fait de testament, sa succession fut réclamée par Elisabeth, son épouse, et par des collatéraux en ligne féminine. Zurich de-

(1) Selon Fugger, cet embellissement ridicule ne coûta pas moins de 200,000 ducats. Le peuple appela cette coupole le toit d'or; et quelques historiens ont soutenu qu'elle étoit d'or massif. *Fugger*, *p*. 445.

manda Windeck, en vertu du droit de rachat, accordé par Sigismond, et confirmé par le feu comte. Schwitz et Glaris prétendirent que Fuggen et la Haute-Marche devoient leur être réunis, en vertu d'un acte d'union ou de co-bourgeoisie avec les habitants. Frédéric annonca aussi la résolution de retirer les terres qui avoient été engagées au comte de Tockenbourg.

Zurich, Schwitz et Glaris, voulant obtenir la jouissance des domaines importants qu'ils réclamoient, s'engagèrent avec ardeur dans la querelle. La veuve du comte de Tockenbourg se procura l'appui du premier de ces cantons, en lui cédant Utznach, et en lui promettant de consentir au rachat de la seigneurie de Windeck. Quant aux habitants de toutes les terres que nous avons désignées plus haut, ceux-ci obtinrent de Zurich le droit de Bourgeoisie; ceux-là l'eurent de Schwitz; et plusieurs désirant de conquérir leur indépendance, refusèrent de passer des lois d'un souverain sous celles d'un autre, ou gardèrent la neutralité. Leurs prétentions opposées occasionnèrent de violentes altercations entre Zurich, d'une part, et Schwitz et Glaris, de l'autre; et il s'ensuivit des actes d'hostilité. Si Frédéric avoit été aussi entreprenant qu'autrefois, il auroit saisi cette occasion de diviser et d'humilier la confédération helvétique; mais l'avarice, et non l'ambition, étoit devenue sa pas-

Chap. XIV. 1384—1496. sion dominante. Les Zurichois avoient ravagé le comté de Sargans, qu'il avoit racheté; ils avoient même rasé les châteaux de Friedenberg et de Niedenberg. Il souffrit patiemment ces insultes; et comme s'il vouloit s'enlever à lui-même tout prétexte de prendre part à la contestation, il transporta à Schwitz et à Glaris son droit de rachat sur Windeck. Enfin, ne se réservant que
1437. le Bas-Sargans, (1) il vendit le haut à Henri de Werdenberg.

Le 2 Juin 1439. Frédéric mourut peu de temps après cet arrangement. Ce prince, plus renommé par ses malheurs que par ses talents, avoit épousé, en premières noces, Elisabeth, fille de l'empereur Robert. Elle ne lui donna point d'enfants; mais il en eut d'Anne de Brunswick, sa seconde femme. Cependant, il ne laissa que Sigismond, qui étoit âgé de douze ans à la mort de son père. Frédéric et Albert, qui sortoient de la branche autrichienne de Stirie, se disputèrent la tutelle de ce jeune prince. Après quelques difficultés, il fut convenu que l'éducation de Sigismond et le gouvernement du Tirol seroient confiés à Frédéric, et qu'Albert auroit l'administration des autres états. Les Tiroliens, mécontents de Frédéric, le contraignirent à se retirer, au bout de

(1) Le Bas-Sargans comprenoit Walstadt, avec les seigneuries de Niedenberg et de Friedenberg.

Chap. XIV. 1384—1496.

trois ans, et Sigismond prit en main les rênes du gouvernement. Il se mit aussi en possession de ses états d'Helvétie, ainsi que de Winterthour, qui avoit renoncé au titre de ville impériale, du comté de Kibourg, que Zurich avoit vendu, et peut-être aussi du pays situé entre Brégentz et le Prettigau, pays qui fut racheté de la maison de Tockenbourg, et auquel le duc d'Autriche ajouta ensuite Brégentz, que lui vendit le comte de Montfort. Il est à remarquer cependant qu'il n'hérita point alors des états situés en Souabe et en Alsace, ni du Brisgaw, qu'ainsi que Fribourg dans l'Uchtland, Albert, son cousin, retint jusqu'à sa mort.

Le règne de Sigismond est malheureusement mémorable par la perte des états que la maison d'Autriche possédoit dans l'Helvétie, et qui étoient réduits au bas Sargans, au comté de Kibourg, à Winterthour et à Raperswil. Les habitants de cette dernière ville se mirent sous la protection de Schwitz, d'Uri, d'Underwald et de Glaris, ce qui enflamma la haine que le fils de Frédéric portoit naturellement aux confédérés helvétiens. Il paroissoit disposé à saisir la première occasion de les attaquer, lorsque la possession de quelques mines, qui venoient d'être découvertes à Schwartz, le fit entrer en contestation avec Nicolas de Cusa, cardinal-archevêque de Brixen. Déjà même on avoit eu recours aux armes, lors-

Chap. XIV. 1384—1496.

que Pie II cita les deux parties à son tribunal. Les hostilités recommencèrent avant que le Saint-Père eût porté un jugement, et le duc d'Autriche,
1460. ayant investi Brunic, fit l'archevêque prisonnier. Le pape, irrité de ce mépris de son autorité, excommunia Sigismond, et excita les Suisses à s'emparer de ses états, ce dont ils s'acquittèrent avec empressement. Ils traversèrent le Thourgaw sans éprouver aucune opposition. Après avoir accepté la soumission volontaire des habitants de Frawenfeld, ils assiégèrent Winterthour, et firent des incursions sur les terres autrichiennes, voisines du lac de Constance. Hors d'état de résister aux
1461. forces des confédérés, le duc d'Autriche obtint la paix, en renonçant à ce qu'on lui avoit enlevé. Dépouillé, de la sorte, de la plus grande partie des possessions autrichiennes en Suisse, il vendit à Zurich, Kibourg et Winterthour, les seules qu'il y eût encore.

De l'un et de l'autre côté, on étoit trop aigri pour que la paix pût durer long-temps, et un prétexte frivole suffit pour rallumer la guerre. Il s'éleva quelques contestations entre des sujets de l'Autriche et les bourgeois de Schaffhouse et de Mulhausen, qui avoient fait alliance avec quelques cantons suisses. (1) Les Autrichiens

(1) Schaffhouse fit alliance avec Zurich, Berne, Lucerne, Underwald, Zug et Glaris, et Mulhausen avec Berne et Soleure.

saisirent, pour des créances ou des amendes qui leur étoient dues, le bourgmestre de la première de ces villes, et le contraignirent à payer une rançon de 1800 florins. Quant à ceux de Mulhausen, on gêna leur commerce. Les cantons helvétiques ayant armé pour soutenir leurs alliés, sept mille Suisses dévastèrent l'Alsace et la Forêt-Noire, et investirent Waldshut. La place alloit se rendre, quand Sigismond acheta de nouveau une paix honteuse, en promettant de payer 10,000 florins pour les frais de la guerre, de rembourser le bourgmestre de Schaffhouse, et de ne plus interrompre le commerce de Mulhausen. Le duc d'Autriche se voyant hors d'état de payer les sommes qu'il avoit promises, se proposa de recommencer les hostilités. Il s'adressa vainement à l'empereur Frédéric, son cousin, et à Louis XI, roi de France, dont le père avoit eu à lutter contre les confédérés. Ce monarque, qui connoissoit leurs ressources, et qui apprécioit leur valeur, refusa de rompre le traité d'alliance qui avoit été conclu avec eux. Sigismond fut plus heureux près de Charles-le-Téméraire, qui aspiroit à faire ériger son duché en royaume, et qui désiroit d'étendre ses états du côté de l'Helvétie. Le prince autrichien en reçut les 10,000 florins qu'il devoit payer aux Suisses, et lui engagea les quatre villes forestières avec ses états d'Alsace et le Brisgaw, pour une autre somme de 80,000 flor.

Chap. XIV.
1384—1496.

1468.

Chap. XIV. 1381—1496.

Louis XI et la confédération helvétique, également alarmés de cette union, se réunirent eux-mêmes, et conclurent bientôt un traité d'alliance offensive et défensive. Le roi de France parvint, en outre, à enlever au duc de Bourgogne l'appui de Sigismond, qui se convainquit, à la fin, que Charles se proposoit de ne faire de lui qu'un instrument pour l'exécution de ses desseins, et qui étoit indigné des exactions que le gouverneur, Pierre Hagenbach, commettoit dans les terres engagées au duc de Bourgogne. Un traité d'amitié et d'alliance fut conclu entre les Suisses et le duc d'Autriche, qui renouvela celui de Waldshut, et promit qu'en cas de guerre, il ouvriroit les quatre villes forestières à ses alliés. De leur côté, les Suisses s'engagèrent à ne point admettre de vassaux autrichiens dans leur confédération; et les deux parties contractantes s'accordèrent respectivement le droit de lever des troupes dans les possessions l'une de l'autre. Sigismond emprunta, sous le cautionnement de Louis XI, une somme de 80,000 florins, aux villes de Bâle et de Strasbourg, et l'offrit au duc de Bourgogne, pour le rachat de ses terres. Sa demande ayant été éludée, les habitants se soulevèrent, et le reconnurent pour leur souverain. Hagenbach fut saisi, et traduit devant un tribunal qu'institua Sigismond, et auquel les Suisses envoyèrent des députés. Ce gouver-

neur, ayant été condamné à mort, fut décapité. Chap. XIV. 1384—1496

Louis XI, après avoir réuni l'empereur, le duc de Lorraine, le duc d'Autriche, les cantons helvétiques et les états voisins du Rhin, contre le duc de Bourgogne, commença les hostilités. Mais cette politique intéressée et perfide qui le caractérisoit, le fit conclure, séparément, une trève de neuf ans avec Charles. L'empereur, ayant également renoncé à la confédération, le duc de Bourgogne soumit, en peu de jours, la Lorraine, puis il retourna à Besançon, pour se préparer à attaquer les Suisses. Ainsi que l'avoient fait les princes de la maison d'Autriche, il reconnut, à ses dépens, qu'ils étoient invincibles, lorsqu'ils combattoient pour la défense de leur pays. Ils remportèrent sur lui, à Granson et à Morat, deux victoires, qui firent monter au plus haut degré leur réputation. Peu de temps après, Charles périt dans une bataille que, concurremment avec le duc de Lorraine, ils lui livrèrent sous les murs de Nancy, et en lui finit la ligne masculine de la maison de Bourgogne. Le 17 juin 1475.

Sigismond, ayant trouvé ses plus courageux défenseurs dans ses anciens ennemis, s'efforça de renouveler son alliance avec les confédérés helvétiens. Il conclut, sous le titre d'union héréditaire, une alliance de dix ans avec Berne, Soleure, Zurich, Lucerne et Zug. Excepté la stipulation qui étoit relative aux quatre villes Le 5 Janv. 1477.

Chap. XIV. 1384—1496.

forestières, les articles en étoient les mêmes que ceux du traité précédent, qui fut ensuite renouvelé en son entier, les autres cantons ayant refusé de ratifier cette modification. (1)

Après la mort du duc de Bourgogne, le duc d'Autriche fit la paix avec la fille unique et l'héritière de Charles, avec Marie de Bourgogne, qui épousa ensuite Maximilien d'Autriche. Sigismond, son cousin, soutint, autant du moins que le lui permit la modicité de ses revenus, ce prince, dans la guerre qu'il fit à Louis XI, pour recouvrer l'héritage de son épouse.

Durant le cours de ces événements, le duc d'Autriche eut de fréquents démêlés avec l'empereur Frédéric, dont il étoit aussi parent. Il l'accusa de s'être approprié plusieurs joyaux et d'autres effets précieux de la succession de Frédéric IV; et en 1456, il se ligua contre lui avec Ladislas Posthume. La mésintelligence s'accrut encore, après la mort de Ladislas, au sujet du partage des états autrichiens. Les deux princes se réconcilièrent à la fin, et lorsque l'empereur fut chassé de l'Autriche par Mathias Corvin, Sigismond lui offrit un asile à Inspruck. Il fit plus. Comme il n'avoit point d'enfants, il adopta Cunégonde, fille de Frédéric. Il prit soin de l'édu-

(1) *Stettler, vol. I, p. 287. — Tscharner, vol. III, p. 51.*

cation de cette princesse, et se proposa de la donner en mariage, avec une dot de 20,000 florins, et la promesse de la réversion du Tirol, à Albert, duc de Bavière. Ses sujets, irrités de cette disposition, se révoltèrent. Ils saisirent ses revenus pour éteindre ses dettes, et racheter les terres qu'il avoit engagées, et ils le réduisirent à une chétive pension. Frédéric lui-même refusa de consentir au mariage, tant que Sigismond n'auroit pas renoncé au projet insensé qu'il avoit conçu. On l'engagea ensuite, ou peut-être le força-t-on, à remettre l'administration de tous ses états à Maximilien, à charge de lui payer, sa vie durant, une somme de 52,000 florins, et de pourvoir, en outre, à l'entretien de sa maison. (1) Sigismond vécut six ans dans cette condition privée. Ce prince mourut dans la soixante-et-dixième année de son âge, le 26 octobre 1496. La force et l'adresse qu'il avoit déployées dans les tournois l'avoient rendu célèbre, et il étoit très-versé

Le 16 Mars 1490.

(1) Quelques historiens prétendent que ce fut par affection pour Maximilien, que Sigismond lui fit cette cession. Pirkheimer, auteur contemporain, digne de foi, dit, avec plus de probabilité, que Sigismond fut contraint de renoncer au gouvernement. « Coactus » enim est invitus etiam imperii sui habenas deponere, » ac Maximiliano tradere regi, quam tantam impietatem brevi dignæ secutæ sunt pœnæ. » *Pirkheimer, de Bello Helvetico*, p. 12. — *Thesaurus Helveticus.*

Chap. XIV. 1384–1496.

dans les sciences et dans les arts. Sa cour étoit remarquable par la magnificence qu'il y étaloit; et les fils des plus puissants souverains de l'Europe alloient y polir leurs mœurs. D'un autre côté, Sigismond étoit inquiet et capricieux, et son extravagance lui fit dissiper les trésors amassés par son père. Elle le jeta en des guerres sans nécessité, et pour en payer les frais, il hypothéqua ou aliéna son héritage paternel, ce qui lui a mérité le surnom de Simple. Cependant, la justice ordonne de dire aussi qu'il maintint la tranquillité intérieure de ses états, et qu'il pourvut à la sûreté des grands chemins du Tirol, tandis que ceux de l'Allemagne étoient infestés d'une foule de bandits. Pour parvenir à ce but, il plaça, au haut des tours de ses châteaux, des gardes, qui, lorsqu'ils voyoient ensemble plus de deux personnes à cheval, sonnoient du cor, et rassembloient de la sorte les habitants des environs. C'est une chose singulière aussi, que, quoique Sigismond ait été le souverain le plus pauvre de son temps, ses monnaies soient remarquables par la finesse et la pureté du métal, ainsi que par la beauté de l'exécution. (1)

Ce prince épousa, en premières noces, Eléonore, fille de Jacques I.er, roi d'Ecosse, et en secondes noces, Catherine, fille d'Albert, duc de

(1) *De Luca*, *p.* 150.

Saxe. S'il n'eut point d'enfants de ses deux épouses, il en laissa quatorze, que lui avoient donnés ses maîtresses. (1)

Chap. XIV. 1384—1496.

(1) Chroniques d'*Arempech* et *Ebendorf.* — *Gerard de Roo.* — *Fugger.* — *Barre*, Règne de l'Empereur Frédéric III. — *Tschudi.* — *Simmler.* — *Stettler.* — *Tscharner.* — *Muller.* — *Watteville.* — *Planta.* — *Leu Helvetisches Lexicon. art. Sigismond.* — *De Luca, vol. I, p.* 148. — *Gebhaerdi Genealogisches Gesch. vol. II, p.* 291. — *Fuessli, Eidgenoschaft, art. St.-Gallen, Tockenbourg.* — *Meister, Geschichte von Zurich, p.* 113.

TA

De la Maison d'Autriche, I.

FRÉDÉRIC II; duc de Stirie, Cari
niole, empereur en 1440, duc d'Autri
mort en 1493.

MARIE, fille de Charles le-Hardi, ═══ tri
duc de Bourgogne, morte en 1482. en

PHILIPPE-LE-BEL, ou LE BEAU, ═══ d'
souverain des Pays-Bas en 1482, roi
de Castille en 1504, mort en 1506. Ca

CHARLES V, souverain ═══ ISABELLE
des Pays-Bas en 1506, roi d'Emmanuel,
d'Espagne et de Naples en Portugal, mor
1513, empereur en 1519, 1539.
mort en 1558.

TA

Indiquant les agrandissen e

PHII
de Fra
1350.

1406,
ourg à

CHARLES V,
roi de France, mort
en 1380,

he-
5.

CHARLES VI. JEAN-SANS-PEURITE,

ERNEST, FRÉDÉRIC
ET ALBERT.

CHAPITRE XV.

1383 — 1449.

BRANCHE Stirienne d'Autriche. — Caractère, exploits et mort du duc ERNEST. — Avènement de FRÉDÉRIC et d'ALBERT, ses fils. — Voyage de FRÉDÉRIC à la Terre-Sainte. — Ce prince est élu roi des Romains. — Position difficile où il se trouve. — Etat de l'Allemagne. — Démêlés de FRÉDÉRIC et d'ALBERT, et raccommodement opéré entre eux. — Couronnement de FRÉDÉRIC. — Ce prince fait alliance avec Zurich. — Guerre du Tockenbourg contre les confédérés helvétiens. — Paix conclue avec eux.

Chap. XV.
1383—1449.

A la mort de Ladislas posthume et à celle de Sigismond, la ligne masculine des branches albertine et tirolienne d'Autriche fut éteinte, et il ne resta plus que la branche stirienne. La tige de cette branche fut Ernest troisième fils de Léopold, qui fut tué à la bataille de Sempach. Ce prince, qui naquit en 1383, fut élevé à la célèbre université de Bologne, et lorsque les

Chap. XV. 1383—1449. domaines de la maison d'Autriche furent partagés, il obtint, pour sa part, les duchés de Stirie, de Carinthie et de Carniole. La forte trempe de son esprit, la bonté de sa constitution, son caractère inquiet, et ses démêlés avec Léopold et Frédéric, ses frères, ont fait dire qu'il étoit de fer. Conformément à l'esprit du temps, il mêla les actes de dévotion avec les opérations militaires.
1411. Il fit un pélerinage à la Terre-Sainte; et à son retour, il fixa sa résidence à Gratz, capitale de la Stirie.

Nous avons déjà rapporté que lorsque Frédéric avoit été mis au ban de l'Empire, et dépouillé de ses états par Sigismond et par les Suisses, Ernest, son frère, soit qu'il fût son ennemi, soit qu'il craignît de s'exposer au ressentiment de l'empereur, avoit gardé une neutralité peu d'accord avec son caractère ardent, mais que, lorsqu'il avoit vu Sigismond prêt à
1415. s'emparer du Tirol, il y étoit entré avec de grandes forces, et en avoit pris possession, du consentement des états, et avec l'autorisation secrète de Frédéric. Il répondit aux ambassadeurs, par qui l'empereur lui fit demander la remise de cette province : « Dites à sa majesté » impériale qu'elle se contente de tout ce qu'elle » s'est approprié dans la Souabe et dans l'Helvétie. Si mon frère doit être puni, que ce ne » soit pas en lui enlevant des provinces qui ap-

» partiennent à sa maison. Si ses états doivent » être partagés, j'aurai ma part, et principalement le Tirol, mon héritage paternel. Le peuple de cette province ne reconnoît pour souverain que celui qui tient le château de Tirol. » Que l'empereur vienne me l'enlever! »

Sigismond étoit à la fois trop occupé et trop peu puissant pour appuyer sa demande par la force des armes. En conséquence, Ernest voulut garder le Tirol pour lui-même. Nous avons dit comment cette tentative échoua. Des amis communs s'entremirent et réconcilièrent les deux frères.

Lorsque l'empereur, qui prit pour prétexte la fuite de Frédéric, l'eut, de nouveau, mis au ban de l'Empire, Ernest parut tout à coup, aux 1418. portes de Constance, avec mille chevaux et un corps d'infanterie considérable. Laissant ses troupes campées sous les murs, il entra dans la ville avec une escorte de cent hommes à cheval, et accompagné de ses principaux conseillers. « Si, » dit-il hardiment à l'empereur, « le duc » Frédéric est coupable, qu'il soit puni. Pourquoi son châtiment envelopperoit-il des princes » qui n'ont commis aucune offense? N'êtes-vous » pas content d'avoir enlevé, à la maison d'Autriche, l'Argow et le Thourgaw, ainsi que les » seigneuries de Baden et de Lentzbourg, et ne » les avez-vous pas sordidement vendus à des

Chap. XV.
1385—1459.

» pâtres? Par là, vous avez donné un exemple » funeste. A l'avenir, ce sera aux princes à obéir » à leurs vassaux, et l'empereur n'entrera donc » plus en campagne que suivi de paysans. Agis» sez avec moins de rigueur. La maison d'Au» triche est fidèle à vous et à l'Empire; ne la for» cez pas à se plaindre de Sigismond. Vous ne » devez point remettre à un concile l'adminis» tration de la justice, ni souffrir que des ecclé» siastiques dominent, comme ils le font, sur des » princes de l'Empire. Qu'ils portent la crosse, » et qu'ils laissent l'empereur porter le sceptre. » Ces vives représentations, soutenues par des forces redoutables, épouvantèrent le concile et Sigismond, qui renonça à son système de spoliation, et rendit à Frédéric une partie de ses possessions et son rang. (1)

Cet acte de vigueur est le dernier que l'histoire attribue à Ernest. Ce prince, qui mourut
1424. en 1424, (2) avoit épousé, en premières noces, Marguerite, fille de Bogeslas, duc de Poméranie, de laquelle il n'avoit point eu d'enfants. Ernest, en prenant une seconde femme, donna une grande preuve de son esprit chevaleresque et

(1) *Fugger, p.* 428.

(2) *Arempech. — Ebendorf. — Windeck, Historia Sigismondi imp. — Gerard de Roo*, 142. — *Fugger*, 406, 440. — *Pinacotheca Austriaca, vol. VII, cap.* 15.

de celui de son temps. Etant à la cour de Sigismond, il entendit vanter la beauté et les talents de Cymburge, fille de Ziemovitz, duc de Masovie, et d'Alexandra, sœur d'Uladislas Jaghellon, roi de Pologne. Enchanté du portrait qu'on faisoit de cette princesse, Ernest se rend, sous un déguisement, à Cracovie, où l'oncle de Cymburge tenoit sa cour, et où elle résidoit elle-même. L'ayant vue, il jugea qu'on n'en avoit point exagéré les perfections, et s'étant fait reconnoître, il obtint le consentement d'Uladislas et la main de sa nièce. Cymburge, outre les dons de la beauté, étoit douée d'une force de corps, qui en faisoit une digne compagne de son époux. On prétend que sa main pouvoit lui servir de marteau pour enfoncer un clou. Elle eut plusieurs enfants, dont quelques-uns moururent en bas âge. On dit que c'est d'elle que les princes de la maison d'Autriche tiennent cette lèvre épaisse et avancée qui les caractérise. Frédéric et Albert, Marguerite et Catherine, enfants d'Ernest, lui survécurent. Marguerite épousa Frédéric, duc de Saxe, et Catherine, Charles, margrave de Bade.

Frédéric, dont le règne forme une nouvelle Ère dans l'histoire de la maison d'Autriche, et de qui descend, sans interruption, jusqu'à l'extinction de la ligne masculine, à la mort de Charles VI, une longue suite d'empereurs, naquit, en 1415,

Chap. XV. 1383—1459. à Inspruck, pendant l'irruption qu'Ernest, son père, fit dans le Tirol. Comme il n'avoit que neuf ans à la mort de ce prince, il fut mis sous la tutelle de Frédéric, son oncle; et parvenu à l'âge de majorité, il prit en main le gouvernement des possessions de la branche stirienne d'Autriche.

A l'exemple de son père, Frédéric ne fut pas plutôt sorti de tutelle qu'il fit un pélérinage à la Terre-Sainte, où il reçut l'ordre de Chypre et du Saint-Sépulcre. Tel avoit été son empressement à contenter sa curiosité, qu'il avoit accompagné, sous un déguisement, quelques marchands juifs qui avoient traversé la Turquie, pays qu'il examina avec attention, et où il recueillit un grand nombre de pierres précieuses et de raretés. (1)

Ce fut à l'âge de vingt ans que Frédéric prit, conjointement avec Albert son frère, les rênes du gouvernement de la Stirie, de la Carinthie et de la Carniole. (2) A la mort de Frédéric, prince

1435. du Tirol, son oncle, il fut chargé de la tutelle de Sigismond, et à la mort de l'empereur Albert, les états de l'Autriche le nommèrent tuteur de Ladislas Posthume.

---

(1) *Æneæ Sylvii Orat. suasoria, ad Nicol. V, etc.* — *Freyherus, vol. II, p.* 39. — *Arempech, Pez. vol. I, p.* 1294.

(2) *Diarium Frederici ap. Struvium, vol. I, p.* 848.

Le trône de l'Empire étant devenu vacant, les électeurs nommèrent, pour le remplir, Louis, landgrave de Hesse. Ce prince, n'ayant pas accepté la couronne impériale, le collége électoral choisit, à l'unanimité des suffrages, Frédéric, empereur, en sa qualité de chef de son illustre maison. Il hésita d'accepter une dignité qui, plus elle étoit élevée, plus elle étoit entourée de difficultés et de dangers.

Chap. XV.
1383—1449.

L'Allemagne étoit alors partagée en quelques grandes souverainetés, et en une infinité de principautés et de petits états, dont les démêlés faisoient constamment, de cette vaste contrée, un théâtre de discorde et d'anarchie. Les guerres particulières avoient été interdites par les ordonnances réitérées de la diète; mais de telles défenses arrêtoient à peine les états d'une médiocre étendue. Ain si donc il n'est pas surprenant que les plus considérables aient souvent bravé l'autorité des lois et la majesté du chef suprême de l'Empire. La dignité impériale n'étoit plus qu'un vain titre. On en avoit insensiblement réduit les prérogatives, et le domaine avoit été presque entièrement aliéné par Charles IV. L'empereur ne pouvoit lever ni subsides ni troupes sans le consentement de la diète, et ses demandes les plus instantes étoient souvent rejetées, ou si elles étoient accordées, on mettoit rarement les décrets à exécution. L'état de l'Allemagne, à l'a-

Chap. XV. 1383-1449.

vénement de Frédéric, est parfaitement décrit par un homme qui le vit de ses propres yeux, et qui étoit fait pour en juger. « Quoique, » dit Æneas Sylvius dans sa célèbre adresse aux Germains, « vous reconnoissiez l'empereur pour » votre roi et votre maître, il ne possède ce- » pendant qu'une autorité précaire; vous ne lui » obéissez que lorsqu'il vous plaît, et rarement » vous êtes disposés à obéir. Vous voulez être » indépendants, et ni princes ni états ne ren- » dent au chef de l'Empire ce qui lui est dû. Il » n'a point de trésor, point de revenus. Il ré- » sulte de cet état des choses que vous êtes en- » gagés en des guerres sans fin, et exposés à » tous les maux qui suivent une autorité divi- » sée. (1) » Le schisme de l'Eglise avoit menacé d'accroître ces désordres, et la prudence et l'autorité d'Albert avoient seules empêché que l'Allemagne ne fût déchirée par les guerres de religion. Ainsi, vu cet état déplorable, et les troubles de Hongrie et de Bohême, il n'est pas surprenant qu'un prince d'un caractère indolent, tel que l'étoit Frédéric, ait hésité d'accepter la
1439. couronne impériale, ni qu'il ait été trois mois sans notifier son acceptation à la diète.

A cette même époque le nouvel empereur avoit

(1) *Æneas Sylvius, de Mor. Germ. p.* 706. — *Schmidt, T. VII, ch.* 18.

à lutter contre un frère ambitieux et inquiet. Frédéric étoit froid, circonspect et parcimonieux; Albert franc, enjoué, affable, courtois et libéral à l'excès. Avide de gloire, il méprisoit les fatigues et les dangers de la guerre. Tandis que celui-ci cherchoit les secrets de la nature, ou qu'il étoit livré à d'autres études, celui-là brilloit dans un bal, ou triomphoit dans un tournois; (1) sa profusion lui faisoit éprouver constamment des besoins, et son caractère inquiet le rendoit ambitieux. Sans respect pour les liens du sang ni pour les intérêts de sa maison, ce prince commença sa carrière politique par attaquer son frère, pour en obtenir un état indépendant. Au milieu des embarras qui attirèrent l'attention de Frédéric, la première année de son élection, Albert se réunit au comte de Cilly, dont les possessions étoient enclavées dans le duché de Stirie, et à la tête de huit mille hommes, il entra dans la Carniole et investit Laybach. Les habitants, dans une sortie, lui enlevèrent ses tentes et son bagage. Leur résistance opiniâtre, et le soulèvement de ses troupes qui lui demandoient leur solde, et au défaut de laquelle il leur permit de piller le pays, le forcèrent à se retirer. Le pacifique Frédéric, cédant à l'orage, acheta, pour une somme de soixante et dix mille ducats, l'é-

(1) *Arempech, Pez. vol. I, p.* 1293.

Chap. XV. 1383—1449.

vacuation de ses états, et céda à son frère, pour dix ans, l'administration et les revenus des provinces extérieures, qu'il avoit comme tuteur de Sigismond.

Les embarras domestiques et les troubles de la Bohême ayant retenu Frédéric dans les états autrichiens, ce prince ne put recevoir la couronne impériale que deux ans après son élection, quoiqu'il eût convoqué une diète pour pacifier l'Empire, et réformer les abus de l'Eglise. Le 15 juin 1442, il fut couronné dans Aix-la-Chapelle, puis il se rendit à Francfort où il ouvrit une seconde diète. Mais la foiblesse de son caractère, et l'esprit séditieux des princes allemands, ne lui permirent pas de renouveler les réglements sages et vigoureux que l'empereur Albert avoit promulgués, spécialement pour prévenir les guerres privées, et pour diviser l'Allemagne en cercles. On passa une loi peu importante au sujet des monnoies; on mit quelques entraves aux tribunaux secrets de Westphalie, et on renouvela l'article de la bulle d'or qui permettoit les guerres particulières, pourvu qu'elles fussent déclarées trois jours avant les hostilités. On donna à ce chétif réglement le titre pompeux de réformes de l'empereur Frédéric. (1)

Le 15 Juin 1442.

(1) *Puetter's Developpment, vol. I.*

Durant le séjour qu'il fit à Francfort, ce prince tenta, pour recouvrer les domaines enlevés à la maison d'Autriche, de profiter des dissensions qui subsistoient entre les cantons helvétiques. La contestation qui s'étoit élevée au sujet de la succession du comte de Tockenbourg, s'étoit terminée d'une manière défavorable pour Zurich. Schwitz et Glaris avoient gagné la veuve et les héritiers collatéraux du comte, et soit persuasion, soit intrigue, ils avoient obtenu l'appui des autres cantons. La ville de Zurich, pressée de toutes parts, fut réduite à accepter leur médiation. Elle renonça à ses droits sur toute partie de la succession, et céda à Schwitz Pfeffikon et Wolrau, avec leurs dépendances. Ce canton et celui de Glaris durent conserver, l'un Utznach, et l'autre la seigneurie de Windeck. Schwitz reçut la Haute-Marche; et le comté de Sargans fut adjugé à Henri de Werdenberg.

Les Zurichois, indignés de la perte qu'ils avoient faite, brûloient de se venger. Ils envoyèrent à Frédéric des ambassadeurs pour excuser leurs incursions dans le comté de Sargans; et ils lui offrirent d'acheter son alliance par la restitution du comté de Kibourg. Il accepta l'offre avec empressement. Le jour même de son couronnement, il conclut, comme chef de la maison d'Autriche, un traité d'alliance avec le canton de Zurich, et promit secrètement de

Chap. XV. 1383—1449.

l'aider à recueillir une partie de la succession de Tockenbourg. Conformément à ses vues nouvelles, il refusa de reconnoître l'indépendance des états helvétiques, à moins qu'ils ne lui restituassent l'Argow. Pour accroître le zèle de ses partisans, et inspirer de la crainte à ses ennemis, il résolut de faire un voyage dans l'Helvétie. Zurich le reçut avec des transports de joie. Frédéric visita ensuite le reste des possessions autrichiennes en Suisse. Il reçut le serment de fidélité des habitants de Raperswil et de Fribourg, et accepta l'hommage volontaire de ceux de Winterthour et de Diésenhofen, qui renoncèrent à leurs priviléges, et reconnurent de nouveau la souveraineté de la maison d'Autriche. En traversant l'Argow, il considéra avec émotion les ruines de la citadelle de Baden; il visita les tombeaux de ses ancêtres, qui reposoient à Konigsfelden; et en parcourant la plaine voisine, il jeta un regard affligé sur les tours démantelées du château de Hapsbourg, ce berceau de son illustre famille.

Les confédérés helvétiens, se défiant des intentions de Frédéric, sommèrent Zurich de renoncer à son alliance avec la maison d'Autriche, comme contraire à une des dispositions du pacte d'union, qui portoit que nul canton ne pourroit, sans le consentement de tous, prendre d'engagement avec une autre puissance. La réponse des

Zurichois fut le signal de la guerre. Les cantons neutres tentèrent de prévenir la rupture; mais les habitants de celui de Schwitz, qui étoient impatients de prendre les armes, et à qui Glaris avoit fourni son contingent, envoyèrent une déclaration de guerre à Zurich, et rompirent le pont de Raperswil. Peu de temps après, un corps d'Autrichiens et de Zurichois, qui avoit passé le lac à Freyenbach, fut attaqué par un corps de Suisses, et après un long combat, il fut repoussé jusqu'à ses embarcations. Les troupes de Glaris et de Schwitz se rendirent maîtresses de l'extrêmité orientale du lac; et les Zurichois fortifièrent leur frontière par une ligne de retranchements à travers l'Hirtzel. En même temps un corps de cinq mille hommes, la plupart Autrichiens, escalada l'Albis, et descendit par Cappel jusqu'à Blinkendorf, afin de pénétrer dans le canton de Schwitz. Ayant reconnu les trois bannières de Zug, d'Uri et d'Underwald, il fit une retraite précipitée, et il ne s'arrêta qu'aux portes de Zurich. Les confédérés s'avancèrent ensuite vers l'Hirtzel, et le gravirent sur la fin du jour. Après un combat opiniâtre, ils forcèrent les lignes de l'ennemi. Longeant la rive du lac, ils parcoururent le territoire de Zurich. Les troupes de Berne les ayant joints à Lankaffen, ils prirent Bremegarten, Baden et les deux Regensberg. Ils 24 Mai 1443. s'avancèrent ensuite le long de la rive septen-

Chap. XV. 1383—1449.

trionale du lac, s'emparèrent de Gumningen, et poussèrent leurs partis jusqu'à Raperswil.

Après quelques instants de repos, les Suisses et leurs alliés se rassemblèrent à Hédingen, puis ils forcèrent le passage de l'Albis, et s'avancèrent vers Zurich. A l'approche de l'ennemi, les Zurichois, sans distinction d'âge ni de rang, passent la Sill, et se rangent en bataille dans une prairie voisine; mais frappés bientôt d'une terreur panique, ils retournent à la hâte et en désordre vers la ville. Le bourgmestre Stussi, vieillard vénérable et courageux, est tué en défendant seul le pont contre une nuée d'ennemis. (1) Une partie des confédérés entrent dans Zurich, et en prennent la bannière au milieu d'une rue. A la fin les Zurichois, revenus de leur stupeur, montent sur les remparts, et repoussent les assaillants, qui, furieux, pillent et brûlent les faubourgs, détruisent les villages voisins, ravagent le pays jusqu'à Kilchberg, et laissant des garnisons dans les places, s'éloignent de nouveau. Le reste de l'année, et le commencement de l'année suivante, furent consumés en vains efforts pour mettre fin à cette guerre terrible. Les Zurichois, irrités de leurs pertes et de la honte de leurs armes, et se flat-

Le 18 Juill. 1443.

(1) Les particularités de la mort de ce héros sont retracées habilement par *Planta*, *vol. I*, *p.* 449.

tant de tirer des secours de la maison d'Autriche, rejetèrent toutes les propositions d'accommodement, et les hostilités recommencèrent avec le printemps. Les confédérés, auxquels se réunirent encore les habitants de l'Appenzel et ceux du Tockenbourg, prirent Greiffensée, et investirent Zurich même, dans le temps qu'un corps des leurs, qui pénétra dans le Frickthal, mit le siége devant Farnsberg, forteresse appartenant aux seigneurs de Falckenstein, qui s'étoient joints à la maison d'Autriche.

Réduits à cette extrémité, les habitants de Zurich réclamèrent l'assistance que Frédéric leur avoit promise. Ce prince, qui avoit été rappelé à Vienne par les troubles de l'Autriche, de la Hongrie et de la Bohême, avoit remis la conduite de la guerre à Albert son frère, et au margrave de Bade, son préfet en Souabe. Incapable de secourir ses alliés, Frédéric s'adressa aux états de l'Empire. Ils refusèrent d'entrer dans une guerre qui ne les concernoit point, et qui n'avoit pour objet que de favoriser les intérêts de la maison d'Autriche. Trompé dans son attente, il pria Charles VII, roi de France, de lui fournir un corps auxiliaire de cinq mille hommes. Charles, qui venoit de conclure une trève avec l'Angleterre, et qui avoit à sa solde une nombreuse armée d'Armagnacs, ainsi nommée parce que le comte d'Armagnac avoit été leur pre-

Chap. XV. 1363—1449.

mier chef, saisit l'occasion de se débarrasser de ces mercénaires. Il envoya, sous le commandement du dauphin, son fils, une armée de trente mille hommes. Après avoir pris Monbelliard, le dauphin s'avança vers Bâle, qui avoit sollicité les secours des confédérés helvétiens. L'ennemi étoit pour ainsi dire aux portes de cette ville, quand un corps de seize cents Suisses s'approcha. Cette poignée de braves gens chargea l'avant-garde de la cavalerie française, et la repoussa jusqu'à Muttentz, où celle-ci trouva un renfort considérable. Sans s'inquiéter de la supériorité du nombre, les Suisses reviennent à la charge, et contraignent l'ennemi à passer la Birs. Encouragés par ce succès, ils tentent de forcer le pont. Repoussés, ils traversent la rivière malgré le feu des Français, et aussitôt qu'ils ont gagné le bord, ils se voient environnés d'ennemis. Un parti de Suisses qui s'étoit emparé d'une petite île, ayant refusé de se rendre, fut taillé en pièces. D'autres succombèrent en cherchant à se faire jour à travers les rangs ennemis, et le reste se jeta dans un hôpital et un cimetière adjacent. Les Bâlois tentèrent alors de faire une sortie ; mais le dauphin occupa une éminence qui commandoit la porte de la ville, et empêcha de la sorte l'arrivée de tout renfort. Les murs du cimetière ayant été abattus par le canon, ceux qui s'y

Le 26 Août 1444.

étoient retranchés éprouvèrent le sort de leurs camarades. De tout le corps de seize cents Suisses, il ne s'en échappa que seize, qui selon l'esprit de l'ancienne discipline de Sparte, furent notés d'infamie. (1) Toutefois, cette action qui fit périr la fleur de l'armée françoise, apprit au dauphin à connoître et à respecter la valeur des Suisses. Ce prince refusa d'exposer ses troupes pour les seuls intérêts de la maison d'Autriche. En conséquence il évacua la Suisse, et bientôt il conclut, au nom du roi son père, un traité de paix avec les cantons helvétiques. Mais pour se payer des frais de la guerre, et satisfaire l'avidité de ses troupes, il entra dans les possessions autrichiennes. Il occupa plusieurs villes d'Alsace et du Brisgaw, et parcourut la Lorraine et les Évêchés. A la fin, les excès que commirent les Français partout où ils pénétrèrent, firent sortir Frédéric de son apathie, et excitèrent le ressentiment des états d'Allemagne. Il se tint à Nuremberg une diète qui ordonna la levée d'une armée, dont le commandement seroit remis à Louis, électeur palatin, et qui devoit agir contre les troupes françaises, si elles refusoient de s'éloigner. Cependant il n'y

(1) *Æneas Sylvius.* — *Gerard de Roo, p.* 197. — *Tschudi, vol. II, p.* 423. — Mes Voyages en Suisse, XVIIe lettre.

Chap. XV. 1383—1449.

eut pas d'actes d'hostilités, et il se conclut un accommodement par la médiation des archevêques de Cologne et de Trèves. Le dauphin se retira des terres de l'Empire; mais ce ne fut qu'après avoir exigé et obtenu que les Allemands ne demanderoient aucun dédommagement pour les pertes qu'ils avoient faites. La retraite des Armagnacs ne rendit point la tranquillité à l'Alsace. Les troupes de l'électeur palatin dévastèrent les possessions des seigneurs et des villes qui avoient accueilli les Français. De leur côté, les Autrichiens ravagèrent le territoire de Bâle, ville qui étoit alliée des Suisses. Ceux-ci se vengèrent sur les sujets et les partisans de la maison d'Autriche, et tout le pays fut un théâtre de dévastation et de carnage.

Quoique les Français eussent fait retraite, les confédérés helvétiens levèrent le siége de Zurich, et la guerre dura plusieurs années avec des succès divers. Les hostilités ne se renfermèrent pas dans l'enceinte du territoire de Zurich, elles s'étendirent dans le Gaster, dans le comté de Sargans et au delà du Rhin. Les confédérés prirent Rhinfeld, assiégèrent Seckingen, et ravagèrent l'Alsace et le Brisgaw. Albert, à la tête des troupes autrichiennes, arrêta les incursions des habitants de Bâle, et prit et rasa plusieurs places fortes qui appartenoient à cette ville et à ses alliés. Mais ce fut sur les bords du lac de Zurich,

et dans le comté de Sargans, que l'on ressentit le plus les fureurs de la guerre. Les Autrichiens ayant gagné George, seigneur de ce comté, reprirent Sargans et Walstadt, et quoique défaits en plusieurs rencontres, et notamment par ceux de Glaris à la bataille de Ragatz, ils recouvrèrent la possession du pays, et la conservèrent. 1446. La garnison de Raperswil supporta avec une constance peu commune, tous les inconvénients d'un siége terrible et long; et alors les efforts des Zurichois commencèrent à être moins malheureux. En plusieurs rencontres, sur terre, ils lavèrent la honte de leurs armes; et, après un grand nombre de combats opiniâtres, ils parvinrent à détruire les barques de Schwitz, et à se rendre maîtres de la navigation du lac.

La guerre duroit depuis quatre ans, et on la faisoit avec toute la fureur particulière aux discordes civiles. A la fin, les deux partis, fatigués de leurs propres efforts, et honteux des excès qu'ils avoient commis, désirèrent ardemment la cessation des hostilités. Les points en contestation ayant été soumis à un arbitrage, la paix fut conclue avec la maison d'Autriche et Zurich, d'une part, et avec les confédérés helvétiens, de l'autre. Il fut stipulé que les choses seroient remises sur le pied où elles étoient avant la guerre; mais Zurich renonça à son alliance avec la maison d'Autriche. Mai 1447. Ainsi, le grand principe de la

Chap. XV. 1383—1449.

confédération helvétique, qu'aucune ligue ne pouvoit être faite que du consentement des autres cantons, fut établi et reconnu. Dans le même temps, des arbitres furent choisis pour régler la contestation entre la maison d'Autriche et Bâle; mais les hostilités se prolongèrent, sur le refus que les Bâlois firent de renvoyer le concile. Ils cédèrent enfin, Frédéric les ayant menacés de les mettre au ban de l'Empire, et après plusieurs escarmouches, et la reprise de Rhinfeld par les Autrichiens, on fit un accommodement qui replaça les deux parties contractantes au point où elles étoient avant qu'elles eussent eu recours aux armes (1).

14 Mai 1449.

(1) *Fugger. — Gerard de Roo. — Tschudi. — Stettler. — Muller. — Tscharner. — Planta. — Fuessli's Erdbeschreiburg, art. Tockenbourg and Zurich. — Meister's Zurich. — Truempe Glarner. — Chronicke, p. 211.*

FRÉDÉRIC III, EMPEREUR.

CHAPITRE XVI.

1441 — 1452.

FRÉDÉRIC III fait cesser le schisme de l'Église, et reconnoître Eugène IV. — Exaltation de Nicolas V. — Concordat d'Aschaffenbourg. — FRÉDÉRIC fait un voyage à Rome. — Couronnement et mariage de ce prince. — Son retour en Allemagne. — FRÉDÉRIC rend le titre d'archiduc aux princes de sa maison.

Chap. XVI. 1441—1452.

FRÉDÉRIC III n'avoit point pris personnellement part aux opérations militaires, tant parce qu'il redoutoit les fatigues et les dangers de la guerre, que parce qu'il étoit occupé à rétablir la paix de l'église, et à régler les contestations qui subsistoient entre le Pape et les états d'Allemagne. En aucune occasion, ce prince ne signala plus son habileté que dans la première de ces opérations. Cependant, on lui a reproché amèrement de n'avoir point fait respecter l'autorité de l'Empire, ni mis en exécution les réglements promulgués par Albert II. Il se tint à Mayence, en 1441, une diète où l'on prit la résolution de poursuivre

Chap. XVI. 1441—1452.

la dissolution des deux conciles de Bâle et de Florence, et d'en faire convoquer un autre qui se formeroit ailleurs. Il fut arrêté que si ceux qui se disputoient le souverain pontificat ne pouvoient s'accorder sur le choix d'aucune ville, le roi des Romains en désigneroit six en Allemagne et six en France, et que les pères choisiroient celle dont la position leur paroîtroit la plus convenable. La diète examina et confirma les décrets du concile de Bâle, qui avoient été déjà acceptés. Elle déclara qu'elle ne reconnoîtroit aucun Pape qui refuseroit de les sanctionner, ou d'abolir les annates et de renoncer à plusieurs autres droits. Ces résolutions déplurent aux deux partis. Le concile de Bâle, présidé par Félix V, rejeta des réglements qui tendoient à invalider son autorité. Eugène IV tenta de se tirer d'embarras en offrant de convoquer, pour délibérer sur la nécessité d'appeler un nouveau concile, les prélats de toute la chrétienté. Les résolutions prises à Mayence furent discutées de nouveau dans une diète tenue à Francfort, et confirmées
1444. enfin dans celle de Nuremberg.

Durant ces opérations, Frédéric avoit gardé une neutralité apparente; mais comme il désiroit d'être couronné à Rome, il faisoit des vœux pour la dissolution du concile de Bâle. Dans son voyage en Suisse, il invita les pères du concile à se réunir à Eugène IV, et il refusa de recon-

noître Félix V, qui tenta de le gagner en lui offrant, avec une dot de deux cent mille couronnes, la main de Marguerite sa fille (1), qui étoit la plus belle princesse de son temps. Il paroît aussi que Frédéric se concilia la confiance d'Eugène, par les soins de son sécrétaire, le célèbre Æneas Sylvius, qu'il envoya à Rome, du consentement des électeurs, sous prétexte d'obtenir de ce pape qu'il se rendît aux vœux du corps germanique. Chap. XVI. 1441—1452.

Instruit des sentiments secrets de l'empereur, Eugène IV, loin d'approuver les propositions de la diète, ne craignit pas de prononcer une sentence de déposition contre les électeurs de Trèves et de Cologne, qui s'étoient montrés fort attachés aux opinions du concile de Bâle; et il conféra leurs siéges à Jean, évêque de Cambrai, et à Aldophe, prince de Clèves. Cette mesure arbitraire excita une indignation générale en Allemagne. Les électeurs déposés en appelèrent à l'empereur et à l'Empire. En conséquence, il se forma, à Francfort, une nouvelle confédération. Les électeurs s'engagèrent à ne point se soumettre à l'autorité d'Eugène IV, qu'il n'eût reconnu la supériorité des conciles généraux sur les Papes; qu'il n'eût convoqué, soit à Cons- 1446.

(1) Cette princesse étoit veuve de Louis d'Anjou, roi titulaire de Naples.

Chap. XVI. 1441—1452.

tance, soit à Strasbourg, soit à Worms, soit à Mayence, soit à Trèves, un nouveau concile, qui s'ouvriroit le 1.er mai de l'année suivante; qu'il n'eût approuvé tous les décrets du concile de Bâle, acceptés par Albert II; et enfin, qu'il n'eût annullé toutes les innovations faites depuis la neutralité. Cet accord fut fait en secret; et les six conseillers auxquels on le communiqua, jurèrent de ne point le divulguer; mais Frédéric, qui n'étoit pas lié par un pareil serment, chargea Ænéas Sylvius d'en instruire Eugène IV, auquel il recommanda d'user de modération. Cependant, le Pape traita avec hauteur et mépris les ambassadeurs de l'Empire. Les électeurs en furent si outrés, que dans une diète tenue à Francfort, ils montrèrent quelques dispositions à reconnoître Félix V. La médiation de Frédéric et l'habileté de son secrétaire prévinrent une nouvelle rupture. Æneas Sylvius parcourut l'Allemagne, et par des promesses et des présents (1), il gagna l'archevêque de Mayence, le premier membre du collége électoral, et l'électeur de

(1) Æneas Sylvius, qui nous a laissé les détails de cette singulière négociation, détails qui nous ont fourni la plus grande partie de ce que nous en rapportons, dit que les sommes qu'il remit aux électeurs furent avancées par Frédéric, à qui Nicolas V les remboursa. *Æn. Sylv. Hist. rerum Fred. III.*

Brandebourg. Il obtint le consentement de ces princes pour qu'on modifiât l'accord, et que, selon son expression, on en ôtât « le poison », c'est-à-dire, les articles et les expressions injurieux au Pape. Frédéric, malgré l'opposition des électeurs de Trèves, de Cologne et de Saxe, fit résoudre d'envoyer une autre ambassade à Rome. Æneas Sylvius, qui accompagna les ambassadeurs, gagna les cardinaux par les moyens qui lui avoient si bien réussi en Allemagne. Ses arguments et ses exhortations portèrent le Pape à consentir aux principales conditions que les électeurs avoient proposées. Eugène IV reçut favorablement alors les ambassadeurs allemands. Il publia une bulle par laquelle il promit de réintégrer, lorsqu'ils seroient rentrés dans l'obéissance, les électeurs déposés, de recevoir les décrets du concile de Constance, comme ses prédécesseurs l'avoient fait, et de tenir un nouveau concile dans vingt-huit mois. Il reconnut l'*autorité*, mais non la *suprématie* des conciles généraux; enfin, il fit aussi la promesse d'envoyer en Allemagne un légat avec pouvoir d'entrer en accommodement au sujet des décrets du concile de Bâle, adoptés par la diète, et d'accepter une compensation pour la diminution des revenus du Saint-Siége. Les princes allemands satisfaits de cette déclaration reconnurent Eugène IV, et renoncèrent à la neutralité.

Chap. XVI. 1441—1452.

Le souverain pontife ne survécut que peu de jours à sa réconciliation avec le corps germanique. Nicolas V, qui lui succéda, ayant affecté beaucoup d'empressement à compléter le grand ouvrage commencé par son prédécesseur, fut reconnu par l'empereur et les princes de l'Empire, et envoya un légat en Allemagne. Avec le secours de Frédéric, il fit modifier quelques-uns des articles les plus contraires aux intérêts de la cour de Rome; et la contestation se termina par la promulgation du célèbre concordat d'Aschaffenbourg. La déclaration d'Eugène IV au sujet des conciles, fut confirmée; mais on fit revivre les annates et quelques-autres droits. Ainsi, l'espérance des princes qui vouloient réformer les abus de l'Église, fut déçue. On n'eut aucun égard à leurs représentations, et l'influence de l'empereur fit approuver l'acte. Ce fut peu de temps après que les pères du concile sortirent de Bâle. Frédéric ayant révoqué les saufs-conduits qui leur avoient été accordés, et les ayant menacés de les mettre au ban de l'Empire, s'ils demeuroient encore en session, ils se rendirent à Lausanne. Il se tint à Lyon une assemblée où assistèrent, d'une part, les ambassadeurs de France et d'Angleterre, ainsi que ceux des électeurs de Cologne et de Saxe, et de l'autre, le cardinal d'Arles qui avoit présidé le concile de Bâle. Cette assemblée engagea Félix V à abdiquer; et celle de Lausanne élut

Le 15 Fév. 1447.

1448.

ou reconnut Nicolas V, puis ses membres se séparèrent.

On a reproché avec beaucoup de force à Frédéric d'avoir, en cette occasion, sacrifié l'Allemagne au désir qu'il avoit de se concilier la bienveillance du Pape. Mais si, d'un côté, l'on considère les demandes exagérées des électeurs, et de l'autre, le parti pris par la cour de Rome de résister à toute innovation, si l'on fait attention au peu de puissance de Frédéric et au peu de fond qu'il devoit faire sur l'appui de l'Empire, on doit bien plus l'applaudir d'être parvenu à persuader aux deux partis de renoncer respectivement à quelques-unes de leurs prétentions, que le blâmer d'avoir terminé une contestation qui auroit prolongé le schisme de l'Église, et peut-être exposé ce prince à se voir enlever la couronne impériale.

Dans le cours de ces événements, Frédéric étoit entré en négociation pour obtenir la main d'Éléonore, fille d'Édouard, roi de Portugal, et nièce d'Alphonse, roi de Naples. Ayant rétabli la tranquillité en Allemagne et dans ses propres états, il désira d'aller à Rome, pour y recevoir la couronne impériale et la bénédiction nuptiale des mains du Pape. C'étoit la coutume que le roi des Romains entrât en Italie à la tête d'une nombreuse armée, et qu'après s'être fait couronner roi de Lombardie, à Monza, par l'archevêque de Milan, il se rendît dans la capitale du monde

Chap. XVI. 1441—1452. chrétien. La situation de l'Italie paroissoit s'opposer à ce qu'un prince qui avoit si peu de troupes à ses ordres, suivît une telle coutume. Les états de cette contrée étoient sortis de l'anarchie où ils avoient été plongés si long-temps. Ils avoient même posé les bases du système politique qui a donné naissance au droit des gens, et établi la balance du pouvoir en Europe. Les petites seigneuries et les républiques qui étoient presque sans territoire, avoient cessé d'exister, ou elles n'avoient plus aucune influence. Les principaux souverains de l'Italie étoient alors le Pape, le roi de Naples et de Sicile, les républiques de Venise et de Florence, et les ducs de Milan et de Savoie.

Les guerres entreprises pour la possession du Milanais tiennent une place considérable dans l'histoire. Philippe Marie, dernier prince de la
1447. maison de Visconti, étant mort sans enfants légitimes, sa succession fut convoitée par divers prétendants. Frédéric, considérant le duché de Milan comme un fief impérial qui étoit devenu vacant, soutint les droits de l'Empire. Charles, duc d'Orléans, le réclama, comme fils de Valentine, sœur du feu duc. Alphonse, roi d'Aragon et de Naples, le demanda, en s'appuyant sur un testament supposé. Les Vénitiens, qui avoient étendu considérablement leurs états de terre-ferme, désiroient d'acquérir Crémone, Lodi et Plaisance.

La maison de Savoie vouloit recouvrer Verceil que Philippe Marie lui avoit enlevé, et s'approprier Novarre, Alexandrie et Tortone. Les habitants du Milanais étoient divisés en autant de partis qu'il y avoit de princes qui prétendoient à la souveraineté de ce pays. La capitale aspiroit à former une république indépendante. Les autres villes, et particulièrement Pavie et Parme, désiroient d'en faire autant. Asti reconnoissoit l'autorité du duc d'Orléans; Novarre et Verceil s'étoient soumis à celle du duc de Savoie. L'armée de Venise étoit au centre du pays, et occupoit Crémone, Lodi et Plaisance. Le parti d'Alphonse tenoit la Rochette et la citadelle de Milan. Enfin, les troupes de la république de Florence et celles du roi de Naples, alliés de Venise, se montroient sur les frontières.

Ces prétentions opposées menaçoient d'opérer le démembrement du Milanais, lorsqu'un soldat de fortune, qui avoit épousé Blanche Marie, fille naturelle de Philippe Marie, mais dont le droit le plus réel étoit celui de l'épée, s'empara de ce duché. François Sforce étoit fils naturel de Jacomuzzo Sforce, condottieri ou chef de mercenaires, qui de la condition de simple paysan, parvint au plus haut grade militaire, au service de Jeanne seconde, reine de Naples. Quoiqu'il ne fut âgé que de vingt-quatre ans à la mort de son père, dont il avoit la bravoure et les talents,

Chap. XVI. 1441—1452.

il lui succéda dans le commandement des aventuriers qui suivoient ses drapeaux. Il se signala dans les guerres que se firent pour la couronne de Naples, Alphonse d'Aragon, et les princes de la maison d'Anjou. Devenu général des troupes que le pape, et les républiques de Venise et de Florence mirent concurremment sur pied contre Philippe Marie, il défit en plusieurs rencontres les troupes milanaises; mais, soit qu'il fût mécontent de la ligue, soit que le duc de Milan lui fît plus d'avantages, il passa à son service, et la victoire l'y suivit. Le soupçonneux Philippe Marie lui témoigna tantôt de la confiance, tantôt de la défiance. François Sforce commanda quelquefois les troupes du duc, et quelquefois aussi il se rangea du côté de ses ennemis. Il négocioit avec lui, quand la mort soudaine de ce prince offrit à l'heureux aventurier l'occasion de s'approprier ses états.

Le sénat de Milan, dans la crise où il se trouvoit, ne vit d'autre parti à prendre pour assurer l'existence de la république qui venoit d'être fondée, que de donner le commandement de ses troupes à Sforce dont, ainsi que de coutume, la victoire accompagna les drapeaux. Il prit Pavie et Plaisance; il défit la flottille vénitienne sur le Pô, et, dans une des actions les plus mémorables de ce temps, il tailla en pièces l'armée de Venise, sous les murs de Caravaggio. Ses rapides succès,

et peut-être des projets qu'il ne sut pas renfermer en son sein, excitèrent la jalousie du sénat qui voulut lui enlever le commandement. En conséquence, Sforce s'attacha aux Vénitiens, dont il obtint l'appui, en leur promettant la cession du pays situé sur la rive orientale de l'Adige, et il tourna ses armes contre le gouvernement de Milan. Malgré l'opposition de la maison de Savoie, et la défection de ses principaux partisans, il tint sur pied une puissante armée. En deux campagnes, il se rendit maître des meilleures places du Milanais; et enfin, il en bloqua la capitale. Ces avantages lui enlevèrent ses alliés, les Vénitiens, qui se liguèrent avec les citoyens de Milan. Il conclut alors un traité avec le duc de Savoie et la république de Florence. Ayant empêché les troupes vénitiennes de faire entrer des secours dans Milan, il réduisit la place à une telle extrémité, que le peuple s'étant soulevé, contraignit le gouvernement à reconnoître Sforce pour souverain. Il fit son entrée dans cette ville le 26 février 1450, et sa prudence et son habileté lui conservèrent une souveraineté qu'il avoit acquise par son courage et ses talents.

La république de Venise, en prenant part à toutes les querelles qui avoient agité l'Italie, et en joignant l'héroïsme à la perfidie et à la cruauté, étoit parvenue à renverser complétement la maison de Carrare, et à s'en approprier les pos-

sessions étendues. Les ducs de Milan avoient aussi contribué à son agrandissement, par les cessions qu'ils lui avoient faites, et elle avoit démembré plusieurs autres états. L'inquiétude que Sforce lui donnoit la fit affecter un grand dévouement pour l'empereur. Mais, craignant qu'il ne réclamât, comme des fiefs de l'Empire, les acquisitions qu'elle venoit de faire, elle refusa de le laisser entrer avec une armée, ou même avec une escorte militaire considérable, dans ses états, quoiqu'elle offrît de lui rendre les plus grands honneurs à son passage. Florence, qui acquéroit alors de la célébrité, se conduisoit d'après les mêmes principes que Venise. Quant à la maison de Savoie, ses possessions étoient trop éloignées pour qu'elle pût favoriser ou traverser les desseins de Frédéric.

Les violentes contestations qu'avoient eues l'une contre l'autre les maisons d'Anjou et d'Aragon, et qui avoient, durant l'espace de dix ans, ensanglanté le royaume de Naples, avoient été terminées par les avantages qu'avoit obtenus Alphonse-le-Magnifique, roi d'Aragon et de Sicile. Ce prince, qui s'acquit l'amour des Napolitains, prit part aux querelles qui agitèrent l'Italie septentrionale. Il avoit été fréquemment en guerre contre Philippe Marie Visconti ; et à l'époque où est parvenue cette histoire, il étoit entré dans une ligue avec le Pape, les Véni-

tiens et les Florentins contre Sforce. Il avoit entretenu avec la maison d'Autriche des relations d'amitié qui s'étoient fortifiées par le projet de mariage entre la princesse de Portugal, sa nièce, et l'empereur. Ce fut le premier souverain de l'Italie qui se montra disposé favorablement pour le chef de l'Empire, et qui voulut réellement faciliter son voyage dans cette contrée.

Il restoit à surmonter un grand obstacle, qui provenoit de la conduite et des intentions du Pape. Couronner un empereur étoit un honneur dont Nicolas V désiroit de jouir; mais ce souverain pontife appréhendoit qu'un jeune monarque uni au roi de Naples par les liens du sang et de l'amitié, ne voulût suivre l'exemple de ses prédécesseurs, en tentant de se rendre maître de Rome, et faire revivre les droits de l'Empire sur le patrimoine de Saint-Pierre. De ridicules prophéties venoient encore ajouter à ses craintes; on disoit tantôt qu'au mois de mars suivant, le Pape mourroit ou seroit mis en prison, tantôt que Frédéric III devoit s'emparer de Rome. Dans cet état de choses, Nicolas V cessa d'ambitionner l'honneur de recevoir un tel hôte. Il envoya même à l'empereur, des ambassadeurs pour le détourner d'entreprendre son voyage, en lui représentant que les vivres étoient rares en Italie, et que les chemins y étoient impraticables en hiver. Mais, employant tour-à-tour les menaces, les pro-

Chap. XVI. 1441—1452. messes, les raisonnements, et se servant de l'arme du ridicule, Æneas Sylvius, qui connoissoit la foiblesse du Pape, vainquit sa résistance. Comme Frédéric avançoit toujours, le Saint-Père finit par consentir à le recevoir à Rome, et même il affecta vivement de désirer sa présence.

L'empereur, accompagné d'Albert son frère, de Ladislas, son pupile, et d'une foule de princes et de prélats allemands, étoit parti de Gratz
1451. sur la fin de l'année, avec une escorte de cavalerie. Il traversa Vérone, Padoue et Ferrare. Lorsqu'il fut arrivé dans cette dernière ville, François Sforce lui demanda l'investiture du Milanais, comme celle d'un fief impérial, et l'invita à venir, selon l'ancienne coutume, recevoir la couronne de fer à Monza. Frédéric ne voulant pas renoncer à ses prétentions sur le duché de Milan, ou considérant une telle condescendance, s'il l'avoit eue, comme un avilissement de la dignité impériale, n'accepta point la proposition, et continua son voyage par Bologne et Florence. Il rencontra sa future épouse à Sienne, et avant d'entrer dans les états de l'Eglise, il prêta serment de fidélité, ou plutôt d'obéissance au pape. (1)

(1) Voici la teneur de ce serment : « Moi, Frédéric, » roi des Romains, je promets et jure par le Fils, par le » Père et par le Saint-Esprit, par le bois de la vraie

Les Italiens prodiguèrent à Frédéric tous les témoignages de respect dus à sa haute dignité. Un témoin oculaire dit que les Padouans se prosternèrent à ses pieds, et que si la divinité étoit descendue sur terre, ils n'auroient pu lui rendre de plus grands honneurs. Cependant, malgré tous ces hommages, la foiblesse de son escorte l'exposa au mépris d'une populace licencieuse. Un violent tumulte éclata à Viterbe, à l'instant même où il traversoit cette ville avec le plus grand appareil. Lorsqu'il approcha du palais qui avoit été préparé pour le recevoir, quelques jeunes gens, placés dans un lieu élevé, et ar-

» Croix, et par les reliques des Saints, que si, par la » permission du Seigneur, je vais à Rome, j'élèverai » de tout mon pouvoir la sainte Eglise, et sa Sainteté » qui préside sur elle. Le Saint-Père ne perdra ni la vie, » ni aucun membre, ni l'honneur, par mon conseil, de » mon consentement, ni d'après mes instances. Je ne » ferai, sans son aveu, dans la ville de Rome, aucune » loi, ou je ne rendrai aucun décret concernant des » choses qui appartiennent au Saint-Père ou aux Ro- » mains. Toute partie du patrimoine de saint Pierre » qui pourra tomber entre mes mains, je la remettrai à » sa Sainteté; et celui à qui je confierai l'administra- » tion du royaume d'Italie, jurera d'assister, de tout » son pouvoir, le Saint-Père, à défendre le patrimoine » de saint Pierre. Que Dieu m'assiste, et que ses saints » Evangélistes en fassent autant. » *Fugger, p. 575.*

Chap. XVI. 1441—1452. més de crocs de fer, enlevèrent le drap d'or qu'on portoit sur sa tête, et dans les efforts qu'ils firent, ils le mirent en pièces. Quelques-uns des soldats du pape voulurent arrêter le cheval de l'empereur, et d'autres, plus hardis encore, tentèrent de faire tomber son chapeau, qui étoit orné d'un joyau de prix. Au milieu de ce tumulte, Frédéric, avec plus de vivacité que ne paroissoit en comporter son caractère flegmatique, se tourne vers les légats et dit : « Nous » repousserons la force par la force. » Arrachant un bâton que tenoit un de ses domestiques, il se tire des mains des assaillants, puis il pousse son cheval, et chargeant la populace, il renverse tout ce qui se trouve sur son passage. Les légats suivent son exemple, et les officiers de sa suite mettant l'épée à la main, se jettent au milieu de la foule. Il fallut une heure entière pour la disperser. Le gouverneur, qui étoit neveu du pape, fit emprisonner plusieurs des plus mutins ; mais Frédéric demanda et obtint leur pardon (1).

De Viterbe, l'empereur se rendit à Rome. Le sacré collége vint le recevoir à quelque distance de cette capitale. Frédéric passa la nuit sous une
1452. tente, hors des murs, et fit son entrée le lendemain matin. Lui-même, et toutes les personnes

(1) *Heiss, Lib.* 3, *c.* 2.

de sa suite se soumirent à baiser la main et le pied du pape, qui, environné de toute la pompe du chef de l'église, et entouré de tous les cardinaux, étoit assis sur un trône d'ivoire. Le 16 mars, Frédéric reçut la couronne de Lombardie des mains de Sa sainteté, et le 19, la couronne impériale, ainsi que la bénédiction nuptiale. (1) A l'instant même, le pape et l'empereur ratifièrent le concordat d'Allemagne; puis Frédéric s'étant rendu sur le pont du Tibre, y arma chevaliers Albert, son frère, Ladislas, son pupile, et trois cents jeunes seigneurs.

En quittant Rome, l'empereur alla à Naples, où Alphonse le reçut avec toute l'affection d'un parent, et le respect dû au chef de l'Empire. A la persuasion de ce prince, il osa consommer enfin son mariage, ce qu'avec le flegme et la superstition qui le caractérisoient, il avoit différé jusque là, de peur que si son épouse lui donnoit un enfant conçu en Italie, il ne ressemblât aux Italiens. Après avoir passé quelque temps en des carousels et en des fêtes nuptiales, Frédéric fut rappelé en Allemagne par les troubles qui commençoient à s'élever en Autriche, en Bohême et en Hongrie. A Ferrare,

(1) Ce prince a été appelé Frédéric IV et Frédéric V; mais il prenoit, à juste titre, le nom de Frédéric III.

Chap. XVI.
1441—1452.

il investit Borso d'Est des duchés de Modène et de Reggio, et arma chevalier Galéas Sforce, qui lui apporta de magnifiques présents, et lui fit, de la part de son père, des protestations de respect et de soumission. L'empereur ayant descendu le Pô, trouva la flotille vénitienne à l'embouchure de ce fleuve. Il monta sur le Bucentaure, et fut conduit avec le plus grand appareil à Venise, où il passa en fêtes dix jours, après lesquels il se rendit à Gratz. (1)

Frédéric s'étant assuré la couronne impériale en la recevant des mains du pape, rétablit pour les princes de la maison, le titre d'archiduc auquel Rodolphe IV avoit été forcé de renoncer. Il les plaça de la sorte entre les électeurs et les autres princes de l'Empire. L'acte par lequel il leur accorda le titre d'archiduc, eut pour base des lettres-patentes de Jules-César et de Néron, et les diplômes de Frédéric I[er]., de Henri VI et de Frédéric II, en faveur de la branche de Bamberg, diplômes que Rodolphe de Hapsbourg avoit confirmés, lorsqu'il avoit investi des états autrichiens ses deux fils. En vertu de cet

(1) *Æneas Sylvius, Hist. Fred. passim.* — *Paulus Jovius.* — *Ebendorf.* — *Gerard de Roo.* — *Fugger.* — *Struvius.* — *Heiss.* — *Barre.* — *Giannone.* — *Corio, Storia di Milano.* — *Muratori.* — Pfeffel.

acte, les archiducs devoient être censés avoir obtenu l'investiture de leurs domaines, lorsqu'ils l'avoient demandée trois fois. Ils ne devoient pas être requis de passer les limites de leurs états, où ils pouvoient se montrer couverts du manteau royal, portant en tête la couronne ducale, surmontée du diadème impérial et de la croix, et enfin, tenant un bâton de commandement à la main. Ils devinrent, par le droit de leur naissance, conseillers privés de l'empereur, et leurs états ne durent point être mis au ban de l'Empire. Toute attaque contre leur personne dut être punie comme un crime de haute trahison. Il fut défendu de les appeler en combat singulier. Ils furent exempts de l'obligation de se rendre à la diète, et de supporter toute charge publique, excepté l'entretien de douze hommes pendant un mois, pour combattre les Turcs en Hongrie. Ils furent autorisés à lever des impôts, à donner des lettres de légitimation, à créer des titres de comte, de baron, et à donner d'autres titres inférieurs. Au défaut de la ligne masculine, les femmes purent succéder à la couronne, et faute d'héritiers quelconques, les archiducs furent autorisés à disposer de leurs biens par testament. Toute terre de l'Empire put être aliénée en leur faveur. Enfin, leurs sujets ne devoient pas être attirés hors de leur territoire, soit pour être poursuivis en justice, soit

Chap. XVI. 1441—1452.

pour porter témoignage, soit pour recevoir une investiture de fief. (1)

---

(1) Nous ne pouvons renvoyer à aucune autorité le lecteur curieux de connoître les lettres-patentes de Jules-César et de Néron; mais on peut trouver les diplômes des deux Frédéric, de Henri et de Rodolphe, dans *Fugger*, *p.* 177, 184 *et* 196; dans *Lambacher*, *Oesterreichisches interregnum*, *App. n.°* 1, 2, 103, 106; et celui de Frédéric III, dans l'édition de l'*Hist. rer. Fred.* d'*Æneas Sylvius*, par Boecler. Fugger a donné, p. 183, la gravure des quatre couronnes que les ducs d'Autriche ont portées à diverses époques.

CHAPITRE XVII.

1452 — 1475.

CONTESTATIONS que fait naître la succession de LADISLAS POSTHUME. — Guerres que FRÉDÉRIC soutient contre ALBERT, son frère. — Mort d'ALBERT. — FRÉDÉRIC fait échouer les efforts de l'Electeur Palatin et des autres Princes qui veulent lui arracher la couronne impériale. — Les Turcs font une irruption en Allemagne.

NOUS avons retracé les contestations que Frédéric eut à soutenir contre les états d'Autriche, de Hongrie et de Bohême, et les embarras où il se jeta en refusant de rendre Ladislas, son pupile, aux sujets de ce prince. Son règne, depuis son retour d'Italie, ne fut qu'une suite de contrariétés et de revers. Chap XVII. 1452—1475.

A la mort du comte de Cilly, Frédéric réclama les biens de ce seigneur, comme faisant partie du duché de Stirie, et en vertu des anciens pactes de famille. Ladislas les lui disputa, comme descendant de la sœur du feu comte. L'empereur, lorsqu'il eut appris que ce dernier n'étoit plus, se rendit à Cilly, à la tête d'un corps de deux cents chevaux, et s'empara de la place, Nov. 1456.

Chap.XVII 1452—1475.

après avoir corrompu Jean de de Wickowitz, qui en étoit gouverneur; mais cet officier ayant des biens en Hongrie, se laissa facilement gagner par Ladislas. Reparoissant avec des forces supérieures, il tenta de surprendre Frédéric, qui eut beaucoup de peine à se réfugier dans le château. Le monarque perdit son sceau et son trésor, qui étoit considérable; et son chancelier et la plus grande partie des personnes de sa suite furent faits prisonniers. Le gouverneur tint l'empereur assiégé pendant huit jours, au bout desquels l'approche d'un corps de troupes stiriennes permit à ce prince de faire retraite. Ladislas se mit ainsi en possession de la ville, de la forteresse et du comté de Cilly, qu'il conserva jusqu'à sa mort: Frédéric les incorpora depuis au duché de Stirie, en héritant des états autrichiens. (1)

La mort de Ladislas posthume auroit vraisemblablement procuré, à un prince d'un caractère plus décidé et plus entreprenant que Frédéric, les couronnes de Hongrie et de Bohême; mais cet événement le plongea dans des embarras qui finirent à peine avec sa vie. La violation récente de la loi qui régloit l'ordre de succession, servit, ainsi que les pactes faits entre les différentes branches de la maison d'Autriche, de prétexte à de nouvelles querelles. Frédéric, qui étoit

(1) *Fugger*, *p.* 635. — *Gerard de Roo*, *p.* 208.

chef de cette maison, réclama en conséquence tout le pays dont elle portoit le nom. Albert, son frère, et Sigismond, son neveu, s'y opposèrent fortement. Après une violente altercation, il fut décidé, par les états, que l'empereur auroit la Basse-Autriche, et Albert la haute, que Sigismond posséderoit cette partie de la Carinthie qui est voisine du Tirol, et que Vienne seroit la résidence des trois frères. Cette décision humiliante, que Frédéric ne put prévenir, fut suivie d'une plus grande mortification pour lui. Elle eut lieu au sujet de la succession aux deux couronnes de Hongrie et de Bohême.

Chap XVII. 1452—1475.

Mai 1458.

Un grand nombre de princes prétendoient à la couronne de Bohême. Les compétiteurs étoient Guillaume, duc de Saxe, et Casimir, roi de Pologne, qui avoient épousé, l'un, Anne, sœur aînée du feu roi, et l'autre, la plus jeune; c'étoient Albert, frère de Frédéric, et Sigismond, comte du Tirol. Enfin, le roi de France tâcha, en promettant de payer les dettes de la Bohême, et de faire exempter de tout impôt ce royaume pendant sept ans, de gagner les états en faveur d'un de ses fils, ou d'un prince qui recevroit la main de Marguerite, sa fille. (1) Frédéric se persuada, qu'en vertu

(1) Marguerite de France avoit été promise à Ladislas Posthume; mais la mort de ce prince empêcha la célébration du mariage.

Chap. XVII. 1452—1475.

des pactes de famille avec la maison de Luxembourg, et qu'en sa double qualité de chef de la maison d'Autriche et de l'Empire, qui pouvoit disposer de la Bohême comme d'un fief vacant, il n'avoit à craindre aucun de ces concurrents, quelque redoutable qu'il fût. A la vérité, il avoit mis dans ses intérêts un parti nombreux de Catholiques.

Le régent de Bohême n'eut pas de peine à faire avorter le dessein de Frédéric. Les états s'étant assemblés à Prague, George Podiébrack leur proposa de différer l'élection d'un roi jusqu'au jour de la Pentecôte, époque où finissoit sa régence. Personne n'osa soutenir une opinion contraire à celle d'un homme qui disposoit de l'armée, et dont la capitale avoit, ainsi que le parti des Calixtins, épousé la cause. En conséquence, les états se séparèrent sur ce prétexte frivole, et ils se réunirent au jour indiqué par le régent. Dans un discours éloquent, Kokyczana, prêtre calixtin, qui avoit beaucoup d'influence et de popularité, et que Podiébrack avoit défendu contre Sigismond, proposa à la diète de ne point appeler un prince allemand, mais d'élever sur le trône un roi de la nation, un roi qui en connût le langage, les lois et les mœurs. Louant ensuite avec chaleur le patriotisme, le courage et les talents de Podiébrack, il invita l'assemblée à l'élire. Ce discours entraîna ceux à qui les brillantes qualités du régent ne faisoient

point ombrage, ou que son pouvoir n'effrayoit point; et les suffrages unanimes des états décernèrent la couronne à Podiébrack, de préférence à un empereur et à deux rois. Il fut inauguré le même jour, au château de Prague, et il conserva sa dignité, malgré tous les efforts de ses ennemis intérieurs et extérieurs, et contre tous les foudres du Vatican. Chap. XVII. 1452—1475. 7 Mai 1458.

Indigné de voir qu'un seigneur bohémien l'avoit emporté sur lui, Frédéric voulut soutenir ses prétentions par la force des armes; mais il ne tira que peu de secours des états d'Allemagne, et ne fut que foiblement secondé par les Catholiques de Bohême, qui fondoient peu d'espoir sur un prince qui avoit si peu de résolution. Occupé de dissensions qui s'étoient élevées en Autriche, et désirant d'obtenir la couronne de Hongrie, il abandonna des droits qu'il ne pouvoit faire valoir, et même il réclama l'assistance de celui qui avoit obtenu la préférence. Dans une conférence tenue à Brinn, il donna l'investiture du royaume de Bohême à George, et les deux souverains conclurent un traité d'alliance 1459. défensive contre tous leurs ennemis, excepté contre le pape. (1)

Frédéric se présenta lui-même comme pré-

(1) *Pelzel*, *p.* 443 - 448. — *Anon. Chron. Aust. cap.* 25. — Dumont, *T. III*, *P.* 1, *p.* 259.

Chap. XVII. 1452—1475.

tendant au trône de Hongrie. Ses prétentions étoient fondées sur la possession de la couronne de Saint-Etienne, qu'il retenoit depuis dix-huit ans; mais il avoit peu de partisans. La nation hongroise étoit divisée en deux grands partis. L'un, dévoué à la maison du célèbre Huniade, avoit son beau-frère Michel Silagni pour chef. L'autre en avoit deux; Ladislas de Gara, palatin du royaume, et Nicolas de Wilac, vayvode de Transilvanie, qui aspiroient également à la couronne, mais qui se réunissoient contre le premier parti. Les états s'assemblèrent à Bude, sous la présidence du Palatin, qui avoit amené des forces considérables. En même temps, Silagni, qui étoit à la tête de quarante mille hommes, s'avança vers Pest, ville située sur la rive opposée du Danube. Le légat du pape engagea tous les partis à procéder à l'élection d'un roi, et Silagni proposa Mathias Corvin. Les états qui étoient soumis à l'influence du Palatin et du vayvode, rejetèrent avec mépris le jeune candidat, et annoncèrent le dessein de se séparer.

Le 24 Janv. 1459.

Dans cette conjoncture, une forte gelée permit à Silagni de faire passer le Danube à son armée. Les états, effrayés par la présence de quarante mille hommes, élurent Mathias, d'une voix unanime, et vu la jeunesse et la captivité (1) de ce

(1) Mathias avoit été transféré de Vienne à Prague,

prince, ils remirent l'administration des affaires entre les mains de Silagni. Mathias, qui étoit prisonnier à Prague, obtint bientôt sa liberté, en promettant d'épouser la fille de Podiébrack, et de conclure un traité d'alliance entre les deux royaumes, et en payant une somme de quarante mille ducats. Il fut reçu avec joie par les Hongrois, et le premier acte de son règne fut d'envoyer demander la couronne de Saint-Etienne à Frédéric, le menaçant de lui déclarer la guerre en cas de refus. L'empereur, excité par le parti qui avoit eu le dessous, et méprisant la jeunesse et l'inexpérience de Mathias, rejeta sa demande, et prit les mesures nécessaires pour enlever le trône à celui qu'il appeloit dédaigneusement un roi-enfant. Ses espérances sembloient fondées. La Hongrie, déchirée intérieurement par des factions, se voyoit menacée d'une invasion par les Turcs, et étoit exposée aux ravages de hordes de Bohémiens, commandées par Giskra, et qu'Elisabeth avoit appelées. Ces étrangers, qui s'étoient établis dans un district montagneux et voisin de la Pologne, possédoient Cassovie, Sceputz, et plusieurs autres places importantes. Ils s'y fortifièrent, et y accrurent leur influence au moyen des intelligences secrètes qu'ils

par ordre de Ladislas, et à la mort de ce prince, il étoit demeuré sous la garde de George Podiébrack.

Chap. XVII. 1452—1475.

entretinrent avec les mécontents. Plus d'une fois ils avoient rendus vains les efforts du brave Huniade ; et à l'époque où est parvenue cette histoire, on voyoit fréquemment, du haut des murs de Bude, le feux de leurs postes avancés.

L'empereur, que ces circonstances favorisoient, envoya en Hongrie un corps de cinq mille hommes, auquel le vayvode de Transilvanie et d'autres magnats très-puissants, joignirent leurs forces. Dans cette conjoncture critique, Mathias donna des preuves du courage et de la résolution qui ont signalé les actes de son règne. Il convoqua les états, et les fit consentir à la levée de trois armées; la première, pour couvrir la frontière du côté de la Turquie; la seconde, pour contenir les Bohémiens, et la troisième, pour marcher contre les Autrichiens. Il se livra, à Kormund en Stirie, une bataille où ces derniers remportèrent une victoire complète, succès qui ne fut d'aucune utilité à Frédéric. Craignant ses propres auxiliaires, ou déjà fatigué de la guerre, ce monarque rappela ses troupes, laissant les magnats mécontents faire leur paix avec Mathias. Lui-même, incapable de soutenir seul les efforts de son rival, et engagé dans une guerre civile en Autriche, il conclut une trève, par laquelle il promit de rendre la couronne de Saint-Etienne, moyennant une

somme qui seroit fixée dans une prochaine diète. (1) Chap. XVII.

Les articles du traité par lequel Frédéric et Albert avoient partagé l'Autriche entr'eux, donnèrent lieu à de nouvelles contestations. Bientôt Frédéric devint odieux aux citoyens, et l'orgueilleuse noblesse autrichienne signala cet esprit inquiet qui est propre aux gouvernements féodaux, sous un monarque indolent. Le mécontentement, étant fomenté par Albert, éclata promptement en guerre ouverte, et quoique la médiation du roi de Bohême eût opéré une réconciliation, aucun des deux partis ne désiroit sincèrement le maintien de la paix. L'empereur étoit indigné des restrictions mises à son autorité; et la rapacité d'Albert n'étoit point satisfaite de ce qu'il avoit eu dans le partage des états autrichiens. Il s'ensuivit les plus violentes commotions. Toute l'Autriche fut un théâtre de discorde, et la capitale même fut partagée en deux factions ennemies. Le sénat et les plus modérés d'entre les bourgeois, tenoient pour l'empereur; mais la populace, dirigée par le bourgmestre Hulzer, démagogue turbulent, avoit épousé la cause d'Albert. 1452—1475.

Frédéric, craignant pour la sûreté de l'impératrice et de Maximilien, son fils, qui étoient

(1) *Bonfinius, dec. Lib. IX.*

dans la citadelle, parut aux portes de Vienne, avec un corps de cavalerie stirienne. Par ses discours et ses promesses, il parvint à gagner ses adversaires les plus violents, et après des pourparlers, qui durèrent trois jours, il fut reçu dans la ville. Cependant, comme il rejeta quelques-unes des demandes que les mécontents lui avoient faites, la populace se souleva de nouveau, pilla les maisons des partisans de l'empereur, et le contraignit à se réfugier dans la citadelle, qu'elle investit, après avoir adressé une déclaration de guerre en forme à Frédéric. Albert, étant accouru à Vienne, traita avec les insurgents, et prit la conduite du siége. L'empereur, quoiqu'il n'eût avec lui que deux mille hommes, témoigna la résolution de s'ensevelir sous les ruines de la place, plutôt que de se rendre à des sujets rebelles. Il en appela aux états de l'Empire. Ils étoient assemblés à Nuremberg, lorsqu'un messager vint leur annoncer, de sa part, qu'il n'avoit plus de vivres que pour trois semaines. Les états se montrèrent disposés à le soustraire au danger qui le menaçoit; mais la lenteur accoutumée de leurs mesures auroit rendu leurs résolutions vaines, si George Podiébrack n'avoit promptement envoyé son fils vers Vienne, avec cinq mille hommes, et s'il ne l'avoit suivi lui-même à la tête de huit mille. Ce secours, arrivé à propos, sauva l'empereur. Les deux partis soumirent

la contestation à l'arbitrage du roi de Bohême. Ce prince prononça que des deux côtés on remettroit en liberté les prisonniers, qu'Albert rendroit les places et pays qu'il occupoit, et qu'il jouiroit, l'espace de huit ans, du gouvernement de la Basse-Autriche, à condition qu'il paieroit annuellement, à son frère, une somme de quatre mille ducats.

Après cet accord, Frédéric alla, escorté de mille cavaliers bohémiens, à la rencontre de son libérateur, qu'il trouva à Corn-Neubourg. Il lui témoigna sa reconnoissance en conférant plusieurs priviléges au royaume de Bohême, et en élevant les deux fils de Podiébrack à la dignité de princes de l'Empire. Prague avoit fourni une partie des troupes qu'on avoit envoyées au secours de l'empereur, qui, en conséquence, accorda aux habitants de cette ville une exemption de droits à Vienne, et dans toutes les terres de l'Empire.

Le traité conclu sous les murs de Vienne ne dura pas plus que ceux qui l'avoient précédé. La haine que les deux frères avoient conçue l'un contre l'autre, avoit jeté en leur sein des racines trop profondes pour qu'elle pût en être arrachée; et d'ailleurs Albert étoit trop ambitieux pour être satisfait de ce qu'on lui avoit laissé. Ce prince éleva des contestations relativement à l'exécution du traité. Il tenta de s'approprier la Basse-

Chap. XVII. 1452—1475.

Autriche ; il reçut le serment de fidélité des Viennois, et fit des préparatifs pour recommencer les hostilités. De son côté, Frédéric le fit mettre au ban de l'Empire, et engagea le Pape à l'excommunier. Le Pape, les princes de l'Empire, et les amis de l'un et de l'autre frère s'entremirent vainement pour terminer cette guerre qui offensoit la nature. Albert rejeta toute proposition d'accommodement, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on put l'amener à conclure une trève. Cependant son gouvernement arbitraire et ses exactions continuelles lassèrent aisément la constance des Viennois, qui, dirigés par Hulzer même, se réconcilièrent avec Frédéric et tentèrent de rétablir son autorité. Leur projet ayant été découvert, Albert satisfit sa vengeance en faisant mourir le bourgmestre sur un échafaud, et en confisquant les biens des mécontents. A la fin Frédéric fut délivré d'un ennemi implacable et turbulent, par la mort subite d'Albert, mort qui arriva à l'instant même où ce prince alloit reprendre les armes (1).

Le 4 Déc. 1463.

Frédéric, tandis qu'il étoit occupé à défendre contre son propre frère les états qui lui étoient échus en partage, avoit à soutenir en Allemagne

(1) *Arempech in Pez, vol. I, p.* 291, 293, 1293. — *Ebendorf.* — *Pez, vol. II, p.* 956, 98. — *Fugger.* — *Gerard de Roo.* — *Pelzel.*

une lutte aussi pénible, et se voyoit menacé de perdre la couronne impériale. Chap. XVII. 1452—1475.

Louis, électeur palatin, étant mort en 1449, avoit laissé dans l'enfance Philippe, son fils. Frédéric, surnommé le victorieux, qui étoit frère du prince décédé, fut investi de la régence durant la minorité de son neveu; mais le pays étant troublé par des dissensions intestines et menacé au dehors par les étrangers, ce prince obtint des états, du consentement de la veuve de Louis, d'exercer en son propre nom l'autorité suprême, à condition qu'il ne se marieroit point, et qu'il reconnoîtroit Philippe pour son héritier. Quoique le Pape eût approuvé cet arrangement, et que 1436. tous les électeurs y eussent donné leur consentement, l'empereur eut l'imprudence d'y refuser le sien, et de la sorte il encourut la haine d'un prince ambitieux et entreprenant, qui saisit toutes les occasions qui s'offrirent d'ébranler son autorité. Il signala d'abord sa haine en prêtant des secours à son parent, Louis, duc de Bavière-Landshut, qui, en vertu de quelques prétentions surannées, avoit pris possession de Donawerth, ville impériale. L'empereur ayant porté plainte à la diète, le prince bavarois fut déclaré ennemi de l'Empire, et on résolut de mettre sur pied, contre lui, une armée de vingt mille hommes, dont Albert, margrave de Brandebourg, qui étoit surnommé l'Achille allemand, devoit prendre le

Chap. XVII. 1452—1475.

commandement. Cependant les représentations d'Æneas Sylvius, qui remplissoit alors, sous le nom de Pie II, la chaire pontificale, et qui désiroit de faire une croisade contre les Turcs, empêchèrent les hostilités. Nardini, son légat, joignit ses efforts à ceux des archiducs d'Autriche, de l'évêque d'Eichstadt, et du grand-maître de l'ordre Teutonique; et ces médiateurs engagèrent le duc de Bavière à promettre obéissance à l'empereur, et à soumettre l'affaire de Donawerth au jugement des princes de l'Empire.

L'électeur palatin, trompé dans son attente, s'agita de plus en plus pour satisfaire son ressentiment. Il gagna les électeurs de Mayence et de Trèves; il se rendit favorables le landgrave de Hesse, l'évêque de Bamberg et d'autres princes; il obtint l'appui d'Albert et de Sigismond, l'un frère et l'autre neveu de Frédéric; et enfin il séduisit George Podiébrack par l'offre de la couronne impériale. Ces conjurés ayant mûri leur plan, tinrent, sans le consentement de l'empereur, et même malgré ses représentations, à Egra et à Nuremberg, deux diètes où assistèrent les princes les plus puissants de l'Empire. Ils formèrent une troisième assemblée à Francfort; et, comme s'ils vouloient préluder à sa déposition, ils adressèrent à Frédéric une lettre qui contenoit les reproches les plus sanglants, et où ils attribuoient les troubles de l'Allemagne

Fév. et Mars 1461.

à la foiblesse et à l'incapacité de ce prince. Ils le sommoient de s'acquitter de ses devoirs envers Dieu, envers la religion et envers l'Empire; ils lui reprochoient de s'être absenté des diètes depuis quinze ans, malgré toutes les prières et toutes les sommations qu'on lui avoit faites; ils exigeoient qu'il se rendît à Francfort pour la prochaine assemblée, et ils le menaçoient, en cas de refus, « de prendre les mesures qui seroient jugées nécessaires pour l'avantage de la chrétienté et le salut de l'Empire. »

Un danger si pressant tira Frédéric de l'indolence qui lui étoit si naturelle. Il ne négligea rien pour diviser ses ennemis, et il entreprit, par ses ambassadeurs et par ses lettres, de réunir en sa faveur les princes de l'Empire. Il fit, avec non moins d'habileté que de succès, échouer les efforts de cette ligue formidable. Il eut un zélé partisan dans l'électeur de Brandebourg, qui étoit également jaloux de l'électeur palatin et du roi de Bohême. Il gagna l'électeur de Saxe, quoique ce prince eût conclu un traité d'alliance avec la maison de Bavière. Enfin il parvint, en lui promettant sa médiation, à détacher de la ligue George Podiébrack, qui, professant la doctrine des Calixtins, s'étoit attiré le ressentiment du Saint-Siége. Mais il trouva son plus sûr appui en Pie II, que la reconnoissance et l'intérêt portoient à prévenir la déposition de son bienfaiteur,

Chap. XVII. 1452—1475.

et qui se flattoit qu'en se mêlant des troubles de l'Allemagne, il parviendroit à faire modifier, sinon abroger, le concordat d'Aschaffenbourg.

La vacance du siége de Mayence offrit au pape et à l'empereur une occasion favorable d'accroître leur influence. Deux concurrents, Adolphe de Nassau et Dietrich d'Isenbourg, se présentèrent. Celui-ci obtint la pluralité des suffrages du chapitre; mais Pie II refusa de confirmer ce choix, à moins que le nouvel électeur ne s'engageât à ne point soutenir que les conciles généraux étoient supérieurs aux Papes, et à ne point convoquer de diètes de son autorité privée. Il exigea même que le droit d'annate lui fût payé double. Les envoyés de Dietrich, en faisant, au nom de leur maître, une promesse équivoque, et en empruntant, à quelques Juifs de Rome, la somme nécessaire pour satisfaire à la demande de Sa Sainteté, obtinrent sa ratification. L'électeur désavoua ses ambassadeurs; il refusa de payer la somme qu'ils avoient empruntée, et en appela au futur concile. En conséquence, il fut excommunié et déposé. Le Pape, avec le concours de la pluralité des membres du chapitre, nomma Adolphe de Nassau, dont l'élection fut approuvée par l'empereur.

Le 21 Août 1461.

Le prélat déposé trouva de puissants protecteurs dans l'électeur palatin et le duc de Bavière-Landshut. L'empereur, Albert de Brandebourg,

le margrave de Bade, Ulric de Wirtemberg, l'évêque de Metz, et la plupart des princes et états soutinrent Adolphe, et firent excommunier et mettre au ban de l'Empire les princes bavarois. Les troupes de la confédération fondirent sur le Palatinat et le dévastèrent; mais l'électeur les battit complétement à Seckingen, et le margrave de Bade, l'évêque de Metz et le comte de Werdenberg furent faits prisonniers. Peu de temps après, les armes de Louis de Bavière furent couronnées d'un même succès. Ce prince remporta à Gingen, sur Albert de Brandebourg, une victoire signalée. Il prit même l'étendard impérial, que Frédéric avoit envoyé au margrave, comme capitaine-général de l'Empire.

30 Juin 1462.

Malgré ces revers, Adolphe de Nassau se rendit maître de Mayence par stratagème; et l'électeur palatin, renonçant à ses projets contre l'empereur, abandonna Dietrich, pour que le Pape confirmât l'élection de Robert son frère, qui venoit d'être nommé archevêque de Cologne. Il se remboursa des frais de la guerre par la cession qui lui fut faite d'une partie du territoire de l'archevêché de Mayence, et en exigeant de ses illustres prisonniers des rançons exorbitantes. Le duc de Bavière ne tarda pas à suivre l'exemple de son parent. Il renonça à Donawerth, et conclut la paix, sous la médiation du roi de Bohême. Dietrich, ainsi abandonné, n'eut plus d'autre

Chap XVII. 1452—1475. parti à prendre que de se soumettre. Il céda le siége archiépiscopal; mais il fut autorisé à conserver Hoekst, Steinheim et Dieperg. L'empe-

1463. reur se réconcilia avec le duc de Bavière. Cependant il persista dans son refus de confirmer la paix faite avec l'électeur palatin, et de reconnoître ce prince comme membre du collége électoral. Il le mit ensuite au ban de l'Empire; mais cette mesure fut sans effet. L'impuissante haine de Frédéric ne finit qu'avec la vie de son illustre ennemi (1). Cette mort le fit échapper au danger de perdre la couronne impériale; et toutefois il ne fut tiré d'un embarras que pour retomber dans un autre (2).

Ces dissensions furent, en apparence, sinon en réalité, ce qui produisit cette insouciance

(1) L'électeur palatin mourut en 1476, après une administration glorieuse et sage, qui fit de lui l'ornement de son siècle et de son pays. Il tint long-temps la promesse qu'il avoit faite de ne point se marier. Mais quelques heures avant sa mort, il épousa, du consentement de son neveu, Claire Tettin, qui lui avoit donné plusieurs enfants. L'un de ceux-ci, Louis de Bavière, seigneur de Scharfeneck, fut élevé, par Maximilien, à la dignité de comte et de prince de l'Empire. Ses descendants ont été faits princes.

(2) *Æneas-Sylvius, Hist. Fred. III passim.* — *Falckenstein* — Colini, Hist. du Palatinat, p. 61, 67. — *Gerard de Roo.* — *Fugger.* — *Barre.*

étonnante que montrèrent les princes allemands au sujet des attaques réitérées des Turcs qui, après avoir consolidé par la prise de Constantinople leur puissance en Europe, s'avancèrent plus loin vers l'Occident, et qui, sous le règne de Frédéric, firent leur première irruption en Allemagne. L'empereur et le Pape avoient, il est vrai, tenté souvent de faire une croisade contre les ennemis de la chrétienté, et la diète avoit ordonné plusieurs fois de fournir, pour cette entreprise, des contingents d'hommes et d'argent. Cependant, un grand nombre de causes concoururent à rendre ces efforts inutiles. Les princes allemands étoient trop ennemis les uns des autres, pour ajourner leurs différends; ils étoient trop opposés à leurs chefs pour satisfaire à ses demandes; et l'électeur palatin exprima les sentiments du plus grand nombre d'entr'eux, lorsqu'il déclara qu'il avoit près de lui des ennemis plus redoutables que les Turcs. D'un autre côté, on ne peut disconvenir que les Papes et Frédéric n'aient souvent fait de la guerre contre les Ottomans un prétexte pour remplir leurs coffres. Ce prince, avec une politique indigne de son rang, considéra trop souvent les Musulmans comme des auxiliaires; et même Pie II, qui montroit tant de zèle à réunir contre ces infidèles les puissances de l'Europe, fit avorter ses propres projets, et par son ressentiment personnel contre George

Chap XVII. 1452—1475.

Podiébrack, qui offrit de conduire une armée contre les Turcs; la proposition ayant été soumise à la diète de l'Empire, le légat du Pape soutint qu'il seroit plus avantageux à la chrétienté de combattre les hérétiques que d'employer leur secours contre les infidèles. Ce système fut suivi avec plus de chaleur encore par le successeur de Pie II, Paul II, qui détourna l'attention des princes chrétiens, en les excitant à faire une croisade contre le roi de Bohême (1).

Ces divisions, et le caractère indolent de Frédéric firent de tous les actes de son règne une suite de projets qui ne furent point mis à exécution. La seule fois que l'Allemagne ait agi avec succès contre les Turcs, ce fut lorsqu'une troupe de paysans sans ordre et sans discipline réunie par le zèle et l'éloquence d'un religieux franciscain (2), délivra Belgrade, que les infidèles pressoient fortement. Frédéric fut le premier qui souffrit de ce manque de politique et d'accord. Les Ottomans ayant dévasté la Servie et la Bosnie, firent passer, à dix mille hommes, la rivière d'Una, à Mœdling, sur les confins de la Carniole. Un autre corps s'avança jusqu'à Neuhadel sur le Gurk, et un troisième pénétra jusqu'à Laybach, capitale de la Carinthie. Ils signalèrent leur passage par le fer et le feu.

(1) *Pelzel*, *p.* 456.

(2) *Voyez* le chap. XIIIe

Frédéric, lorsqu'il reçut la nouvelle de cette invasion, étoit dans sa maison de plaisance de Lintz, où il se livroit à son amusement favori, à la culture de ses jardins, et où, pour se servir de l'expression d'une chronique du temps, « il » paroissoit s'occuper bien plus à mettre ses plan- » tes à l'abri de la gelée, qu'à défendre ses états » contre les Barbares. » (1) Ses sujets ne montrèrent pas tant d'apathie ni d'irrésolution. En trois jours, ils se rassemblèrent au nombre de vingt mille, dont l'approche arrêta les progrès des Infidèles, qui se retirèrent après avoir passé six mille personnes au fil de l'épée, et en avoir réduit huit mille en esclavage.

En 1473, les Turcs, en plus grand nombre que précédemment, franchirent les montagnes de la Carniole, et entrèrent dans la Carinthie. Ils délogèrent quatre mille Autrichiens qui étoient postés près de Clagenfurth, et après avoir exercé leurs ravages accoutumés, ils firent retraite, emmenant vingt mille captifs. En 1475, ces Barbares s'avancèrent jusqu'au cœur de la Stirie. Ils battirent à Rain, sur la Save, un corps d'Autrichiens, commandé par Schenck, gouverneur-général de la province, et le forcèrent à mettre bas les armes. Ayant fait le dégât jusqu'aux portes de Saltzbourg, ils se retirèrent de nouveau,

(1) *Arempech. — Pez, vol. I, p.* 1256.

Chap. XVII
1452—1475.

chargés d'un riche butin, et traînant à leur suite une foule de prisonniers.

Il seroit aussi fastidieux qu'inutile de retracer ici d'autres invasions du même genre. Il nous suffira de dire que, dans l'espace de vingt-sept ans que dura le règne de Frédéric, un si terrible fléau se renouvela onze fois (1).

(1) *Gerard de Roo*. — *Fugger*. — *Knolle's*, *History of the Turks*. — *Schmidt*, *ch*. 19, 23 et 26.

CHAPITRE XVIII.

1458 — 1489.

DÉMÊLÉS de FRÉDÉRIC avec les rois de Bohême et de Hongrie. — Mort de George Podiébrack. — Ladislas est élu roi de Bohême. — Guerres que FRÉDÉRIC soutient contre Mathias Corvin, roi de Hongrie. — Invasion de l'Autriche. — Accommodement fait avec Mathias Corvin. — Reprise des hostilités. — FRÉDÉRIC est chassé de l'Autriche. — Relations de ce prince avec Charles, duc de Bourgogne. — Mariage de MAXIMILIEN, son fils, avec Marie, héritière des états de la maison de Bourgogne. — FRÉDÉRIC fait la guerre à la France. — Mort de Marie de Bourgogne. — Paix d'Arras. — MAXIMILIEN est élu roi des Romains. — Nouvelle guerre contre la France. — MAXIMILIEN se ligue contre cette puissance avec le duc de Bretagne. — Troubles des Pays-Bas. — MAXIMILIEN est emprisonné à Bruges. — FRÉDÉRIC lui fait recouvrer la liberté. — Paix de Francfort.

MALGRÉ les secours que, durant ses démêlés avec Albert et les troubles de l'Allemagne, Frédéric avoit tirés de George Podiébrack, l'histoire, au bout de quelques années, nous présente

Ch. XVIII. 1458—1489.

ce prince ligué avec le Pape et Mathias Corvin, contre son libérateur. Ce changement fut dû à l'intervention du Saint-Père, et à la renaissance des troubles religieux en Bohême, ainsi qu'à la politique de Frédéric, qui s'efforça d'affoiblir ses deux puissants voisins, en les opposant l'un à l'autre.

Nous avons retracé l'origine, les progrès et la fin de la guerre des Hussites. La paix avoit été rétablie par la ratification que le concile de Bâle et Eugène IV avoient faite des conventions qui déclaroient les Calixtins vrais fils de l'Église. On devoit naturellement s'attendre que Pie II confirmeroit des réglements faits sous ses auspices, et approuvés par ses prédécesseurs. Mais celui qui avoit combattu si fortement les prétentions du Saint-Siége, et arraché tant de concessions nécessaires au repos de la chrétienté, ne fut pas plutôt assis dans la chaire pontificale, qu'il montra une intolérance qui fit honte à son savoir, et à la douceur naturelle de ses mœurs. Le premier acte de son pontificat fut d'abolir en Bohême la doctrine des Calixtins, pour y rétablir celle de l'Église romaine.

George Podiébrack fut à peine monté sur le trône que les Catholiques, à l'instigation du Pape, le pressèrent de remplir, en chassant du royaume tous les hérétiques, le serment qu'il avoit fait à son couronnement. Il satisfit à cette demande,

en expulsant les Taborites, les Picards, les Adamites, et tous ceux qui ne professoient pas la religion catholique. Il publia, en outre, un décret portant que tous ses sujets devoient se considérer comme membres de l'église romaine, qu'ils communiassent sous une ou deux espèces. Cependant les Catholiques ne furent pas satisfaits. Regardant les Calixtins comme des hérétiques, ils prièrent le monarque d'annuller les conventions, ou d'obtenir du Pape une nouvelle ratification. Pour remplir leurs vœux, George envoya une ambassade à Rome. Pie II, sous prétexte que les actes dont il s'agissoit favorisoient l'hérésie, refusa de les ratifier, et envoya, en qualité de légat à Prague, Fantino della Valle, avec mission d'engager le roi à proscrire l'administration de la communion sous les deux espèces. En conséquence, Podiébrack convoqua une diète à laquelle le légat et les évêques d'Olmutz et de Breslaw assistèrent. Lorsqu'on eut annoncé le mauvais succès de l'ambassade envoyée à Rome, le roi dit : « Je suis très-surpris, et je ne puis » deviner les intentions du Pape. Les couvents » ont pu seuls mettre fin aux troubles de la » Bohême, et si on les annulle, le royaume sera » plongé en de nouveaux malheurs. Le concile de Bâle, qui étoit composé des hommes les » plus instruits de l'Europe, les a approuvées et » données aux Bohémiens, et Eugène IV les a

Ch. XVIII. 1458—1489. » confirmés. Ils ne renferment aucune hérésie; » et, à tous égards, ils sont conformes à la doc- » trine de la Sainte-Église. La reine et moi nous » les suivons dès l'enfance, et je suis déterminé » à les défendre jusqu'à la mort. » Le monarque conclut son discours, en repoussant l'accusation d'avoir violé son serment, que le Pape avoit portée contre lui. Le légat ayant répondu par un discours rempli d'invectives, le roi lui ordonna de sortir de l'assemblée, et le fit même enfermer dans le château de Podiébrack où il le tint au pain et à l'eau.

Déc. 1463. Le Pape, indigné de cet affront, annulla les conventions et fulmina une bulle d'excommunication contre le roi de Bohême, à moins que dans un temps fixé, il ne comparût à Rome, pour y justifier sa conduite. Cette bulle excita beaucoup de fermentation parmi les Catholiques. Podiébrack remit en liberté le légat, et s'excusa près du souverain pontife. Frédéric qui, alors, conservoit encore le souvenir des services que le roi de Bohême lui avoit rendus, lui offrit sa médiation, et fit suspendre la sentence d'excommunication.

Le 14 Août 1464. Pie II étant mort, Paul II, son successeur, persécuta plus vivement encore le roi de Bohême. Il envoya son légat à Breslaw pour y soulever les Catholiques. Ce Pape tenta, mais vainement, de gagner Casimir, roi de Pologne,

par l'offre de la couronne de Bohême, et il ne fut pas plus heureux près des états d'Allemagne. Mais ses menaces et ses promesses finirent par l'emporter sur la reconnoissance dans l'esprit de l'empereur, et, à la diète de Nuremberg, la proposition que le légat fit d'une croisade contre le roi de Bohême, fut appuyée par les commissaires-impériaux. Quoique cette demande eût été rejetée par la diète, le Pape publia une sentence de déposition contre Podiébrack, et ses commissaires furent autorisés à prêcher la croisade dans toute l'Allemagne et dans les états autrichiens. 1467.

La conduite de Frédéric lui attira de vifs reproches d'ingratitude, et une déclaration de guerre, de la part du roi de Bohême, qui fit une irruption dans l'Autriche, et porta la dévastation jusqu'aux bords du Danube. L'empereur réclama vainement les secours des princes de l'Empire. A la fin, il engagea, en lui offrant l'investiture de la Bohême, le roi de Hongrie, Mathias Corvin, à s'armer contre son beau-père. Mathias, oubliant qu'il devoit à Podiébrack la couronne et la vie, fut séduit par cette offre. Soutenu par des corps d'aventuriers allemands, qui avoient pris la croix, il pénétra en Bohême. Le Pape ayant porté les Catholiques à se soulever, le pays fut en proie à toutes les horreurs de la guerre civile et de la guerre de religion. La valeur et l'activité de Podiébrack le firent d'abord 1468.

Ch. XVIII. triompher de tout. Les deux rois conclurent une trêve et eurent, à Steinberg, en Moravie, une conférence où ils traitèrent de la paix. Mais Mathias, suivant cette fausse maxime, qu'aucun traité n'est obligatoire envers les hérétiques, reprit les armes, à la suggestion du légat du Pape. Après avoir parcouru la Moravie et la Silésie, il tint, à Olmutz, avec quelques Catholiques, un simulacre de diète, où il fut élu roi de Bohême, et couronné par le légat. De là, il se rendit à Breslaw, où il reçut l'hommage des Silésiens, et nomma un gouverneur de la province.

1458—1489.

4 Avr. 1469.

Cependant, Frédéric, malgré l'offre qu'il avoit faite à Mathias, craignoit extrêmement que les deux couronnes de Hongrie et de Bohême ne fussent réunies sur la tête d'un prince si ambitieux et si entreprenant. En conséquence, il ne
1468. fournit point au roi de Hongrie les secours qu'il lui avoit promis, et il s'éloigna du théâtre de la guerre, sous prétexte d'aller à Rome s'y acquitter d'un vœu qu'il avoit fait, étant assiégé dans la citadelle de Vienne. Il différa aussi son retour
1469. en Autriche, en assemblant à Ratisbonne les états de l'Empire, pour y proposer une croisade contre les Turcs. Sachant que ce projet n'auroit point son exécution, il offrit de se mettre en personne à la tête de l'expédition.

Cependant, Frédéric se flattoit alors d'obtenir la réversion des couronnes de Hongrie et de

Bohême. Il se trompa. Podiébrack, pour faire échouer les desseins de l'empereur et de Mathias, tint à Prague une diète où il proposa pour son successeur Ladislas, fils aîné de Casimir, roi de Pologne, et d'Élisabeth, seconde fille de l'empereur Albert. La proposition fut acceptée avec empressement par les Bohémiens, flattés de l'espoir d'être gouvernés par un souverain qui parloit leur langue, et qui descendoit, par les femmes, de l'empereur Charles IV, dont ils révéroient la mémoire. Cette nomination plut également aux Catholiques et aux Calixtins. Les premiers désiroient de vivre sous un prince de leur communion, et les autres, d'empêcher que Frédéric ou Mathias, qui étoient ennemis de leur doctrine, ne montassent sur le trône de Bohême. En conséquence, Ladislas fut solennellement reconnu héritier de la couronne. L'indignation de Mathias fut au comble, par cette disposition, et la guerre se continua avec furie. Les deux armées, conduites par leurs souverains respectifs, les deux plus grands capitaines de leur temps, se tinrent mutuellement en échec. A la fin, les deux partis, fatigués de porter tour-à-tour le ravage dans le pays l'un de l'autre, conclurent une sorte d'armistice qui mit fin aux hostilités. (1) Le 22 Juillet 1470.

(1) *Pelzel, p. 450, 479 — Bonfinius passim.*

Ch. XVIII. 1458—1489. 1471. A la mort de Podiébrack, Frédéric se mit de nouveau sur les rangs; mais il ne fut pas soutenu par un aussi grand nombre de partisans que la première fois. Un parti plus puissant épousa les intérêts de Mathias. Cependant la pluralité des suffrages furent en faveur de Ladislas, qui fut proclamé roi. Frédéric le soutint de préférence à Mathias, auquel il voulut même enlever la couronne de Hongrie.

Mathias étoit alors dans une position très-difficile. Il étoit engagé dans une guerre contre Ladislas, que soutenoient toutes les forces du roi de Pologne, son père. La Hongrie étoit troublée par des dissensions intestines, et un parti de seigneurs, très-nombreux, avoit offert la couronne à Casimir, prince de Pologne. Les Turcs ayant soumis la Transilvanie et ravagé la Dalmatie et la Croatie, avoient bâti, sur le bord de la Save, la forteresse de Szabatch, d'où ils faisoient de fréquentes incursions en Hongrie. Mathias triompha de tout par son courage, par sa prudence et son activité. Il fit porter la guerre dans la Bohême et dans la Silésie, contint, par sa présence, ses sujets révoltés, gagna par degrés les seigneurs mécontents, et, après avoir remporté dans les environs de Breslaw, sur les armées combinées des rois de Pologne et de Bohême, une victoire signalée, il força ces deux souverains à
Le 22 Nov. 1474. conclure une trève de trois ans et demi. Mettant

cette suspension d'armes à profit pour repousser les Turcs, il soutint Etienne Battori, hospodar de Valachie, qui avoit secoué le joug des Ottomans. Au moyen d'un renfort de troupes que le roi de Hongrie lui envoya, le hospodar vainquit Mahomet II lui-même, qui étoit à la tête d'une armée de cent mille hommes. Bientôt après, Mathias mit, par la prise de Kobatsch, ses frontières à couvert du côté du Danube.

Le roi de Hongrie, après avoir ainsi repoussé les Turcs, s'empressa de se venger de l'empereur, dont la conduite lui avoit fourni tant de sujets de plainte. Outre ceux que nous avons déjà rapportés, Frédéric avoit refusé la main de Cunégonde, sa fille, à Mathias, et donné asile à l'archevêque de Gran, qui s'étoit révolté contre son souverain. Il en auroit fallu moins pour exciter l'indignation d'un prince aussi courageux et aussi fier que le roi de Hongrie, qui, en conséquence, envoya une déclaration de guerre à l'empereur, et entra sur-le-champ dans les états de son ennemi. Frédéric, se trouvant sans un seul allié, ne put opposer la plus foible résistance. Mathias, en moins d'un mois, parcourut la plus grande partie de la Basse-Autriche, investit Vienne, et assiégea ou prit, jusqu'à Krems et Stein, toutes les forteresses situées sur le Danube. L'empereur se renferma dans Lintz, et, pour sauver sa capitale, il fut réduit à souscrire

Le 12 Juin 1477.

Le 21 Déc. 1477.

aux conditions qui lui furent imposées par le vainqueur. Il consentit à payer cent mille ducats, dont moitié seroit fournie par les états.

Mathias eut à peine signé ce traité, qu'il fut engagé dans une guerre contre les rois de Pologne et de Bohême, et que la Hongrie se vit exposée de nouveau aux irruptions des Ottomans. Ce qui porta Frédéric à refuser de payer la somme qu'il avoit promise. Pour justifier sa conduite, il accusa Mathias de retenir quelques-unes des villes qu'il devoit rendre, de fomenter des mécontentements parmi les Autrichiens, et même d'exciter les Turcs à envahir l'Autriche. Le roi de Hongrie, indigné, fit la paix avec Ladislas, qu'il reconnut comme roi de Bohême, et auquel il assura, dans le cas où il mourroit sans postérité, la réversion de la Moravie, de la Silésie et de la Lusace. Mathias entra alors en Autriche; mais ses armes n'eurent pas des succès aussi rapides que dans sa première invasion. La plupart des villes lui opposèrent une résistance opiniâtre; et ce ne fut qu'après une lutte de quatre ans, durant laquelle le belliqueux monarque et ses généraux eurent besoin de toute leur constance et de tous leurs talents, que Mathias put se rendre maître de la capitale et des places voisines. Enfin ce prince acheva la soumission de la Basse-Autriche par la prise de Neustadt, la résidence favorite de l'empereur.

Frédéric, chassé de ses états héréditaires, se réfugia d'abord à Gratz; mais cette place étant menacée, il courut de ville en ville, de couvent en couvent, demandant des secours à tous, et n'en recevant de personne. Il se consoloit en répétant cette maxime : « Oublier ce qu'on ne peut » recouvrer, c'est le bonheur suprême. » Il exhaloit son ressentiment contre les Viennois, en les comparant aux grenouilles de la fable, qui refusèrent un soliveau pour roi, et qui furent dévorées par une grue (1). A force de demandes adressées en particulier à chaque électeur et à chaque prince de l'Empire, et à force de représentations à la diète assemblée à Nuremberg, Frédéric obtint quelques secours en hommes et en argent. Il engagea aussi Albert, duc de Saxe, que rendoient célèbre ses talents dans l'art de la guerre, à prendre le commandement de l'armée. Les états ayant différé de fournir leurs contingents, Albert se mit à la tête de ses propres troupes et de quelques mercenaires levés à la hâte, puis il marcha contre Mathias. La terreur de son nom et la sagesse de ses dispositions arrêtèrent les progrès de l'ennemi. Cependant, comme il n'étoit soutenu ni par les états d'Allemagne, ni par Frédéric, qui, quoique dépourvu de troupes et de magasins, lui avoit fait les promesses les

(1) *Schmidt, L. VII, ch.* 22.

Ch. XVIII.
1458—1489.
Nov. 1487.

plus brillantes, il conclut une suspension d'armes. En conséquence, il évacua l'Autriche, et Mathias fut autorisé à garder ses conquêtes, jusqu'à ce que l'empereur eût rempli ses premiers engagements envers lui, et qu'il lui eût remboursé les frais de la guerre. Mais il fut stipulé que, dans le cas où le roi de Hongrie mourroit avant que ces conditions eussent été exécutées, les provinces conquises seroient restituées à leur souverain (1), sans compensation de sa part.

Au milieu de tous ces revers, et à l'instant même où il étoit presque sans états, Frédéric travailloit à l'agrandissement de la maison d'Autriche, en négociant le mariage de Maximilien son fils avec l'héritière de Bourgogne.

La maison de Bourgogne descendoit de Philippe-le-Hardi, quatrième fils de Jean-le-Bon, roi de France. La ligne masculine des anciens ducs s'étant éteinte en 1361, Jean donna à Philippe, son fils chéri, et à ses descendants, le duché de Bourgogne, vacant par la mort de Philippe de Roure, et en réservant à la couronne de France le droit de réversion, dans le cas où il n'y auroit point d'héritiers légitimes. Philippe acquit, par son mariage avec Marguerite, fille de Louis, comte de Flandre, et veuve de Philippe de Roure, la Flandre, l'Artois et la Franche-Comté, ainsi que

(1) *Bonfinius*, *p.* 613.

Nevers, Réthel, Malines et Anvers. Philippe-le-Bon, son petit-fils, acheta Namur et Luxembourg. Ce prince hérita aussi du Brabant et du Limbourg, et arracha à la célèbre Jacqueline de Hainault, le Hainault, la Hollande, la Zélande et la West-Frise. Charles-le-Hardi ajouta le duché de Gueldre et le comté de Zutphen (1) à ses autres possessions; et de la sorte ses états s'étendirent des frontières de la Provence aux rivages de la mer d'Allemagne.

Charles, prince ambitieux, désiroit depuis long-temps d'obtenir la dignité royale. Il avoit, dans l'espoir d'être élu roi des Romains, noué des intrigues secrètes avec les électeurs de l'Empire. Ses espérances ayant été frustrées, il avoit demandé à Frédéric même d'ériger en royaume son duché de Bourgogne, et lui avoit offert, en retour de cette faveur, la main de Marie, sa fille unique et son héritière, pour l'archiduc Maxi-

(1) Arnoud d'Egmond, duc de Gueldre et comte de Zutphen, fut renfermé, dans une étroite prison, par Adolphe, son fils. Ayant été délivré par Charles, il déshérita ce fils, et vendit, avec réserve du droit de rachat pour lui et ses descendants, à l'exception d'Adolphe, ses états à son bienfaiteur. Adolphe fut, toute sa vie, retenu prisonnier par Charles; mais son fils ayant ensuite servi Maximilien, recouvra une partie de l'héritage paternel.

milien, fils de l'empereur. Séduit par l'offre d'une alliance si brillante, Frédéric avoit témoigné promptement son intention de se rendre aux vœux du duc de Bourgogne. Accompagné de Maximilien, qui étoit dans sa quatorzième année,
1473. il avoit eu à Trèves une entrevue avec Charles, et lui avoit conféré solennellement l'investiture du duché de Gueldre, et celle des autres fiefs impériaux dont ce prince étoit en possession. Le duc de Bourgogne, croyant toute difficulté levée, avoit fait préparer les ornements de la royauté; il avoit ordonné même d'élever, pour son couronnement, un trône dans l'église métropolitaine de Trèves, et la jeune princesse avoit été fiancée à Maximilien. Cependant, malgré cette harmonie apparente, Frédéric étoit parti tout-à-coup, sous prétexte que sa présence étoit nécessaire à Cologne, pour y régler quelques différends survenus entre l'archevêque et le chapitre.

Ce changement soudain fut occasionné principalement par les intrigues de Louis XI, qui s'efforça d'éveiller les soupçons de l'empereur. Frédéric et Charles n'avoient, il est vrai, aucune confiance l'un dans l'autre. Le duc de Bourgogne ne vouloit point donner la main de sa fille, qui étoit recherchée par de si puissants souverains; et l'empereur avoit résolu de ne point conférer, avant la célébration des noces, la dignité royale

à ce prince. Le monarque français avoit fait craindre aussi à Frédéric que Charles n'ambitionnât le titre de roi, que pour faire revivre ses prétentions à la couronne impériale.

La conduite de l'empereur indigna le duc de Bourgogne, qui trouva promptement l'occasion de satisfaire son ressentiment. Robert, archevêque de Cologne, ayant été chassé par les états et le chapitre, qui mirent un administrateur à sa place, eut recours à la protection de Charles. Ce prince entra dans l'Electorat, à la tête d'une armée de soixante mille hommes, et assiégea Nuys. Les états et le chapitre ayant porté plainte à la diète, Frédéric mit à repousser cette aggression une activité qui ne lui étoit pas ordinaire. Il engagea les états à rassembler une armée formidable, dont Albert de Brandebourg eut le commandement, et il fit la campagne en personne. L'empereur accéda aussi à la ligue que Louis XI forma contre la maison de Bourgogne, avec Sigismond, comte de Tirol, avec les Suisses et avec le duc de Lorraine. Mais son caractère versatile et son attachement pour ses intérêts personnels, ne tardèrent pas à prévaloir. Gagné par un présent de deux cent mille couronnes, et se flattant de faire conclure le mariage de Maximilien son fils, avec l'héritière de Bourgogne, il eut avec le duc une conférence, où ils convinrent de soumettre leurs différends au jugement du Pape.

La mort de Charles, sous les murs de Nancy, parut détruire toutes les espérances de Frédéric: Louis XI fit demander, par un ambassadeur qu'il envoya exprès, la main de Marie pour le Dauphin. En même temps il entra dans les états de cette princesse, avec des forces considérables, et s'empara de la Bourgogne et d'une partie des comtés de Flandre et d'Artois. Plusieurs des conseillers de Marie, ou gagnés par le roi de France, ou effrayés de ses succès, la pressèrent d'accepter la main du Dauphin. Les Gantois s'étant soulevés, retinrent, après avoir décapité deux de ses ministres, la princesse en ôtage, pour la confirmation de leurs priviléges. La Hollande et la Zélande, animées du même esprit, montrèrent aussi plus d'empressement à arracher, par les mêmes moyens, de nouvelles concessions à leur infortunée souveraine, qu'à résister à l'ennemi formidable qui les menaçoit.

En cette conjoncture critique, les états de Flandre prièrent Marie, avec instance, d'épouser le duc de Clèves, qui avoit été élevé à la cour de Bourgogne, et dont le père avoit beaucoup d'influence dans le pays. Marie étoit recherchée aussi par le comte Rivers, frère d'Elisabeth, épouse d'Edouard IV, roi d'Angleterre. Tout paroissoit donc contrarier les desseins de Frédéric. Son fils n'étoit favorisé par aucun parti, ni à la cour, ni dans les états. Mais ses avantages

personnels et son adresse dans les exercices militaires, ayant captivé l'admiration générale, le duc de Bourgogne, après son retour de Trèves dans sa capitale, avoit dit que c'étoit le prince qui donnoit les espérances les plus flatteuses. Ce discours fit une profonde impression dans l'esprit de Marie, et agit en faveur de Maximilien, lorsqu'elle fut maîtresse de son cœur et de sa main.

Charles étant mort, l'empereur envoya à Gand, pour y négocier le mariage de son fils, les électeurs de Mayence, de Trèves et de Bavière. Cependant les états de Flandre et le duc de Clèves pressoient la princesse de refuser l'offre qu'on lui faisoit; et leurs représentations sembloient équivaloir à des ordres. Mais les froids calculs des politiques l'emportent rarement sur les séductions de l'amour. Marie surprit toute sa cour, à l'audience qu'elle donna aux ambassadeurs de Frédéric. Lorsque l'électeur de Mayence lui eut présenté la lettre et l'anneau que, par ordre de son père, elle avoit fait remettre à Maximilien, elle reconnut avec joie ces gages de son affection, et témoigna la résolution de remplir sa promesse. Ce fut vainement que le duc de Clèves et les états lui firent des remontrances à ce sujet. Elle persista dans son dessein, et, en peu de jours, le mariage se fit par procureur. Avril 1477.

Peu de temps après, Maximilien fit dans la ville de Gand son entrée publique, avec une Août.

Ch. XVIII. 1384—1489. suite nombreuse et brillante. La beauté de sa personne, sa dignité et l'élégance de ses manières parurent justifier le choix de la princesse. Toutefois, ce n'avoit pas été uniquement des qualités de ce genre qui lui avoient mérité la distinction flatteuse dont il avoit été honoré. Quoiqu'il ne fût âgé que de dix-huit ans, et que, sans secours étrangers, il eût à combattre un des souverains les plus actifs et les plus artificieux de son siècle, il arrêta les progrès des Français, et contraignit Louis XI à conclure de fréquentes trèves. Il mit à profit ces intervalles de repos, tant pour se concilier l'affection des peuples, en confirmant leurs priviléges, que pour appaiser les révoltes excitées par le roi de France, et faire de nouveaux préparatifs de guerre. Cependant les vives représentations de Frédéric tirèrent enfin la diète de son engourdissement; et Louis XI, pour éviter une guerre contre l'Empire, consentit à rendre Cambrai, Bouchain, et d'autres fiefs impériaux qu'il occupoit. Maximilien, à son tour, put prendre l'offensive. Il mit le siége devant Térouane; et la journée de Guinegatte (7 Août 1479) rétablit les affaires de ce prince.

Le roi de France, craignant les suites de cette défaite, et d'ailleurs se sentant miner par une maladie mortelle, chargea le célèbre Philippe de Commines d'aller négocier la paix. Maximilien, qui espéroit traiter plus avantageu-

sement après la mort de Louis XI, mort qu'on attendoit de jour en jour, ou qui croyoit que la continuation des hostilités lui feroit recouvrer les terres conquises, rejeta la proposition. Tout le flattoit du succès, lorsque ses progrès furent arrêtés par la mort soudaine de Marie, qui finit ses jours le 26 mars 1482, laissant deux enfants, Philippe et Marguerite. Depuis ce moment fatal, Maximilien ne fut plus considéré par les habitants de la Flandre, la province la plus puissante des Pays-Bas, que comme un étranger qui n'avoit pas le droit de les gouverner, et qui ne continuoit la guerre que pour ses intérêts particuliers. En conséquence, il s'éleva des contestations pour la tutelle de Philippe. Quelques provinces penchèrent vers Maximilien ; mais les états de Flandre nommèrent des gouverneurs au jeune prince, et empêchèrent l'archiduc de prendre part à l'éducation de son fils.

Louis XI, mettant à profit ces démêlés, s'adressa directement aux états de Flandre, et conclut avec eux le mémorable traité d'Arras, auquel Maximilien se vit forcé d'accéder. Marguerite fut fiancée au Dauphin, à qui elle devoit apporter en dot la Franche-Comté et l'Artois, avec les seigneuries de Mâcon, d'Auxerre, de Salins, de Bar-sur-Seine et de Nevers, qui devoient retourner à Philippe son frère, dans le cas où cette princesse mourroit sans enfants. Le roi de France

Le 23 Déc. 1482.

Ch. XVIII. 1478—1489.

promit de rendre le comté de Chimay et les places du Luxembourg qu'il avoit conquises, et s'engagea à ne prêter aucun secours aux habitants de Clèves et de Trèves, qui étoient en guerre contre Maximilien. Enfin Marguerite devoit être élevée à la cour de France, et la tutelle de Philippe fut assurée aux états de Flandre (1).

En conséquence de cet arrangement, la jeune princesse fut envoyée à Amboise. Louis XI ne survécut que peu de temps à la conclusion du traité d'Arras. Quoique Charles VIII, son fils et son successeur, ne fût âgé que de treize ans en montant sur le trône, on le déclara majeur; mais le feu roi avoit ordonné, par son testament, que l'autorité seroit déposée entre les mains d'Anne sa fille, qui avoit épousé Pierre de Bourbon, sire de Baujeu.

Frédéric travailla encore plus à élever la fortune de sa maison, en faisant élire roi des Romains, Maximilien son fils. L'empereur étoit assuré du suffrage des trois électeurs ecclésiastiques, qui devoient leur dignité à son influence, ou qui étoient personnellement attachés au jeune prince. Les trois électeurs séculiers étant unis à

(1) Dumont. — Daniel, Hist. de France, tom. IV, p. 403. — *Schmidt, L. VII, ch.* 26. — Mémoires de Commines, L. VI. — *Treissaurwin der Weiss Kunig*, ou Histoire de Maximilien, p. 103.

la maison d'Autriche par les liens du sang, en favorisoient les intérêts. Mais comme Frédéric s'attendoit à éprouver de l'opposition de la part du roi de Bohême, l'élection se fit avec tant de promptitude et de secret, que la nomination de Maximilien fut rendue publique avant que Ladislas sût que la chose étoit en délibération. Ce prince fut indigné, et fit partager son ressentiment à ses sujets. Les états de Bohême proposèrent même de séparer ce royaume de l'Empire, et conclurent une ligue avec les rois de Hongrie et de Pologne, pour annuller l'élection. En conséquence, Ladislas refusa de reconnoître Maximilien, et fit des préparatifs de guerre. Il envoya à la diète et le décret de Rodolphe, qui portoit que la Bohême avoit le droit de concourir à l'élection d'un roi des Romains, et l'article de la Bulle d'or, qui confirmoit ce privilége, dont la violation devoit être punie par une amende de cinq cents marcs d'argent. Il en demanda la reconnoissance formelle et la promesse qu'à l'avenir on ne feroit aucune élection sans que le roi de Bohême eût été invité à y prendre part. Il exigeoit aussi qu'on l'exemptât de l'obligation de recevoir en personne l'investiture de la Bohême, et de celle d'accompagner l'empereur à Rome, ou de l'y faire suivre par ses ambassadeurs. Frédéric présenta ces conditions au collége électoral, qui, à son tour, fut indigné à la lecture des deux

Fév. 1486.

Ch. XVIII. 1458—1489.

dernières. Cependant il se fit un accommodement par la médiation de l'empereur même. Les électeurs s'excusèrent d'avoir manqué aux formalités requises pour l'élection d'un roi des Romains, et promirent qu'on respecteroit, à l'avenir, les priviléges de la Bohême. Ladislas reconnut en Maximilien la nouvelle qualité qui lui avoit été conférée, et renonça à l'amende de cinq cents marcs d'argent (1).

L'inquiétude que Maximilien donnoit aux Flamands, s'étoit accrue par la résidence que ce prince faisoit dans leur voisinage, par la préférence qu'il donnoit aux étrangers, et par l'autorité dont il jouissoit dans les autres provinces des Pays-Bas. Il étoit lui-même indigné des dures conditions du traité qui le privoit de toute participation au gouvernement de Flandre, et à l'éducation de ses propres enfants. Ces griefs réciproques occasionnèrent promptement des hostilités; et les Flamands furent soutenus par la France. Cependant Maximilien se rendit maître des villes principales des environs de Gand; il surprit Dendermonde et battit les rebelles, quoiqu'ils fussent appuyés par un corps de quatre mille cinq cents Français. Il finit par soumettre Gand, qui le reconnut pour tuteur de son fils et pour gouver-
Juillet 1485. neur de la Flandre. En retour, il promit de ne

(1) *Pelzel, p.* 943.

point emmener le jeune archiduc hors des Pays-Bas. Enfin il confirma les droits et les priviléges des Flamands, et en fit autant pour tous les actes passés par les états, depuis la mort de Marie. Ch. XVIII. 1458—1489.

Maximilien, ayant rétabli son autorité en Flandre, se disposa à tourner ses armes contre la France, tant pour se venger de l'intervention de cette puissance dans ses démêlés avec les Flamands, que pour recouvrer quelques-unes des provinces que Louis XI lui avoit enlevées. Les contestations qui étoient survenues entre la dame de Beaujeu et le duc d'Orléans, premier prince du sang, sembloient favoriser les projets du roi des Romains. En conséquence, il fit une ligue avec ce prince, et avec François II, duc de Bretagne, parmi les sujets de qui le gouvernement français avoit fomenté des mécontentements, et qui lui-même avoit offert un asile au duc d'Orléans, au sire d'Albret, au comte de Dunois, et à d'autres seigneurs du même parti. Jean de Châlons, prince d'Orange et neveu de Maximilien, entra aussi dans la confédération. Le roi des Romains envoya un héraut à Paris, pour exhorter les Français à réformer les abus de l'administration. En même temps il fondit, avec douze mille hommes, sur la Picardie, et prit 1486.
Terouane et Mortagne. La régente, qui manioit avec autant de dextérité que de force les rênes du gouvernement, fit échouer tous les efforts de

Ch. XVIII. 1458—1489.

Maximilien. Elle fit mettre le jeune roi à la tête de son armée; elle contint ou appaisa les mécontents; on reprit Térouane; les troupes françaises parcoururent la Bretagne, enlevèrent plusieurs places fortes, et investirent Nantes; les troupes du duc furent taillées en pièces à la bataille de Saint-Aubin; le duc d'Orléans et le prince d'Orange furent faits prisonniers, et François se vit réduit à traiter à des conditions qui le rendirent vassal de la France (1).

1487. Le 28 Août 1488.

Les Français, tout en humiliant les alliés de Maximilien, arrêtèrent aussi les progrès de ses armes, en fomentant de nouveaux troubles en Flandre. Lorsque ce prince eut été couronné à Aix-la-Chapelle, il conduisit son père à Bruxelles, où il le traita avec une magnificence royale, et il dépensa, en plaisirs et en fêtes, des sommes qui auroient dû être employées à pousser avec vigueur les opérations militaires. Frédéric étant retourné en Allemagne, Maximilien visita la Flandre et les autres provinces des Pays-Bas; il leva des troupes, et fit de grands préparatifs de guerre.

Avril.

Les excès commis par les troupes allemandes, et les nouvelles contributions exigées des états, excitèrent, sur-tout parmi les citoyens de Gand,

(1) Daniel, Hist. de France. — Lobineau, Hist. de Bretagne.

de grands mécontentements, que la France prit soin de fomenter. Maximilien ayant refusé de rendre compte des deniers publics, ce fut le prétexte d'un soulèvement. Les habitants de Bruges parurent désirer la présence de ce prince. Il hésita quelque temps; mais, dans l'espoir de contenir les malveillants, et se fiant à la parole du gouverneur et des magistrats, qui l'avoient assuré que trois mille citoyens étoient disposés à prendre les armes en sa faveur, il se rendit en cette ville. Il fut reçu avec toutes sortes de témoignages de respect et d'affection. Le lendemain de son arrivée, il apprit que les Gantois s'étoient joints à ceux d'Ypres, et avoient surpris Courtrai, où étoit une garnison allemande. Maximilien se disposoit à sortir de Bruges, lorsqu'à l'instigation des émissaires de Gand, la populace se soulevant, s'empara des portes, de la place du marché et des lieux principaux, puis elle requit le prince de renvoyer les troupes étrangères, et de lui livrer ceux de ses conseillers qu'elle accusoit de péculat. Vainement Maximilien veut-il appaiser la multitude. Celle-ci dresse des tentes sur la place publique, plante les drapeaux des tribus, et parcourt les rues, en criant vengeance. Après avoir passé la nuit dans une inquiétude mortelle, le prince se rend de nouveau sur la place du marché. Quoique son affabilité et la noblesse de son maintien agissent sur les plus

9 Fév. 1488.

modérés, il est accueilli avec de grands cris; et mille voix lui renouvellent les demandes qu'on lui avoit déjà faites. Le bruit qu'une armée s'avançoit pour punir les révoltés, ayant été semé artificieusement, la fureur monte au plus haut degré; on sonne le tocsin, on déploie le grand étendard du Brabant, et l'on se porte au palais pour massacrer le prince et sa suite. Les chefs des mutins parviennent, à force de prières, à les faire renoncer à ce dessein; mais ils ne se retirent qu'après avoir laissé une garde de cent hommes au palais. Le lendemain matin arrivent quelques émissaires envoyés par les Gantois. D'imprudents efforts faits par quelques serviteurs de Maximilien, pour favoriser son évasion, raniment la fureur de la populace, dont les clameurs s'élèvent si haut vers la fin du jour, que le prince croit nécessaire de paroître. «Des perturbateurs ont osé m'accuser de vouloir m'échapper, et vous opprimer au moyen de troupes étrangères,» dit-il aux mutins. «Ma présence prouve la fausseté de cette accusation. Me voici; je suis prêt à vivre et à mourir avec vous.» Quelques applaudissements se font entendre; mais la foule qui entoure le prince, le pousse dans la maison d'un apothicaire, où elle le retient plusieurs jours. Quelques-uns de ses ministres sont mis à la torture sur la place publique; plusieurs sont décapités, et d'autres envoyés

à Gand. Les habitants de cette ville font périr treize partisans de Maximilien, et concurremment avec ceux de Bruges, ils le dépouillent de la tutelle de son fils; ils établissent, au nom de l'archiduc Philippe et du roi de France, en sa qualité de suzerain, une nouvelle administration. Le prince prisonnier est ensuite transféré dans la maison de Philippe de Clèves, et y est gardé comme un criminel. Cependant les habitants de Bruges permirent à deux de ses domestiques de le servir, et résistèrent même aux instances des Gantois qui désiroient d'être maîtres de sa personne, pour le livrer au roi de France.

Maximilien, durant sa captivité, montra une dignité, un courage et une douceur qui firent honneur à son caractère, et qui, plus que toute autre cause, contribuèrent à désarmer ses ennemis, et à calmer la fureur de la populace. Le Brabant, le Hainault et les autres provinces demandèrent sa délivrance par des députés qu'ils envoyèrent exprès; et le prince de Clèves ayant rassemblé les troupes allemandes de diverses garnisons, prit l'Ecluse, et tenta d'effrayer les insurgents en faisant des incursions dans les environs de Bruges et de Gand. Ces efforts n'auroient servi qu'à redoubler la fureur des révoltés, si Frédéric, avec toute la tendresse d'un père, et une ardeur qui ne fut ralentie ni par son indolence naturelle, ni par les infirmités de son âge avancé, n'avoit

Ch. XVIII. 1458—1489. excité les princes de l'Empire à tenter de remettre en liberté leur chef présomptif. Il sollicita en personne les secours de divers états de l'Allemagne, il tira des troupes du duc de Lorraine, et des provinces des Pays-Bas qui demeuroient fidèles, et réunit à Cologne une armée de quinze mille hommes, à la tête de laquelle il pénétra dans le Brabant, et s'avança jusqu'à Malines, en même temps qu'il excitoit le Pape à lancer les foudres spirituelles sur les insurgents.

Les Flamands furent extrêmement effrayés à l'approche des troupes allemandes. Ils contraignirent Maximilien de confirmer les articles du traité d'Arras par lesquels il avoit renoncé à la tutelle de son fils et au gouvernement de la Flandre, et lui arrachèrent la promesse de leur rendre toutes les places fortes, et de retirer les troupes étrangères. Il prit l'engagement de ratifier solennellement cette convention, de donner des ôtages pour en garantir l'accomplissement, et d'employer tous ses efforts pour obtenir la sanction de l'empereur son père. Ces conditions arrêtées, Maximilien fut remis en liberté. Ce prince ne fit paroître aucun ressentiment de la manière dont il avoit été traité. Il se rendit à l'église d'un air serein, et après avoir remercié Dieu, il dit aux porte-drapeaux : « Nous sommes actuellement » en paix. » Ensuite il visita la maison de l'apothicaire chez qui on l'avoit retenu; il lut sans émotion

Le 16 Mai 1488.

une inscription insultante qu'on avoit fixée au mur, et témoigna au peuple qu'il oublioit tout. Étant monté sur un échafaud dressé au milieu de la place, il lut à haute voix les conditions auxquelles il avoit souscrit, et jura sur la Sainte-Hostie, sur l'Évangile et sur les Reliques des Saints (1), de les observer fidèlement. Il dina en public; puis, ayant traversé la ville à pas lents, il fut reçu à la porte par Christophe, duc de Bavière, à la tête d'une escorte, que Frédéric lui avoit envoyée. Il alla à Malines, et affecta de prier son père de ne point continuer les hostilités contre les insurgents. Quoique son serment eut été annullé par l'empereur et par les états de l'Empire, Maximilien refusa de prendre part aux opérations militaires; mais il se rendit à Francfort, et engagea la diète à promettre des troupes pour marcher contre la France. Frédéric investit Gand. Les habitants de cette ville, soutenus par un corps de trois mille hommes d'infanterie française, et par quatre cents gens d'armes, firent une résistance opiniâtre. Après un siége de trois mois, l'empereur laissa le commandement de l'armée et le gouvernement des Pays-Bas, à Albert de Saxe, puis il retourna dans ses états héréditaires. Juillet.

Le rétablissement de la tranquillité fut hâté

(1) On avoit élevé un autel sur l'échafaud.

Ch. XVIII. 1458—1489.

par la conclusion de la paix avec le roi de France, qui craignoit qu'une guerre avec l'Allemagne ne l'empêchât de poursuivre ses desseins pour l'acquisition de la Bretagne. La mort du duc et l'avénement d'une princesse sans expérience sembloient devoir faire de cette province une conquête aisée. Par le traité que ses ambassadeurs conclurent à Francfort, Charles VIII promit d'aider l'empereur à faire cesser les troubles de la Flandre; il confirma les articles du traité d'Arras, qui étoient relatifs à la restitution de la Bourgogne et du comté de Charolais, et prit l'engagement de rendre à la duchesse les places conquises en Bretagne, à condition qu'elle renverroit les troupes anglaises qu'on y avoit appelées. Le monarque français exécuta sur-le-champ les stipulations qui concernoient la Flandre. Sa puissante médiation contraignit les insurgents à consentir que Maximilien reprît la tutelle de son fils et le gouvernement de la Flandre, et à payer, en forme d'amende, une somme de trois cent mille couronnes à ce prince (1).

Le 22 Juill. 1489.

(1) Daniel, Hist. de France, vol. IV, p. 475. — *Gerard de Roo, L. X. — Fugger, L. LXXXVI.*

CHAPITRE XIX.

1489 — 1493.

Mort de Mathias Corvin. — Ladislas est élu roi de Hongrie, malgré l'opposition de Frédéric et de Maximilien. — Frédéric recouvre l'Autriche. — Paix avec Ladislas. — Maximilien épouse, par procureur, Anne, duchesse de Bretagne. — La France fait rompre ce mariage. — Anne de Bretagne épouse Charles VIII. — Guerre entre la maison d'Autriche et la France. — Paix de Senlis. — Frédéric tente d'établir un ordre fixe pour la levée des contingents de l'Empire. — Ligue de Souabe. — Guerre contre Albert de Munich. — Mort et portrait de Frédéric III.

Le rétablissement de la tranquillité dans les Pays-Bas permit à Frédéric et à Maximilien de s'occuper des moyens propres à leur faire recouvrer l'Autriche. Ils s'adressèrent à la diète de l'Empire; mais les princes allemands, qui avoient témoigné tant d'empressement à tirer des mains des insurgents, le roi des Romains, et qui s'étoient montrés disposés à s'engager dans une guerre contre la France, refusèrent d'intervenir dans les querelles particulières de la maison d'Au-

Chap. XIX.
1489—1493.

Chap. XIX. 1489—1493.

triche. Malgré ce refus, Frédéric, se fiant aux prédictions des astrologues, qui avoient annoncé que le roi de Hongrie, qu'une maladie dangereuse avoit atteint, mourroit dans l'année, ne voulut point rentrer dans ses états aux conditions que le duc de Saxe avoit fixées. Maximilien, qui n'avoit ni la crédulité ni la patience de son père, entama une négociation avec Mathias, qui consentit à rendre les possessions autrichiennes pour la somme de douze mille ducats, au lieu de celle de soixante-et-dix mille. Frédéric blessé de l'intervention de son fils, refusa d'abord de payer la somme stipulée; mais il y consentit à la fin. La paix fut proclamée, et les deux souverains convinrent d'avoir une entrevue à Bude. La maladie de Mathias la fit différer de jour en jour, et sa mort, qui arriva au mois d'avril 1490, empêcha la ratification formelle du traité. Cet événement tira Frédéric de la situation humiliante où il se trouvoit, et le délivra d'un ennemi très-redoutable.

Sept. 1489.

La mort de Mathias concourut, avec le caractère entreprenant de Maximilien, à faire prendre une nouvelle face aux affaires de la maison d'Autriche. La diète de Hongrie s'étant rassemblée, Frédéric et son fils, qui alléguèrent le pacte de famille fait avec le feu roi, demandèrent la couronne. Ils eurent pour concurrents, Jean fils naturel de Mathias, Ladislas roi de Bohême, et Al-

bert son frère. Les talents brillants de Maximilien n'empêchèrent pas que Ladislas ne fût porté sur le trône de Hongrie. Chap. XIX. 1489—1493.

Maximilien fut indigné du refus qu'il essuya. S'étant concilié l'affection des sujets de son père, il chassa en six semaines les Hongrois de l'Autriche, et fondit sur la Hongrie qui, comme de coutume à l'avénement d'un nouveau roi, étoit agitée par des partis contraires. Il se rendit maître d'Albe-Royale, ville où les rois de Hongrie étoient couronnés et inhumés; et il se disposoit à s'avancer jusqu'à Bude, lorsqu'il se vit arrêté par la mutinerie de ses troupes. Ayant laissé une garnison dans Albe-Royale, il se retira en Autriche. Ce fut en vain que son père et lui demandèrent des secours à la diète de Nuremberg. Le roi de Hongrie, profitant du relâche qu'on lui donnoit, rétablit la tranquillité dans ses états. A la fin, Maximilien, dont l'attention étoit attirée par les affaires de Bretagne, écouta les propositions qui lui furent adressées; et les conditions de la paix furent réglées, dans une entrevue que les deux princes eurent à Presbourg. Ladislas renonça à tout droit sur les conquêtes que Mathias avoit faites en Autriche. Il fut reconnu roi de Hongrie; mais il fut permis à Maximilien d'en prendre aussi le titre. Ce prince obtint, en outre, le renouvellement du pacte de famille, et une somme de cent mille ducats dut lui être payée pour les

Le 15 Juill. 1490.

Le 7 Nov. 1491.

Chap. XIX. 1489—1493. frais de la guerre. Ainsi, par la mort de Mathias, et par la valeur et l'activité de Maximilien, Frédéric recouvra l'Autriche, obtint une compensation pour les pertes qu'il avoit éprouvées, et sortit de la crise où son obstination, son indolence et ses intrigues l'avoient jeté (1).

Les troubles des Pays-Bas et les contestations qui étoient survenues entre l'Autriche et la Hongrie, avoient prévenu la consommation du mariage que Maximilien avoit contracté avec Anne de Bretagne. Peu de temps après avoir traité avec la France, le père de cette princesse étoit mort, laissant deux filles, Anne et Isabelle. La Bretagne fut alors agitée par des partis divers. Quelques seigneurs étoient attachés à la France, d'autres à l'Angleterre, et peu s'occupoient de la prospérité de leur pays et des intérêts de leur souveraine. La jeune duchesse qui n'étoit âgée que de treize ans, étoit entourée de conseillers ou vendus ou disposés à se vendre. Comme Marie de Bourgogne, elle étoit recherchée par différents princes, qui désiroient de s'approprier un héritage aussi riche que l'étoit la Bretagne. Le premier de ces prétendants étoit Alain, sire d'Albret, surnommé le Grand. Il s'étoit réuni aux princes mécontents, et avoit rendu des ser-

Le 9 Sept. 1488.

(1) *Bonfinius, Lib. III* et *IV*. — *Gerard de Roo, ch. X.* — *Cuspinianus.* — *Fugger.* — *Pelzel.*

vices signalés au dernier duc, du vivant duquel il avoit eu une grande influence dans les conseils de la Bretagne(1); mais sa rudesse et la différence d'âge le rendoient peu agréable à la princesse. Le second prétendant étoit Louis, duc d'Orléans, prince aimable et jeune, que distinguoient ses graces personnelles et l'élégance des manières, et qui avoit fait une vive impression sur le cœur d'Anne. Cependant, de grands obstacles s'opposoient à leur union. Louis se trouvoit prisonnier, et étoit époux de la sœur de Charles VIII, roi de France, ce qui ne devoit lui laisser aucun espoir d'obtenir une sentence de divorce. Le prince dont le succès sembloit le plus assuré, étoit donc Maximilien, qui, du vivant même de François II, étoit entré en négociation pour ce mariage, par l'entremise du prince d'Orange, et qui ensuite avoit envoyé des agents solliciter en secret la main de la princesse. A la fin on obtint d'Anne le sacrifice de ses sentiments en faveur du duc d'Orléans, et on l'engagea à recevoir pour époux un prince (2) qui n'avoit pas des qualités moins

(1) Alain d'Albret fut le bisaïeul de Henri IV, roi de France. Jean, son fils, monta sur le trône de Navarre, en vertu de son mariage avec Catherine, héritière de ce royaume.

(2) La célébration de ce mariage est si incertaine,

Chap. XIX. 1489—1493

aimables ni moins brillantes que Louis, et qui, par sa haute dignité et ses grandes alliances, pouvoit la soutenir contre toutes les forces de la France, qui, convoitant la Bretagne, depuis long-temps, avoit fréquemment inquiété cette province, par ses intrigues et par ses armes. A la mort de François II, les troupes françaises s'étoient rendues maîtresses du Conquet, avoient réduit Brest à capituler, et occupé les autres places principales de la partie basse de la province. Le

Fév. 1489.

jeune roi lui-même avoit bientôt mis le siège devant Nantes, à la tête d'une armée considérable. Les seigneurs, divisés entr'eux, ou gagnés par la France, ne pouvoient ou ne vouloient pas défendre le pays. La duchesse, qui manquoit de troupes et d'argent, s'adressa au roi d'Angleterre et à Maximilien qui négocioit alors son mariage avec elle. Les troubles de la Flandre, et la guerre que ce prince soutenoit en Autriche et en Hongrie, ne lui permirent point de donner des secours effectifs à la princesse. Le soupçonneux Henri VII, inquiet de la conduite de la France, envoya en Bretagne un corps de six mille hommes, qui arriva trop tard, et qui se retira bientôt,

---

que les historiens ont tenté vainement d'y assigner une date précise. On suppose qu'elle se fit au commencement de l'année 1490.

laissant cette province plus épuisée qu'elle ne l'étoit auparavant. Chap. XIX.

Charles VIII étant parvenu à l'âge de dix-huit ans, prit en main les rênes du gouvernement, et agit avec une habileté et une adresse conformes à l'esprit de son père, et aux leçons qu'il avoit reçues de la dame de Beaujeu. Il savoit qu'il ne pourroit ni conquérir sans beaucoup de peine, ni conserver long-temps la Bretagne, contre le gré de la duchesse et des habitants, s'ils étoient soutenus par le roi d'Angleterre et par Maximilien. En conséquence, il changea de plan, et conçut le dessein d'obtenir la possession du pays, en épousant la princesse, quoique par un acte solennel il fut fiancé à Marguerite d'Autriche. Il trompa Maximilien par une déférence affectée, et par une attention scrupuleuse à exécuter ceux des articles du traité de Francfort qui concernoient les Pays-Bas; mais, sous prétexte que la duchesse n'avoit pas renvoyé de son service toutes les troupes anglaises, il éluda l'exécution des articles qui avoient rapport à la Bretagne. Les hostilités recommencèrent; et la publication du projet de mariage entre Maximilien et Anne concourut infiniment à favoriser les desseins du monarque français. Le sire d'Albret, indigné de voir ainsi frustrer ses espérances, fit sur-le-champ, par la reddition de Nantes, sa paix avec Charles VIII; et les troupes françaises

1489—1493.

Avril.

s'avancèrent contre Rennes, la seule place forte qui restât à la duchesse.

Maximilien, voyant le danger auquel les possessions d'Anne étoient exposées, s'adressa aux états de l'Empire, qui lui promirent un secours de douze mille hommes; et Henri VII s'engagea à lui en fournir six mille. Cependant, le roi des Romains, qui se reposoit sur la foi de son mariage, et sur l'assurance de l'union future de sa fille avec Charles VIII, étoit loin de soupçonner la politique raffinée de ce monarque, qui ne négligea rien pour supplanter son rival. Tandis que les progrès de ses troupes effrayoient la duchesse, il séduisoit ses ministres et ses généraux, et il préparoit la noblesse à l'union qu'il méditoit. Il eut recours à l'intervention du prince d'Orange, qui avoit négocié avec succès le mariage de Maximilien; il rendit même la liberté au duc d'Orléans et l'engagea, par cet acte de clémence, à lui sacrifier son amour, et à user de son influence sur l'esprit de la princesse. Anne imputoit aux Français les malheurs de son pays; elle sentoit de l'aversion pour Charles VIII, que la nature avoit peu favorisé de ses dons, et considéroit comme indissoluble son union avec Maximilien. Elle résista long-temps à toutes les suggestions. Cependant, trahie par ses généraux, entourée de conseillers gagnés, n'ayant aucun espoir d'être secourue, et voyant sa capitale bloquée, elle

céda aux représentations du duc d'Orléans. On conclut un traité simulé, par lequel Charles VIII promit d'évacuer la Bretagne, de remettre ses droits en arbitrage, et de donner à la duchesse un sauf-conduit pour se rendre en Allemagne. Ces conditions furent exécutées sur-le-champ. Les Français s'éloignèrent, et les ambassadeurs envoyés par Maximilien, allèrent en hâte annoncer la prochaine arrivée de leur future souveraine. Mais la princesse, au lieu de prendre le chemin de l'Allemagne, se rendit à Langets, où son mariage fut célébré avec Charles VIII, et l'important duché de Bretagne réuni à la couronne de France (1). Anne déclara qu'elle consentoit librement à cette union; et comme les dispenses qu'on avoit obtenues précédemment, n'étoient point en règle, on en demanda et on en obtint de nouvelles, qui confirmèrent le mariage, et prévinrent une sentence d'excommunication.

L'indignation de Maximilien fut portée au comble, lorsqu'il vit sa fille ainsi dédaignée, après avoir été traitée en reine de France, et qu'il se vit lui-même privé de la main d'une princesse, qu'un mariage célébré solennellement sembloit devoir lui assurer à jamais. Ne respi-

(1) *Voyez* le contrat de mariage dans les Mémoires de Commines, L. VII, ch. 3, p. 518, *in-fol.* édit. de Paris, 1649.

Chap. XIX. 1489—1493.

rant que vengeance, il entra dans une ligue offensive avec les rois d'Angleterre et d'Aragon, et réclama l'appui des cantons suisses. Il s'adressa aussi à la diète de l'Empire, et lui soumit une demande formelle d'hommes et d'argent. Ses instances furent soutenues par les représentations des ambassadeurs du roi d'Angleterre; mais Maximilien éprouva le sort de ceux qui ne peuvent se secourir eux-mêmes. Les cantons suisses se bornèrent à lui offrir leur médiation; et les états de l'Empire, après lui avoir accordé à regret la moitié des secours qu'il leur avoit demandés, rendirent vaine cette faveur, par la lenteur avec laquelle ils procédèrent à l'exécution. Henri VII, il est vrai, obtint de

Le 6 Oct. 1492.

son parlement des subsides considérables. Étant passé à Calais avec une nombreuse armée, il mit le siége devant Boulogne. Mais comme sa politique consistoit plutôt à accumuler des trésors, et à maintenir la tranquillité publique, qu'à prendre une part réelle aux affaires du continent,

Le 3 Nov.

il fit soudain sa paix avec la France, et vendit sa neutralité pour une grosse somme, payée sur-le-champ, et une pension annuelle. En même temps, Ferdinand roi d'Aragon, qui étoit engagé en des contestations avec les Maures, se laissa détacher de l'alliance de Maximilien, par la cession du Roussillon et de la Cerdagne, provinces que Louis XI avoit arrachées à ce royaume.

Maximilien, n'étant que foiblement soutenu par l'Empire, ne tirant aucun secours de son père, étant abandonné de ses alliés, et occupé des troubles des Pays-Bas, se vit contraint de céder à la nécessité. Ce prince conclut, à des conditions non moins avantageuses qu'honorables, un traité, à Senlis. On lui rendit sa fille, et il fut dédommagé de la perte de la Bretagne, en recouvrant la Franche-Comté, l'Artois, le Châlonais et la seigneurie de Nevers. Quant aux villes d'Hesdin, d'Aire et de Béthune, elles devoient être occupées par les Français, jusqu'à ce que l'archiduc eût atteint l'âge de vingt ans. (1)

Occupons-nous à présent de Frédéric, dont le règne, aussi long qu'agité, tiroit vers sa fin. On a reproché à ce prince, trop amèrement peut-être, d'avoir négligé les affaires d'Allemagne, et on l'a même accusé injustement d'avoir été la cause de toutes les guerres intestines et des maux qui ont désolé ce pays. Ses panégyristes ne peuvent nier, il est vrai, qu'il n'ait été dépourvu d'activité; mais ses ennemis sont forcés de reconnoître que l'Empire lui doit plusieurs institutions utiles. Ce fut sous son règne qu'on traça un plan régulier pour la levée des contingents,

(1) Lobineau, L. XXI. — Daniel, vol. IV, p. 449, 491. — *Fugger, ch.* 39, 40. — Philippe de Commines, L. VII, ch. 3. — Bacon, Histoire de Henri VII.

Chap. XIX. 1489—1493.

dont auparavant la force dépendoit de la puissance et du caractère de chaque empereur, ainsi que des intérêts particuliers des membres qui composoient le corps germanique. Ces secours furent divisés en grand et en petit contingent. Il fut réglé que le premier seroit de trente-quatre mille hommes, et le second de huit mille. L'un devoit marcher à la première alarme, et l'autre, l'année suivante. L'entretien du grand contingent fut évalué à 537,000 florins, et celui du petit, à 153,000. Ce plan, sans doute, étoit parfaitement combiné, soit pour les cas urgents, soit pour ceux où les hostilités tiroient en longueur, et on peut le considérer comme le plus praticable que pût admettre la nature hétérogène du corps germanique. (1)

Un autre désordre, qui contribuoit infiniment à perpétuer les troubles de l'Allemagne, et qui trompoit toute la vigilance et les efforts des empereurs, étoit le droit de défi ou de guerre particulière. Cet abus étoit porté si loin, que non-seulement les souverains et les états s'engageoient en des hostilités par intérêt ou par esprit de vengeance, mais que les moindres seigneurs, et même des associations de gens de métier et de domestiques, s'envoyoient respectivement des cartels, sous les prétextes les plus ridicules, et

(1) *Schmidt, tom. V, p.* 337.

d'une manière qu'on a peine à croire de nos jours. (1) Chap. XIX. 1489—1493.

Sous le règne de Frédéric III, comme auparavant, on fit des efforts pour maintenir la paix publique, en instituant une cour de justice

(1) On trouve, en divers recueils, une déclaration de guerre qu'un simple particulier, Henri Mayenberg, * fit à l'empereur même; une autre déclaration de ce genre, que le sire de Prauenstein adressa à Francfort, parce que son oncle avoit été refusé par une jeune dame de cette ville, qu'il avoit invitée à danser; ** une (en 1450) du boulanger et des domestiques du margrave de Bade, contre Eslingen, Reutlingen et d'autres villes impériales; une (en 1462) du bonlanger du comte palatin Louis, contre les villes d'Augsbourg, d'Ulm et de Rotweil; une (en 1471) des décroteurs de l'Université de Leipsick contre le prévôt et quelques autres membres; et enfin une (en 1477) d'un cuisinier d'Eppenstein et de tous ses marmitons, contre Othon, comte de Solms. ***

* Voici cette déclaration : « Très-sérénissime et très-gracieux » prince Frédéric, roi des Romains, moi Henri Mayenberg, je fais » savoir à votre royale grâce, qu'à compter de ce jour, je ne vous » obéirai plus, et que je serai l'ennemi de votre pays et de vos sujets, que je leur ferai tout le mal que je pourrai. Donné à Ydersbewgen, le vendredi avant le dimanche des Rameaux. » *Schmidt*, *Tom. VI*, *p.* 1.

** *Hegewisch Geschichte der Regierung Kaiser Maximilians des Ersten*, *p.* 89.

*** *Puetter's Reichsgeschichte*, *p.* 373.

Chap. XIX.
1489—1493.

ou une chambre impériale, à laquelle les princes, les états et les seigneurs auroient dû porter leurs plaintes, au lieu d'avoir recours à l'épée. La plupart de ces tentatives ayant échoué par la difficulté de concilier les prérogatives de l'empereur avec les attributions demandées pour la chambre impériale, et par l'embarras où l'on étoit pour fournir des appointements aux juges, Frédéric s'attacha à consolider une confédération qui, par l'union de toutes ses parties et sa propre force, pût contenir les princes les plus puissants, réprimer les bandits et assurer la tranquillité publique.

Les états et les villes s'étoient ligués précédemment pour s'opposer, soit aux envahissements des empereurs, soit aux aggressions des seigneurs, et ceux-ci, à leur tour, avoient contracté de semblables alliances. De ce principe sortirent la confédération helvétique, l'union des villes anséatiques, la ligue des villes commerçantes de Souabe et du Rhin, et les contre-confédérations des seigneurs, dont celle qui étoit appelée le bouclier de Saint-George et le Lion subsistoient naguère. La plupart des empereurs, dont ces associations restreignoient l'autorité, s'opposoient à ce qu'elles se formassent, et cherchoient à établir le principe qu'aucune ligué ne pouvoit se faire sans le consentement du chef suprême de l'Empire. Frédéric lui-même avoit

été guidé par ce motif au commencement de son règne, et s'étoit efforcé de dissoudre l'union helvétique ; mais son peu de puissance, et l'inutilité de ses tentatives pour établir la paix publique, l'avoient porté à changer de conduite.

La Souabe, où l'on comptoit un grand nombre de villes impériales, et qui étoit divisée en une foule d'états, sans qu'elle eût un chef particulier, dépendoit immédiatement de l'empereur et de l'Empire. En conséquence, c'étoit la partie de l'Allemagne la plus propre à favoriser les desseins de Frédéric, qui en convoqua les états, et leur persuada d'adhérer à son plan. L'ancienne confédération de Saint-George en fut la base ; mais on ne borna point la nouvelle à la noblesse ; on y fit entrer princes, seigneurs, villes et vassaux. Le nombre en fut peu considérable d'abord. Les chevaliers et les barons, dont l'unique métier étoit la guerre, et qui s'enrichissoient par le pillage, voyoient, avec dépit, une ligue formée pour réprimer leurs excès. Cependant, les uns se laissèrent persuader, et les autres furent intimidés par l'empereur, qui les menaça de punir leur refus par des amendes, et même de les mettre au ban de l'Empire. A la fin de l'année, la confédération se composa de vingt-deux villes, de treize prélats, de douze comtes et de trois cents chevaliers. Cette union se fortifia par l'accession de princes plus puissants, et dont les

Chap. XIX. 1489–1493.

états se trouvoient tant en Souabe qu'en d'autres parties de l'Allemagne. Enfin, elle compta, parmi ses membres, Sigismond, comte du Tirol, le comte de Wirtemberg, le margrave de Bade, les électeurs de Mayence et de Trèves, et les margraves Frédéric et Sigismond de Brandebourg.

Les heureux effets de cette mesure ne tardèrent pas à se faire sentir, et plus de cent châteaux forts, ou retraites de brigands, furent démolis. Les premiers efforts de la ligue humilièrent la puissante maison de Bavière, qui, pour se servir des expressions que Frédéric employa dans la diète, « avoit fréquemment insulté à la » majesté de l'Empire, et dont les dissensions » intestines et les projets ambitieux avoient sou» vent troublé la tranquillité de l'Allemagne. » George, duc de Bavière-Landshut, fut forcé de faire réparation pour un outrage que ses officiers avoient fait à l'abbé de Rogenbourg, membre de la ligue, par les secours de laquelle Frédéric put aussi réprimer l'audace d'un autre prince de la même maison.

1485. Albert de Bavière-Munich avoit pris possession de Ratisbonne, qui avoit réellement appartenu à ses ancêtres, mais que Frédéric Barbe-
1487. rousse avoit élevée au rang de ville impériale. Bien plus, il avoit épousé Cunégonde, fille de Frédéric III, sans que ce monarque en eût eu

connoissance, ou qu'il eût donné son consentement à ce mariage. Enfin, il avoit obtenu de Sigismond la réversion du Tirol, pour tenir lieu de dot à la princesse. Frédéric, blessé comme père et comme souverain, menaça Sigismond et Albert de les mettre au ban de l'Empire ; mais il étoit alors expulsé de ses propres états par le roi de Hongrie, et l'on méprisa ses menaces. Maximilien, qui aimoit sa sœur, et qui admiroit le courage de son beau-frère, les réconcilia avec son père. Albert consentit à renoncer à la réversion du Tirol ; il promit de restituer Ratisbonne à l'Empire, et même il rendit des services essentiels à l'empereur, dans la guerre des Pays-Bas. L'inexécution de la promesse que le prince bavarois avoit faite, ayant renouvelé la querelle, Frédéric publia le décret qui le mettoit au ban de l'Empire. Ce décret fut soutenu par le corps germanique, et en particulier par la ligue de Souabe. Albert vit même ses propres frères, Christophe et Wolfgang, qu'il avoit exclus de l'administration des affaires, se déclarer contre lui. Une armée d'exécution, composée de vingt mille hommes de pied et de deux mille six cents chevaux, armée dont dix mille hommes furent fournis par la ligue, fut rassemblée avec une promptitude peu commune. Ayant à sa tête le margrave de Brandebourg, elle s'avança vers les bords du Lech. Maximilien négocia de nou-

veau une réconciliation. Albert rendit Ratisbonne, confirma la renonciation qu'il avoit faite à la réversion du Tirol; et en retour, il reçut, pour servir de dot à son épouse, une somme d'argent et la seigneurie d'Abensberg. Il se rendit ensuite à Lintz avec Cunégonde, et les trois princesses qu'il en avoit eues. Il fut accueilli affectueusement par l'empereur, qui se trouvant dans un âge avancé, fut flatté de voir la paix rétablie dans sa famille et dans l'Empire. (1)

Frédéric, peu de temps après son retour en Autriche, résigna l'administration, tant de ses états héréditaires que de l'Allemagne, à Maximilien, son fils. Il passa le reste de ses jours dans la retraite, à Lintz, livré à ses amusements favoris, et goûtant une paix q'il n'avoit guère connue jusque-là. Il étoit affligé d'un ulcère à la jambe, et il se soumit à l'amputation, comme unique moyen de guérison. La première opération n'ayant pas suffi, il fallut en faire une seconde. Ce prince les supporta l'une et l'autre avec une constance extraordinaire. Il donna, dans une de ces occasions, une preuve de fermeté singulière. Prenant entre ses mains le membre qu'on venoit de lui enlever, il dit à ceux qui l'entouroient : « Quelle différence y a-t-il » entre un empereur et un rustre? ou plutôt un

(1) *Falckenstein, Geschichte von Bayern, p.* 483-491.

» rustre en bonne santé ne vaut-il pas mieux » qu'un empereur malade? Cependant, j'espère » jouir du plus grand bonheur qu'un homme » puisse goûter : sortir heureusement de cette » vie passagère. » Frédéric parut ensuite parfaitement rétabli; mais ayant mangé sans discrétion du melon, après un jeûne exactement observé, il fut attaqué d'une dyssenterie, que son affoiblissement rendit mortelle. Ce monarque termina, le 19 août 1493, une vie de soixante-et-dix-huit ans, et un règne de cinquante-trois ans, l'espace de temps le plus long que, depuis Auguste, un empereur eût tenu les rênes du gouvernement. (1)

Frédéric étoit d'une taille élevée et bien prise. Ses traits et sa démarche avoient beaucoup de majesté. Ordinairement ce prince étoit simplement vêtu ; mais dans les occasions d'éclat, il portoit des habits magnifiques, et se plaisoit à étaler des joyaux et des ornements de prix. Il étoit religieux, doux, chaste, fidèle à sa parole, attaché à sa famille, bon avec ses domestiques, et facile à appaiser. Il supportoit les injures avec une tranquillité voisine du stoïcisme, et qui sou-

(1) Les particularités de la mort de Frédéric sont rapportées par *Gerard de Roo*, *p.* 524, et par *Cuspinianus*, *p.* 412 ; mais *Fugger* donne encore plus de détails, p. 1073.

Chap. XIX. 1489-1493.

vent lui en attira de nouvelles. (1) D'une tempérance extrême, jamais il ne goûta de vin pur; et il abhorroit l'ivrognerie comme la mère de tous les vices. L'impératrice n'étant point habituée au climat froid de l'Allemagne, les médecins lui recommandèrent l'usage du vin, si elle vouloit devenir mère. L'empereur dit alors: « J'aimerois mieux avoir une femme stérile » qu'une femme qui bût du vin; » et il reçut, avec ravissement, la déclaration qu'elle lui fit, que quoiqu'elle ne vécût que pour lui obéir, elle aimeroit mieux mourir que de tremper ses lèvres dans un verre de cette liqueur, quand même il le lui ordonneroit. (2)

Outre les qualités que nous venons de retracer, Frédéric étoit négociateur habile, et choisissoit pour ministres des hommes laborieux et capables. Il avoit l'esprit vif et la mémoire excellente. Non-seulement il étoit très-versé dans la littérature, mais il étoit instruit dans toutes les sciences occultes, qui faisoient l'admiration et les délices de son temps. La modicité de ses revenus et les embarras de son règne le rendirent très-économe, mais ce ne fut point jusqu'à être avare. Il tenoit une cour dont l'éclat étoit con-

(1) Les tribunaux secrets de Westphalie eurent l'audace de le citer devant eux.

(2) *Apophthegmata Imperatorum*, ap. *Freyherum*, *vol. II*, *p.* 398.

forme à la dignité de son rang; il racheta soixante-et-dix seigneuries qui avoient été aliénées par ses prédécesseurs; il consacra de grosses sommes à encourager les sciences, et dota magnifiquement des maisons religieuses. Mais ses vertus et toutes ses qualités, tant acquises que naturelles, n'empêchoient pas que Frédéric ne fût très-indolent, très-indécis, et beaucoup trop livré à sa passion pour les lettres, et à son goût pour les travaux sédentaires. Un auteur contemporain nous a laissé un tableau des graves occupations de ce philosophe-empereur, tableau qui a pu jadis exciter l'admiration, et qui, probablement, ne pourra que faire sourire aujourd'hui le lecteur. « Frédéric III pénétra, avec les astrologues et les alchimistes, dans les secrets de la » majestueuse nature. Non-seulement il dévelop- » pa les mouvements planétaires, mais il apprit à » connoître la combinaison et l'influence des as- » tres fortunés; il comprit et prédit les choses » les plus sublimes. Ses connoissances dans l'al- » chimie étoient si grandes, qu'en donnant des » couleurs aux cailloux communs, il sembloit » les transformer en diamants, en rubis, en éme- » raudes et en saphirs. Il changeoit le vif-argent » en or, et tiroit de quelques gouttes d'eau un » grand spécifique contre différents maux. » (1)

(1) *Grunbeck*, cité par *Struvius*, *tom. I*, *p.* 918.

Chap. XIX. 1489—1493.

Frédéric, non-seulement consacra, à ces occupations ridicules, ses heures de loisir, mais il y sacrifia les devoirs du gouvernement, à des époques où la situation de ses affaires auroit exigé l'emploi de toutes ses facultés intellectuelles et tout son temps. Pour elles, il renonça souvent aux projets qui le flattoient le plus, et même plus d'une fois, lorsque le caprice ou ses intérêts lui avoient mis les armes à la main, il les posa pour chercher des jouissances et du repos dans son laboratoire ou sa bibliothèque.

Ainsi que Rodolphe, son grand-oncle, Frédéric III fut attaché à la science des antiquités, et étudia le blason. Comme ce prince, il composa un alphabet de caractères mystérieux et des devises fantastiques. Il adopta, comme indicative de la grandeur future de la maison d'Autriche, une sorte d'anagramme qui consiste en cinq voyelles, qu'il fit imprimer sur tous ses livres, et graver sur tous ses édifices et sur sa vaisselle. Cette énigme, qui occupa les têtes graves de ses savants contemporains, fit naître une foule de conjectures ridicules. L'important secret ne fut découvert qu'après la mort de l'empereur, qui en laissa, dans ses papiers, une explication écrite de sa propre main, et dans laquelle les cinq voyelles forment, en latin et en allemand, les initiales de cinq mots qui signifient : « La maison d'Autriche doit gouver-

» ner le monde. » (1) Frédéric composa, en langue latine, un journal de sa propre vie. Enfin, il remplit ses tablettes de proverbes, d'apophthegmes et de maximes, tirés des poètes et des phiolsophes, et dont la lecture le consoloit au sein de l'infortune.

Chap. XIX. 1489—1493.

Le plus grand défaut de Frédéric III étoit le manque d'activité. C'est donc une chose étrange qu'au milieu de tant d'embarras, un homme d'un tel caractère ait si essentiellement contribué à l'agrandissement de sa maison. Ce qui explique le mieux un pareil phénomène, c'est que rien en ce prince ne pouvoit provoquer la haine. Sa patience finissoit par lasser ses ennemis les plus entreprenants; et lui-même il poursuivoit ses desseins avec une constance opiniâtre. Comme le roseau, auquel il prenoit plaisir à se comparer, il plioit sous l'effort de la tempête, pour se relever lorsque le ciel étoit devenu serein. (2)

---

(1) AUSTRIA EST IMPERARE ORBI UNIVERSO.
ALLES ERDREICH IST OESTERREICH UNTERTHAN. *Fugger*, *p.* 1080.

(2) On nous a conservé beaucoup de matériaux pour l'histoire du règne de Frédéric III. Ceux que l'auteur a consultés principalement, sont : *Historia Belli Leodiensis et varia scripta ad Historiam Fred. III.* — *Freherus*, *vol. II.* — *Æneas-Sylvius*, *Hist. rerum Freyderici Imp.*, *editio de Boeclerus*, *Argentorat.* 1685. — *Æneas-Sylvius*, *Status Europæ.* — *Freyherus*, *vol. II*,

Chap. XIX. 1489–1493.

Frédéric III épousa Eléonore, fille d'Edouard, roi de Portugal, et d'Elisabeth de Castille. Cette princesse étoit née en 1434. On admiroit en elle la beauté, l'esprit et les talents unis à la piété. Après son couronnement à Rome, elle suivit l'exemple des impératrices qui l'avoient précédée, et changea son premier nom en celui d'Hélène. Elle mourut en 1467, ne laissant que deux enfants, Maximilien, (1) et Cunégonde, qui fut

---

p. 81-170. — *Ebendorf.* — *Fugger.* — *Gerard de Roo, Lib. IV* et *X.* — *Struvius.* — *Heiss.* — *Schmidt.* — *Heinrich, art. Frederic.* — *Pfeffinger's Vitrarius, vol. I, p.* 71, 701, 708; *vol. III et IV passim.* Dans la bibliothèque impériale de Vienne, un journal, écrit de la main de Frédéric, journal dont Lambinus a donné des extraits *in Diario Itin. Cellensis Hamb.* 1710, in-fol.

(1) Le nom de Maximilien n'avoit été porté par aucun autre prince de la maison d'Autriche, et même il étoit inusité en Europe. Les biographes autrichiens ont, à force de recherches, découvert un saint Maximilien, évêque de Lork, qui a été martyrisé dans le troisième siècle. Ils conjecturent que le jeune prince dont il s'agit dans ce chapitre, reçut le nom de Maximilien en conséquence d'un vœu fait par son père durant le siége de Vienne. Mais nous croyons, avec Fugger, qu'il faut l'attribuer aux idées chimériques de Frédéric, qui le composa après avoir consulté les astres, et qui combina les surnoms de Fabius Maximus et de Paulus-Æmilius. — *Fugger, Liv. LIX.*

d'abord promise à Ladislas, fils de Casimir, roi de Pologne, puis à Mathias, roi de Hongrie. Ces deux promesses n'ayant point reçu d'exécution, Cunégonde épousa, (1) ainsi que nous l'avons dit, Albert, duc de Bavière, après la mort de qui elle se retira dans un couvent. Cette princesse finit ses jours en 1520. Chap. XIX. 1489—1493.

(1) En 1467.

FIN DU PREMIER VOLUME.



